

Toutes les œuvres
vulgaires de François
Pétrarquet , contenans
quatre livres de M. D.
Laure d'Avignon, sa
maistresse, [...]

Pétrarque (1304-1374). Toutes les euvres vulgaires de François Pétrarquet , contenans quatre livres de M. D. Laure d'Avignon, sa maistresse, jadis par luy composez en langage thuscan et mis en françoys par Vasquin Philieul... avecques briefz sommaires ou argumens requis pour plus facile intelligence du tou. 1555.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Vd...

1154

Recueil
Y. 322

TOVTES LES E V V R E S vulgaires

DE FRANCOYS PETRARQUE.

Contenans quatre Liures de M. D. Laure d'Avignon sa maistresse: ladis par luy composez en langage Thufcan, & mis en François par Vasquin Philieul de Carpêtras Docteur es Droiçtz.

Auccques briefz Sommaires ou Argumēs requis pour plus facile intelligence du tout.



EN AVIGNON.

Del'Imprimerie de Barthelemy
Bonhomme.

Aucc priuilege du Roy.

1555.

Extrait du priuilege.



Est defendu par priuilege expres du trescrestien Roy de France Henry deuxieme, a tous Imprimeurs Libraires Marchans & aultres quelcōques du Royaume de France & pais de son obeissance de non imprimer ny faire imprimer en quelque forme ou caracteres que ce soit, vendre ny faire vendre, changer ny debiter en quelque maniere que ce soit en sondict Royaume & terres de son obeissance les euures de François Petrarque, traduites de vulgaire Italien en rime Françoyse par Vasquin Philieul de Carpentras, ny quelque lieu qu'icelles du tout, ou en partie auront esté imprimées, si ce n'est par le congé & permission dudidict Philieul, & autre ayant congé de luy, & ce dedans cinq ans a compter du iour qu'elles en tout, ou en partie seront acheuées d'imprimer, & ce sur grosses peines contenues audict priuilege.

Ce liure a esté acheué d'imprimer du consentement dudidict Philieul le quatrieme iour du mois de Novembre. 1555.

3

A TRES ILLVSTRE ET
SOVERAINE DAME, MA DAME
Catharine de M E D I C I S, Roynede
France, Vasquin Philieul treshum-
ble salut & felicité.

DE tout mon cœur, Roynede, qui n'as eguale,
Pris & appuy de la fleur Lisiale,
J'ay tousiours eu espoir & uolunté
M'offrir deuant ta haulte maiesté,
Pour uoir si point, quand le ciel le uoudroit,
Scaurois par moy la seruir quelque endroit.
Mais me uoyant non suffire en cecy,
J'ay pris aduis de faire tout ainsi,
Qu'un qui auroit à iouer quelque histoire
Deuant les dieux, & exalter leur gloire
Et un theatre, ou y eust abondance
De tant d'honneur, qu'ha en la court de France.
Lequel uoyant ses robbes mal duisantes
Pour reuerer personnes tant luisantes,
Et pour son ieu en tout rendre parfaict,
D'ailleurs emprunte: ainsi, Dame, j'ay faict.
Et estant moins que rurale Alouete,
Viens soubz le chant de ce Phenix Poëte,
Qui ne deura à ta haulteur desplaire,
Veu qu'en ce faict il suit ton exemplaire.
Car tout ainsi qu'as ta cité fleurie
Quitte pour France auoir en seigneurie:

Aussi Petrarque aura nouveau renom
 Quand il sera François dessoubz ton nom,
 Vray est qu'il ua par moy en décroissant,
 Et par toy croist l'heur du lys fleurissant.

O vous François, francz & diuins espritz,
 Pensez uous point, en lisant tant d'escritz,
 Que cela soit pronostication,
 Signifiant des cieux l'intention,
 De uoir ainsi par un clement destin
 Ioinct au François l'ancien Florentin?
 Que si chacun d'iceux faict que tout tremble,
 Que feront ilz les deux unis ensemble?
 Les deux, qui ont d'heureuse renommée
 Asie, Europe & Afrique semée.

Car qui uoudra droictement estimer
 Comment la France ha d'une en autre mer
 Toute l'Europe en brief temps & espace
 Mise en sa Main (dont sera l'outrepasse
 HENRY deuxiesme) & les dons precieux,
 Qu'elle ha receus autres fois des haultz cieux:
 Armes, uertu, Auriflamme, & amys
 Miraculeux, pour chasser ennemis:
 Et qu'au iourd'huy ses beaux esprits ueillans
 Apres Pallas sont tousiours trauaillans,
 Je croy que n'est nation, qui dire ose,
 L'excelle en biens: que France ne s'oppose.
 Et puis qu'ainsi est que ce monde errant
 De monarchie en autre ua courant,
 Comme il ha faict de Caldayque main
 A l'Asyrienne, & du Grec au Rommain:
 Et que bon heur est le plus maintenu

Iusques

Jusques a tant qu'au sommet soit uenu,
 Tel bien par ordre est deu au sang François.
 Dont toy, O Dame, O bien heureuse en sois,
 Et bien heureux, qui avec loyauté
 Saura iouir de ton sens & beauté:
 Veu que ta grace & fortune tant poise,
 Que viens mesler à la uertu Françoisse
 Vn fruit, qui est de tous autres vainqueur.
 Combien sera magnanime le cœur,
 Qui aura pris d'un & d'autre costé
 Temperature, & heur, & dignité?
 Et puis un iour lira que Thuscans firent
 Si uaillamment, quand les Rommains sentirent
 Soubz Porsena tant de fieres allarmes,
 Que ia plioyent leurs vainqueresses armes.
 Mesmes uerra de son temps les efforts
 Que tous les iours font les Thuscans Hectors.
 Puis pensera aux Mittres & Thyares,
 Et aux uertus, & aux sciences rares,
 Dont tousiours Dieu grace aux Thuscans ha fait,
 Tant par auant, qu'apres l'homme parfait.
 Et mesmement à la celeste ligne
 Des Medicis, qui par uertu insigne
 Pieça ont fait ce monde icy guarir
 D'un grief sommeil, dont il alloit perir.
 Mais eux uoyans que nature enclinee
 A tout malheur, estoit ia destournée
 Du uray chemin monstré en l'escriture,
 D'autant qu'à eulx apartenoit la cure,
 Eurent engins, qui a son entier rendre
 La sceurent tost, & à tous faire entendre.

Lors d'une part le Poëte s'en uint,
 Qui de Dieu seul en ses uers se souuint:
 Si bien chantant, que le monde s'estonne
 D'encor uoir uide, ains Virgile en Cremonne.
 Puis quant & quant sur la teste d'Hydra
 Maint Hercules suruint qui l'enfondra.
 Et les docteurs obscurs a l'ingrat aage
 Par Ficinus, parlerent cler langage:
 Dont tel cuidoit le saint siege confondre,
 Qui puis ne sceut a soy mesme respondre.

Voila pourquoy tant uoyons prosperer
 Toy & les tiens, gens presque d'adorer,
 Et qui de bien en mieux prospereront
 Tant que uertus & lettres dureront.
 Lettres aumoins, qui ayent autant de fruct,
 Qu'ha ce tien liure, avec honneur & bruit:
 Auquel pourra des coeurs François l'estude
 D'ore en auant lire l'amaritude,
 Qu'ha tout gentil esprit de trop se uoir
 Par l'appetit tirer hors du deuoir.
 Icy uoit on les passions, que l'ame
 Endure & sent soubz l'amoureuse flamme:
 Et pour du tout ne la laisser mourir,
 Icy s'apprend qu'à Dieu fault recourir.
 Dont si l'exemple au chemin nous retire
 De la raison, plus grand bien n'est que lire
 Liures scauans, ou tout soit enseigné,
 Et ou chacun se uoye designé.

Parquoy, O Dame, enuyuant tes ancestres,
 Donne faueur aux conseillieres lettres,
 Si tu congnois grans biens en aduenir,

Si fait

Si fait Royal est les entretenir.
Ce que ie dis, plus pour le commun bien,
Que pour parler a l'aduantage mien:
Qui au respect de ta haulte excellence
N'ay digne engin, ny pouuoir, ne science:
Et ce que i'ose à toy me presenter,
Est seulement pour l'oeuvre contenter.
Ou quoy qu'il soit, de moy ie t'offre autant,
Que ie scaurois iamais faire: Et pourtant
Soit bien ou non, certes rien ie n'en scay,
A tout le moins de bien i'ay fait l'essay:
Lequel essay comme a maintz il suffit,
Pour leur aquerre ou honneur, ou profit:
Ainsi ie croy, sans aucune arrogance,
Qu'il m'obtiendra pardon de l'ignorance.
A tant me tais, Royne, ou tout bien abonde,
En suppliant le createur du monde:
Que dessus tout te doint cent ans regner,
Et puis au ciel uers les tiens retourner.

SECRET

CONFIDENTIAL
The following information is being furnished to you for your information only. It is not to be disseminated outside your organization without the express written approval of the source from which it was obtained. This information is being furnished to you under the provisions of the Espionage Laws of the United States and the Espionage Laws of the United Kingdom. It is the property of the United States Government and is loaned to you. It is to be destroyed when it is no longer needed for your official duties. It is not to be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or by any information storage and retrieval system, without the express written approval of the source from which it was obtained.

SECRET

L I V R E P R E -
M I E R D E L A V R E
d'Auignon.

A R G V M E N T.

En cestuy Sonnet le Poëte reconnoissant son
erreur vſe de confession, avec deprecation aux
lecteurs, comme en matiere fauorable.

Sonnet. I.



Ous qui oyez les chantz icy desduictz
De ces souffirs, dont mō cœur en detresse
le nourrissois sus lerreur de ieunesse,
Quand i'estois hōme autre que ie ne suis:

Du diuers stile, ou mes pleurs ie pour
Du uain espoir, & douleur qui m'opresse, (uis:
Si onc aues senty d'amours la presse,
Me pardonnez par pitié tant d'ennuys.

Mais à present ie uoy le bruit qui monte,
Et de mon mal par tout presque on deuise,
Dont bien souuent de moy mesme i'ay honte.

Honte est le fruit de ma uaine entreprise,
Et repentance, & le uoir sans mensonge,
Que tout plaisir du monde n'est qu'un songe.

A R G V M E N T.

Le iour du vèdredi faict le Poëte fut pris d'amours.

Sonnet. II.

C'estoit le iour, que le Soleil perdit
Pour la pitié de son facteur clarté,
Quand ie fus pris d'amour, & la beaulté
De uoz yeulx, Dame, à son ioug me rendit.

Ne me sembloit temps qu'amour pretendit

A s A me

.1.
Voic chas-
coltate in
rime

.2.
era il gir-
no ch'als
sol.

10 LIVRE PREMIER

A me frapper dont i'allois en seurté,
Hors de ma garde, & dont ma malheurté
Au commun dueil print sa source & credit.

Le cault amour lors me trouua sans armes,
La uoye aussi des yeulx au cœur duisante,
Qui par ce coup sont faietz ruisseaulx de larmes.
Dont peu d'honneur ha du fait, s'il s'en uante,
Surprendre ainsi mon ame desarmée,
Et n'oser l'arc monstrer à uous armée.

ARGUMENT.

Amour vainqueur de raison.

Sonnet. III.

3.
Per far una
Leggiadria

Pour un beau trect de uengeance lascher,
Et en un iour mille offenses punir,
Tout coy amour de l'arc se sceut munir,
Comme attendant temps, & lieu pour facher:
Allée estoit ma uertu se cacher
Au cœur, pour là & aux yeulx subuenir,
Quand ce grand coup là bas sentis uenir,
Ou tous les dardz se souloient reboucher.

Dont de prim sault elle fut tant troublée,
Qu'elle n'eut onc la uigueur ny espace,
Qu'au besoing peust d'armes faire assemblée.
Ou me tirer de ce mal & fallace
Par bon aduis à raisonnable uie,
Ou uouldroit ore, & sa force est rauie.

ARGUMENT.

Icy est traicté d'ou estoit m. d. Laure: & nasquit
en Auignon au bourg des Sazes, qui lors estoit
respectiusement entre le grand Palais & le Rosne.

Sonnet. IIII.

4.
Quel chinsi
nita

Celluy qui art monstra plus qu'admirable,

Es

Et prouidence en l'infiny mystere,
 Quand il crea l'un & l'autre hemispere,
 Et plus que Mars Iuppiter amiable:

Venant ça bas donner clarté durable
 Aux saints escriptz, qu'auant n'auoient sincere,
 Print Pierre & Ian des rhetz & de misere,
 Et leur fit part en son regne honorable:

Il ne daigna uouloir à Romme naistre,
 Comme en Iudee? ainsi ueult & ordonne,
 Que l'humble estat sur tous aultres soit maistre.

Ore un soleil d'un petit bourg nous donne
 Tel, que nature & la place est ornée,
 Dont entre nous si belle dame est née.

ARGUMENT.

Cōbiē sa dame luy sc̄bla belle, quād il en fut pris.
 Sonnet. V.

Ayant par fois honte qu'encor se taise,
 Dame, par moy uostre beaulté en rime,
 J'accours au temps, que la ueis si sublime,
 Qu'aultre iamais ne sera qui me plaise.

Mais pour mes bras telle charge trop poise,
 Et n'est ouurage à polir de ma lime:
 Pourtant l'engin, qui son pouuoir estime,
 Se refroidit d'y uouloir faire noise.

Souuent i'ouuris ma bouche pour en dire,
 Puis ie me teus, craignant de faire faulte:
 Mais quelle uoix pourroit sortir si haulte?
 Seuent en uers i'accommençay d'escrire:
 Mais mon esprit, ma plume & main retifue,
 Furent uaincus sur la premiere rive.

ARGUMENT.

Icy est le nom de m. d. Laure, soit en François,
 ou en

*.f. 5.
 Vergognando
 talhor,*

ou en Italien, compris dedans ce mot, laudare.

Sonnet. VI.

Quand les souspirs à uous nommer ie dresse,
Le nom, qu'au cœur amour m'a d'alliance
Mis en escript, Laudando s'y auance
Au premier son plein d'honneur & liesse.

Puys uostre estat Royal ma langue presse,
Et enhardit: Mais me fait repugnance
La fin, qui dict: A tais toy, car puissance
N'as d'honorer si louable Princesse.

Ainsi, Laudare, à uous louer enseigne
La mesme uoix: iacoit qu'on uous reclame
La fleur d'honneur, dont Apollo se daigne.

Excepté ia que luy ne uueille qu'ame
Touche en escript sa branche precieuse,
Ou d'en parler soit si presumtucuse.

ARGUMENT.

Les dames créent les beaulx chantz amoureux
dedans les cerueaux de leurs seruans.

Sonnet. VII.

Quand le Soleil monte sur le Toreau,
Et que uoyons prime uere entamée,
Vertu descent de la corne enflammée,
Qui uest le monde en tainct uert & nouueau.

Ne seulement le dehors il fait beau,
Y produisant fructs, herbes & ramée:
Mais le dedans en prend inestimée
Fecundité, quoy qu'on ne uoit son fleau.

Et ainsi ceste, étant entre aultres dames
Vn cler soleil, quand iecte en moy ses flammes
Par les rayons des yeux, dont me ioustient.

Crée d'amours pensées d'efficace,

Et

.6.

Quando is
Musuo i
Sospiri

.7.

Quando'l
Pianeta, che

Et faictz & dictz: mais comment qu'elle en face,
Ce beau prim temps pour moy iamais ne uient.

ARGUMENT.

Icy commence nostre poure passionné entrer
en matiere, disant, que si à present ne s'ose plain
dre à sa dame pour la craincte, qui viēt de trop
aymer: il vit au moins en esperance, le pouuoir
vn iour faire quād tous deux seront vieulx, &
dehors soupçon: & que lors trop tard on regret
tera de n'auoir eu mercy de la peine d'aultruy.

Sonnet. VIII.

Si tellement puis garentir ma uie
Du torment aspre, & de l'estre indigent,
Que l'appetit plus ne soit mon regent,
Et que splendeur de uoz beaulx yeulx deuie:
Et que uous aye, o dame, tant seruié,
Que le poil d'or soit changé en argent,
Et que enuicilly soit ce beau tainēt si gent,
Qu'à pouuoir plaindre ha ma force rauie:
Au moins d'amour i'auray tel aduantage,
Que i'oseray uous dire mes trauaulx,
Et quelz auront esté mes passez mauulx.
Mais si le temps est contraire au presage:
Ia n'adiendra toutes fois qu'en secret
Mon dueil n'ait quelque ayse du tard regret.

ARGUMENT.

Icy est môstré le dueil, qu'ont les seruiteurs des
dames se voyās hors d'esperāce de iamais pou
uoir de leurs amours iouyr, comme Petrarq; &
m.d. Laure q' auoiēt voué, de iamais ne se marier

Sonnet. IX.

Tres amers pleurs pleuuent de mes deux yeulx,

Avec

8.
Se la mia uita
de L'aspro tormento

9.
Piu tommi
amare Lagrime

Avec un vent angoisseux de soupirs,
 Quand à vous voir ie prens tous mes plaisirs,
 Pour qui me tiens loing du monde ennuyeux.

Vray est qu'un peu ce soubris gracieux
 Va appaisant l'ardeur de mes desirs,
 Et en rongnant ces miens grandz desplaisirs,
 Voz yeulx me font moins triste & soucieux.

Mais mes espritz deuient puis glaçons,
 Quand au depart uois ces doulces façons
 Tordre de moy mes fatales estoiles.

L'ame à la fin des clefz d'amour laschée
 Sort de mon cœur, & pensue & faschée,
 S'en arrachant uous suit à pleines uoiles.

A R G V M E N T.

Voulant Petrarque, selon la coustume, en esté al-
 ler d'Avignon à Vaulcluse philosopher: & enco-
 res qu'il fust heure tarde, allant prendre congé
 de sa dame, fit ce Sonnet. Sonnet. X.

10.
 Son animal
 al mondo

Maintz animalx ont la ueue si forte,

Qu'elle est au droit du soleil assurée:

D'autres craignans sa lumiere honorée,

Iusques au soyr ne sortent de leur porte.

D'autres qu'au feu un sol desir transpporte,

Cuidans iouyr de la clarté dorée,

Ou mettent fin à leur uie essorée:

Las en ce reng ie meurs de mesme sorte.

Car ie suis foible à uoir mon excellente,

Et seule dame, & ne scay me defendre

De lieu obscur, ou d'heure tarde & lente.

Pourtant avec ueue plainctiue & tendre,

De ne le uoir mon destin me recule,

Et scay que uais apres ce qui me brusle.

A R G V

ARGUMENT.

Il alloit d'Avignon à Vaulcluse, & par le chemin se contournant quelque fois devers Avignon, fit ce Sonnet. Et puis estre arriué le soir à Vaulcluse, se souvenant d'avoir laissée sa dame vn peu malade, à la contemplation des estoiles fit le Sonnet ensuyuant. Sonnet. XI.

Quand ie suis tout tourné vers celle part,
Ou de beaulté est la fleur singuliere:
Dont me demeure en l'esprit sa lumiere
Si fermement, qu'onc n'en fera despart.

11.
*Quand es son
tutto*

Ie doute fort que mon cœur, qui en ard,
D'ennuy ne fende (& fut l'heure dernière)
Mais d'un aveugle en ce suy la maniere,
Qui ne scait point ou va, au fort s'en part.

Ainsi ie fuy de mort la dure attaincte,
Mais peu me uault: d'autant que mon martyre,
Ou que ie sois fault que tousiours y uienne.

Sans bruit languis: mais ma morte complaincte
Feroit pleurer les gens, & ie desire,
Que mon gref dueil secret dans moy se tienne.

ARGUMENT.

- | | |
|-------------|---------------|
| 7. Saturne. | 6. Iuppiter. |
| 5. Mars. | 4. Le soleil. |
| 3. Venus. | 2. Mercure. |
| 1. La lune. | Sonnet. XII. |

Si d'icy bas despart ceste ame belle
Avant son temps: estant es cieulx passée,
Si tant y est, qu'estre doibt, exaulsée,
Le plus beau lieu sera donné a elle.

Si est soubz Mars, & le troisieme excelle,
Du Soleil est la clarté effacée,

12.
*Quest' anima
gentil;*

Et

Et contempler sa beauté tant prisée
 Viendra toute ame, en disant, qui est celle?
 Si iusque au reng quatrieme ne s'auance,
 On uerra bien les trois, quand en luisance,
 A ceste cy du tout l'honneur quitter.
 Au reng cinquieme elle n'habitera:
 Mais si plus hault elle monte, osterà
 Le bruit à tous, mesmes à Iuppiter.

A R G V M E N T.

Aux deux ensuyuans epigrammes il resue touf-
 iours sur la maladie, en laquelle il auoit laissée
 sa Dame en Auignon.

.13.

Sonnet. XIII.

A moy, natura Celle, qui est parmy cent & cent mille
Et la bell'alma La plus parfaite, & Amour & nature
 Sont contre moy iurez: Amour procure
 De me tuer, ensuiuant son dur stile.
 Nature ha faict ma Dame si gentile,
 Qu'un petit mal luy est angosse dure:
 Et elle est tant donnée au ciel, que cure
 N'ha d'habiter en cestuy monde uile.
 Ainsi l'esprit uient faillant peu à peu
 En ce gent corps, dont Amour est receu,
 Qui est miroer d'excellente beauté.
 Et si pitié de mort le frein ne tient,
 Las ie uoy bien à quelle fin reuient
 Le uain espoir, dont nourry i'ay esté.

.14.

Sonnet. XIII.

i me viuea di Ma languisson m'estoit contentement,
mi a sorte l'estois sans pleurs, & sans enuie aucune,
 Que si un autre ha meilleure fortune:
 Mille plaisirs ne ualent un torment.

Or

Or que ses yeux, pour qui patiemment
 Mes croix ie porte, & n'en veux pas moins une,
 Se vont courant d'une nuée brune,
 Qui mon Soleil estainct, ne scay comment.

O toy nature, aspre & piteuse mere,
 D'ou es tu donc si puissante, & legere,
 De faire & rompre un tel bien si soubdain?

Tout pouuoir uient de la diuine main.
 Doncques uray Dieu, comment as ordonné,
 Qu'on oste à nous ce que nous as donné?

ARGUMENT.

Il songea en dormant, que la dame encores toute
 pasle de maladie, le vint visiter vn matin en son
 lict, pour luy dire, qu'elle se portoit bien: & icy
 est descrite la matinée en quatre belles façons.

Sonnet. XV.

Desia luisoit nostre estoille amoureuse
 Par l'orient, & l'aatre coustumiere
 Rendre Iuno ialouse, auoit plenièrè
 Clarté, uenant de part septentrionneuse.

Leuée estoit pour filler la soigneuse
 Vicille, ehifée, ayant faict de lumiere,
 Et aux amans, qui sont dans la tanniere
 Aucc leur dame, estoit l'heure fascheuse.

Lors que m'amour de son mal presque estaincte
 Vint à mon cuer, non par uisue uoye,
 Mais en esprit pour consoler ma plaincte.

O qu'autres fois souuent ueuë l'auoye
 Bien autre qu'ore? & sembloit de me dire:
 Prens cuer, amy, qu'encores ie respire.

B Argument.

15.
*già fiammeggi
 l'aua*

A R G V M E N T,

Reuenant Petrarque de Vaulcluse en Auignon, eut mauuais & tempesteux temps, & trouua que ma dame Laure estoit allée rendre vn veu faict à saint Antoine d'Arles durant sa maladie, voila pourquoy, dit il, faict si mauuais temps, encores que ce fust au mois de Iuillet,

Sonnet. X V I.

Quando dal proprio sito

Lors que s'en ua l'arbre honneur de conqveste
Aymé iadis d'Apollo en ce monde,
Vulcan tressue en son ceuure parfonde,
Pour au grand Dieu forger mainte sagette.
Dont il fouldroye, il pleut, neige & tempeste,
Sans qu'à Cesar, plus qu'à Ianus se fonde
De faire honneur: lors plaint la terre ronde,
Le soleil loing se tient d'ailleurs ueoir ceste.
Saturne & Mars lors prennent hardiesse,
Astres cruelz, & Orion en armes
Aux mariniers cordes & mast despece.
A nous font ueoir d'Eolus les allarmes,
Et à Iuno, & à Neptune estranges,
Que s'en ua une attendue des anges.

A R G V M E N T,

Au retour que fit ma dame Laure d'Arles, le beau téps reuint: mais ne dura que neuf iours, durant lequelz le soleil cherchoit s'il la verroit point, & se monstroit: mais ayant faict veu de ne sortir par neuf iours de sa maison, le soleil ne la trouuant point se reprint à pleurer & se cacha, c'est a dire, retourna plouuoir. Or à ceste fois

fois fit veu ma dame Laure de porter vn voile,
côme font en Italie les dames, & faisoïent en Avi-
gnon. Et côme les seruiteurs d'elles pensent que
tout ce qu'elles font soit pour quelque esgard
qu'elles ont en eux, qu'ind possible elles ne pen-
sent en riens moins: ainsi ce pauvre insensé cui-
doit que sa dame fist tout pour respect de luy,
ou que tout fut faict pour respect de sa dame.
Comme aux quatre suyuãs epigrammes verrôs.

Sonnet. XVII.

Mais puis que plus la douce ame gentile
Ne cache à nous ses nouvelles beautez,
En uain la forge, & les bras tourmentez
Sont du uieillard Mareschal de Sicile.

Qu'à Iuppiter sont de sa main mobile
Tollus les dardz en Etna maillotez,
Et d'Apollo la seur de tous costez
Luyt à le ueoir renouuellant son style.

De l'occident un souef uent aspire,
Qui faict sans art seurement trencher l'unde,
Et parmy l'herbe aux champs les fleurs inspire.

Astres nuisans fuyent tous de la ronde,
Estans chassez du regard bien heurcux,
Pour qui se font maintz souffirs amoureux.

Sonnet. XVIII.

Desia neuſ fois le cler filz de Latonne
Auoit ça bas regardé, pour ueoir celle,
De qui iadis il eut playe mortelle,
Et maintenant un autre elle aiguilonne,
Puis quand lassé ne sceut, ou qu'environne,

B 2 Ne

- 17.

ma pœi chet
che l' douce
riso

- 18.

Il figliol di
Latona

Ne prez ne loing en recevoir nouvelle,
Fut triste comme un perdant chose telle,
Que sur tout prise, & espoir l'abandonne.

Ainsi fâché se tenoit tout à part,
Ne trouuant point ce beau diuin regard,
Lequel par moy sera tousiours chanté.

Lors par pitié luy mesme se changea,
Tant que ses yeux à larmoyer rengea:
Dont l'air retint sa premiere obscurté.

.1.

Madrigal. I.

*L'air il
velo*

Chargé auez sur uostre teste,
Des lors que mon mal cognoissez,
Vn uoil, qui mon esprit tempeste,
Qu'en aucun temps uous ne laissez.

D'aise & de bien j'auois assez
Tandis qu'estoit mon feu secret:
Mais l'auoir sceu, me sont baïssés
Voz beaux yeux, dont j'ay grand regret.
L'œil, qui est d'amour capitaine,
Alloit ma vie gouvernant,
Ou doibs ie marcher maintenant,
Sans ma lumiere souueraine?
O dame, qu'il m'est outrageux
Ce uoile aux beaux yeux umbrageux.

.2.

Madrigal. II.

*Perche quel che
mi irasse*

Quoy que le bien on m'ait tollu,
Qui premier me fit amoureux,
De persister suis resolu,
Et du languir me tiens heureux.

Car depuis

Car depuis qu'amour mon uainqueur,
 Caché deffoubz la froide glace,
 Me percea tout outre le cueur
 Par uertu d'une douce face,
 Pour elle tout autre uouloir
 J'ay tousiours eu en non chaloir.

O quel ennuy d'estre priué
 De uoir tel bien, qu'onc on n'oublie ?
 Or suis ie donques arriué
 Au comble de melancolie:
 Mais si bien mourir est honneur,
 Ia ne ueux qu'amour suborneur
 De ce nœud pourtant me deslie.

A R G V M E N T.

Se plaint encores dudict voile, escriuant à vn
 sien amy nommé Orson, qui luy demada, pour-
 quoy tant il estoit morne & deffaict: & de ce
 que quelque fois rencontrant ma dame Laure,
 elle avec sa main se couuroit dudict voile.

Sonnet. XIX.

Orson amy ne fut oncques riuieré,
 Ny haulte mer, ou toutes les eaves tendent,
 Nemurs, ne monts, qui grans umbrages rendent,
 N'au ciel nuée à plouuoir coustumiere:
 Ny autres cas priuatifz de lumiere,
 Tant soient ilz grans & haults, qui tant m'offendent,
 Que faict un voile, ou deux beaux yeux s'esmendent.
 Et semble dire, or de plaindre as matiere:
 Et leur baisser, qui m'ennuye à grand tort,
 Ne scay s'il uient pour craincte, ou pour desdaing,

B 3 Cause

19

*Orso, e non fur
 mai si uita ne*

Cause sera avant temps de ma mort.

D'une main blanche encores me complains,
Qui à me nuire ha esté tousiours caulte,
Soy faisant roche encontre mes yeux haultes.

ARGUMENT.

Ou pour n'estre pas en bon poinct, à cause de la susdicte maladie, ou pour la nouvelle deuotion, ma dame Laure ne vouloit ny veoir ny estre veüe de son amy: & luy pensant qu'elle fust marrie de quelque chose, dict à sa dame, qu'attendu qu'elle est escripre dedans son cueur, qu'elle donne ordre de s'y tenir bon gré sien, d'autant qu'elle ne scauroit faire qu'elle n'y fust.

.20.

Sonnet. XX.

*Se voi potessi
per turvati sequi*

Si uous pouviez avec ces fascheux signes,
Pour cligner d'yeux, & pour ployer la teste,
Ou pour tousiours à fuir estre preste,
Tordant la face à mes prieres dignes,
Onc arracher de mes soulcis insignes,
Le greffe heureux, & celle plante honnestes,
Qu'amour y mist: ie dirois bien que ceste
Fust iuste cause aux desdaigneuses mines.

Qu'en sec terroir une plante si pure
Ne conuient point: & pour autant bien aise
Elle en despart, en iuyuant sa nature.

Mais uostre sort deffend (ne uous desplaise)
D'ailleurs logger: pourtant soyez soigneuse
De n'estre pas tousiours en part haineuse.

ARGUMENT.

Parle

Parle toujours à sa dame, qui estoit de nature assez melancolique, comme sont communément belles Damoyelles, qui ont trop grand esprit: ainsi nostre pauvre patient pense qu'elle soit ennuyée de luy, ou pour luy.

Sonnet. XXI.

La mille fois, douce mienne guerrière,
Pour avoir paix, j'ay osé hazarder
De vous offrir mon cœur: mais l'ame fiere
En si bas lieu ne daigne regarder.

Si autre dame en luy vouloit fonder
Quelque esperance, en vain prendroit esmoy:
Plus, quant à moy, ie ne le veux garder,
Car ce qu'à vous est fascheux, l'est à moy.

Si donc de tous est ainsi dechassé,
Et si d'exil ne trouue en vous secours,
(Ne seul peult estre, & tout autre ha laissé)
Il pourroit bien perdre son propre cours:
Ce que seroit un trop grand peché nostre,
Et d'autant plus de vous, uen qu'il est vostre.

ARGUMENT.

Estant Petrarque sus la roche de dons veoit ma dame Laure en vn iardin de sa maison audict bourg des Sazés, & en la contemplation d'icelle fit ce couplet, ou Stanse, adressée à Amour.

Stanse. I.

Or uoy, Amour, qu'une ieune pucelle
Ton dard mesprise, & de mon mal n'ha cure:
Ains contre nous se tient seure & rebelle.

B 4

Tu es

. 21.

*mille fois o
douce mia guerriera*

. 1.

*Hor ve di amora
che giouenetta*

Tu es armé, & elle en cotte pure,
 Parmi les fleurs s'asiet sur la verdure.
 Prisonnier suis: mais si tu as d'avance
 Quelque bon trect, d'une mesme poinctu re
 De toy, Seigneur, & de moy fais uengeance.

A R G V M E N T.

Madame Laure recouuroit belle couleur: dont luy ne scachant de quoy elle se desdaignoit encores, impute cela au miroer d'elle, c'est à dire, à trop se plaire: auant que c'est son aduersaire, pource qu'en luy est la propre forme d'elle, dont elle est esprise, comme fut iadis aussi Narcissus, qui en n'aymant que soy, mesprisoit la tant benigne & courtoise Echo.

Sonnet. XXII.

Mon aduersaire, au cler duquel mirez
 Voiz diuins yeux, qu'amour & le ciel pris,
 Par la beauté non sienne uous ha mise
 Au train d'amours: mais rien n'y endurez.

Par son conseil, dame, me martyrez,
 Et m'auiez mis hors de ma loge quise.
 O dur exil! ia soit que ne me prise
 Tant digne d'estre ou seule demeurez.

Mais si y fus onc en quelque maniere,
 Vostre miroer ne debuoit en malheure
 M'en debouter uous rendant aspre & fiere.

Certes si bien uous souuient à cest heure
 De Narcissus, tout ua par mesme signe.
 Quoy que l'herbe est de telle fleur indigne.

A R G V M E N T.

Vn iour

.22.

*Il mio uersa
 rto, in cui*

Vn iour de l'an ma dame Laure portoit en son sein vn bouquet de vrayes Rozes & aultres fleurs, & plus elle estoit coincte & belle, plus s'en passionnoit il: & encores parle du miroer, & de plaire à soy mesme.

. 2.3 .

Sonnet. XXIII.

L'or, perles, fleurs, tant blanches, que uermeill s,
Qui deuroient estre en hyuer languissantes,
Sont pour moy seul espines tres cuisantes,
Que ie sens bien dans moy faire merueilles:

*L'or, et le perle
et i' fleur.*

Dont noirs & brefz seront mes iours & ueilles.
Car tost mourrons en peines si greuantes:
Mais plus i' accuse un miroer qui plaisantes
Vous faiet par trop uoz beaultez non pareilles.

A mon Seigneur cestuy causa silence,
Et de prier pour moy fit abstenir,
Quand en uous uoid uostre desir finir.

Aux eaues d'Abys cestuy print son essence,
Taint & forgé en l'eternel oubly,
Ou contre moy l'arc de mort print son ply.

ARGUMENT.

Icy est mostré aulcunes dames auoir le cueur plus dur, cruel, & rigoureux, que tous hoirmes du monde: voire que ne sont les montaignes, & rochers.

Sonnet XXIII.

Celuy, lequel fit tant en Thessalie
De sang ciuil avecques sa main rendre,
Floura la mort de son ennemy gendre
Rasfigurée en hystoire accomplie.

24
*Quel, che'n
Tessaglia*

Et le berger, qui desconfit Golie,
 De sa famille, eut une pitié tendre:
 Puis sur Saul fit sa colere estendre.
 Dont le mont mesme en sent melancolie:
 Mais uous, o dame, à qui iamais n'empire
 La couleur uiue, & qui en uain tirer
 Laissez amour, que scauez esconduire:
 A mille morts me uoyes deschirer,
 Ce non obstant onc ma ferme amytié
 N'eut enuers uous, que desdaing, pour pitié.

A R G U M E N T.

Il se plaint, oultre les desdaings de sa dame, de
 se veoir surmonté de l'appetit & sensualité

.2.5.

Sonnet XXV.

*Si credessi
 Per morte*

Si ie cuidois par mort perdre l'usage
 De ce penser amoureux qui m'atterre,
 De ma main propre aurois ia mis soubz terre
 Ce fascheux corps & son superbe oultrage:
 Mais craignant bien que seroit un passage
 De plaincte en plaincte, & d'une en autre guerre,
 De çale pas encores ie me ferre
 Plus mort que uif, & fasché d'auantage:
 Bien seroit temps que celle despitueuse
 Corde eust tiré sa sagette derniere,
 Qui d'aultruy sang est taincte, & orgueilleuse:
 I'en prie amour, & la mort sourde & fiere,
 Qui m'ha tant bien de ses couleurs sceu paindre,
 Et ne faict cas encores de m'attaindre.

A R G U M E N T.

Se promenant Petrarque de la Roche de dons
 à l'ille

l'isle de Phalet, & par ces champestres, qui lors estoient plus vestus d'arbres, fit le sonnet.

Sonnet XXVI.

Scul & pensif ces champs & uert coustault
 Vais mesurant pas à pas lentement,
 Et des humains ie suys l'assemblément:
 Mais tel fuyr pourtant rien ne me uault.
 Au fort ainsi gouuerner il me fault,
 Pour ne monstrier aux gens mon gref torment.
 Veu qu'à me ueoir on lit dehors comment
 Toujours i'endure au dedans un feu chauld.
 Ie croy qu'icy mes huy il n'y ha plaine,
 Ne mont, ne bois, qui ne scachent l'usage
 Que tient ma uie à autruy incertaine.
 Mais ie ne scay chercher lieu tant sauuage,
 Qu'amour tousiours ne m'y suiue en uolant,
 Et l'un à l'autre ensemble allons parlant.

.26.
 Solo e uensoso
 i piu deserti

ARGUMENT.

Par dialogue de luy & de ses yeulx monstre comment les yeulx ne font que leur office de ueoir tous obiectz, & le cueur se fault à prēdre folles affections, & est ce sonnet par maniere de different ou dispute.

Sonnet. XXVII.

Pleurez mes yeulx, accompagnez le cueur,
 Qui mal mortel de uostre fait soubtient.
 Ce faisons nous, & ainsi nous conuient
 Gemir l'autruy & non pas nostre erreur.
 Par uous amour fut le maistre & uainqueur,
 Dont uous uoyez qu'encores y reuient.

O cchi piangete
 .27.

Ouert

Ouvert auons le pas, ou il se tient
 Par l'esper qu'eut le mourant de langueur.
 Vostre raison n'est esgalle ou semblable,
 Car ce regard uous fut si amiable,
 Que uous & luy soudain rendit deffaietz.
 Voila qui plus nous est insupportable,
 De ueoir si peu de iugemens parfaictz,
 Qu'un ha le blasme, & l'autre en est coulpable.

A R G V M E N T.

N'espere aucun frappé d'amour ses mauix conso-
 ler avec liures traictans telles matieres, car ce ne
 faiet que croistre les angouilles.

28.

Sonnet. XXVII.

Si trauuato è l'folla mi desio Tant desuoyé est mon desir sans fante
 A pour suyuir ceste dame fuyante,
 Qui estant franche, & plus qu'amour puissante,
 Vole deuant mon cours tardif de craincte:
 Que plus ie ueulx le retirer par mainte
 Bonne raison, moins m'obehir se uante,
 Ne pour le vaincre ay uertu suffisante,
 Qu'amour y faiet resistance contraincte.
 Or ueu qu'il peut le frein par force prendre,
 Je suis à luy & mon esprit s'y rend
 Que maulgré moy mort m'en conuient attendre:
 Seul pour uenir au Laurier, d'ou l'on prend
 Vn aigre fruiet qui à l'autruy mal porte
 Au goust d'angouille à plus qu'il ne corforte.

A R G V M E N T.

Icy môstre quelles sont ses amoureuses pafsions:
 & c'est

& c'est vn chant fans rithme, mais plus difficile à composer que toutes rithmes.

Chant. I.

Tous animaux qui logent sur la terre,
Hormis aucuns, qui fuyent le soleil,
Ont leur temps propre à trauailler de iour:
Puis quand le ciel allume ses estoilles,
L'un tient l'hostel l'autre s'enniche au boys,
Pour reposer aumoins iusques à l'aube.

Mais moy depuis que l'on voit la belle aube
Secourre l'ombre à l'entour de la terre,
En esueillant oyseaulx par tous les boys,
Onc n'ay repos non plus que le soleil.
Puis quand ie vois flamboyer les estoilles,
Vais larmoyant & desirant le iour.

Quand le soir uient dechasser le beau iour,
Et nostre nuit à aultruy donne l'aube.
Pensif contemple, & me plainctz des estoilles,
Quand elles m'ont faict de sensible terre:
Mesmes du iour qu'onc ie ueis le soleil,
Qui me faict comme homme nourry es boys.

Ie ne croy point qu'onc passa par les boys
Si aspre fere ou de nuit, ou de iour,
Comme est qui m'ard à l'ombre & au soleil,
Pour qui n'ay bon premier sommeil ny aube:
Et quoy que i'aye un mortel corps de terre,
Mon destin est descendu des estoilles.

Auant que i'aille à uous cleres estoilles,
Ou tumbe en bas dedans l'amoureux boys,
Laisant ce corps qui uiendra pure terre:

Pitié

I.
à quelque
animale

Pitié esmeut celle, qui en un iour
Peult restaurer mille ans, & deuant l'aube
Peult m'enrichir du transinontant soleil.

Or pleust à Dieu que i'eusse mon soleil
Vne nuit seule, & qu'on ne ueist qu'estoiles,
Sans que iamais arriua la belle aube.
Mais qu'elle au moins ne deuint pas uerd boys,
Pour m'eschapper des bras, comme ce iour,
Qu'icy Phœbus la poursuyuoit en terre.

Plus tost seray soubz terre & en sec boys,
Plus tost le iour yra garny d'estoilles,
Qu'à si douce aube arriue le solcil.

-2-

Chant. II.

Gioue se donna Soubz un Laurier ueis une ieune dame
Soit un verde Plus que la neige & blanche & froide ausy:
Mais sa froideur cause une ardente flamme,
Aumoins dans moy, & engendre soucy,
Tant que ie l'ay incessamment presente,
Et la retiens pour ma seule regente.
Alors seront à riue mes pensées,
Quand au Laurier tainct uerd uerrons laisser,
Et quand seront mes angoisses passées,
Verrons la neige ardre, & le feu glacer.
Tant n'ay de poilz sur mon chef des pleurs tendre,
Comme uouldrois mains ans ce iour attendre.
Mais pour autant que les ans sont uolans,
Et qu'en un point à la mort on arriue,
Soient de mon chef les poilz ou noirs ou blancs,
Du uerd laurier tousiours fault que i'escriue:
Soit en esté, soit en la saison tarde,

I en

Ben chanter ay si autruy ne m'en garde.

Oncques uiuant n'ha ueu un corps pareil
A cestuy cy, pour qui i'ay tant d'allarmes:
Par qui deuiens comme neige au soleil,
Dont ie produis un cler ruyseau de larmes,
Qu'amour conduict droict au laurier parfait
D'or, de rubis, & de diamans fait.

Ie crains finir plus tost uie & parole,
Qu'avec pitié elle daigne me uoir,
Quoy que la tiens pour ma uiuante idole:
Aussi desia sept ans y peult auoir,
Depuis que uais soupirant en toute heure,
Et iour, & nuit, & ou que ie demeure.

Par dedans feu, & dehors neige estant,
Iray plaignant mon mal aspre & mortel
Par montz & uaulx: feray peult estre tant,
Qu'apres mille ans causeray desir tel
A maintes gens, qu'ilz en liront ce liure,
Si un Laurier bien houé tant peult uiure.

Or & Topace au soleil sur la neige
Vainc ce beau poil pres de ces yeulx luyfans,
Qui ont tel heur (l'experience en ay ie)
Que tost à riue ilz conduyront mes ans.

Chant. III.

Verde couleur, obscure, rouge, ou bleue
Ne uestit onc aucune damoyelle,
N'en cheueux d'or fit tresse si esleue,
Que ceste icy cent foys ne soit plus belle,
Qui du chemin, ou i'estois, me rappelle:
Me desnuant de ma franchise en sorte,

3.
Verti panni.
Sanguigni

Que

Que ioug moins grief sur mon dos ie ne porte.

Et si par fois ma pauvre ame s'encline
A se douloir (que peu elle scait prendre
De bon conseil en tel martyre indigne)
Vn seul regard la uient si bien reprendre
De ce uouloir, qu'à luy se conuient rendre,
Car tout le mal qui mon las cueur oppresse,
Voyant la belle, est à moy grand byesse.

De tant que i'ay pour aymer eu de peine,
Et qu'ay possible encore à supporter,
Si celle la ne me guerist & saine,
Qui fit la playe, & la me faict porter,
Vengé seray, mais que luy uoye oster
Sa grand rigueur, & que celle poincture
La touche un peu d'ou ie prens nourriture.

Mus l'heure & iour, que i'ay dressé mes yeux
Contre les siens, estoient bien pleins d'enuie:
Veu qu'y perdis mon cueur, & soucieux
Ie uins d'entrer en l'amoureuse uie.
Voyla comment fut mon ame rauie.

Tant qu'à penser en autre ne s'adonne,
Aussi de uoir sa beauté maintz estonne.

A fin que pleurs, qui sur le coing fenestre
Baignent mes yeux, par lequel i'eus notice,
Que prisonnier d'amour me failloit estre,
Ne blessent point mon uouloir & office,
Et que sentence en la iuste part ysse,
Tant de travaux pour luy mesme i'essaye:
Or que luy seul donques laue sa playe.

Ma pensêe est loing de moy & trompée,
Mais iusqu'au cueur le coup ha sceu perfer:

L'aymée

L'aimée en soy ha contourné l'espée.
 Ne ueulx pourtant l'entreprise laisser:
 Car qui uouldra iustement compasser,
 Aucun n'aspire au glorieux royaulme
 Sur nef plus ferme, ou avec plus fort heaulme.
 Astres benigns qui feistes compagnie
 Aux flancs heureux, ou estoit ce beau port,
 Dont une dame aux uiuans fut unie,
 Qui de tous maulx est mon refuge & port,
 Ou gentillesse ha colloqué son fort:
 Bien à bon droict auez faiet que la teste
 Du uerd Laurier ne craint fouldre ou tempeste.

Je scay assez que tout diuin Poëte
 N'approcheroit onc à sa dignité,
 Et toute langue y sembleroit muette,
 Si rares sont ses uertus & beauté:
 Car quel mortel pourroit la deité,
 Onc esgaller? or suys ie donc heureux
 Qu'elle ait la clef de mon cueur amoureux.

Amour n'ha point, dame, ou que le soleil
 Donne clarté, gage à uoz yeux pareil.

A R G V M E N T.

Feu Charles Duc d'Aniou, Conte de Prouence,
 Roy de Sicile, & de Hierusalem, fut en Aui-
 gnon, ou quelques dames l'allerent visiter au
 grand palais, ou demeuroit Petrarque: car
 le petit palais n'estoit pas encores faiet. Or
 estant madame Laure avec les aultres en telle vi-
 sitatió, lediét Côte la print aupres de luy pour
 deuifer dont Petrarque entra en ialoufie.

C Sonnet

Sonnet. XXXIX.

Real natura, L'esprit royal, & nature angelique,
angelico intelletto, L'œil de Ceruier, le chef plein de prudence,
 En hault penser soubdaine prouidence,
 Digne pour uray d'un tel prince heroique,
 Estant uenu au festin magnifique
 Maint personnage, & dames d'apparence,
 Sur toutes prit, & esleut l'excellence,
 Que ie ne scay si dois dire l'unique.
 Et de sa main aux autres il fit signe,
 Qu'il acceptoit leur uisitacion,
 Et accueillit chèrement la plus digne.
 Puis la baisant de bonne affection,
 Causa en moy enuie inestimable
 De me changer en luy, ou son semblable,

ARGUMENT.

Ayant à faire Pétrarque vn long voyage voulut
 porter le pourtraict de sa dame Laure, lequel il
 fit faire à vn maistre Simon painctre de son
 temps: dont il loue ladiète image, disant que
 du temps que Dieu crea ma dame Laure, mai-
 stre Simon debuoit estre aussi en Paradis pre-
 sent: & vit comment Dieu la fit: voila pour-
 quoy si bien la sceut pourtraire.

Sonnet. XXX.

30.
Pre mirum
policeis

Quand Policlet auroit traouillé dix
 Et dix mille ans, & tous maistres de l'art,
 Oncques n'auroient comprins la moindre part
 De la beauté, qui mon cueur ha conquis.

Mais

Mais mon Simon fut uif en Paradis
 Auant que ceste en eust faict son depart,
 Ou il la ueid, & la paingnit sans fard,
 Pour faire icy foy des biens interditz.

L'oeuvre fut bien de celles, qu'au ciel faictes
 Lon peut penser, non parmy les humains,
 Ou par maintz cas les beautez sont defaictes.

Bien fut courtois: mais depuis que ses mains
 Vindrent ça bas en la uie mortelle,
 Ne se scauroit iamais plus paindre telle.

A R G U M E N T.

Après qu'il eut le pourtraict de sa dame, il eust
 voulu elle mesme toute viue: mais non pour
 autre chose, que pour deuiser, car à force de
 soupirer, il estoit tant extenué, qu'il tenoit
 vil ce que plus desirent les vifs & esueillees ser-
 uiteurs de leurs dames.

Sonnet. XXXI.

Lors que Simon fit la haulte entreprise
 D'user pour moy son pinseau en beau style,
 S'il eust donné à l'image gentile
 Parole & sens, comme la forme exquise,
 De maintz soupirs ma pensée eust hors mise,
 Qui font en moy ce qu'autruy tient cher, uile:
 Car à la ueoir elle se montre humble,
 Me promettant la paix, dont est requise.
 Mais quand par moy à parler est semonse,
 Benignement semble de m'escouter,
 Si me scauoit rendre quelque responce.

C 2 O qu'on

31.
 Quando giunse
 a Simon

O qu'on te doit Pigmalion uanter
De ton image, ou souuent tu auois
Ce que du mien ne uoudrois qu'une fois.

A R G V M E N T.

Petrarque fut veoir Paris, ou demeura quelque
temps. fut en Ardenne, & passant par ces forestz,
pour retourner en Auignon, fit ces deux ou trois
Sonnetz suyans: & par le chemin receut quel-
ques faulses nouvelles de sa dame.

Sonnet. XXXII.

32.
Poiché
camin m' m' e

Puis que m'est clos le chemin de mercy,
Esloigné suis par moyen desperé.

Du doux regard des Dieux tant honoré,
Qui fut guerdon de mon amour sans si.

Seul de soupirs repais mon cueur transi,
Viuant en dueil presque desmesuré:

Mais plus m'est doux l'estre ainsi martyré,
Que si une autre auoit de moy soucy.

Et seul me prens à une image gente,
Que point ne fit Praxitel ou Phidie:

Mais meilleur maistre, & main plus excellente,

Quelle Scitie est seure, ou Numidie,

Si non contente enuie à me distraire,

Me uient trouuer en ce lieu solitaire?

A R G V M E N T.

Faiçt en passant par dedans la forest d'Ardenne.

Sonnet. XXXIII.

Parmy

DE LAVRE D'AVIGNON.

Parmy les bois & desertz me pourmeine
Sans avoir peur, qui Mars mesme n'exempte:
Mais il n'est lieu ne rien qui me tormente,
Que le regret de la face seraine.

Sans y penser ie chante, o chose uaine!
Et m'est aduis que ie la uoy presente,
Ou que parler avec autres la sente:
Mais puis ce n'est qu'un Ormeau ou fontaine.

Ainsi ie croy de l'ouyr babiller,
Quand les Oyseaux ne font que gazouiller,
Ou quand soubz l'herbe on sent barboter l'unde.
Bref n'est silence, ou lieu en tout le monde,
Qui pour plaisir soit à cestuy pareil,
Si trop n'estoit loingtain de mon soleil.

ARGUMENT.

Faiçt à Lyon le soir au retour d'Ardenne, dont
il estoit tout blanc de la neige qui sur luy estoit
cheuë par les chemins.

Sonnet. XXXIII.

Par la fameuse Ardenne ha faiçt aller
Amour mon cœur en une & autre part,
Amour qui donne ailes à tout souldard,
Qui au tiers ciel desireroit uoler.

D'estre la seul ne me pouuois saouler,
Ou Mars aimé frappe sans nul esgard:
Et comme un bois sur mer uagant bien tard,
Seul m'en allois: mais non point sans parler.

Au fort apres avoir faiçt ma iournée,
Pensant d'ou viens, & avec quelle plume,

E 3 le sens

37

~~27~~ 33

Per mez' u boscu
inhospiti

35.

Mille pi agge
in un giorno

Je sens en moy grande peur estre née.

Mais l'air serein, & ceste eau, qui m'allume,
Font desia seur d'un accueil gracieux
Mon cuer tourné deuers ces diuins yeux.

A R G V M E N T.

Estant le matin monté sur le Rosne à Lyon
pour aller en Auignon, fantasiait ce Sonnet,
adressant son parler au Rosne mesmes.

Sonnet. XXXV.

Rauissant fleuc, & de pierreuse ueine,
Qui de ronger les riuies ton nom prens,
Bien descendons par desirs differens
Ou amour moy, & toy nature meine.

Or ua premier, & ton cours ne refreine:
Va ie t'en prie, & à la mer ne rens
Si tost son droict: mais un peu te reprens
Quand tu seras uers celle part sercine:

Ou pourras uoir ce beau Soleil luisant,
Qui reuerdit ton bort gauche, & peut estre,
Que mon tarder luy est bien desplaisant.

Ses piedz luy baise & sa blanche main dextre,
En luy disant: baiser soit pour parole,
L'esprit est prompt, mais la chair foible & molle.

A R G V M E N T.

Petrarque faisoit compagnie à cheual à ma Da-
me Laure qui alloit en Prouence: mais ce n'e-
stoit que pour iusques à Durance, dont pensant
qu'il se faudroit separer au port, & luy retour-
ner arriere,

34
Rapi do fiume
che d'algebra

ner arriere, il en hortoit icy ses yeux de fort regarder leur Dame ce pendant qu'ilz estoient ensemble, prognosticant bien qu'il la perdrait.

Madrigal. III.

Tandis mes yeux lassez qu'estes à contempler
 Le visage de celle, ou printes vostre mort,
 Soyez (ie vous supplie) aduisez & d'accord,
 Qu'amour ia vous deffie à souffirs radoubler.
 Il est uray que mort seule à mes pensers combler
 Peut l'amoureux chemin, qui les conduict au port,
 De leur douce santé, & nous y peut troubler.
 Mais cacher se peut bien à vous vostre lumere
 Par moindre obiect, d'autant, que moins estes rusez,
 Et que vostre uertu est beaucoup moins entiere,
 Que celle de l'esprit. pourtant donc aduisez
 Pour la fin, ains que soit l'absence coustumiere,
 Qui tost, comme ie crains, nous rendra soucieuz,
 Prenez au long travail ce brief confort, mes yeux.

3.
 Occhi miei
 Lassi

ARGUMENT.

Ayant laissée ma Dame Laure au port de Durance, Petrarque retournant vers Auignon se reuiroit tous les coups deuers Durance, avec regret tresgrand, pource qu'il scauoit que luy mesmes s'en iroit en Italie, & parle à sa dame encores que absente fust.

Sonnet. XXXVI.

Sur chacun pas contourner ie ne cesse
 Mon corps fasché, que ie porte à grand peines
 Lors prens confort de vostre air qui le meine

37.36
 Io mi riuolgo
 indietro

Vn peu plus outre, & dis : ô grand detresse!

Puis repensant au depart, qui me presse,

Au long chemin à la vie incertaine,

La ie m'arreste, & estant hors d'haleine,

Les yeux en bas contre mes piedz ie dresse.

Alors m'assault sur mes tristes complainctes

Vn doute tel. Comment ces membres peuuent

Loing de leur ame ainsi viure heures maintes?

Mais me respond amour: qu'ainsi se trouuent

Priuilgiez les serfz des domyselles,

Du tout franchis des qualitez mortelles.

ARGUMENT.

Allant bien à loysir par les monts Alpes Petrarque fit ceste chanson.

Chant. IIII.

Di pensier
in pensier

De mont en mont, de pensée en pensée

Me guide amour: toute uoye trassée

Je sens contraire à la tranquille vie.

Si quelque ombrage à plaisir me conuie,

Ou si i'oy bruire un argentin ruisseau,

Dont i'ayme bien costoyer long de l'eau,

Selon qu'amour me conforte & me guide,

A mes souffirs la ie lasche la bride. "

Lors qui ueroit le diuers changement, "

Que mon uisage y faict en un moment, "

Il iugeroit amour estre homicide: "

Et diroit bien: à ce que ie puis ueoir,

Cestuy ne scait quel mal il peut auoir.

Par les hautz montz, & par forestz i'esprouue

Quelque

Quelque repos : tous lieux habitez trouue
 Estre mortelz ennemis de mes yeux,
 Et uais tousiours pensif & soucieux
 De ma maistresse & ennemy bonne,
 Qui tourne en ieu le tourment que me donne.
 Mais quoy qu'il soit, ne uouldrois ia pourtant
 Mon mal changer pour du bien autre tant:
 Et dis en moy: tiens bon, qu'amour te garde
 Possible un temps plus heureux, qui ne tarde,
 De là peut estre on te ua souhaitant.
 En telz souspirs ie passe outre, & endure:
 Vray pourroit estre: or aille à l'adventure.

La ou un pin, ou un mont font ombrage,
 Là ie m'arreste, & dépains son uisage
 Sur quelque roche aumoins par fantasie.
 Puis m'ausant de telle frenaisie,
 Regret me picque, & dis: ô le uain soing!
 Helas ou suis ie? & de qui suis ie loing?
 Mais ce pendant tandis qu'est arrestée
 Au soing premier mon ame tormentée,
 A uoir ma dame, & oublier moy mesme,
 Le sens au cueur un plaisir si eytreme,
 Que de l'erreur se tient pour contentée:
 Et ie me trompe ainsi tant uoluntiers, »
 Que s'il duroit autre bien ie ne quiers. »

Ie l'ay Jouent (or qui le uoudra croire?)
 Veüe dans l'eau, s'il me sembloit, & uoyre
 Nue sur l'herbe, & de Juille s'ayda
 Pour sa beauté courrir: que si Leda
 L'eust ueüe, eust dict: ce beau tainct non pareil
 Vaincroit ma fille: ainsi que le Soleil

Faict toute estoille. or plus ie pense en elle,
 Plus ie la trouue en excellence belle:
 Et n'y ha bois, qui d'elle absent me face.
 Puis quand le uray, que i'en suis loing, efface
 Ce doux erreur, duquel il me rappelle,
 Suis pierre morte assis sur pierre uiue,
 Comme seroit un qui songe, & escripue.

Ou autre mont ne pourroit ombrager,
 le prens le hault encor pour miculx songer.
 Et là ie resue, & à mes maulx ie pense,
 En contemplant le ciel, qui tout dispense.
 Puis s'il aduient que descharger ie uoye
 Quelque nuée, alors i'ensuy sa uoye:
 Encores plus, si rend les pleurs qu'elle ha,
 D'ardent desir ie brusle oultre cela.
 Car mon soleil m'est tousiours loing & prez
 Voila d'ou i' ards: & ie dis puis aprez.
 Mais qu'en scais tu possible que de là
 Pour ton amour ta maistresse souspire.
 Alors mon ame en ce penser respire.

O ma Chanson, de là celle montagne,
 Ou le ciel ha sa face tant sercine,
 Tost me uerras pres d'un ruisseau, qui bagne
 Le bort heureux, ou est Laure, & l'haeine
 D'un vert Laurier, qui desrobe mon cuer,
 Au parauant tousiours d'amour uainqueur.
 La peux tu ueoir celle pour qui i'ay peine.

ARGUMENT.

Estant loing de sa dame en pays estränge, il alloit
 regardāt par les eglises les autres damoyelles,
 pour

pour veoir s'il y en auoit qui la siene releséblast.

Sonnet. XXXVII.

Le bon ueillard despart & se transporte
 De sa maison, possible mal garnie,
 Et si sa uie est ia presque fournie,
 Laisant les siens pleurans prez de sa porte:
 D'ou en trainant son corps, qu'à peine il porte,
 Qui le support de traauil luy deyme,
 Rend à l'effect sa uolunté unie,
 Au mieulx qu'il peut son uouloir fault qu'assorte.
 Et tout froissé uient à la cité grande,
 Pour contempler de celuy la semblance,
 Qu'encore au ciel uoir espere & demande.
 Ainsi ie uais cerchant en esperance
 Entour autrui uostre figure, o dame,
 Que tant desire, & que tant ie reclame.

-37.
 Musue si Luet-
 chiere

ARGUMENT.

Il fault icy sçauoir, qu'estât Petrarque reuenu
 d'Italie, il eut quelque fascherie à la court du Pa
 pe q estoit en Auigno, dõt se retira à Vaulcluse,
 & de là escripuoit à un sien amy dict Senuce.

Sonnet. XXXVIII.

Fuyant de court les uents impetueux,
 Amy Senuce, arriué suis deça,
 Mais non entier: car ce mien corps laissa
 Son cueur à part au Laurier uertueux.
 Icy suis aise: & dire ie te ueulx
 Pourquoi ne crains le soularoyer pieça,
 Comme soulois: a soit qu onc ne cessa

-38.
 Qui, d'ou me 190
 Son Semuccio

Mon

Mon franc uouloir ardent & tempesteux.

Soubdain que fus à mon Palais d'amour,
Me contournay la ou est ma déesse,
Qui l'air appaise, & m'oste le seiour.

Amour du cueur, duquel elle est maistresse,
Chassa la peur, croissant le feu qui m'ard:
Or iuge donc que feroit son regard.

A R G V M E N T.

Estant Petrarque ainsi solitaire à Vaulcluse, fut visité d'une compagnie d'Avignon, qui estoit allée veoir la fontaine de la Sorgue, & en icelle compagnie estoit madame Laure. or ne fault dire si lon y fit grand chere. Icy Petrarque escript à son amy Senuce, benissant le lieu, qui auoit eu la grace que sa dame y fust.

Sonnet, XXXIX.

Lieu plus heureux que n'est tout lieu terrein,
Ou s'arresta ce saint corps gracieux,
Quand doucement uers moy dressa ses yeux,
Qui rendoient l'air tout autour d'eulx serein.

Plustost seroit bas le ciel souverain,
Et le froid chauld, & l'or non precieux,
Que ie ne fusse a iamais soucieux,
Et souuenant du doulx semblant humain.

Toutes les fois que ce lieu reuerray,
M'enclineray pour chercher les brisées
De ces beaux piedz, que tousiours i'ensuyuray.

Mais si amour ne dort en noz pensées,
Amy Senuce, au moins quand la uerras,

D'uib

139.
Auenturos
Piu da tro
terreno;

D'un souffiret pour moy la prieras.

ARGUMENT.

Audict voyage deVaulcluse madameLaure alla demeurer certains iours chez sa tante madame de Cabrieres à Cabrieres, ou Petrarque cōme voyfin demeurant à Vaulcluse alloit souuēt passer le tēps: puis quād estoit seul à Vaulcluse pēsoit tousiours à la place, ou il recueillit madame Laure, & ou elle s'estoit iouée & afsise.

Sonnet. XL.

Autant de fois qu'amour me donne assault,
Que nuict que iour sont plus de mille & mille,
J'accours au lieu, ou la face gentile
Fit immortel mon feu en son cueur hault.

La prens repos, & dans l'esprit mal cault
Je sens la ueue humaine & si tranquille,
Qu'à uespres, nonne, à l'aube & à l'esquille
Seul d'elle pense: & d'aultre ne m'en chault.

Le souef uent esmeu du beau uisage,
Laure qui fit Paradis ce boscage,
Et les raions gracieux, ou i'aspire,

Qui grand clarté, ou qu'ilz soient, tousiours portēt,
De leur uertu si bien me reconfortent,
Que mon cueur mort seul en iceulx respire.

ARGUMENT.

Il parle encores du lieu, ou fut sa dame, & loue la solitude qu'il y tient.

Sonnet.

40
I also ja ante
fiste amor

Sonnet XLI.

41.
Le Amant
Se moure, e amo

J'aimay toujours, & croy que j'aime encore,
Et suis d'aduis de mieulx en mieulx aimer
Ce lieu heureux, ou avec pleur amer
Souuent reuiens quand ie le rememore.

Et fort celle heure, & celluy temps i'honore,
Qui tout cas uil à moy fit deprimer:
Encores plus dois ie celle estimer,
De qui l'exemple à bien faire m'effore.

Mais qui eust dict que mes doulx ennemys
Se fussent tous ores ensemble mis,

Pour assaillir mon las cueur d'amours yure?

Ton dard Amour, telz flammerons m'auance,
Que si failloit au desir l'esperance,
Lors ie mourrois quand plus j'aimerois uiure.

A R G U M E N T.

Il retournoit si souuent là bas d'ou sort la Sor-
gue, ou il auoit veüe sa dame, que vne iournée
retourna la rencontrer: qui d'adventure y estoit
venue iouer avec sa tante de Cabrieres, dont
quelqu'un le luy auoit rapporté.

Sonnet XLII.

42.
Persequendo mi
amor

Voyant qu'amour au lieu accoustumé
Me poursuyuoit: comme un qui attend guerre,
Qui se prepare, & tout à part se serre:
Ainsi j'allois de mes soucis armé.

Quand me tournay, sentant là imprimé

L'om

L'ombrage heureux d'un cler soleil en terre,
Et veis uenir une, qui, si ie n'erre,
Digne seroit d'honneur inestimé.

Lors dis en moy: mais qu'est ce que ie sens?
Et tout soubdain qu'à y penser fus ioinct,
Veis ses rayons derriere moy presens.

Dont comme il tonne & eclaire en un point:
Ainsi ie fus des diuins yeux surpris,
Et d'un salut, ou tout bien est compris.

A R G V M E N T.

La fortune voulut que quãd Petrarque venoit
d'arriuer là bas vers la source de la Sorgue, sa da
me avec sa tante s'en retournoient à Cabrieres,
dont ne peurent guere parler ensemble: mais
il fut si aise de ce peu, comme il descript icy.

Sonnet. XLIII.

La dame, qui mon cueur dans ses yeux porte,
M'apparut là, ou l'enfant suborneur
Et moy pensions: dont pour luy faire honneur
Ie me dressay en facon prez que morte.

Lors de sa grace un doux salut m'apporte,
Ayant au front si nouvelle couleur,
Qu'à Iuppiter auroit de sa ualeur
Sedé toute ire en se monstrant plus forte.

Ainsi passa, me laissant si ioyeux,
Qu'à peine peus sa parole souffrir,
Ne l'estincelle & clarté de ses yeux.

Or ce salut tel bien me sceut offrir,
Qu'en y pensant, comme sentir ie puis,

~~44~~ 43
La donna, chel
mio cor nel viso
porta

N'ay

ARGUMENT.

Vray amour n'est iamais sans crainte. Il fut ve
oir sa dame à Cabrieres, dont il esperoit auoir
plus familier accueil qu'il neut pas.

.44.
Se l' douce
Sguardo di
coste:

Sonnet. XLIIII.

Si son regard celeste me nourrit,
Avec ses dictz pleins de si doux accord,
Et si amour est par elle si fort,
Quand elle parle, ou quand elle soubrit.
Las que seroit si l'on m'auoit prescript,
Ou par ma coulpe, ou par malheureux sort,
L'oeil de mercy? certes ce seroit mort,
Perdre le bien qui repaist mon esprit.
Dont si ie tremble, & ay le cueur poureux
Voyant par foys changée sa figure,
Ma peur aduient d'exemples dangereux.
Toute femme est muable par nature:
Dont ie scay bien qu'un estat amoureux
En cueur de dame un bien peu de temps dure:

ARGUMENT.

Quand Petrarque fut voir sa dame à Cabrieres
ne luy donnoit pas les regards telz qu'il eusse
voulu au cōmencement: mais allant ensemble à
l'esbat, le soleil, qui par sa splendeur d'un costé
faischoit ma dame Laure, la contraignit à ietter
ses yeux deuers Petrarque, dont dict qu'alors le
soleil pleura vn peu de pluye. I'ay peur que ce
soleil fust quelque aultre seruiteur d'elle.

Sonnet.

Sonnet. XLV.

Deux vrais amans entre eulx auoient leur dame
 (L'un le Soleil, l'autre est moy soucieux)
 Et elle auoit le roy d'hommes & dieux,
 Aupres de soy, sans rien doubter sa flamme.

Puis qu'elle ueit que de l'un la clere ame
 L'importunoit, son regard gracieux
 Tourna uers moy: & or pleust il aux cieux
 Qu'onc ne monstrast de rigueur autre dragme.

Soubdain reuint ma ialousie en ioye:
 Car parauant à part moy ie doubtoye
 Mon aduersaire ainsi cler & luysant:

Lequel alors couurit d'une nuëlle
 Ses yeux plainctifz, tant il fut desplaisant,
 Que preferé à luy m'auoit la belle.

A R G V M E N T.

Il s'en retourna le soir de Cabrieres à Vaulcluse
 bien aise, ce qui le fit souuenir du iour, au-
 quel ma dame Laure l'estoit allé veoir avec la
 compagnie que dessus.

Sonnet. XLVI.

Remply de celle ineffable clarté,
 De qui mes yeux ce iour furent pasmez,
 Quand uolontiers ie les eusse fermez,
 Pour ne ueoir onc une moindre beauté.

Laisay le bien depuis tant regreté:
 Mais mes espritz tant en sont enflammez,
 Qu'à rien qu'à elle ilz ne sont animez,

D Et tout

45.
 in mezo ti
 dui amanti

46.
 Pien di quella
 ineffabile dolcezza

Et tout bien autre est par moy reiecté.

Pensif paruis à Vaulcluse bien tard,
Accompagné d'amour & de mes peines,
Ou ne trouuay des dames le regard,

Mais seulement rochers, bois & fontaines,
Et le record du iour plein d'ambrosie,
Qui m'est tous temps present par fantasie.

ARGUMENT.

Il escript à son amy Senuce, qui estoit en Auia
gnô, la bonne chere qu'il faiët à Vaulcluse, & y
mesle vn peu de plaisir qu'il prenoit à pèser que
sa Dame auoit esté voir la fontaine de Sorgue.

Sonnet. XLVII.

Dire te ueux, Senuce, en quelle sorte
Je suis traicté en ma vie amoureuse:
Comme soulois suis en flamme ioyeuse,
Toussiours un mesme, & Laure me transporte.

Icy fut humble, icy fut fiere & forte,
Puis doulee & aspre, & bonne, & despitueuse,
Ores humaine, & ores desdaigneuse,
Mais gayeté & honneur toussiours portes.

Après ie pense. Icy se transuersa
Sur l'herbe fresche en chantant: puis de là
Tournant ses yeux le cuer me transpersa.

Icy soubrit, & puis icy parla,
Changeant couleur, & uoila le seiour,
Qu'amour cruel nous donne nuit & iour.

Argument.

47.
Sennario l'vo
Che Saggi

A R G V M E N T.

Estant à Vaulcluse & ma dame Laure encores à Cabrieres, il desiroit que le grand rocher, dont sort la Sorgue, fust tourné, & eust son regard au rebours, c'est à dire qu'il ne fust pas entre Vaulcluse, & Cabrieres, à fin qu'il peust veoir là ou estoit pour lors sa dame.

Sonnet. XLVIII.

Si le rocher plus haut & descouvert,
Qui clost ce ual, dont le nom se deriue,
Auoit sa face à Romme respectiue,
Et si monstroit à Babel son dos uert.

Tous mes souffirs auroient lieu plus ouuert,
Pour aller uoir mon esperance uiue:
Mais ou qu'ilz soient espars, chacun arriue
Là ou ie ueux, & un seul ne s'en pert.

Ains on leur faiët accueil si gracieux
(Comme ie croy que nul west de retour,
Si grand plaisir y prennent. mais aux yeux

Gist tout le mal, car soubdain qu'il est iour,
Du grand desir qu'ilz ont par de là uoir,
Aux iambes peine, & dueil me font auoir.

A R G V M E N T.

Ie ne say qu'il auoit, car luy mesme ne le fa-
uoit pas: mais il se plaint icy grandement estât
à Vaulcluse.

D 2 Chant.

.48.
Sel Sasso, ond
e piu diusa

L'aire gravato; L'air fort chargé d'importune nuée

E l'importuna

Pressée autour des malicieux uents,
Il est raison qu'en brieſ se change en pluye:
Et de cristal sont ia presque tous fleuves,
Et au lieu d'herbe & fleurs par les uallées,
On ne voit rien que neige, gresle & grace.

Aussi dedans mon cueur plus froid que glace
J'ay de soucis une telle nuée,

Que quelque fois sort hors de ces uallées
Fermées contre aux doux amoureux uents,
Et çà & là ornées de doux fleuves,

Quand du ciel chet un peu plus lente pluye.

En peu de temps passe toute grand pluye,

Et le chault faict fondre la neige & glace,

Dont à les ueoir uont superbes tous fleuves:

N'onc fut au ciel si espesse nuée,

Qu'estant surprinse en la fureur des uents,

Ne s'en fuyt des coustaulx & uallées.

Mais que me uault le fleurir des uallées?

Qui plains tousiours, face beau temps ou pluye,

Ou soient regnans froids ou temperez uents:

Qu'alors ma dame un iour sera sans glace,

Et sans auoir de rigueur la nuée,

Que ie uerray seicher Mer, lacx, & fleuves.

Tant qu'en la mer uerrons courir les fleuves,

Feres aimer ombrageuses uallées,

Deuant ses yeux elle aura la nuée,

Qui faict des miens naistre ordinaire pluye,

Et dans son cueur sera la dure glace,

Qui

Qui hors du mien tire si tristes uents.
 Si dois ie bien pardonner à tous uents
 Pour antour d'un, qui aupres de deux fleuves
 M'ensepuelit soubs la uerdure & glace:
 Dont puis paigus par bien mille uallées
 L'ombre, ou ie fus, qui ne craignoit ny pluye,
 Ny chauld, ny bruit de rompue nuée.

Onc ne fuyt nuée pour les uents,
 Comme ce iour, ny onc fleuves pour pluye,
 N'au chauld soleil glace par les uallées.

A R G U M E N T.

Ce sonnet fut fait au cymetiere de Vaulcluse
 soubs vn vieil chaisne qu'il y auoit lors.

Sonnet. XLIX. par Marot.

O pas espars, o pensées soubdaines,
 O fiere ardeur, o memoire tenante,
 O cueur debile, o uolunté puijsante,
 O uous mes yeux non plus yeux: mais fontaines:
 O branche honneur des uaincqueurs capitaines,
 O seule enseigne aux Poëtes duisante,
 O douce erreur, qui soubz vie cuyfante
 Me fais aller cherchant & monts & plaines.
 O beau uisage, ou amour mist la bride,
 Et l'esperon, dont il me poingt & guyde
 Comme luy plaist, & deffense y est uaine.
 O gentilz cœurs, & ames amoureuses,
 S'il en fut onc, & uous Ombres pouldreuses,
 Arrestez uous pour uoir quelle est ma peine:

D 3 Argument.

.105.

O passi sary
 si

Bien grande est la maladie quand on ne la peut
cognoistre, bien sont donques malades les serui-
teurs des Damoiselles.

.49.

Sonnet. L.

*S'a moy non e,
che dunche e
quel,*

S'il n'est amour, qu'est ce donc que ie sens?
Mais si c'est luy, las pour Dieu quel, & qu'est ce?
Car s'il est bon, comment cause il detresse?
S'il est mauuais, comment plaist à noz sens?
Si bon gré i'ards, mes pleurs sont indecens:
Si maugre moy, que me uaut ma tristesse?
O uice mort, O facheuse liesse,
Peux tu en moy tant, si ie n'y consens?
Et s'y consens, ie me plains à grand tort.
Ainsi ie suis dans un bateau peu fort
En haute mer sans gouuernal, ou croist
Tout uent d'erreur, qui tant corromp mes ueux,
Que ne say mormestre que ie ueux:
Et d'hiuer brusle, & d'esté meurs de froid.

ARGUMENT.

En ces quatre ou cinq Sonnetz, auoit il bien la
fureur amoureuse, ou poetique:
Par Monsieur de Busleiy, de Lenoncourt.

.50.

Sonnet. LI.

*Pate non
trouo, e non
ho*

Paix ie ne trouue, & n'ay dont faire guerre,
I'espere & crains, & bruslant suis en glace,
Rien ie n'estrains, & tout le monde embrasse,
le uole

Je uole au ciel, & suis croupant en terre.

En prison m'ha tel, qui n'ouure ne serre,
Ne me retient pour sien, ne me delasse,
D'amour ie uis, & point ne me faict grace,
Et ne me tue, encores moins deserre.

Sans yeux ie uois, & sans langue ie crie,
Je quiers secours, & de mourir ie prie,
Vn autre l'ame, & à moy ie ueux mal.

Je ris en pleurs, & dueil repaist mon ame,
Et uie & mort me faschent par esgal:
Voila l'estat, ou suis pour uous, ma dame.

Sonnet, LI.

Fust il possible à moy d'ainsi redire
Mes pensemens, comme ilz sont dans mon cueur:
Je croy qu'il n'est si cruel belliqueur,
A qui ne print pitié de mon martyre.

Mais uous, o yeux, uous uoyez sans le dire
Le coup mortel, qui de moy fut uainqueur:
Vous sauez tout, encore, o creuecueur,
Mon dueil secret à merci ne uous tire.

Puis que pouuez mon cueur outre perfer
Ne plus ne moins que le Solcil un verre,
Suffise uous sans dire le penser.

Helas la foy profita bien à Pierre,
Et à Marie, & ame noire tend?
Je say assez que nul que uous m'entend.

Sonnet. LIII.

Ah Liberté d'ineestimable pris,
Que bien monstré tu m'as à ton depart

D 4

L'heur

S 1.

Cossi potessio
ben chunder

S 2.

ai bella liberta
come tu m'hai

L'heur que i'auois auant le feu qui m'ard,
Dont onc guerir ne pourront mes espritz.

Bien en malheur mes yeux furent surpris,
Tant que raison depuis en moy n'eut part,
Et deslors mis tout aultre soing à part,
Tant fus au uif du premier coup espris.

Ouyr ne puis aucun, s'il n'est qu'il donne
Gloire à ma dame, & remplis en lieux maintz
L'air de son nom, qui doucement raisonne.

En aultre part amour ne m'esperonne,
Ny aultre uoye ont mes piedz, ne mes mains
Scauroient descrire en uers aultre personne.

Sonnet. LIIII.

53.
Ce son de
C'aspetar ho mai

Je suis desia si vaincu de l'attente,
Et de ma guerre, & des ardens souffirs,
Que i'ay en hayne, & espoirs & desirs,
Et tout uouloir, qui mon esprit tourmente.

Mais la beaulté que i'ay tousiours presente
Dedans mon cueur, cause si grands plaisirs,
Que chers tenus me sont les desplaisirs,
Desquelz mon ame est pleine & opulente.

Lors, lors i'erray quand la belle contrée
De liberté ie faillis sans reuanche,
Que mal suyrons cout ce qui nous agrée.

Lors print son mal l'ame qui estoit franche.
Or luy conuient seruir à l'autruy uoix,
Quoy que iamais n'ait peché qu'une fois.

A R G V M E N T.

Petrarque deuenãt defia gris, & voyãt deffaillir
ce qu'en luy fut en ieune aage, se plaint qu'ẽco
res n'ait trouuẽ repos de les peines.

Sonnet. LV.

Des la mer Caspe à la riue uermeille,
Et des Espagne en Indie luyfante:
Ou l'eau d'Hibere & d'Hidaspe est coulante,
Vn seul Phenix au monde est pour merueille.
Quel Corbeau dextre, ou senestre corneille
Predit mon sort? quelle Fée l'enchantẽ?
Qu'un Phenix suis d'auoir pitié fuyante,
Qui plus qu'Aspic m'affordit son oreille.
De celle la, dont i'attendois bon heur,
Ie n'ay que peine, o l'estat miserable!
Non que ie die elle estre impitoyable:
Car son regard m'est assez guerdonneur.
Mais ne s'en chault, ou ne s'auise, ou fãint
Ne uoir fleurir mon chef & chenu tãint,

A R G V M E N T.

Si quelqu'un non iouissant de ses amours rid
ou chante, c'est pour dissimuler son ennuy.

Sonnet. LVI.

Lors que Cesar par l'egiptien traistre
Receut le don de la teste honorẽe.
Voulant celer sa ioye immesurẽe,
Soubdain ploura pour mal content paroistre.

D 5

Et

. 54 .

Non dal'His
pano Hiberno

. 55 .

Caesare fõi
Chel traditor

Et Annibal quand sur l'empire croistre
 Veoit les maux de fortune efforée,
 Rioit deuant sa bande deplorée,
 Pour descharger son dueil qu'il fit cognoistre.

Ainsi aduient que quand l'ame ha aucune
 Grand passion, soubz couuerte contraire
 La ueut celer en uenë clere ou brune.

Dont si par fois du ioyeux ie ueux faire,
 C'est pour autant qu'autre uoye opportune
 N'ay de celer mon angoisseux affaire:

.56.

Sonnet. LVII.

Sisto, com' auen che Soudainement qu'un bon & franc archer
 Ha descoché, il discerné au despart
 Du leger trect, quel coup doit estre à part,
 Quel doit frapper au but, ou approcher.

Ainsi ma dame, assez ueistes toucher,
 Ains transperser de uostre doux regard
 Mon cueur loyal, duquel faiët ce beau dard
 Incessamment pleurs & feu tresbucher.

Et suis certain que uous distes à l'heure:
 O poure amant, en quel erreur t'ameine
 Ce coup, par qui amour de mort, t'asseure!

Au fort ie uoy uostre face sereine,
 Que si l'effeët de sa douce blesseure
 Ne me rend mort, tant plus i'en ay de peine.

A R G V M E N T .

Estant Petrarque en Auignon, veit du grand pa
 lais, ou il se tenoit, ma dame Laure en vne fene
 stre de sa maison au bourg de Saze.

Sonnet

Sonnet. LVIII.

J'auray tousiours en haine la fenestre,
Par qui amour tant de coups me rua,
Quand de qu'ilqu'un aumoins ne me tua,
Que beau mourir faict quand la vie est dextre.

Mais le tarder en la prison terrestre
Me donne enmy, qui plus de uertu ha,
Quand mon esprit, lequel s'esuertua
A tant l'aumer ne s'en descheuestre.

Bien est il fol, qu'au monde tant seiourne,
Veu qu'il fait bien par esprouvé souci,
Qu'un temps heureux presque onques ne retourne.
Souventesfois luy donnay cuer ainsi.
Va t'en pouret, qu'encores va il tard
Qui ses beaux iours laisse derriere à part.

A R G V M E N T.

En ces trois voisines chansons loue & monstre
les grâdes vertus qu'ôt les yeux des damoilles
enuers leurs seruiteurs, & faut icy presuppoler
que Petrarque en lieu tort opportun auoit eu
(ce luy sembloit) quelque fauorable regard de
la dame: mais il faut pour estre trop craintif.

Chant. VI.

Veu que la vie est briefue.
Et l'engin s'espouente
Faire entreprinse griefue
Trop haute ou excellente:
Je en me ueux fier de luy ne d'elle.

Mais

J'auray tousiours
en haine la fenestre

. 6 .
perche la vita
e breue

Mais j'ay espoir que ma plaincte mortelle
 Sera ouye ou doit, & ou ie prie,
 La soit qu'assez en me taisant ie crie:
 O diuins yeux, ou amour fait demeure,
 J'adresse à uous mes propos à ceste heure
 Tardifz de soy: mais plaisir m'aguillonne,
 Puis uous donnez à qui de uous raisonne
 L'habit gentil au subiect attaché.

Dont maintenant de declairer i'ordonne
 Cas que long temps portay au cueur caché.

Non point que ie ne uoye
 Combien pour uous est rude
 Ma langue qui foruoye,
 Mais c'est la seruitude,
 Et le desir qui m'en contrainct depuis,
 Que ie ueis cas que comprendre ne puis,
 Ne tous humains scauroient oncques penser:
 Ne diray pas par escriptz l'exhausser,
 Et fut la source, ou mon bon mal pretend.
 Autre que uous ie scay que ne m'entend,
 Que quand ie suis deuant uostre clarté,
 Offendue est de mon indignité.
 Mais si la peur n'y mettoit resistance,
 Plus tost que uiure exempt de leur beauté,
 J'aymerois mieulx mourir en leur presence.

Doncques si de chaleur
 Je n'ards pourtant qu'espere,
 Ce n'est pas ma ualeur:
 Mais c'est un refrigere,
 Qui me preserue, & uient de iuste craincte,
 Pour plus long temps tenir mon ame estrainte.

O champ

O champs et boys, o uallée, ombrageuse,
 O seulz tesmoins de ma uie ennuyeuse,
 Combien de fois m'ouytes crier mort?
 Dont le tarder me rend douloureux sort:
 Et le fuyr faict que plus i'en endure.
 Mais si la peur d'une autre mort obscure
 Ne me frenoit, point ie n'aurois esmoy
 De mettre fin à ceste peine dure:
 Que i'ay pour tel qui ne s'en chault de moy.

Ah dueil, pour quoy me meines
 Hors du chemin à dire
 Oultre mon gré mes peines?
 Laisse aller la ou tire
 Plaisir mon cueur: O yeux de clarté pleins,
 En rien pourtant de uous ne me complains:
 Ne d'elle aussi, qui en ce noeud m'estraint.
 Vous pouuez ueoir comment amour empraint
 Mille couleurs le iour en mon uisage:
 Et lors pensez quel doibt estre l'image
 Du cueur profond, ou amour se maintient
 Fortifié des biens, que de uous tient.
 O yeux heurcux, si uous pouuiez uoir uous.
 Mais quand sur moy uostre aspect se detient,
 Vostre uertu pouuez cognoistre en nous.

Si ueissiez uoz rayons,
 Et beaulté increable,
 Comme nous les uoyons,
 Ioye non mesurable
 Donriez au cueur. uoyla pourquoy peut estre,
 Nature n'ha ainsi uoulu permettre.
 Bien est heureux quiconque à uous sospire,

O diuins yeux, sans qui ie puis bien dire,
 Que ne saurois icy uiure un nomment.
 Helas pourquoy iedtez si rarcment
 Sur moy uoz dardz messagers de merci?
 Pourquoy par fois n'auisez uous aussi
 Quelle ruine amour fait de mes sens?
 Helas pourquoy me deuestez ainsi
 Du bien lequel dans mon ame ie sens?

Le dis que maintes fois
 De vostre pure grace
 Vne clarté ie uois,
 Qui tous mes maux efface:
 Et de cent mille ou plus que i'en esprouue
 Il n'y ha qu'un, qui lors dans moy se treuue:
 Et plus m'est cher que n'est ma propre uie.
 Dont si mon ame en luy duroit rauie
 Plus longuement tout temps serois ioyeux,
 Et de tel bien i'aurois maintz enuieux,
 Ou i'en serois trop superbe possible.
 Pourtant le dict commun est infallible,
 Que dueil occupe en tous plaisirs l'extreme.
 Dont force m'est qu'aprez ioye indicible,
 Je pense au dueil qui me fait voir moimeme.

L'amoureuse pensée,
 Qui sur uous est assise,
 De mon cueur ha chassée
 Toute autre ioye esprise.
 Dont i'escrifs cas par lequel me conhorte
 Estre immortal, quand la chair sera morte.
 Quand ie uous uoy dueil & ennuysse tiennent
 Loing de mon cueur, & quād uous perdz reuient:

Mais la

Mais la memoire en mon cueur fort encreée,
 Leur clost si bien de tous costez l'entrée,
 Qu'autre souci guere loing ne me suit.
 Et si de moy lon uoit quelque bon fruit,
 C'est ce qu'auex semé dās mes espritz:
 Car quant a moy suis comme un champ essuit,
 Houé par uous, & uostre en soit le pris.

Enflammé m'as au lieu de m'appaiser,
 O ma Chason, & hors faut que ie mette
 L'affection, qui m'ha peu embraser:
 Sois seure donc de n'estre pas seulette.

Chant. VII.

Je uois, ma noble dame,
 Au mouuoir de uoz yeux,
 Qui ont rayy mon ame
 Vn droict chemin es cieux,
 En qui trasluit uisiblement le cueur,
 Là ou ie sens regner l'enfant uainqueur.
 J'aime cest œil, qui m'induit à bien faire,
 Ne me laissant suiure chose uulgaire,
 Et hors du peuple à part moy me retire.
 Dont n'est uiuant, qui à plein sceust redire
 En quel plaisir ces diuins yeux me tiennent:
 Soit en huer: soit quand les pluyes uiennent
 Arrouzer champs, raieunir montz & uaux,
 Sur le prim temps, que mes sens se souuiennent
 Estre le temps de mes premiers travaux.
 Si au cler ciel uoté,
 Ou le grand Roy demeure,
 Y ha telle beauté,

Je prie,

7.
 gentil mia
 donna i veggio

Je prie , qu'à ceste heure
 I'y puisse aller. Ainsi tousiours ie pense
 En ma maistresse , & en son excellence.
 Puis de ma guerre , & uie sans seiour
 Je remercie & nature & le iour,
 Qui m'ont gardé à un bien tant requis,
 Et elle aussi , qui en espoir exquis
 Ha exaulsé mon cueur parauant rude:
 Lequel depuis ha mis tout son estude
 D'apprendre honneur , & si ferme ha bouclez
 Ces beaux soucis, que toute seruitude
 N'en peut bannir les yeux , qui ont les clefz.

Onc amour ne fortune
 A leur plus fauory
 N'ont donné ioye aucune,
 Que plus ne soit chery
 Tousiours par moy un seul contournement
 De ces beaulx yeux , dont i'ay nourrissement
 Tel comme prend l'arbre de sa racine.
 O clarté uague , angelique & diuine,
 Ou gist du tout le plaisir , qui sans bruit
 Si doucement me consume & destruiet,
 Que tout ainsi comme on uoit obscurcie:
 Toute clarté par la uostre adoucie:
 Ainsi mon cueur triste & heureux à l'heure,
 Qu'il pense en uous , d'aulture ne se soucie,
 Ains avec uous amour seul y demeure.

Tout le bon heur & bien,
 Qu'amans auantureux
 Scauroient auoir , n'est rien
 Auprez du plantureux,

Que

Que i'ay alors quand dedans ou autour
 De uoz beaux yeux ie uois iouer amour.
 Car ie croy bien que le ciel & nature,
 Quand i'ay par fois quelque desadventure,
 Ne m'ont prouueu que de ce seul confort.
 Il est bien uray qu'un uoile me faict tort,
 Et celle main, qui souuent s'entrauerse
 Entre uoz yeux & les miens, dont renuerse
 Tout mon desir, & si la peur assemble
 En mon aspect souuent couleur diuerse,
 Pensez aussi que mon cœur luy ressemble.

Puis que ie uoy qu'indigne
 La nature m'ha faict
 De ueue si benigne,
 Ie m'efforce en effect
 D'esgal me rendre à l'esperoir par quelque art,
 Et faire digne au gentil feu, qui m'ard.
 Car si ie tasche à ensuiure uertu,
 Fuyant tout uice ideux, laid & tortu,
 Tel bon renom pourroit bien en cecy
 Faire renger ma maistresse à mercy.
 Certes le but de ma plainte piteuse
 N'est que de uoir sa lumiere amoureuse.
 Voila pourquoy mes yeux ie luy iectoïis
 Si fort tremblans a la fin bien heureuse,
 Au moindre espoir de tous amans courtois.

Ta seur alloit icy deuant, Chanson,
 Et ie sens bien l'autre qui s'apareille,
 Laquelle amour dicte en me sme façon.
 Or tournons donc fueillet, & qu'on y ueille.

E Chant.

.8.
Poiche permia
de st'no

Puis que par mon destin,
Et contraignante flamme
De soir & de matin
Faut parler de ma Dame,
Faut bien aussi, qu'amour, qui m'en efforce,
Me soit la guide, & m'en donne la force,
Et rende esgal le langage au desir.
Mais non pas tant, que d'abondant plaisir
Me fist mourir par douceur du martyre,
Que i'en ay peur quelque fois au uray dire.
Car pour parler rien ne uient mon feu moindre,
Ains tousiours croist quand ie le cuyde estaindre,
Dont ie me fons du plaisir non pareil
Ne plus ne moins que si lon uenoit ioindre
La cire au feu, ou la neige au Soleil.
L'esperois de prim sault
En parlant auoir paix,
Ou trefue à mon assault;
Mais en uain me repais
De tel espoir, qui si un temps uoler
Fit le mien style à en oser parler,
Ores il cesse au besoiing & s'auise,
Au fort laisser ne puis mon entreprise.
Car trop puissant est l'œil qui me transporte,
Et contre amour toute raison est morte.
Sus donc, Amour, puis qu'il te conuient croire,
Fais moy chanter tel chant, que si notoire
Peut iamais estre à ma doulce ennemye,
La face au moins pour guerdon meritoire

Non

Non pas de moy, mais de pitié amye.
 Donques si au uieil temps,
 Auquel les gens estoient
 A ueray honneur entens
 Tant qu'ilz se transportoient
 Par terre & mer, pour uoir cas de hault pris,
 Et par maintz lieux contentoient leurs espritz:
 Voyant qu'amour, après Dieu & nature,
 Ha colloqué en ceste creature
 Parfaictement toute uertu & grace,
 La n'est besoing que les mers l'outrepasse,
 Ne çà & là face ces longs discours.
 Car de tous biens icy i'ay le recours,
 De mon salut en elle est la fontaine:
 Et son regard m'est seur, & seul secours,
 Quand ie uoudrois mourir pour fuyr peine.

Comme endormy nocher,
 Quand de nuict à ses uoiles
 Oit trop grand uent broncher,
 Cerche les deux estoiles
 De nostre Pole, en esleuant la teste:
 Ainsi quand chet l'amoureuse tempeste
 Dessus mon chef, ie cerche ces deux yeux,
 Qui sont m' guide, & confort gracieux.
 Mais, o malheur, qu'ainsi qu'amour ordonne,
 Plus d'esrober m'en fault, qu'on ne m'en donne.
 Mais ce qu'en ay, & ce que i'en poursuis,
 Et bon espoir me font tel que ie suis.
 Tant sont fichez ces yeux au plus sublime
 Lieu de mon sens, que sans eux rien ne puis,
 Et ma ualeur de soy faulse i'estime.

Je ne scaurois comprendre,
 Ne diray pas que uins
 Par mes uers faire entendre
 Ce que ces yeux diuins
 Me font sentir, que tout autre aise & bien
 A mon aduis près de cestuy n'est rien,
 Et effacée est toute autre beauté.
 Car uray honneur, bien & tranquillité
 Vient d'un soubzrire amoureux, & des dictz,
 Qui font icy en terre un Paradis.
 Et pleust à Dieu que seulement un iour,
 Mais que le ciel s'arrestast là touiour,
 Je fusse aupres en oubliant moymesme,
 De ces beaux yeux, ne pensant qu'au seiour,
 Qu'amour y faict avec douceur extreme.

Helas, mais ie desire
 Vn cas, lequel iamais
 N'ay ueu, ny oy dire,
 Ny pourroit estre : mais
 Fust seulement rompue la lieüre,
 De qui amour lie ma langue à l'heure,
 Que suis present, dont mes sens sont ravis,
 Lors i'userois d'un si nouueau deuis,
 Que les oyans plieroit à l'instance.
 Mais du desir ie uis hors d'esperance,
 Car là mon cueur trop hault aspire & tache.
 Dont ie uiens pasle, & tout mon sang se cache
 Je ne say ou, ne plus de uertu ha.
 Or ie m'auise, & ne fault que m'en fasche,
 Que c'est le coup, dont amour me tua.

Je sens, Chançon, ma plume ia lassée.

Du long

Du long & doux raisonner avec elle:
 Mais de parler avec moy ma pensée
 Jamais ne cesse, ains demeure immortelle.

Sonnet. LIX.

Je suis ia las de penser, tout ainsi,
 Que mes pensers en vous ne sont lassez,
 Et que mes iours ne sont encor passez,
 Jour me tirer hors de peine & joucy:

Et comme n'ay encores iusque icy
 De voz beautez & graces dict assez,
 Et comme encor n'ay finy mon procez,
 De vous crier mercy, mercy, mercy:

Et comme encor mes predz ne cessent pas
 De faire en vain apres vous tant de pas,
 Suyuant tousiours la trasse en toute part.

Et d'ou vient l'encre, & la carte mal caulte
 Pleine de vous? que c'est, s'il y ha faulte,
 Coulpe d'amour, & non point deffect d'art.

A R G V M E N T.

Quelqu'un luy raporta que ma dame Laures
 quad eut veues les trois precedentes chansons
 & sonnet, dict, qu'il ne faisoit iamais que par-
 ler des yeux, dont il respond comme icy.

Sonnet. LX.

Ces diuins yeux, qui m'ont nauré de sorte,
 Qu'eux seuls pourroient ma grand playe guerir,
 Qu'autre enchanteur ne peult aller querir
 De là la mer pierre ou herbe assez forte:

E 3

M'ont

.58.

io son gia
stanco

.59.

i begli occhi;
ond'io fui

M'ont d'autre amour si bien fermé la porte,
 Qu'ailleurs ne peut mon penser recourir.
 Dont si ma langue apres on voit courir:
 La moquerie est à qui la transporte.

Ce sont les yeux, qui sont estre vainqueur
 Amour de tous, mesmement de mon cueur,
 Et ont pouuoir d'y mettre ou feu ou glas.

Ce sont les yeux, qui sont tousiours presens
 Dans mon esprit, ou regner ie les sens,
 Et d'en parler ne serois iamais las.

Sonnet. LXI.

Onques nocher uagant par la marine
 Si uolontiers ne fût la tempeste,
 Comme ie fais le troublis, qui m'enteste:
 Mais mon destin m'y contrainct, non encline.

Ny onc uaincu de la clarté diuine
 Fut œil mortel tant, que ie suis de ceste
 Perceante uue, angelique & honneste,
 En qui amour ses dards dore & affine.

Là n'est auueugle, ains troussé se descouure,
 Et nud, s'il n'est ce que honte luy couure:
 Là ie le uoy garson uif & bien pris.

Là il me monstre un cas qu'à maintz il celle.
 Et là ie lis dans les yeux de la belle
 Tous ces propos amoureux que i'escri.

A R G V M E N T.

Petrarque cheminant aueques autres gentils
 hômes passa par deuant l'huy de ma dame Lau
 re, ou elle estoit assise, laquelle fut saluée d'i-
 ceux

50.
 non d'atra
 è tempestosa
 onda

ceux:ou arresté Petrarque fit ce Sonnet

Sonnet. LXII.

Je crains si fort de uoz beaux yeux l'assault,
 Ou gist ma vie & ma mort tout ensemble,
 Que ie les fuis comme un enfant, qui tremble
 Quand uoit la uerge, & desia prend le sault.
 D'orenauant ne sera lieu si hault,
 Auquel plus tost mon uouloir ne s'assemble,
 Qu'à rencontrer uostre œil, qui desassemble
 Moy de moymesme, & rien ne uous en chault.
 Donques si tard deuers uostre benigne
 Et douce face l'autr' hier me contournay,
 Pour ce fuir, dont tant de maus i'en ay,
 Ce fut errcur d'excuse non indigne.
 Mesmes apres s'y retourner renger,
 Fut de ma foy un gage non leger.

61.
 io te mo si di
 begliocchi

ARGUMENT.

Estant Petrarque, comme dessus est dict, arresté
 à la compagnie de la Dame, dict, que s'il fust
 plus approché d'elle, se fut pasmé.

Sonnet. LXIII.

Peu s'en falloit qu'à mes yeux la lumiere
 Ne s'approchast, qui de loing m'esblouit.
 Dont tout ainsi que changer on la ueit
 En Thessolie: en la meme maniere
 J'aurois changé ma forme toute entiere,
 Comme mou cœur est en elle, & en uit.

62.
 Poco era ad
 appressarsi a
 gli occhi miei.

Mais estant loing du tout ne me raut,
Tant qu'auroit faict, n'eusse esté si arriere.

Car si plus pres i'eusse eu son beau visage,
M'eust du tout faict une marbrine image,
Prisée apres d'auare tourbe unie.

Aumoins serois hors de ce feu qui m'ard,
Dont i'ay enuie à celluy grand uieillard,
Qui faict du dos ombre à Mauritanie.

A R G U M E N T.

Encores parle côme estât là assis avec sa dame
& autres, elle se desdaignoit de ce qu'il ne fai-
soit que la regarder sans rien dire, ou s'il disoit,
c'estoient propos mal sades.

. 63.

Sonnet. LXIIII.

*Comme talhor
al caldo*

Comme il aduient au temps chaud & uermeil,

Que la Vibet amie de clarté //

Nous uole es yeux par sa simplicité, //

Dont on la tue, & d'autruy fasche l'œil: //

Ainsi ie cours à mon fatal soleil. //

Des yeux si doux & remplis de beauté, //

Qu'amour le frein de raison m'ha osté, //

Et bon uouloir surmonte bon conseil. //

Et attendu que de moy ilz n'ont cure,

On me uerra bien tost en sepulture:

Car ma uertu telz maus ne peut souffrir.

Mais tant amour m'esblouit doucement,

Que plains l'autruy, & non le mien tourment,

Et ma folle ame à mort s'en ua offrir.

Argument

ARGUMENT.

En ladicte cōpagnie Petrarque espris de fureur
d'amours voulut s'esjouir par trop avec sa dame.

Sonnet. LXV.

Quand le uoloir, qui par deux effrons chauldz,
Et un dur frein me regit & pourmeine,
Passe les rangs de honte uraye & saine,
Pour soulager en partie mes maulx,

Je trouue bien qui telz tentemens faulx
Lit en mon front: dont une peur soubdaine
Surprend amour, uoyant ma souueraine
Fouldroyer glas contre mes ueuz trop hautz.

Et tout soubdain arriere se retire,
Comme un qui craint du grand Iuppiter l'ire:
Qu'auoir grand peur abbat bien grand desir.

Mais mon froid feu, & le craintif espoir
De mon las cœur, qui assez se faict noir,
Font que son œil me redonne plaisir.

ARGUMENT.

Toufiours parle de ce qu'il s'estoit esbaudy.
Amour effronte quelque fois les gens. Les da
mes enseignent d'aimer & d'endurer. Refuz est
vne des morts amoureuses.

Sonnet. LXVI.

Amour qui uit dans ma pensée, & regne
Dedans mon cuer, ou son grand siege tient,
Par fois armé dehors au front me uient.

E 5 La son

.64.

Quando
Vole, che
Con duo spriti

.65.

amor, che nel
pensier mio
uiue

Là son camp dresse, & là meēt son enseigne.

Mais qui d'aimer & d'endurer m'enseigne,
Faiēt que raison mon chauld desir retient,
Comme à uergongne & honneur appartient,
Et de me uoir trop hardi se desdaigne.

A lors amour tremble, & s'en fuit au cœur,
Ou il se cache, & sans estre uainqueur
Ne sort plus hors. ô l'entreprinse uaine!

Que dois ie faire avec tel Capitaine,
Fors persister, la mort peu estimant?
Que bien prend fin qui meurt en bien aimant.

A R G V M E N T.

Petrarque estant à Vaulcluse en sa maison, eut
vn souuenir de la dame Laure qui illec auoit
estē: dont loy pourmenant disoit.

9.

Chant. IX.

Ses feniers, Si le penser qui me destruit
che mi strugge Monstroit par dehors sa couleur,
Comme il est dedans en ualeur,
Possible tel m'ard, & s'en fuit,
Qui auroit part à ma chaleur.
Lors amour on uerroit ueiller
Là, ou ne faiēt que sommeiller.
Et mes pas & souspirs trenchans
Plus ne seroient seulz par les champs,
Ne pleurs arrouseroient ma face.
Car on uerroit ardre la glace,
Qui ne laisse en moy dragme,
Que ne soit feu & flamme.

Pource

Pource que d'amour la grand force
 M'offusque l'engin & scauoir,
 Ma rithme ainsi rude on peut uoir:
 Mais on ne uoit pas à l'escorse
 Toufiours de l'herbe le pouuoir.
 Or seulement l'enfant vainqueur
 Voye les secretz de mon cueur
 Ou ma dame s'assied à l'ombre:
 Et si la douleur, qui m'encombre,
 Se resoult en larmes & pleurs,
 Ce sont pour moy tres grands malheurs,
 Et pour autruy, depuis
 Qu'ordre mettre n'y puis.

O douces rithmes, dont user
 Aux assaultz d'amour ie sauoye,
 Quand autres armes ie n'auoye:
 Ores qui uiendra s'amuser
 A mon las cueur remettre en uoye?
 Tant qu'il puisse dire à plaisir,
 Comme il souloit son franc desir.
 Qu'au dedans ne Jay quoy l'entame,
 Qui raisonne & depaint ma dame:
 Mais quand dehors la ueux pourtraire,
 Suis fasché que ne le puis faire.
 Ainsi ha faict son cours
 Ce iadis mien secours.

Comme un enfant, qui à grand peine
 Desnouë sa langue, ha souci
 D'estre entendu: tout mesme ainsi
 A parler le desir me meine.
 Dont ie serois fort aise aussi,

Que ma noble dame en quelque heure
 M'entendit auant que ie meure.
 Et si elle ne lit ma rithme,
 Ou que toutes choses deprime,
 Hors mis sa beauté reluisante:
 Escoute o riue uerdoyante,
 Prenons le cas qu'on die,
 Qu'à toy ie psalmodie.

Tu sais bien qu'onques n'ha esté
 Si beau pied marchant sur la terre,
 Comme est celluy, lequel grand erre
 Marchoit par icy cest esté.
 Les regretz donc, qui me font guerre,
 Veulx m'espartir avec les tiens,
 De ce qu'encores tu ne tiens
 Aumoins d'elle quelque brisée
 Parmi ces fleurs, dont appaisée
 Seroit maintenant ma souffrance,
 Voyant de ses piedz la semblance.
 Mais faut qu'en autre sorte
 Mon ame s'en deportte.

Par tout ou mon regard s'esuante,
 Pensant: là frappa l'œil serein,
 Je cuide estre au ciel souverain.
 Si ie ueux cueillir fleur ou plante,
 Je croy que soit née au terrain,
 Ou long de leau ma dame alloit.
 Puis quand reposer je uouloit,
 Icy faisoit son siege uert.
 Et par ainsi rien ne s'en pert,
 Et d'en estre seur seroit pire.

Scauroit

Sauroit on bien quel tu es dire,
 O esprit immortel,
 Quand l'autruy tu fais tel?
 Poure Chanson, comment de honte
 La rougeur au front te surmonte!
 Croy que tu le cognois,
 Demeure dans ces bois.

ARGUMENT.

Ce Sónet & trois ou quatre d'apres furēt faictz
 quand ma dame Laure estoit à Cabrieres, & ve
 noit quelque fois à Vaucluse.

Sonnet. LXVII.

Plaisantes fleurs & bien nées herbettes,
 Que quelque fois en pensant elle presse,
 Plage, qui ois les dictz de ma maistresse,
 Sentier marqué de ses plantes tendrettes.
 Vers arbrisseaux & palles uiolettes,
 Pleines d'amour, de ioye & de liesse,
 Ombrageux bois, en qui mon soleil dresse
 Par ses rayons des Pins les hautes testes.
 O fleuve pur, & souefue campagne,
 Ou son beau tainct, & ses blanches mains bagne,
 Dont ainsi clere on peut l'eau estimer.
 O quelle enuie ay ie à uous de cecy?
 Meshuy rocher n'y aura par icy,
 Lequel n'appreigne en ma flamme d'aimer.

. 66.
 Z'iet fiore
 Jela e ben nate
 herbe,

Sonnet. LXVIII.

Amour & moy si pleins de grand merueille,

. 67.
 COME
 AMOR & ioi
 pien di

Contemplons ceste aller rire ou parler:
Et en ce monde elle n'ha sa pareille.

Lors du sercin de sa ioue uermelle
Voyons ses yeux si uif estinceller,
Qu'autre beauté ne sauroit onc brusler
Vn qui d'amour hautement se conseille.

Quel miracle est ce à uoir une fleur telle
Sur l'herbe assise en la saison nouvelle,
Ou sus un tige estant de uert ueluz?

Quelle douceur est ce puis de la ueoir
Pensue aller sans compagnie auoir,
Tissant un cercle en or pur crespeluz?

Sonnet. L X I X.

68.
Come' *Le can dido*
Pie per

Quand son blanc pied honnestement repasse

Par ces beaux champs, dont les fleurs renouuelle,

On congnoistroit tellement sortir d'elle

Toute uertu, que tous mes maux efface.

Alors amour, lequel seul s'entrelasse

Aux gentilz cœurs, et d'autres ne se mesle,

Par ses beaux yeux me donne ioye telle,

Que ie ne quiers en ce monde autre grace,

Puis au regard et au diuin aller

Est accordant un doux sage parler,

En contenance et moyen non pareil.

De tous ces biens de ce corps si parfait

Ie uis et ards: qu'au pres de luy suis fait

Comme l'oiseau nocturnel au soleil.

ARGUMENT.

Ici faut noter, que du temps de Petrarque, Aui-
gnon, en tirant du grand Palais respectiuement

vers

vers le Rosne, n'auoit de circuit que iusque à la paroisse de la Magdaleine, de là iusques au Rosne estoient tous iardins & prairies, excepté vn petit bourg dict des Sazes, qui estoit entre deux. Auignô fut puis apres accreu iusques aux vieilles murailles, qui sont encores en empéd auec la maison de Ancezune. Depuis par Pape Iulle fut accreu iusques au Rosne. Ce que appert par les deux vestiges desdictes vieilles murailles, & plusieurs portailz, qu'on voit encores par la ville. Et en signe que ce dict bourg & chapestre estoit des Sazes, ayeulx de madame Laure, soubz le premier arc du pont du Rosne on ha mis leurs armoies. De là donc allant au Rosne veit Petrarque sa Dame auec autres Damoyelles, qui descendirent d'vn bateau, puis monterent sur vn chariot, ce que voyant Petrarque eut volontiers esté leur chartier & batelier.

Sonnet. LXX.

Je ueis un tour hors d'un bateau sortir
 Vn noble train de douze Damoiselles:
 Ains d'un soleil, & douze estoilles belles,
 Qu'onc on ne ueit telles l'eau mespartir.
 Ne le berger, qui à Troye sentir
 Fit si grand mal, ne les menoit point telles:
 Ny le chercheur de ces toisons nouvelles,
 Dont aujourd'huy chacun se veut uestir.
 Puis ie les ueis sus un char triomphant:
 Là ou ma Laure, à qui l'aveugle enfant
 N'ire ne peut, chantoit tout bas à bande.

La ueis

. 69.
 D'odie donne
 honestamente
 l'asse,

La ueis ie aumoins ? ie ne sai que ie fis:
 Mais o heureux Autumede & Typhis,
 Qui conduisiez une si noble bande.

A R G V M E N T.

Il auoit planté vn petit Laurier pres de la Sor-
 gue au nom de ma Dame Laure.

70.

Sonnet. LXXI.

Montesino
 Varo

Ne pau, Tesin, ne Timbre, Arnus, le Nil, Garone,
 Tigris, Sone, Inde, Hermus, Varus, Ganges, Rin, Seine,
 Tane, Alphée, Danube, Hiber, Euphrates, Meine,
 Albe, Adige, Heber, Loire, & Durence, & le Rosne,
 Ne celle Mer qu'il romp, n'auroient uertu si bonne,
 Qu'ha ce gentil ruisseau contre mon feu & peine.
 Ne Liarre, ou Hestre, ou Chesne, ou Geneure n'enmeine
 A mon cueur tel plaisir, que cest arbre me donne,
 Et ce petit ruisseau aux amoureux assaultz,
 Dont conuient qu'une uie estant armé ie uiue,
 Qui par ardent desir trepasse maintz grans sautz.
 Croisse donc ce Laurier en ceste fresche riuie
 Tant, que qui l'ha planté dessoubz son ombre escriue
 Vn iour au bruit de l'eau ses amoureux travaux.

A R G V M E N T.

Côparaisons amoureuses, par les roses aux ioues
 fresches. & blanche & desliée face: par les brines
 aux bouches vermeilles: par les perles, aux dêtz,
 & en vn autre passage aus ongles de sa Dame.

Sonnet.

Sonnet. LXXII.

Ou print amour & dedans quelle ueine
L'or des cheueux? & en quelles espines,
A il cueilly les roses & les brines,
Pour leur donner ame, poulse, & haleine?

Ou trouua il les perles, par qui freinc,
Et interromp parolles pelerines?

Ou print il tant de beutez si diuines,
Et du beau front celle hauteur sereine?

En quelle Sphere, & de quelz anges prit
Ce chant celeste, avec qui mon esprit
S'en ua de moy, ou il s'en faut bien peu?

De quel Soleil mist la lumiere en terre
De ces beaux yeux par qui i'ay paix & guerre,
Et tient mon cœur de feu & glas repeu?

A R G V M E N T.

De quelque part il veoit ma Dame Laure, &
l'oyoit parler : mais elle ne le veoit pas.

Sonnet. LXXIII.

Quand Laure fait doucement esmouuoir
Ce uerd Laurier, & ses cheueux dorez,
Lors mes esprits uagues & efforez
Sortent de moy pour un grand cas sauoir.

Pourras tu onc, o noble fleur, auoir
Pareille au monde, & autant d'honorer?
Vrayroy des rois, que deuous adorer,
Fais moy ma fin plus tost que d'elle uoir.

Que ie ne uoye un tel mal non pareil,

F Ne demeurer

71.

Φ onde talse amor
Loro edi

72.

Laura cho'l
verde Lauro P

Ne demeurer ce monde sans Soleil,
 Ne mes deux yeux sans l'unique clarté.
 Qu'autre ne peut mon ame resjouyr,
 Ne mon oreille autre voix peut oyr,
 Que les beaux dictz de la mesme beauté.

ARGUMENT.

Petrarque se pourmenant vn iour en vn bocage
 le long de la Sorgue de Vaulcluse ou d' Auignô,
 veit sa dame Laure iouant & lauât ses mains en
 vn ruisseau: pour le souuenir de laquelle, reme-
 morant ses passions, descript ce chant.

Chant. X.

10.

Chiare fresche Cleres, fresches, & douces eaus,
e do la aqua, Dans qui la perle des humains
 Plongea ses delicates mains.
 Arbres & gentilz arbrisseaux,
 Sur qui s'appuyoit en lieux maintz:
 Herbes, fleurs, qui auez couuert
 Quelque fois de iaune & de uert
 Sa cotte & poitrine angelique,
 Elle estant sur son flanc pudique:
 O air sacré & gracieux,
 Ou amour par ses deux beaux yeux
 M'ouurit le cueur, ie uous supplie,
 Oyez tous ma melancolie.
 Si le ciel ueut & mon destin,
 Qu'en pleurant pour' aimer ie meure,
 Face aussi que ma dame pleure,

Quand

Quand uerra ce corps un matin
 Gisant auprès de sa demeure.
 Ici mourir m'est allegeance, n
 Si ie meurs en ceste esperance, n
 Que ma poure ame toute nue n
 Soit entre ses bras retenue. n
 Car mon esprit las & penible n
 Ne sauroit en port mieux paisible, n
 Ny en fosse d'heur plus comblée n
 Fuir ceste chair travaillée. n

Possible qu'un temps aduendra,
 Que ma seule, ou ma mieux aimée
 Sera de uenir animée
 Voir le tombeau qui me tiendra,
 N'estant plus de rigueur armée.
 Et de me uoir aura desir:
 Mais quand saura mon corps gesir
 Dessoubz ce marbre, & mis en cendre,
 O pitié fais la condescendre
 A sousspirer priant pour moy.
 Tant que le ciel soit en esmoy,
 La uoir contre son cours seicher
 Ses beaux yeux avec son uoil cher.

De celle branche, ou s'appuyoit,
 Plouuoient les fleurs sur le giron
 D'elle assise, & à l'environ
 D'amours la nuée onuëoit,
 Qui m'est un tres chaud esperon.
 L'une fleur tomboit sur son bort,
 L'autre dans l'eau, & l'autre au port,
 L'autre sur ses beaux blonds cheucux,

Desquelz perles semblent les noëudz,
 Et or fourbi en riche bague:
 L'autre fleur par un erreur uague
 En girouetant sembloit dire:
 Seigneurs uoici d'amour l'Empire.

O combien de fois lors ie dis,
 Estant ravi de sa beauté,
 Du diuin port & gayeté,
 Elle est bien née en Paradis,
 Sans point de contrariété.
 Ses yeux, ses soubzris & propos
 Me causoient un si doux repos,
 Qu'en souffirant disois ainsi:
 Comme ay ie peu monter ici?
 Ou en quel temps? en cuidant estre
 Alors au ciel, non au champestre,
 Auquel mon las cœur ie repais,
 Puis qu'ailleurs il ne trouue paix.

Si tu auois tout l'ornement:
 Chançon, que tu uoudrois auoir,
 Tu pourrois sortir hardiment
 De ce bois, & te laisser ueoir.

A R G V M E N T.

Petrarque contéplant la belle main de ma Dame Laure par le gant d'icelle qu'il auoit trouué, lequel rédit à sa chambriere, fait ce Sonnet.

Sonnet. LXXIIII.

73.
O bella man,
che mi distrin
gi' l'ore
 O belle main, qui me destrains le cœur,
 Et qui ma uie enclos dans peu d'espace:

Main

Main ou nature & la diuine grace
 Ont du tout mis leur estude & uigueur.
 O propres doigts à me tenir rigueur,
 Ou d'Orient cinq perles ont prins place:
 Amour consent qu'ore riche me face
 A uous uoir nudz pour croistre ma langueur.
 Car ce gant ci, qui rozes & yuoire
 Couuroit en uous, le faut il rendre?uoire.
 Mais qui ueit onc si gentil gant porter?
 Eusse ie ainsi de son beau uoil autant.
 O le uain ueu! c'est larrecin pourtant,
 Aussi uoylà qui le me uient oster.

ARGUMENT.

Il contemple la bonne grace, & beauté de sa
 Dame, remettant son gant.

Sonnet. LXXV.

Non seulement celle diuine main,
 Qui pour mon dueil se tourne reuestir,
 M'estraint le cœur: mais le tout consentir
 Me fait au ioug: car amour l'inhumain
 Tend mille retz, & nul ne tend en uain,
 Parmi ce beau, duquel on uoit sortir
 L'habit celeste, ou ne pourroit bastir
 Gloire assez digne aucun engin humain.
 Les yeux sereins, les sourcilz radians,
 La belle bouche angelique, ou les roses,
 Et matz dorez, & perles sont encloses,
 Font esbahir tout amans mendians.
 Et ce cler front, ce poil d'or non pareil

74
 Non per qualche
 una bella ignuda
 mano

Vainquent d'esté à midi le Soleil.

A R G V M E N T.

Desirant toujours voir la main de sa Dame nue, de laquelle elle cachoit ses yeux avec son voile, se contrist d'auoir rendu ledict gant.

Sonnet. LXXVI.

Par heureux sort i'auois bien recouuert
Ce beau gant d'or & de soye trapointé,
Et cuidois estre à quelque bon heur iointé
Pour le seul nom de ce qu'il tient couuert.

Mais quand ie pense à ce iour du mois uert,
Lequel me fit riche & poure en un pointé,
Honte amoureuse & dueil au cuer me poingt,
Et suis marri de mon lasche gouuert.

Quand retenir telle proye au besoing
Plus ferme & fort ie ne sceuz, ou n'euz soing
Contre l'assault d'une seule Angelette.

Ou qu'à fuir aux pieds ie n'euz des esles,
En me uengeant ainsi de ces mains belles,
Pour qui ie rens mainte larme secrette.

A R G V M E N T.

Allant à Vaulcuisse & se contournant vers la roche de Dons, ou auoit laissée sa dame à l'esbat, parle à son cuer, puis à soy mesme.

Sonnet. LXXVII.

Voy, o mon cuer, ce coustant gracieux
Ou hier laissay la dame creature,

Laquelle

75.

*Mia ventura
& amor*

76.

*mi va quel colle
o stanco*

Laquelle un temps eut de nous quelque cure,
Mais ores puise un fleuve de mes yeux.

Retourne t'en : estre seul i aime mieux.
Va, ua tenter fin à ma peine dure :

Qui iusque ici est creüe sans mesure,
O de mes maux deuincur soucieux.

Mais que fais tu , qui toy mesmes oublies ?
Au cueur abjent parles , & le supplies,
Qu'aille ou il est : quel Songecreux uoyci ?

Au despartir qu'hier tu fis de la belle,
Tut'en allas : mais il se tint à elle,
Et dans ses yeux se cacha tout transi.

A R G U M E N T.

Contemple la Dame, qui prend esbatemens à
la Roche de Dons, ayant le cœur de luy, sans
lequel il se compare à vne Roche.

Sonnet. LXXVIII.

Fleuri coustant, frais, verd, & gracieux,
Ou celle là, à qui l'on peut donner
La pomme d'or, se uient à pourmener,
Faisant ça bas foy des espritz des cieux.

Mon cœur, , qui plus n'est de moy soucieux,
En toy sejourne, & ne ueut retourner
A uoir couler mes pleurs, qui fleuronner
Font champs & bois arrosez de mes yeux.

Puis diët en soy, s'arrestant pas sur pas:
Or fust ici ce miserable un peu,
Qui est mort presque, & de pleurs est repen.
Elle s'en rid, esgaux ne sommes pas:

F 4 Qu'us

~~77~~ 77.
fresco, o mbroso,
fiorito e verde colle

Qu'un roc ie suis & tu es paradis.

Voyla pourquoy heureux lieu ie te dis.

ARGUMENT.

Petrarque visitant sa dame qui auoit eu mal es yeux fut saisi d'icelluy mal.

Sonnet LXXIX.

O qu'il fut doux le mal contagieux

Des plus beaux yeux, qu'onques forgea nature!

Veux qu'il rendit d'une mesme poincture

Les siens gueries, & les miens chassieux.

Quand ie rompis mon ieusner soucieux

De visiter celle, dont seul i'ay cure,

Moins que iamais fortune me fut dure:

Certes le ciel lors me fut gracieux.

Car de l'œil dextre, ainsi du dextre soleil

De ma deesse, un certain mal uermeil

Se print au mien, ce qu'au sien fut secours.

Ce mal sembla auoir enghin & uoiles,

Ainsi courut, comme au ciel les estoiles:

Là ou nature & pitié fit son cours.

ARGUMENT.

Les merueilles du monde verifiées aux seruiteurs des] damoiselle. Faict à Vaulcluse.

Chant. XI.

Si en ce monde y ha nouvelle chose,

Tant plus elle est en lieu estrange enclose,

Plus me ressemble, & à mon estat duit:

Voilà,

78.
Qual ventura
mi fu, quando

11.
Qual piu
di uersa e
nuoua

Voilà, Amour, à quoy tu m'as conduict.
 Sur le climat, d'ou le iour se faict ueoir,
 Vole un oiseau sans nul pareil auoir,
 Qui est tousiours pensif & solitaire,
 Et qui renaist de sa mort uoluntaire.
 Ainsi est seul, si droictement i'estime,
 Mon franc uouloir, & ainsi au sublime
 De mes soucis uers le soleil se tourne,
 Et tout ainsi se resoult, puis retourne
 En son estat, brusle & meurt, puis retrouve
 Sa force apres, & i'amaïs ne seiourne:
 Mais uit avec le Phenix à l'esprouue.

Là par la mer, qui flotte sur Indie,
 Gist une pierre en uertu si hardie,
 Qu'à soy le fer des bois desrobe & tire
 Si rudement, que quand passe un nauire
 Dessus l'endroit, le faict descendre au fons.
 Semblable sort i'esprouue es lacx profonds
 De pleurs amers: car ce beau pur rocher
 Par ses desdains fait faire tresbuscher
 Ma uie en lieu, ou conuient que finisse.
 Et desrobé ha mon cœur, qui sans uice
 Iadis fut dur: mais ceste pierre dure
 Tire plus iost par douceur de nature
 La chair, que fer: dont ie uois qu'en aimant
 le suis tiré, o grand desadventure!

A un tout uif & precieux Aimant.

En l'occident plus bas regne une fere,
 Belle, paisible, qui de mauuais n'ha guere
 Ne semble auoir: mais ses yeux ont un sort,
 Que qui les uoit tombe pasmé & mort.

Faut bien qu'un homme ait sens à se garder,
 Alors qu'il ueult la fere regarder.
 Car il peut uoir le reste seurement:
 Mais que ses yeux fuyt totalement,
 Et moy chetif tousiours par montz & uaux
 Cours à mon mal, & say bien les travaux,
 Qu'en ay souffert, & qu'attens d'en souffrir.
 Mais l'appetit si bien m'ha seu courrir
 L'œil de raison que la face excellente,
 Et uagues yeux me feront tost mourir
 Pour ceste fere angelique innocente.

Sur le midi sort d'assez grand renom
 Vne fontaine, & du Soleil ha nom,
 Qu'on uoit boullir quand est nuiët de soymesme,
 Et puis de iour elle est froide à l'extreme:
 Et d'autant plus le soleil monte en hault,
 S'approchant d'elle, & plus son feu default.
 Ainsi aduient a moy mesme touiour,
 Qui suis de pleurs fontaine, & sans seiour:
 Quand la beauté qui est mon cler Soleil,
 Va loing de moy, t'ai un duel non pareil,
 Et ce iour là me semble estre nuit brune,
 Et lors ie brusle: & puis quand la fortune
 Faiët reuenir les rayons de sa face,
 Tout ie me change, & n'ay chalcun aucunes
 Ains deuiens froid plus que la froide glace.

Encore on peut d'une fontaine lire,
 Qui de soi est froide au país d'Epire:
 Mais plongez y un fagot tout estainët,
 L'allumera, & l'allume estainët.
 Mon ame aussi, qui encore offensée

N'estoit

N'estoit du feu d'amoureuse pensée,
 En s'approchant de ceste froide dame,
 Soudain conceut la violente flamme,
 Pour qui iamais ne fais que soupirer:
 Et si tres fort me uient à martyrer,
 Qu'un cœur de marbre à pitié deust mouuoir.
 Puis quand cogneut auoir sur moy pouuoir,
 Lors estaignit ma uertu & mes sens:
 Ainsi me faict grand froid & chaud auoir,
 Je le say bien malheureux qui le sens.

De la lamer aux isles Fortunées
 De deux effectz deux fontaines sont nées:
 Qui boit de l'une en riant faut qu'il meure,
 Qui boit de l'autre eschappe tout à l'heure.
 Semblable sort represente ma uie,
 Qui de finir auroit souuent enuie:
 Et finiroit des grandz plaisirs qu'elle ha,
 Si les douleurs n'attrempoient tout cela.
 Or sus Amour, qui guides dessoubz l'ombre
 De fame occulte encores mon encombre,
 Pour maintenant tairons ceste fontaine,
 Qui est tousiours d'eaus argentines pleine:
 Et croist alors que le soleil se dresse
 Sur le Taurcau. Ainsi i'ay tousiours peine:
 Qui croist au temps que ie uis ma maistresse.

A qui desplaist, Chanson, ce que ie fais,
 Tu luy peux dire: Il est soubz un grand fais,
 Dessoubz la roche au pres de la Vaulcluse,
 D'ou Sorgue sort: & là seul il s'amuse
 Avec Amour, & avec une image,
 Qui le destruit: & voilà son excuse,

Pourquoy

Pourquoy il fuit tout autre personnage.

ARGUMENT.

En ce chant n'y ha que plainctes amoureuses.

. 12.

Chant. XII.

*Ne la stagion
che l'âe l'ragide*

Lors que le ciel rond & hastif s'encline
Vers l'occident, & que nostre iour tend
De là lamer, ou peut estre on l'attent,
Se uoyant loing la uieille pelerime,
D'aller se haste, & ses pas tant radouble,
Qu'à la fin uient au logis toute trouble:
Et là estant au port,
Du travail accompli
Prend quelque brief confort,
Et met tout en oubli
L'ennuy & mal de la uoyé passée.
Mais ce grand feu, lequel tout le iour n'ard,
Croist tousiours plus, & uient flamme insensée
Quand le soleil d'avec nous se depart.

Quand le soleil contourne ses rayons,
Pour donner lieu à la nuit coyé & sombre,
Dont des haultz monts descend peu à peu l'ombre:
Le vigneron auare nous uoyons
Prendre sa houe, & en chansons rurales
Chasser le faiz des peines megalles:
Et puis garnist sa table
D'un pauvre metz semblable
Aux glandz, que chacun prise:
Mais chacun fuit la guise.

Or qui uoudra, ou pourra, chante & danse:

Qu'encor

Qu'encor n'ay eu, ne diray pas qu'on mette
Vne heure en paix: mais qui fust sans greuance,
Par reuolter de ciel ne de planete.

Quand le berger uoit les rayons descendre
Du grand planete au mid ou il heberge,
Et embruni l'orient il uoit rendre:

De bout se dresse, & puis avec sa uerge,
Laisant ormeaux & arbres & fontaines,
Tout bellement conduict ses uiues laines.

Puis bastit loing de uille

Sa logete gentile:

Et soubz fueillée ainsi

S'endort hors de souci.

O fort amour, alors plus tu m'enhortes
A suyure apres une, dont faut que i'arde,
Et fais tousiours mes estaches plus fortes,
Et rien n'estrains elle, qui fuit ta darde.

Les marniers, quand le soleil se cache,
Iettent leurs corps en quelque fermé port
Sur le dur bois, sur leur robbe aspre & lasche.

Et quand Phebus se fourre soubz le bort
De l'Ocean, laissant derriere Espagne,

Granate, & les Colonnes & Montagne,
Amans, Seigneurs & dames,

Tous animaux & ames,

Chacun son mal appaise,

Mais i'ay sans fin malaise:

Et l'obstiné mien dueil tousiours empire.

Que desia suis croissant en ma folie

Bien pres de l'an dixiesme, dont sousspire,

Et deuiner ne puis qui m'en deslie.

Et

Et puis qu'un peu le parler me soulage:
 Je vois au soir les boeufz, qui des champs viennent
 Tous desliez du iournal labourage.

Las mes souspirs, pourquoy loing ne se tiennent
 Vn peu de moy? pourquoy dueil tant m'opresse?
 Pourquoy des pleurs sont mes yeux molz sans cesse?

Las chetif, que uoulsi ie,
 Quand trop au beau uert tige

D'un Laurier les fischay,

Pour l'engreuer au uray

Dedans mon coeur? dont par art ne par force
 Il n'en sera iamais osté, si celle,

Qui tout despart, ne l'en tire & efforce:

Encor ne say qu'en sera apres elle.

Si du matin, Chançon, iusque au soir l'aire

Aueques moy t'ha faicte de ma bande,

Ne sors dehors, ny mesme à la fenestre:

Et d'autruy bruit du tout ie te commande

Ne te chaloir: mais uiure solitaire,

En pourpensant comment amour m'ennuye,

Et comme attainst m'ha le feu ordinaire

De ceste pierre, ou ma vie s'appuye.

A R G V M E N T.

Il fit ce Sonnet estant grandement despité con-
 tre sa dame, redoubtant qu'elle en aymast vn
 autre.

Sonnet. LXXX.

L'arbre gentil, qu'ornai par monts & uaux,
 Tant qu'ildaigna monstrer de me cherir,

Faisoit

79.
 L'arbre gentil,
 che forte amai

Faisoit un temps mon foible engin fleurir
Dessous son ombre augmentant mes travaux.

Mais puis apres quand fus seur de mes maux,
Ne profiter veis mon long requerir,
Tournay la chance en faisant recourir
A autre but mes soucis incogaux.

Or que dira quelque seruant d'amours,
Si autres fois par mes uers & clamours
Print quelque feu & par ceci le pert?

Que Iuppiter plus ne le priuilege,
Et plus poëte aucun son nom ne plege,
Et que Phebus seiche son tige uert.

A R G U M E N T.

Voyāt vne iournée sa dame chāter, & iouer de l'e
spinete, fut si rauy qu'il oublia toutes fascheries.

Sonnet. LXXXI.

Amour m'ha mis comme un but à sa darde,
Et cire au feu, neige au soleil roué,
Au uent nué, & suis tout enroué
Criant merci, Dame, & n'y prenez garde.

Du coup mortel de uoz yeux faut que i'arde,
Et tout mon temps iusque ici i'ay ioué.

Vous en riez, qui estes le loué
Vent, feu, soleil dont tel on me regarde.

Le desir feu, un soleil les regards,
Et uoz yeux sont à mon aduis les dards,
Par qui amour m'esblouit, brusle & pique.

Le beau parler, & le chant angelique,
Les douz espritz, qui ma force ont rauie,

. 80.

*Amor m'ha
posto; come cer
al fuoco Segno
à Strada,*

Ce sont

Ce sont les uents , devant qui fuit ma vie.

ARGUMENT.

Icy est descrite la grace de ma dame Laure à iouer de l'espinette , avec le grand plaisir à la voir iouer.

Sonnet. LXXXII.

81.
*Quando amor
i seculis a
terra inclina*

Quand ses beaux yeux doucement elle incline,
Et ses espritz en un soupir rallie,
Baissant les mains , & que sa voix deslie
Clere , souefue , angelique & diuine:

Lors de mon cueur ie sens faire rapine,
Et ma ioye est tellement accomplie,
Que de mourir là mesme ie supplie,
Si le haut ciel uoit que i'en soye digne.

Mais le doux chant de mes sens possesseur,
Et le desir d'oyr telle douceur
Mon ame preste à departir refreine.

Ainsi ie uis, & ainsi tire & lasche
Le court fillet , ou ma uie s'attache,
Ceste du ciel seule au monde Sireine.

ARGUMENT.

Luy & son ame parlent ensemble.

Sonnet. LXXXIII.

82.
*Che fai alma?
che pensi?*

Que fais tu Ame , enquoy penses tu tant?
Aurons nous paix , ou trefue ou guerre, ou grace?
Ie n'en sai rien : mais ie uois en sa face,
Que nostre mal ne luy plaist pas pourtant.

Que luy uaut donc le meurdrir moy estant
D'hiuer

D'hiver un feu, & d'esté froide glace
 Ce n'est pas elle: ains amour ce pourchasse.
 Mais qui ne veut, & peut: c'est faire autant.

Souvent la langue à part dict: ie me taise,
 Quand le cœur pleure, & fainct d'estre bien aise:
 Nul ne le voit., mais il voudroit bien, voire.

Pour tout cela mon esprit ne s'appaise,
 Ne pert le dueil, lequel faut que me plaise,
 Qu'à grand espoir un transi ne peut croire.

Sonnet. LXXVIII.

Allez sousspirs enflammez au froid cuer,
 Rompez le glas, qui fait pitié perdue:
 Et si priere est du ciel entendue,
 Mort ou mercy soit fin à ma langueur.

Allez soucis, & par vostre uigueur
 Ma peine soit clere à elle rendue:
 Qu'au moins d'erreur ne soit plus confondue
 Nostre esperance entre l'aise & rigueur.

Dire pouuez, & non pas tout a plein,
 Que comme en paix est son estat & plain:
 Ainsi le nostre est en dueil non pareil.

Allez donc seurs, qu'amour espoir vous donne,
 Et la fortune estre vous pourra bonne,
 Si ie ne faux au cler de mon Soleil.

Sonnet. LXXV.

O de uertu ame ardente & ornée,
 Pour qui ma main tant de cartes deschire:
 Tour ferme & haute, ou s'appuye l'empire
 D'honesteté, qui avec toy est née.

G O face,

. 83.

Itte caldi sospiri
 il freddo cuore.

. 84.

O d'ardente
 virtute ornata
 e calda

O face, o flamme, o roze environnée
 De viue neige, ou me polis & mire:
 Quel doux plaisir au ciel mes asles tire
 Par ces beaux yeux, dont clarté m'est donnée
 Si tant auant pouuoit uoler mon stile,
 Ton cler renom liroient Batrus & Thisle,
 Nil, Tane, Olympe, Athlas & toute part:
 Mais s'il ne peult de si loing estre ouy,
 Aumoins l'orra le beau plat circuy
 Des monts & mers, & qu'Apennin despart.

Sonnet. LXXXVI.

*85.
 Le stelle, e'l
 cielo, e giele
 menti a proua*

Tous elemens, cieux, astres, pour espreuue
 Ont mis toute art, & toute extrême cure
 En ses vifz yeux, ou se mire nature,
 Et le soleil, qui ailleurs pair ne treuve.

L'œuure est si haute & si clere & si neufue,
 Qu'œil mortel n'est qui son diuin endure,
 Tant semble aduis qu'amour hors de mesure,
 De ses rayons tout bien & grace pleuue.

L'air enflammé d'honesteté deuient
 Quand il la uoit, & si cler lors il uient,
 Que nostre dire ou penser uainc assez.

Là on ne sent que la chair rien desire
 Autre qu'honneur: mais qui l'ouit onc dire,
 Que par beauté tels ueuz fussent cassez?

ARGUMENT.

Du plainct & gemissement de tra Dame Lau-
 re sus la mort d'un sien parent, avec la bonne
 grace qu'elle auoit à ce faire.

Sonnet.

Sonnet. LXXXVII.

Onc Iuppiter ne Cesar par courroux
 N'ont tant uolu foudroyer ne ferir,
 Que pitié n'eust fait leur haine perir,
 Et qu'à tous deux n'eust leurs harnois secour,
 Voyant ma dame espandre un pleur bien doulx
 Lors que i'y fus (qu'amour me uint querir)
 Pour me combler de dueil iusque à mourir
 Me rechercha moelles & os trestous.

Dont il paignit, ains plus tost releua
 Sur moy ces pleurs, & les mots m'engreua
 Plus ferme au cœur, que sur un Diamant.

Et par moyen d'ingenieuses clefz
 De moy encore il tire en m'enflammant
 Vn plourer rare, & soupirs longs & grefz.

Sonnet. LXXXVIII.

Je ueis ça bas coustumes angeliques,
 Beauté celeste & si rare en ce monde,
 Qu'en ioye & pleurs du seul record i'abonde,
 Qu'autres cas uoir me sont ombres tetriques.

Je ueis pleurer ces deux beaux yeux pudiques,
 Qui font enuie au Soleil, & leur onde
 Causoit propos, qui les monts de la ronde
 Feroient courir, & fermer eaux lubriques.

Sens & ualeur, pitié d'amour unie,
 Du dueil rendoient si doulce harmonie,
 Qu'onc on n'ouit en ce monde une telle.

Le cieil estoit si attent à ce uoir,
 Qu'on n'eust ouy fueille en arbre mouuoir,

G 2 Si grand

86.
non fur ma
Gione o caesare

87
i vidi interra
angelica co usthumi

Si grand douceur l'air prenoit de la belle.

Sonnet. LXXXIX.

88.
*Quel temps
 acerbo et honora
 to*
 L'honoré iour, que i'eus dueil & liesse,
 Tant dans mon cœur ceste image plantoit,
 Que fort seroit le temps, si l'en ostoit,
 Car d'y penser nuict & iour ie ne cesse.
 L'esprit, qui est honneur de gentillesse,
 Et les douz plainctz, amers, qu'on escoutoit,
 Faisoient doubter, si qui tels les iectoit
 Si doucement, estoit femme ou deesse.
 Le chef d'or fin, face de neige ardente,
 Sourcilz d'Hebene, estoiles non pareilles,
 Et par dessus perles, rozes uermelles,
 C'estoit d'amour la glorieuse tente.
 Et les souffirs, qui donnoient les allarmes,
 Estoit de flamme, & de cristal les larmes.

Sonnet. XC.

89
*O ue chi posi
 gliocchi*
 En toutes pars, ou ie dresse mes yeux,
 Pour appaiser l'ardeur, qui mon cœur pousse,
 Je trouue là paincte une face douce,
 Qui mes desirs reuerdit tousiours mieux.
 Là elle aspire, avec dueil gracieux,
 Vne pitié, qui faict battre mon poulse:
 Et quant & quant d'amour i'ay la secousse
 Par faintes uoix, dont suis plus soucieux.
 C'estoit amour, aueques uerité,
 Qui me fit dire, onques n'auoir esté
 Dessoubz le ciel un uisage pareil:
 Ny onc oui si piteuses querelles,

Ny onc

Ny onc auoir esté larmes si belles,
De si beaux yeux uues soubz le Soleil.

Sonnet XCI.

Le haut seigneur, deuant qui rien ne uaut
Ne se cacher, ne fuir, ne deffendre,
A un grand bien mon esprit faisoit tendre,
Avec un trecht amoureux & bien chaud.

Et quoy que fut ce coup mortel & hault,
Pour mieux encor son uouloir parfaict rendre,
Vn autre dard de pitié uint à prendre,
Dont çà & là mon cœur pique & assaut.

Vne playe ard, & uerse feu & flamme,
L'autre larmoye, & un grand dueil distille
De mes deux yeux, pour l'ennuy de uous, dame.

Mais pour ces deux fontaines, qui à file
Sortent de moy, ie ne me desenflamme,
Ains la pitié d'un desir en faict mille.

Sonnet. XCII.

En quelle Idée, & celeste hauteur,
En quel exemple ha peu trouuer nature,
Ceste diuine image creature,
Qui la uertu monstre du createur?

Quel fleuue, ou bois peut estre rapporteur
De telle Nymphé, ou Driade ou figure?
Tant de uertus ou prennent nourriture,
De qui le comble est de ma mort auteur?

Certes en uain pour uoir beau cas s'arreste
Celuy qui n'ha ueu les beaux yeus de ceste,
Et qui ne scait de ma Dame l'esprit.

G 3

Et ne

.100. 90.

L'alto signor,
dinanzi a cui

101.
in qual parte
del cielo, in
qual parte

Et ne scait ia comme amour ses dards tire,
 Qui n'aura ueu comment elle sousspire,
 Et comment parle, & comme elle soubzrit.

A R G V M E N T.

En recognoissance de ses maux, fit ce Sonnet
 vn iour de Vendredy saint.

Sonnet. XCIII.

Pere du ciel, depuis tant de iournées,
 Et tant de nuicts uainement despendues,
 Avec sousspirs & larmes respandues,
 Pour les beautez à mon mal si ornées:

Vueilles meshuy mes iambes destournées
 Mettre en chemin tel, que soyent confondues
 De l'ennemi les fallaces tendues,
 Qui ha du ciel les graces subornées.

Ia, mon seigneur, l'année unziesme tire,
 Que fus soumis à ce ioug plein de maux,
 Qui par dessus ses plus subiectz est pire.

Prens à merci mes indignes traueux,
 Et à mes sens ramenteuoir te plai'e,
 Comme auourd' huy en croix souffris mal aise.

Chant. XIII.

Qui est en train de conduire sa uie
 Par dessus l'eau, & decepuans rochers,
 Certain de mort, avec un petit bois,
 Il ne doit pas estre loing de sa fin:
 Dont seroit bon se retirer au port,
 Tandis que croit au gouuernal la uoile.

Le haure,

192.

*Padre del
 ciel dopo i*

13.

*Chi e fermato
 di me nar su
 vita*

Le haure, à qui i'ay gouvernal & voile
 Commis entrant en l'amoureuse vie,
 En esperant uenir à meilleur port,
 Me conduisit en infinis rochers:
 Et le moyen de ma dolente fin
 N'estoit autour, mais au dedans du bois.

Long temps reclus dans si auéglé bois
 l'erray, sans onc leuer l'œil à la voile,
 Qu'auant mes iours me menoit à ma fin.
 Puis celuy là, qui m'ha produit en vie,
 Si bien me sceut rappeler des rochers,
 Qu'au moins de loing ie uois desia le port.

Comme de nuit la lumiere du port
 Sur haute mer se manifeste es bois,
 Si ne se pert par tempeste ou rochers:
 Ainsi estant sous ma conflée voile,
 Ie uis l'enseigne & l'heur de l'autre vie,
 Ce que me fit soupirer uers ma fin.

Non point qu'encor ie cuide estre à la fin:
 Mais si ie uex estre de iour au port,
 Il est bien loing pour ma si briefue vie:
 Et puis i'ay peur, car suis en foible bois,
 Et d'autant plus que uois pleine ma voile
 Des uents, qui m'ont poulsé sur les rochers.

Si ie sors uif de ces douteux rochers,
 Et mon exil peut ioindre à bonne fin,
 O quel plaisir i'auray de tourner voile,
 Et iecher l'Ancre en quelque assésuré port:
 Vray est que i'ards comme assaisonné bois,
 Tant il m'est dur laisser la uicille vie.

Seigneur & Roy de ma fin & ma vie,

Auant que soit ce bois proye aux rochers,
Dresse à bon port ma tant froissée uoile.

A R G V M E N T.

Petrarque par raison soy retire de folles pen-
sées.

. 2 .

Pose. II.

*Perchal viso
d'arnoy*

Veu qu'à son front portoit d'amour l'ensegne,
Mon cœur fut prins par une pelerine,
Qui me sembloit sur toutes d'honneur digne,
Et l'ensuiuant par desir, qui lors regne,
Dire i'ouis d'une uoix clere insigne,
O quant de pas faict en uain ce mal sage!
Lors tout pensif me mis deffoubz l'ombrage,
Et contemplant d'ou uenoit la uoix fiere,
Ie ueis assez d'angereux mon uoyage,
Et à midy presque tournay arriere.

A R G V M E N T.

Plus l'amant pense se demettre de fantasie,
plus il s'y met.

. 193 .

Sonnet. XCIIII.

*Se blanche non
son pri me
ambe*

Si mon poil n'est tout blanc premierement,
Que peu à peu le temps semble mesler:
Onc ne pourray d'amour me desmeller:
Au fort ie marche ore assez hardiment:
Plus ne le crains, à son commandement,
L'en ay un peu, mais s'en peut bien uoler,
Quoy que mon cœur il face chanceler,

Qu'il

Qu'il rue fort, plus n'en auray torment.

Plus n'aduiendra que mon œil en larmoye:
Mais iusque là mes pleurs scauent la uoye,
Et nul meshuy le pas leur fermera.

Les fiers rayons bien reschauffer me peuuent,
Non point brusler: mais au sommeil se treuuent:
Dont l'aspre image à iamais durera.

A R G V M E N T.

Le nonchalioir des dames enuers leurs amans
est vne mort a eux.

Sonnet. XCV.

De uous aimer ie ne fus iamais las,
Ne le seray aumoins tant que ie uiue:
Mais suis fasché, qu'estant pres de la riue
Me fault languir sans auoir nul soulas.

Ie ueux qu'au long d'un tombeau faict de glas,
Vostre beau nom à ma peine s'escriue
Sur marbre fin, qui die: le glas priue
L'un de souci, & l'autre crie helas.

Si un cœur donc loyal, ferme, & sans si,
Sans le meurdrir uous pouuoit contenter,
Meshuy uous plaise auoir de luy merci.

Si uous pensiez desormais le traicter:
Comme auez faict: ia n'aura tel esmoi,
Dont remercie assez nature & moi.

A R G V M E N T.

Cognoissance des peines en amours.

Madrigal.

1594
is non fin
d'amar voi

Madrigal. IIII.

4.
*Quel fuato
 Mio pensai*

Ce feu lequel ie cudoye estre estainct
 Par mes froidz ans, & ma uigueur moins fresche,
 Flamme & martyre a mon ame refresche.
 Dont on peult uoir qu'onques il ne fut fainct:
 Mais fut couuerte un temps son estincelle,
 Et i'ay grand peur que ne soit plus cruelle,
 Que n'estoit l'autre, ainsi m'ha elle attainct.
 Mon l'armoyer assez mon feu descelle:
 Et telle n'est la seconde poincture,
 Que la premiere, ains y ha grande usure.

Quel feu estainct n'auroit ia la triste onde,
 Qui de mes yeux tousiours coule & abonde?
 Amour (ia soit qu'assez tard ie m'auise)
 Veult qu'entre deux si contraires ie fonde,
 Et tend ses retz en si diuerse guise:
 Que quand i'ay plus d'espoir que mon cœur sorte,
 Lors ces beaux yeux font l'estache plus forte.

A R G V M E N T.

Pour son soulagement fut visiter sa dame que
 de long temps n'auoit veüe.

Sonnet. XCVI.

195.
*Jo se nh'a
 de nbro a cor
 fia*

Desia sentoie faillir poulse & haleine
 Dedans mon cœur, qui de uous recoit uie,
 Et pour autant qu'un chacun ha enuie
 Fuir la mort, selon la loy humaine:
 Mon grand desir laschay, qu'un peu ie freine,
 Et le rendis là ou presque deuite:

Car

Car nuict & iour m'y tire, & me conuie,
Et maulgré luy aultre part ie le meine.

Qui me contrainct (mais tard le scay cognoistre)
A uous reueoir, ou ie ne me hazarde
Trop approcher pour fascheux ne paroistre.

Aumoins uiurons meshuy car ma mort tarde
Seule uertu de uoz yeulx & noblesse.
Puis ie mourray si croire au desir cesse.

Sonnet. XC VII.

Mal aduisé fus ie, quand droict i'estime,
Le premier iour qu'amour me uint surprendre:
Dont pas à pas puis seigneurie prendre
Vint de ma uie au lieu le plus sublime.

La ne cuidois qu'avec sa forte lime
Il peust mon cœur endurci faire tendre,
Ou que uaincu de ses dardz le sceust rendre:
Mais ainsi ua quiconques trop s'estime.

Or est meshuy toute defenſe tarde,
S'il n'est de ueoir, si quelque fois par grace
Le dieu Amour noz prieres regarde.

Prier ne ueux, car tel ueu plus n'ha place,
Qu'avec mesure arde mon cœur un peu:
Mais que ma dame ait sa part de mon feu.

ARGUMENT.

Si ce qui est dict au Sōnet precedent estoit vray.

Sonnet. XC VIII.

Je chanterois si nouueau chant d'amours,
Que du dur flanc par force tirerois

Mille

.fig 6.
L'asso, che mal
accorto fui

.fig 7.
Jo canterei
d'amor si
nuouamente

Mille souffirs le iour, & causerois
 Au cœur gelé feu, desirs & clamours.

Et la couleur presque changer tousiours,
 Et ces beaux yeux contourner ie uerrois,
 Comme il aduient si de noz desarrois
 Nous repentons, quand n'y ha plus secours.

Lors uoleroimt au uent rozes uermelles
 Parmi la neige, en descourant l'yuoire,
 Qui change en marbre un, qui trop le regarde.

Et d'abondant ces autres grands merueilles,
 Pour qui n'ay mal: ains me repete à gloire,
 D'estre gardé en la saison plus tarde.

A R G V M E N T.

Par euidens signes monstra qu'elle luy portoit
 honneste amour.

198.

*Bene detto
 Sia l'giorno,
 Et mese*

Sonnet. XCIX.

Bien heureux soit le iour, le mois, l'année,
 Et la saison, le temps, le point, & l'heure,
 Le beau país le lieu, & la demeure,
 Ou deux beaux yeux m'ont l'attainte donnée.

Et bien heureuse est ma peine ordonnée
 Par le desir d'une ioye mal seure,
 Bien heureux soit l'arc, les treçz, la blesseure,
 Et bien heureuse en soit ma destinée.

Bien heureux soient tous les pensers & dictz,
 Souffirs, desirs, & larmes amoureuses,
 Qu'onques au nom de ma dame rendis.

Et soient encor les cartes bien heureuses,
 Ou luy acquiers renom, & ma pensée,

Qui

Qui d'elle seule ha peu estre blessée.

Madrigal. V.

Dressant uoz yeux à ma couleur nouvelle,
Qui de mourir donne aux gens souuenance,
Eustes pitié: dont par douce semblance
Auez gardé de mort un cœur fidelle.

La fresle uie, ou encores i'heberge,
De uoz beaux yeux me fut un cher present:
Et ce salut me fait de mal exempt,
Qui m'esucilla, comme un Coursier la uerge,
Dont tiens mon bien de ce semblant humain.
De mon cœur, dame, auez en uostre main
Les doubles clefz, & de ce suis content,
Prest de nager & tourner à tout uent:
Car il n'est cas prouenant de uoz yeux,
Qui ne me soit honneur tres gracieux.

ARGUMENT.

De la faute faicte par ma dame Laure, & aultres
damoyelles à la promesse par elles faicte à Pe-
trarque, suyuant leurs entreprises.

Sonnet. C.

Si d'aveuglé desir, qui tous mes sens destruit,
Ne me faux à compter les heures, il me semble,
Qu'ores tout en parlant, celluy temps passe & fuit,
Qui à moy & merci fut promis tout ensemble.

Mais quelle ombre cruelle ainsi ma plante cuit,
Qui au fruit desiré estoit ia presque mise.
Et dedans mon troupeau quelle grand fere bruit:

Entré

109.
5.
Vo l'gento
gl' occu al
nio

.99.
Se col'ieo
desir, ch'el
cor

Entre l'espie & main quelle pierre est assise?

Helas ie n'en scay rien: mais bien croy sans doubtaçe,
Que pour plus doloureuse apres rendre ma vie,
Amour me fait auoir si iouyeuse esperance.

Et de ce que i'ay leu aultres fois me souuient,
Qu'auant le dernier iour, qui au ciel nous conuie,
Se dire bien heureux à homme ne conuient.

A R G V M E N T.

Les trop ardens amoureux souuent chéent de
leurs ententes.

. 100 .

Sonnet. CI.

*Se mai fusco
per fusco*

Si iamais feu ne s'estaignit par flamme,
Ny onc deuint fleuve sec pour plouuoir:
Mais un semblable accroist l'autre en pouuoir,
Mesmes souuent l'eau le feu mieulx enflamme,
Or toy amour, qui tiens souuent une ame
Dedans deux corps, dispensant leur auoir,
Que ne fais tu en elle ton debuoir?
Que pour beau coup uouloir moins ueult ma dame.
Possible ainsi qu'au choir du hault en bas
A ses uoisins le Nil oste l'ouir,
Et le soleil nous uient à esblouir:
Ainsi desir, qui accordant n'est pas
A son obiect frené, pert ce qu'il tente,
Et la fuite est pour trop picquer plus lente.

A R G V M E N T.

Il auoit conceu grande esperance si ma dame
Laure fust venue:

Sonnet.

Sonnet. CII.

- 101 -

Au uenir sont mes fortunes tardantes,
L'esperoir douteux, le desir croist & monte:
Dont de l'attendre, ou non, i'ay fascheux compte,
Puis plus que Tygre à fuir sont courantes.

*mie ventura
a l'venir son
tarde e pigre*

Neiges seront tiedes & noircissantes,
La mer sans eau, toute Orque par montz prompte,
Et le soleil se couchera d'ou monte,

D'ou Euphrates & Tygris sont issantes,
Auant que paix ou trefues ie rencontre,
Ou que ma dame, ou amour la me donnent:
Qui à grand tort m'ont tous coniuré contre.

Et quand un peu de douceur me redonnent,
Tant suis transi, que mon goust desia passe,
Et aultre bien ie n'obtiens de leur grace.

A R G V M E N T.

Se mescontente de sa langue muette & infinis
suspairs, qui le suyuoient par tout, hors mis
qu'en la presence de sa dame.

Sonnet. CIII.

- 102 -

Quoy que ie t'aye engardée à mensonge,
Ingrate langue, en moyen honorable,
Ne m'as pourtant rendu honneur semblable:
Ains m'as fait honte & ire qui me ronge.

*per chio thabbi
la guardato*

Que quand aupres de ma dame ie songe
A luy crier merci, lors miserable
Tu es muette, & si ueulx estre affable,
Ton imparfaict parler ressemble un songe.

Las

Las tristes pleurs, vous donc toutes les nuictz
M'accompaignez, quand seul ie uoudrois estre,
Puis vous cachez quand hors vous deurierz mettre.

Et vous souffirs raporteurs des ennuis:
Lors vous tirez lentz, rompus, à uostre aise,
Mais mon seul front de mon mal ne se taise.

.103.

Sonnet. CIIII.

*Mirando l' Sol de Gali
o cchi sereno* En contemplant le beau Soleil serene
De ces clers yeux, qui les miens paint & baigne,
Souuent le cœur l'ame desaccompagne,
Pour aller uoir son paradis terrein.

Puis le trouuant de doux & d'amer plein
Y uoit combien font des œuures d'Aragne
Les folz mortelz: dont aux pleurs l'accompagne
Amour avec chaudz esprons & dur frein.

Et de ces deux extremement contraires,
Puis dans le feu, puis dans la froide glace,
Vit entre deux d'aise & d'ennuy uoisine:

Mais d'aise peu, & moult y ha d'affaires.
Puis se repend d'entreprise fallace,
Qui est le fruiet, que faiet ceste racine.

.104.

Sonnet. CV.

*Q'ie st'a humil
sera, vn cov* Ceste humble fere, & cœur de Tygre ou d'Ours,
Qui uint soubz forme humaine & angelique,
De ris & pleurs, d'esperoir & peur me picque,
Et à mon cueur faiet faire mille tours.

Mais si en brief d'elle ie n'ay secours,
Ou si tousiours se monstre si inique,
Veu qu'à mon cœur ia le uenim s'applique,
A dieu Amour, ma uie ha faiet son cours.

Car ma

Car ma uertu, ains ma fragilité
 Souffrir ne peut telle uarieté
 De chaud & froid, en un point blanc & rouge.
 Et pour fuir telz maux uoudrois courir
 Je ne scay ou, & d'un lieu ie ne bouge:
 Que bien peut peu un qui ne peut mourir.

Sonnet. CVI.

-105.

Je suis tant las soubz le uicil ioug pesant
 De mes pechez, & de ma uile usance,
 Qu'à demi cours ay de faillir doubtaunce,
 Et choir es mains de l'ennemy nuisant.

Mais un amy a bon port conduisant
 S'en uient uers moy promettant deliurance.
 Et quand trop pres pour le uoir ie m'auance,
 Suis esblouy, car il est trop luisant.

I'oy bien sa uoix, qui crie aux desfrangez:
 Venez a moy qui uous sentez chargez,
 Vous entrerez, si le pas on ne serre.

O quel bon heur, quel destin, quelle grace
 Me permettra que doucement ie passe
 A son pays, en me leuant de terre?

Sonnet. CVII.

-107.

Le iour ie pleure, & puis la nuit a l'heure,
 Que tous humains allegent leurs trauaux,
 Je pleure encore, & redoublent mes maux:
 Ainsi tout temps en languueur ie demeure.

Ja consumez sont mes yeux tant ie pleure,
 Et tout mon cœur: & de tous animaux
 Je suis le moindre, & uoila les assaux,

H Esquels

*id. Son. Si. Stauro
 Sotto l'fascio
 Sotto l'di
 giango, e poi
 La notte*

Esquels me tient amour en la mal'heure.

Helas ie uoy l'un & l'autre Soleil,
L'une & l'autre ombre, & presque ay faict le cours
De ceste mort, que l'on appelle uie.

Plus i'ay d'ennuy que du mal non pareil,
Quand ceste ci, qui est mon seul secours,
Voyant mon mal, n'ha de m'aider enuie.

ARGUMENT.

Il cognoissoit que ma Dame Laure l'aimoit;
mais quelqu'un les empeschoit fort.

Sonnet. CVIII.

- 108 .
*fieva stella,
Sol cielo ha
forza i u noi*

Si le ciel peut dessus nous dominer,
Comme l'on dict, fier mon astre ha esté,
Et fier berseau, ou ie fus mailloté,
Et fier terroir, qu'aprins à cheminer,
Et plus fier l'œil, qui sceut contaminer
De son regard ma belle liberté:
Dont i'ay pour toy, amour, tant caqueté,
Qui d'un mesme arc peux mon mal terminer.
Mais de mon dueil ie te uois resjouir,
Non pas les mains, qui plus ne me sont dures.
Et mille fois plus tost languir uoudrois
Pour ceste ci, que d'une autre iouir.
Ausi uaut mieux, comme tu le me iures
Par tes saincts dardz, & ma foy ie t'en crois.

ARGUMENT.

Il cognoissoit quelque estincelle d'amitié, que
sa Dame luy portoit: mais quelque empesche-
ment y auoit.

Sonnet.

Sonnet. CIX.

Je desiray par si iuste querelle
 De tellement ma rithme faire entendre,
 Que de pitié la flamme ie ueis prendre,
 Dans ce froid cœur, qui au chaud esté gele,
 Et par mon feu celle froide nuelle,
 Qui refroidit ma Laure, ie ueis fendre:
 Ou uoirement abbatu luy ueis rendre
 Le fier uouloir, qui ses beaux yeux me celle.
 N'a elle tort, n'a moy pitié poursuis,
 Car l'un ne ueux & l'autre ie ne puis,
 Tel est mon astre, & mon malheureux sort.
 Mais uais chantant sa diuine beauté,
 A fin que quand seray du monde osté,
 Lon scache au moins la douceur de ma mort.

A R G V M E N T.

Pour bien descrire & parfaictement exprimer
 l'amitié, beautez, & vertus de sa dame, declaire
 estre expedient à l'amant de soy tenir tousiours
 pres d'elle,

Sonnet CX.

110

Amour, qui uois tout pensément ouuert,
 Et les discours, & les pas que fais faire,
 Iecte tes yeux uers mon ardue affaire,
 Cler à toy seul, à tous autres couuert.
 Tu scais combien ia pour toy ay souffert,
 Et tu t'en uas en croissant solitaire,
 Ne prenant garde à la peine ordinaire

A mouche
 vedi ogui
 pensiero aperto

H 2

D'un

D'un qui trop monte, & du chemin se pert.
 L'apperçoy bien de loing les clartez belles,
 Dont tant me fais uoltiger : mais des ailes
 Je n'en ay point, comme toy, pour uoler.
 Mais satisfait auras à mon desir,
 Si tu par fais, qu'en me uoyant brusler,
 Elle mes pleurs ne prenne à desflaisir.

A R G V M E N T.

Par sensualité & volôtez charnelles est destour-
 né, & perdu tout plaisir à contempler les choses
 haultes & spirituelles.

.111.

Sonnet. CXI.

amov mi sp vna D'un coup amour m'esperonne & refreine,
in un tempo M'asseure en peur, & me brusle en la glace,
 Veut & ne veut, m'appelle & puis me chasse,
 Puis en plaisir, & puis me tient en peine.
 Et hault & bas mon esprit tant pourmcine,
 Que le desir trop uague y pert la trace,
 Dont son plaisir souuerain en dechasse,
 Tant mon ame est de nouuel erreur pleine.
 Quoy qu'un penser amy le gué luy monstre,
 Non du ruisseau resolu en l'œil nostre:
 Ains ou attend en brief d'estre contente.
 Mais plus grand force à l'heure la foruoye,
 Et malgré elle, ensuyuant autre uoye,
 Faut qu'à sa peine, & à ma mort consente.

Pose.

Vne angelete ay ueu un iour matin,
 Qui des hautz cieux en terre descendit,
 Et quand i'allois tout seul par mon destin,
 Sur l'herbe fresche un retz d'or estendit,
 Là ie fus pris, là mon cœur se rendit:
 Car elle auoit un uol si gracieux,
 Qu'en la uoyant mon ame se perdit,
 Tant estoient doux les rayons de ses yeulx.

*nuo na ange-
 leta sopra l'ale*

A R G V M E N T.

Par fictions poëtiques demonstre les beautez,
 par lesquelles il fut mis au ioug d'amour.

- 112.

Sonnet, CXII.

Amour tendit deffoubz un uert rameau
 Un cler fillé d'or & de perles faict:
 Et ueu qu'en luy rien n'estoit imparfaict,
 Son ombre mist en moy un feu nouveau.

Là il se seme un grain dans le cerueau
 Doux & amer, comme on uoit par effect:
 Que des ce iour que le iour fut parfaict,
 Et Adam faict, on ne ueit iour si beau.

Plus qu'un soleil luisoit son chef humain,
 Et retordoit la cordelle en la main,
 Qui en blancheur yuoire & neige auance.

Ainsi ie cheuz: & es retz sans repos
 Fus accueilli par semblans & propos,
 Auec plaisir, desir, & esperance.

H 3

Argument.

*Amor fra l'herbe
 una leggiadra*

Il auoit ialouſie contre quelque autre.

.113.

Sonnet. CXIII.

Amor, che n'acende Amour, lequel d'ardent zele m'enflamme,
L'cor d'ardente Faiet à mon cœur sa froide peur gouster.

Lolo

Et qui soit plus à l'ſprit faiet doubter

L'eſpoir ou peur, & le glas ou la flamme.

Il tremble au chaud, quād faiet froid, chaud le paſme.

Et en ſouſſon par ſois uient a monter:

Comment ſe peult ainſi bien exempter

De luy, un cœur de belle & ieune dame.

Or de ces maux le premier eſt le mien,

C'eſt de brusler nuit & iour: & combien

Doux eſt mon feu, penſer ne ſe ſcauroit.

Ey du ſecond, car ma gente eſtincelle

Tient tous eſgaux, & qui a haulteur telle

Voudroit uoler, ſes aſles qu'aſſeroit.

A R G V M E N T.

Le Phenix comparé & figuré en ſa Dame.

.114.

Sonnet. CXIIII.

Questa phénice Ceste Phenix de la dorée plume

De L'aurata

Forme ſans art ſur ſon col d'alabaſtre

Vn beau collier ſi cher, qu'a plus de quatre

Frappe les cœurs, & du mien faiet l'enclume.

Son naturel beau diademe allume

L'air tout au tour: dont ie ſens amour battre

Tant ſon fuſil, que ſuis preſque idolatre

Du feu

Du feu, qui mard mesmes en froide brume.

Robe de pourpre, & un bort bleu & uert
Tient son gent corps tout de rozes couuert,
O beauté seule admirable & uouuelle!

Et puis lon dict qu'il nous faudroit aller
En Arabie a uoir la Phenix telle,
Et ici pres la poumons uoir uoler.

ARGUMENT.

Exhortation à Amour à contempler sa Dame.

Sonnet. CXV.

115.

Soyons, Amour, a uoir la gloire nostre,
Haute, nouuelle, & surmontant nature:

Voyla douceur, qui pleut de sa figure,
Voyla clarté, qu'en elle le ciel monstre,

Voy de quel or & perles est ce monstre,
Qu'ailleurs n'y ha un de telle stature:

Voy qu'il rend doux, marchant sur la uerdure,
Ce uert coustant, ou ta main dure m'oultre.

L'herbette uerte, & les fleurs coulorées.
Qui soubz ce uieil chaisne sont engendrées,
Semblent prier, que ce beau pied les touche:

Et au tour mainte ou Cicindels ou mousche
L'air pur esueille, & semble estre ioyeux
Quand il se uoit sercin par si beaux yeux.

Si ti amo amor
a veder la
gloria

Sonnet. CXI.

116.

Si noble pain me repaist les espritz
Qu'a Iuppiter ie n'ay point ialousie
De son Nectar, ne de son Ambrosie,

Pasco la mente
d'un si nobil cibo

H 4

Es

Et d'autre bien quiete à Lethes le pris.

Tous ses propos sont dans mon cœur escriptz
Pour me donner tousiours plus frenaisie:

Ravy d'amours, ou donc par fantasie,
De douceur double en un coup suis espris.

Car celle uoix mesme aux cieux agreable
Tient un deuis si cher & amiable,

Que qui ne l'oyt ne le scauroit penser.

Certes ici en elle peut on uoir,
Comment le ciel beaucoup ha sceu passer
Nature & art & engin & pouuoir.

117.

Sonnet. CXVII.

*Si come eterna
Vi la è veder* Comme uoir Dieu nous est uie eternelle,
Ne plus uoulons, car plus est interdit:
Ainsi, o Dame, heureuse, assez se dict

Quand uous peut uoir ma ueue courte & fresle.

Onc ne uous ueis tant que ie uous uois belle,
Si l'œil au cœur la uerité redict.

O iour heurcux, auquel uostre œil rendit

Tout moy uaincu d'une seule estincelle.

Si dauant ge, o beau iour, tu durois,
Bien autre à Dieu ie ne demanderois.

Car s'il est uray, qu'aucuns en quelque part

Viuent d'odeur, ou de feu seul, ou d'eau,

(Qui n'ont grand gouz) seroit ce trop nouueau,
Si ie uiuois de ce seul doux regard?

118.

Sonnet. CXVIII.

*Se Virgilio
et Homero* Si mon soleil par Homere & Vergile
Eust esté ueu, comme il est de mes yeux,

De tout

De tout leur sens ilz auroient iusque es cieux
Loué luy seul entremeslans leur style.

Dont Aeneas, Vlixes & Achile
Seroient marris, & tous ces demidieux:
Et qui regit cinq fois unze ans un mieux
Si bien le monde, & un qu'Egiste exile.

Celluy qui fut fleur de uertu & d'armes
Trouue sa paire estoile en ceste fleur,
Sout en beauté, sens, honneur, ou ualeur.

Ennius l'un avec enrouillez carmes,
L'autre ie chante: & qu'aumoins mes escriptz
Elle ne tienne à mal, ou à mespris.

Sonnet. C X I X.

Quand Alexandre au tumbau arriua
D'Achilles grec iadis tant ualeureux,
En soupirant il dict: o l'homme heureux,
Quand ta uertu tel trompette trouua.

Ceste colombe estant sans pair s'en ua
Bas raisonnant en mon style amoureux:
Qu'onc plume n'eut subiest si plantureux,
Mais d'escriuain son destin la greua.

Qu'elle est bien digne & d'Orphée & d'Homere,
Et du berger, qui sa Mantouc honnore,
Que d'eulx toujours s'ust chantée & descripte.

Mais sa fortune en ce seul improspere
Luy ha donné un qui son nom adore,
Mais ce qu'en parie amoindrit son merite.

Sonnet. C X X.

L'aure celeste: esprit du Laurier uert:
Dont Apollo aux flancz fut entamé:

H 5

Et qui

. 119 .

Giunto Alexandro
a la famosa

. 120 .

L'aure Celeste
che'n quel

Et qui m'ha mis un ioug si estimé,
 Qu'ha mon chemin de liberté couuert,
 Ha dessus moy tel pouuoir & gouuert,
 Qu'auoit Meduse au more transformé:
 Ne puis secourre ores le noeud aimé,
 Qu'au paragon le cler soleil y pert.
 Je dis le las cresse des blonds cheueulx,
 Qui l'ame estraint plus doulz, que ie ne ueulx.
 Et par ha nois aultres ne uaimc ma glace,
 Que par uertu, douceur, beaulté & grace.
 Et ses beaux yeulx font que suis au uisage
 Tainct de peur blanc, & un marbrin image.

121.

Sonnet. CXXI.

L'aura soave
a C. Sol. spiega
 L'aura souefue au soleil l'or demeine
 Du beau lien, qu'amour luy mesme file:
 Et là mon cœur d'une estache subtile
 Lie à ses yeux, ou mon esprit pourmeine.
 Je n'ay mouelle es os, ne sang en ueine,
 Que tout ne tremble auprez l'ame gentile,
 Laquelle tient ma mesure, & eschandile,
 Ma vie & mort avec mon aise & peine.
 Voyant brusler à son feu mes espritz,
 Et fouldroyer le noeud, ou ie suis pris,
 Dessus le dextre & fenestre costé:
 Que puis ie faire à ce, que ne comprends?
 Offendu est l'engin de leur clarté,
 Ains oppresse, & pourtant ie me rens.

A R G V M E N T.

Icy est escripte la liberalité avecques la grace du
 donneur & recepneur.

Sonnet.

Sonnet. CXXII.

. 122 .

D'un sage amant à deux vrais interdits
 Un premier iour de May furent données
 Courtoisement deux fresches rozes nées
 Ce mesme iour, ce croy ie, en paradis.

En les donnant uſoit de ſi beaux dictz,
 Qu'ames ruraux auroit nobles tournées.
 Lors de rougeur furent faces ornées,
 Et tout ſoubdain contenance perdis.

Luy ſouſpirant & ſoubzriant diſoit:
 Tel pair d'amans n'ha point le genre humain.
 Et quand ſes motz & rozes diuiſoit,
 Se contournant il nous preſſoit la main.
 Dont ſuis depuis aise & crainctif tout iour,
 O bon uicillard, o le bien heureux iour!

*Due roze fresche
 e colte in paradis*

Sonnet. CXXIII.

. 123 .

Helas ie brusle, & on ne m'en croit point:
 Si font treſteus, hors mis ſeulement celle,
 Que ie uouldrois: bien le uoit la cruelle,
 Mais ne le croit, ou faint uoylà le poinct.

O dure foy, o beaulté qui me poingt,
 Ne uoyez uous comme amour me martelle!
 Bien ſuis ie né ſoubz eſtoile rebelle,
 Quand le uouloir n'eſt avec pitié ioinct.

Ce mien brusler, dont uous en chault ſi peu,
 Et uoz honneurs diffuſes par mon ſtyle,
 Auroient pouuoir d'en brusler plus de mille.

Qu'à mon aduis ie uois, o noble feu,
 Que quand ma langue & uoſtre douce face

*Passo, chi ardo
 et a chi ui*

Seront

seront passez, le nom tiendra leur place.

Sonnet. CXXIII.

Ame, qui vois tant de diuerses choses,
Et penfes tant, parles, lis, & escrips,
O uagues yeux, & toy, qui mes espritz
Hauljes en hault, mon cœur, & tant composes:

A quel bien autre est ce que ne proposes
Ce beau chemin auoir trouuë & pris?
Et que tu sois de ces beaux yeux esprits,
En ensuiuant la trace par les rozes?

Or ne dois tu soubz telle estoile & signe
Mesbui errer en cestuy brief uoyage,
Lequel te peut faire du haut ciel digne.

Tens donc au ciel, o mien lasé courage,
Par la nuée, en laquelle tu uins,
Suyuant ses pas & ses rayons diuins.

.125.

Sonnet. CXXV.

Dolci ire: dolci O doux desdains, doux debas, douces paix,
S' degni: e dolci Doux mal & peine, & doux pleur respandu,
pad Et doux parler, doucement entendu,

Qui d'un doux uent & doux feu me repais:

Ne plains plus ame, ains endure, & te tais,
Trem pant le doux d'amertume offendu,
Avec l'honneur, que celle t'ha rendu,
A qui ie dis, sans autre tu me plais.

Quelqu'un (peult estre) un iour de nous dira:

Vn uray amour cestuy cy martyra,

L'autre, o fortune enuieuse a mes yeux!

Que n'ai ie ueu ce beau diuin regard?

Que

Que n'ai ie esté, o mes ans ennuyeux,
Plus tost au monde? ou donc elle plus tard?

ARGUMENT.

Songeant qu'il parloit & veoit ma dame Laure
toute nue, s'esueilla.

Sonnet. CXXVI.

Quand ie uous oy parler si doucement,
Comme amour mesme enseigne à ses suppos,
Lors mon desir s'enflamme des propos,
Qui feroient uiure un mort soudainement.

Car ie uous sens dans mon entendement
Me donner plus que iamais de repos:
Quoy que mon somme est bien tousiours dispos
De s'esueiller la nuit du doux tourment.

Lors uoy ie aux uents ces beaux cheueux espars,
Et uoir me semble estinceller les dardz,
Et qui la clef de mon cœur scait garder.

Mais le plaisir tant me uient à surprendre,
Que de uouloir par mes uers faire entendre
Ce que ie uois, ne m'ose hazarder.

Sonnet. CXXVII.

De iour en iour mon poil & tainct se change,
Ne puis pourtant ma uolunté changer,
Ne du fort gluc ne me puis desbrancher
De l'arbre uert digne à toute louange.

Plus tost sera que de la mer s'estrange
Tout le poisson, pour en l'air heberger:
Plus tost du ciel on uerra desloger

Astres

. 126.

Quando ie uodo
parlar si

. 127.

Di di ior di uo
cangiando il viso

Astres & saintz, que ie n'aime cest ange.

Ie n'ay espoir d'estre hors de mes peines,
Iusques que sois sans os, chair, nerfz & ueines,
Ou qu'à pitié elle se conuertisse.

Plus tost les mers submergeront les cieux,
Qu'autre que mort, ou elle me guerisse
Du coup qu'amour me fit par ses beaulx yeux.

.128.

*Graciae ch'a
pocchi' l'ciel*

Sonnet. CXXVIII.

Graces qu'à peu le ciel large destine,
Rare uertu, & facon non humaine,
Soubz cheueulx d'or teste chenu & saine,
En humble dame une beaulté diuine,
Deliberée & facon peregrine,
Chant singulier plus doux que de Sircine,
Marcher celeste, & l'ame d'ardeur pleine,
Qui fend les rocqz, & les haultz monts enclines
Les yeulx pouuans enclumes amollir,
Et les abys de lumieres remplir
Et transmuer d'un corps en aultre l'ame:
Propos remplis de spirituelle flamme,
Et les sospirs rompus souefuement,
Telz enchanteurs font de moy changement.



.129.

*In nobil san-
gue vita humil*

Sonnet. CXXIX.

En noble sang uic paisible & sage,
En hault engin deuot & humble cœur:
Vn chenu fruiet produit de ieune fleur,
Esprit ioyeux dessoubz pensif uisage:
Le ciel ha mis tout en ce personnage,
Ou le grand Roy des cieux: & tel honneur

Y ha

Y ha logé, & tel pris, & ualeur,
Que uainc tout dire, & tout humain ouurage.

Amour s'est ioinct à son honnesteté,
Et au gay port naturelle beaulté,
Et un moyen qui parle en se taisant:

Et ne scay quoy dans ses yeulx, qui peult faire
Le iour obscur, & soubdain la nuit clere,
Le miel amer, l'ensens doux & plaisant.

Sonnet. CXXX.

Qu'on ioigne ceste avec toutes les belles,
En aucun lieu ne trouuera sa paire,
Car sa beauté des aultres uient a faire
Ce qu'un soleil des estoiles iournelles.

Amour me dict tout bas parolles telles:
Tant que uiura ceste cy pourra plaire
La vie à nous: mais puis s'en ua desplaire,
Et lors cherront mes dardz & estincelles.

Comment s'il n'eust au ciel soleil ni lune,
Ny fleurs es champs, ny en terre herbe aucune,
Ny entre humains eust raison ny propos,

Ne dans la mer y eust poisson ny eaus:
Autant ou plus seroient tous cas moins beaux,
Si ces beaulx yeulx nous fermoit Atropos.

Sonst. CXXXI.

Plus ie m'approche à l'extreme iournée,
Qui donne fin à la misere humaine,
Plus uois le temps leger, qui tout emmeine,
Et l'esperance est toute au uents tournée,
Alors ie dis à mon ame estonnée:

.130.

*Tra quanting;
Leggiadre donne*

.131.

*Quanto piu
M'auicino al*

Long

Long temps n'irons d'amour parlans : car peine
Fait deffaillir desja ceste terreine

Charge du corps, dont paix sera donnée.

Veu qu'avec luy cherra toute esperance,
Qui perdre temps nous fit si longue espace,
Et ris, & pleurs, & desdains, & souffrance.

Et lors uerrons comme autruy par fallace
Du trompeur monde, à uanites aspire,
Et comme en uain bien souuent l'on sospire.

132.

Sonnet. CXXXII.

*S'al prinai pio
risponde il*

Si au principe est la fin respondante,

La quatorze ans ne fais que sospirer:

Ny haure ou uent y ha, qui m'en exempte,

Si fort ie sens mon grand feu empirer.

Amour, qui onc d'ardeur ne se contente,

Soubs qui iamais ie n'ay peu respirer,

M'ha a moitié descreu, tant me tormente,

Par seul desir d'a ces yeux me mirer.

Ainsi ie uais faillant en telle guise,

Qu'homme uiuant, que moy, ne s'en auise,

Et qui mon cœur par son regard destruit.

Plus ne se peut dans moy l'ame tourner,

Ne scay combien elle y doit seiourner:

Mais mort s'approche, & la uie s'en fuit.

133.

Sonnet. CXXXIII.

*A moy con
Sue prome
He*

Amour cruel m'abusant par promesses

Me reconduit a la prison obscure,

Et les clefs donne a l'ennemie pure,

Qui tient mon cœur banni de ses lieffes.

Ne m'ap

Ne m'apperçoy plus tost de leurs finesses,
 Que suis surprins, or avec peine dure
 (Qui le croira encores que i'en iure?)
 De liberté i'ay trouué les adresses.

Et comme un uray prisonnier plein de peines,
 La plus grand part ie porte de mes chaines,
 Et sus mes yeux est escript mon remort.

Quand ma couleur & front tu auras ueu,
 Lors tu diras, il s'en falloît bien peu,
 A mon aduis, que cestuy ne fust mort.

A R G U M E N T.

Du zele d'amitié monstré à Petrarque par sa
 Dame Laure, quâd elle sceut qu'il estoit sus son
 partement pour Italie.

Sonnet. CXXXIII.

Puis que l'esper est trop long à uenir,
 Et que la uie en nous si peu demeure,
 M'estre aduisé uoudrois de meilleure heure,
 Pour à mon cours en poste reuenir.

Qu'encores foible & boiteux ueux tenir
 Bon d'un costé, & presque ie m'asseure:
 Mais en mon front marquée est la blesseure
 Du fier amour: bien m'en doit souuenir.

Dont uous conseille, o qui estes en uoye,
 Tournez arriere: & uous qu'amour desuoye,
 Trop chaudement ne uous y amusez.

Car si ie uis, de mille un n'en eschappe.
 Bien puissante est ma Dame: or auisez,
 Que iusque au cœur encores amour la frappe.

I Argument.

.134.

*P o i t h e m i a
 s p e m e è l u n g a*

Petrarque estant à Florence, pour trop grande affection qu'il portoit à sa Dame, redoubte s'il doit acheuer son uoyage, ou retourner en Auignon.

Sonnet. CXXXV.

135.
L'aspetto sacro
de la terra
vostre

L'aspect sacré de ce beau pais vostre
Du mal passé souuent me rend coupable,
Disant: tiens fort, que fais tu miserable?
Puis le chemin d'aller au ciel me monstre.

Mais à ce bon penser un autre ioustre,
Lequel me dict: ou suis tu variable?
S'il t'en souuient, le temps irreuocable
Passe d'aller reuoir la Dame nostre.

Moy escoutant ce que cestuy raisonne
Me refroidis, comme faict qui s'estonne
D'ouir nouveau tel, qu'il en pert la uoix.

Puis le premier reuient, dont ie demeure
Voir qui uaincra: que iusques à ceste heure
Ont combatu, voire plus d'une fois.

Sonnet. CXXXVI.

136.
L'asso ben so
che dolore se

Las ie scay bien quel ennuyeux souci
Celle nous faict, qui à nul ne pardonne,
Et qui iamais la vie n'abandonne,
Que n'ait rauy l'homme & rendu transi.

Au long languir ie uois peu de merci,
Et dans le cœur le dernier iour m'estonne,
Amour pourtant ne me desempisonne:
Ains de mes yeux ueut son tribut aussi.

Et

Et scay comment les iours , heures , momentz
 Portent les ans , uoylà beaux pensemens:
 Mais plus grand force y uient à dominer.

Sept & sept ans contre raison uescu
 Ha l'appetit : mais il sera vaincu,
 Si l'ame peut quelquesfois deuiner.

ARGUMENT.

Estant sur mer à son retour de Romme pense
 à ses amours.

Sonnet. CXXXVII.

Je scauois bien que conseil de nature
 Encontre toy , Amour, guerre ne uaut:
 Tant i'ay trouué ta promesse en deffaut,
 Tant i'ay prouué l'artillerie dure.

Mais m'esbahis que i'ay nouvelle cure
 (Dire le puis comme un qui ne s'en chaut)
 Qu'estant sur mer, & uoyant la uerdure
 De l'Elbe, & Gile, & du Thoſcan coustant,

I'allois fuyant tes mains assez fasché
 Duciel troublé d'eau, & des uents legers:
 Et cuidant estre incogneu & caché,

Voicy uenir un de tes messagers,
 Je ne scay d'ou : mais il me fit entendre,
 Qu'à son destin l'homme ne doit contendre.

ARGUMENT.

Respond petrarque aux reproches à luy faiçtes
 par aucunes Damoyſelles à Parme, à son retour
 de Romme.

1 2 Sonnet.

.137.

*Ben segenio
 Che natural*

Sonnet. CXXXVIII.

*Suggendo la
Prigione,*

Cuidant fuir les prisons, ou amour
Feit si long temps de moy à son plaisir,
Vous ne croiriez, Dames, le desplaisir,
Que j'auois d'estre en liberal seiour.

Mon cœur disoit, qu'il ne scauroit un iour
Viure sans elle, puis me uenoit saisir
Ce traistre amour, si masqué à loisir,
Qu'à un plus fin auroit bien faict le tour.

Dont sousspirant ie disois tout à part:
Helas plus doux m'estoit d'estre lié,
Que maintenant n'est l'aller deslié.

Las moy chetif, qui sceuz mon mal trop tard!
Quel regret ay ie ores quand ie nettoye
L'erreur, duquel enueloppé i'estoye?

A R G V M E N T.

Passant la mer Thyrrene à son retour de Rome
veit en vne Isle vn Laurier, lequel voulut
voir à la contemplation de sa Dame.

Sonnet. CXXXIX.

*139.
Del mar
Thirreno*

Ie ueis l'autr'hier sur la senestre riue
De mer Thyrrene, ou le uent combat l'onde,
Vn tige uerd de l'arbre pur & monde,
Pour qui conuient que tant de uers i'escriue.

Amour qui m'ard, & sans cesser m'estriue,
Du souuenir de la perruque blonde,
Tost m'y poulsa: dont en eau peu profonde
Ie mis le pied soubz l'herbe fresche & uiue.

I'eus de moymesme en ce champestre honte,

Qui

Qui pour bien peu les gentilz cœurs surmonte,
Dont deuis rouge, & si tout seul i'estois.

Fus aise aumoins, que lors mes piedz receussent
Le sort des yeux: mais qu'aussi les yeux eussent
Pour s'essuyer un Auril plus courtois.

ARGUMENT.

Est fâché sans espoir de plus voir sa Dame.

Sonnet. CXL.

Amour, fortune, & l'ame inententive
A ce que voit, & au passé attente,
Me penent tant, qu'une enuie evidente
Le porte à ceux, qui sont sur l'autre rive.

Amour me presse, & fortune me priue
De tout confort, dont mon ame innocente
Gemit & pleure, & ainsi la dolente
Faut que tousiours preste à combatre uiue.

Or n'ay ie espoir de reuoir mes beaux iours:
Mais ay changé de mal en pis la chance,
Et presque faict la moitié de mon cours.

Las & ie uois ma totale esperance
Choir de mes mains, qui la tenant se trompent,
Et mes pensers par le milieu se rompent.

ARGUMENT.

Du souuenir de sa Dame en Italie.

Sonnet. CXLI.

Quand le beau temps ie viens à estimer,
Et le logis, ou fus pers sur la porte,

I 3

Auec

. 140 .

*Amor fortuna
& la mia menta*

. 141 .

*Quando mi
vien' manzi*

Avec le ioug qu'amour me mist de sorte,
Que l'aigre doux, & le doux m'est amer.

Soubdain ie sens mon cœur reentamer
Par celle là, que nuit & iour ie porte
Dedans mon sein, qui tant me reconforte,
Que ie la puis mon seul confort nommer.

Ce uif Soleil, qui seul reluist à moy,
Me donne autant loing comme pres d'es moy,
Tost comme tard, tousiours dans moy demeure,
Voire si cler, qu'il me brusle & tormente:
Dont la memoire encor ferme & recente
Me ua monstrant le nœud, le lieu, & l'heure.

.142.

Sonnet. CXLII.

Parmi, que l' Metz moy ou est le Soleil trop ardent,
Sol parde i Ou, ou de froid nul ne peut soulager.
fiori Metz moy ou est son char doux & leger,
Ou, ou se lieue, ou de là l'Occident.

Metz moy berger, ou Prince, ou President,
En bon pays, ou qu'on n'ose heberger,
Ou ieune, ou uieil, ou metz moy à songer,
Ou à ueiller, en lieu plat ou pendent.

Metz moy au ciel, aux abys, ou en terre,
En haut coustant, en uallée ou maretz,
Ou uif, ou mort, ou en paix, ou en guerre,

Cler, ou obscur: tousiours tel uous m'aurez
Comme ay esté, comme ay uescu uiuray,
Et mes souspirs ia trillustres sujuray.

.143.

Sonnet. CXLIII.

Non veais, Las ie ne scay le moyen d'eschapper
oue S'ampar mi

Des longs

possa

Des long travaux, que ces beaux yeux me font:
Dont i'ay grand peur du cœur, qui se morfond,
Qu'es mains de mort ne se laisse attrapper.

Fuir uoudrois plus fort qu'à galloper:
Mais les rayons y sont si tres profond,
Qu'ores mon cœur dauantage se fond,
Que des quinze ans, qu'il se laissa frapper.

La belle image y est si uue & saine,
Que ne me scay tourner aucune part,
Ou sa semblance & beauté ie ne uoye:

Voilà comment un seul Laurier uerdoye
Autant qu'un grand bocage, ou a ec art
Mon ennemy par dedans me pourmeine.

A R G U M E N T.

Pense à la Dame, tant absente comme presente.

Sonnet. CXLIIII.

En ce beau tainct, que ie crie & desire,
Mes yeux estoient arrestez & entens,
Quand il me diët, que fais tu, & qu'attens?
Puis me tendit sa main, dont ie souspire.

Mon cœur deuint comme est au feu la cire,
Et de bien faire à l'ensuyure pretens:
Car son uray feu mes espritz rend contents,
Veu que penser ne leur faiët chose pire.

Lors mon penser privé de toute grace,
Fors qu'y songeant, se faisoit faire place,
Quoy que son bien sans elle est imparfect.

L'ame entre l'une & l'autre gloire estoit,
Et du plaisir n'eust sceu dire en effect.

144.
In quel bel
uis, ch'i sospire

Quelle douceur celeste elle sentoit.

Sonnet. CXLV

145.
 Viruo fauille
 Vscian de duo
 bér lumi

Viue clarté sourdoit des deux lumieres,
 En fouldroyant uers moy si doucement,
 Et souffpirant du cœur si tendrement,
 Que de douceur en sourdoient deux riuieres.

Je me consume au record des manieres,
 Quand ie repense à ce iour, & comment
 Ia deffailloit mon poure entendement,
 Au uariet des graces singulieres.

Mon ame en peine & en douceur confite
 (O grand pouuoir de coustume prescripte!)
 Au double bien tant se uint à donner,

Qu'au seul gouster d'incertaine semblance,
 Tremblant de peur meslée d'esperance,
 Presque entre deux fut de m'abandonner.

Sonnet. CXLVI.

146.
 O do la. Sguardi
 o parole te

O doulz regardz, o parler sage & fort,
 Quand sera il que uous reuoye & oye?
 O blondz cheueulx de beaulté la montioye,
 Par qui amour me lie & meine à mort.

O yeux donnez à moy pour aigre sort,
 Pour me pener sans onc en auoir ioye.

O uain abus, qui un pen, m'enuoye,
 Ou il n'y ha que travail sans confort.

Quand quelque fois i'ay de deux beaux yeulx,
 Qui sont ma uie & repos gracieux,
 Vn faulx plaisir avec douceur honneste:
 Soudain fortune avec uoiles besongne,

Ou uient

Ou vient en poste, & de mon bien meslongne,
Tant à mes maulx nuit & iour elle est preste.

ARGUMENT.

Se souuient du lieu en Auignon, ou veoit sou-
uent ma dame Laure aux fenestres.

Sonnet. CXLVII.

Celle fenestre, ou se voit un soleil,
Quand il luy plaist, & un autre uers nonne,
Et celle là ou es petis iours sonne
La forte bise au temps froid & uermeil:
Et le rocher, ou l'esprit non pareil
En esté pense, & à soy seul raisonne,
Et tous les lieux, ou sa noble personne
Marche par là, ou qu'elle iecte l'œil:
Et les fiers pas, qui font les miens pesans,
Et la saison uerte, qui tous les ans
Faiçt refreschir mes soucis amoureux,
Et les propos de hault entendement,
Qui dans mon cœur sont fichez hautement,
Font mes espritz de plaindre desireux.

Sonnet, CXLVIII.

Depuis le coup seize ans sont en arriere,
Et ie passe oultre au dernier tant que puis,
Et m'est aduis que seulement ie suis
Des hier suyuant l'amoureuse banniere.
L'amer m'est doux, & humble chose fiere,
Le uire grief, & fortune poursuis
De se haster, car uouldrois uoir essuis,

I s Et

147.
Quella fenestra
oue l'un sol

148.
Rimansi a
dietro is sesto

Et mortz mes yeulx plus tost que ma lumiere.

Or suis ie ici, & ailleurs uouldrois estre:

Plus ie ne ueulx, & plus uouldrois uouloir:

Ce que ie puis ie fais, plus ne pouuant.

De uieux desirs nouveaulx pleurs font cognoistre,

Que mille tours n'ont ia tant sceu ualoir,

Qu'ilz m'ayent bougé d'ou i'estois parauant.

.149.

Sonnet. CXLIX.

Passer mai solitaire Passereau n'est sur tect, arbre, ou muraille

En a l'ouïe Si solitaire, ou fere en aucun bois,

fecto

Comme ie suis, quand mon soleil ne uois:

Car aultre obiect n'ont mes yeulx, dont leur chaille.

Pleur m'est plaisir, repos quand ie travaille,

Le rire dueil le chanter triste uoix,

Le pain poison, l'air serain noire poix,

Et le liect m'est un dur camp de bataille.

Certes, le somme est bien, comme l'on dict,

Parent de mort, ueu qu'au cœur interdict

Ce doulx penser, par qui uiuant demeure.

O beau pays, le seul heureux du monde,

O champs fleuris, ou tout plaisir abonde,

Vous possédez mon bien, & ie le pleure.

.150.

Sonnet. CL.

Ores se taist le ciel, & tout le monde,

Feres, oiseaulx le doulx sommeil refreine,

Ores la nuict son uouté char pourmeine,

Et dans son liect se dort la mer sans onde.

Mais plus en moy ores tout dueil abonde,

Et en esprit ie uoy ma souueraine,

De tous

*Il ory che l'
ciel e la terra
e l'vento tace*

De tous ennuis est ma pensée pleine,
S'il n'est quand elle en la belle se fonde.

Ainsi l'amer vient de la source mesme,
Que faict le doux, & par mesme raison
Tout d'une main i'ay playe & guerison.

Et en souffrant tousiours martire extreme,
Le meurs le iour & renais mille fois,
Quand si loingtain de mon bien ie me uois.

A R G V M E N T.

Plaintes d'amy absenté de sa dame.

Chant. XIII.

Si foible est le fil, ou s'attache
Ma vie de ducil assortie,
Que si secours on ne luy lasche,
En brief la uerray subuertie:
Pource que des la despartie,
Que feis de mon bien amiable,
Espoir de mort l'ha garentie,
Et iusque icy m'ha faict durable,
En me disant: quoy que malheur te priue
De ce regard & diuine semblance,
Poure ame triste, aumoins maintiens toy uiue.
Car que scais tu si le beau temps s'auance,
Et si es iours reuiendras de plaiſance?
Ou si le bien perdu onc se rachepte?
Vn temps mon cœur soubtint telle esperance.
Or vient faillant, & trop ie m'y arreste.

Le temps & les heures soudaines
Passent si tost en ce uoyage,

~~139~~
14
Si e debile
fillo, a cui
s'attiene

Que

Que loisir n'ay à males peines
 De penser au mortel passage.
 Soudain que le soleil l'ombrage
 Dechasse au matin d'une bande,
 Vers de l'autre Orison la plage
 Son char & ses rayons il mande.
 Las ie connois noz uies si tres briefues,
 Tant de malheurs, qui aux humains suruiennent,
 Langueur, travail, & tant de peines griefues,
 Que quand telz maulx en memoire me uiennent,
 Et d'estre absent des beaux yeulx, qui se tiennent
 Si loing de moy: & n'y pouuant tost estre,
 Tous les confors à neant me reuiennent:
 Ne scay si plus pourray uiure en tel estre.

Tout lieu m'attriste, ou ie ne uoie
 Celle face, qui ha ouurée,
 Tant qu'à dieu pleut, toute ma ioye,
 Et du cœur la clef recouurée.
 Allant, tournant, par toute entrée,
 Aultre qu'elle ie ne desire,
 Des le despart rien ne m'aggrée,
 De tous maulx mon exil est pire.
 Las quelles eaux? quelz montz? & qu'ilz me faschent?
 Quelle grand mer? quelle grosse ruiere,
 Et quelz malheurs ces deuz beaux yeuz me cachent?
 Que tout ainsi, qu'en dorée lumiere
 Du cley midy, i'ay tenebres derriere,
 A fin que plus ma peine soit facheuse.
 Et combien d'heur eut ma vie premiere,
 Ores m'enseigne ceste tant ennuieuse.
 Si en parlant se renouuelle

De

De plus en plus l'ardente flamme,
 Qui nasquit cellui iour qu'à elle
 Laissey à bande ma poure ame:
 Et si long oubli desenflamme
 L'ardeur, ne suis ie pas mal sage
 Traicter ce qui mon cœur entame?
 Pourquoi ne me tais comme image?
 Aucun cristal, ou resplendissant uoarre
 Onc la couleur, qu'ilz ont deffoubs cachée
 Ne font si bien dehors paroïr & plaire:
 Qu'assez plus cler l'ame triste & fâchée
 Ne monstre au doigt le feu qui l'ha touchée,
 Et la douleur des yeulx, & leur mal aise,
 Lesquelz ayans à pleurs bride laschée,
 Cherchent au fort qui un peu les appaise.
 Estrange plaisir que l'on trouue
 Aux humains d'aimer celle chose,
 Qui plus quantité & esprouue
 De souffirs ait en soy enclose.
 Or suis ie tel, dire ie l'ose:
 Car il semble bien que i'essaye
 Faire que pleur mes yeulx arrose,
 Comme dueil mon cœur & sa playe.
 Et pourautant qu'en tel cas m'entremesle
 Le doux parler de ma seule esperance:
 Ne chose aucune est, qui si uif comme elle
 Me touche au cœur, ou m'y donne nuisance:
 Là souuent rentre & cours, dont abondance
 De dueil uient plus, & soient mes deux lumieres
 Punies ore, attendu qu'à l'aisance
 Furent d'amour mes deux guides premieres.

Les cheueulx d'or, qui deuroient faire
 Le soleil aller plein d'enuie:
 Le regard serein de bonnaire,
 Ou les dardz d'amour font ma vie
 Viure tousiours avec enuie
 D'ouir les parolles decentes,
 Qui ont mon aisance rauie,
 Et qu'un temps i'escoutois presentes:
 Tout est perdu. & miculx toute autre offense
 Dois pardonner, que l'estre à moy tollue:
 Celle benigne angelique clemence,
 Et ce salut qui rempli de ualue
 Auoit ma vie à bon port reuolue:
 Qu'onques depuis ie n'eus espoir d'ouir
 Aucune uoix si diuine & esleue,
 Pour seulement ma vie resiouir.

Et pour plus ioyeusement plaindre:
 Helas ces mains blanches, subtiles,
 De qui la uertu est à craindre:
 Ces beaulx bras & facons gentiles,
 Les doux desdains, plaisirs hostiles,
 Et la poitrine ieune & belle
 Me cachent ces meschans lieux uiles,
 Tour d'engin haulte & immortelle.
 Et ie ne scay si auant que ie meure
 Puis esperer de reuoir sa noblesse:
 Car mon desir s'eslieue d'heure en heure,
 Puis tout soubdain, comme peu ferme, cesse:
 Et en tombant me dict, que ma maistresse
 Onc ne uerray, & c'est pour abbreger:
 Dedans qui loge honneur bien & liesse,

Et ou

Et ou ie prie un iour pouuoir loger.
 Si uois, Chanson, celle face diuine,
 Quoy que i'en suis indigne,
 Ie croy qu'à toy tendra celle main belle,
 Dont t'eus playe mortelle:
 La touche pas: mais avec sage mine
 Bas uers ses piedz t'encline,
 En luy disant, que bien tost deuers elle
 Ou uif ou mort sera son serf fidele.

Sonnet. CLI.

Dix & sept ans le ciel ha contourné
 Des que ie brusle & n'eus onc refrigeré:
 Mais quand ie pense à mon mal & misere,
 Ie sens mon feu d'un glas enuironné.

On dict bien uray, que plustost est tourné
 Poil que coustume, & pour estre improspere,
 Ou uieil, un cœur n'est pourtant moins sincere:
 Mais de ce uoir nul fruiet nous est donné.

Helas mon Dieu quand uerray ie le iour,
 Qu'en sortant hors de ce fascheux seiour,
 Ie puisse uiure au pais de ma dame?

Quand fera il, que ie passe mes ans
 Pres du doux air de ces beaulx yeux luisans,
 En nourrissant du seul regard mon ame?

A R G V M E N T.

Les contéplatiōs du seruiteur absent de sa dame,

Chant. XV.

Dresser conuient mes parolles doulentes,
 Qui de mon cœur transi sont consequentes,

Vers

151.
 Di ces set anni
 ha gia riuolto
 15.
 in quella
 parte, dou
 amor mi spiro
 na

Vers celle part qu'amour les fait uenir.
 Mais par quel bout doy ie ordir ou fuir?
 Amour cruel, qui en parle avec moy,
 Trop confus dicte, & me laisse en esmoy.
 Au fort ainsi que ie trouue en l'histoire,
 Qu'il ha escript dans mon cueur, c'est notoire:
 Car i'en ay fait & fais souuent discours.
 Puis qu'en parlant donques on ha secours
 Encontre ennuy, ie dis, qu'ou que ie soye,
 Et que bien mille, ou plus de gens ie uoye,
 Ie ne uoy rien en mon entendement,
 Que ma maistresse & ses yeux seulement.

Puis qu'ainsi est que ma malle aduventure,
 Faulse, ennuyeuse, inexorable, & dure,
 Si esloigné de la belle me tient,
 Du souuenir amour seul me maintient.
 Dont quand ie uois uenir la robbe uerte,
 De qui la terre en ieunesse est couuerte,
 Il m'est aduis de uoir ma fleur d'eslite
 Sur son prim temps quand elle estoit petite.
 Puis au grand chaud de l'esté ie m'auise,
 Que ce temps là semble la flamme exquisite,
 Par qui amour dans noz cœurs scait regner.
 Mais puis apres quand ie uois esloigner
 Phebus de nous rendant nostre iour moindre,
 Lors ie la uois à ses parfectz iours ioindre.

Sur la saison que l'an pert sa rigueur,
 Et que les doux Astres prennent uigueur,
 Si fleur en terre, ou en branche rameau
 Ie uois sortir, me semble estre ce beau,
 Duquel amour armé un iour estoit,

Quand

Quand dans son sein ma maistresse portoit
 Vn uert bouquet de fleurs & uiolettes:
 Dont par ses mains iolies & tendrettes
 Sceurent si bien ma liberté troubler,
 Que tout souci autre me font sembler
 Vil, & sans fruit: tant que ie doute fort,
 Que son oeil humble avec son diuin port,
 Seront tousiours, comme ilz sont, la certaine
 Occasion & repos de ma peine.

Quand de loingtain ie uois Phebus s'estendre
 Par les coustauz dessus la neige tendre,
 Lors comme neige au soleil ie deuiens,
 Et du beau tainct plus qu'humain me souuiens,
 Qui estant loing me resout en liqueur,
 Et de pres uaine, ains ard mon poure cœur.
 Qu'entre ce blanc & la couleur dorée
 Ie ne scay quoy tient mon ame essorée:
 Dont m'est aduis qu'oncques ne fut mortel,
 Qui comme moy peult sentir un bien tel.
 Ne l'esté change, & moins l'hier estainct
 L'ardent desir, duquel amour m'attainct.
 Et quand la uois soupirer ou soubzrire,
 Soit faincte ou non, i'en quite la part pire.
 Ie ne ueis onc de nuict quand il ha pleu
 Comète errant uaguer par le ciel bleu,
 Ne flamboyer sur le glas la rozée,
 Que ne semblast estre à moy proposée
 La grand beauté de ce uisage, & l'ombre
 D'un uoile pur, qui souuent m'est encombre.
 Et comme alors ie uoy le ciel uouté
 Estinceller: ainsi faiçt sa clarté,

K Sur qui

Sur qui iamais ie ne fais que resuer.
 Puis quand ie uois le Soleil se leuer,
 Il m'est aduis uoir ma Dame approcher.
 Mais sur le soir, quand il s'en ua coucher,
 Laisant le rond, d'ou despart, tenebreux,
 Lors tous les lieux me ressemblent scabreux.

Si ie ueis onc avecques blanches rozes
 Vermeilles estre en coupe d'or encloses,
 De uierges mains tout à l'heure cueillies,
 Je cuiday uoir trois graces accueillies
 En ce beau chef, qui uainc toutes merueilles,
 Le feu ornant ses iouettes vermeilles,
 Et le poil d'or sur ce beau col pendant
 Au paragon moins blanc le lait rendant.
 Puis s'il aduient que quelques doux orages
 Facent mouuoir par uerdoyantes plages
 Les blanches fleurs & iaunes, tout à coup
 Il me souuient du lieu, ou i'eus le coup
 Le premier iour, qu'aux uents ie ueis espar
 Les cheueux d'or, dont soudain ie fus ars.

Quand i'entreprins fantasies nouvelles
 D'ainsi louer la fleur des autres belles
 En si brief dire, & que parler i'osay
 De ses uertus: ie croy que ie pensay
 Toutes les caus dedans mon poing bouter,
 Ou tout de reng les estoiles compter.
 Car elle en est tant & si bien garnie,
 Que ma pensée y est tousiours unie.
 Et si ie ueux par terre ou mer fuir,
 Il m'est aduis en tous lieux de l'ouir,
 Et mon aller retient par toute sente.

Ainsi

Ainsi ie l'ay, quoy que soit loing, presente,
 Mais non ainsi qu'il la faudroit auoir:
 Ie ne uois autre, & autre ne ueux uoir.

Tu scals, Chanſon, que ta froide eloquence
 N'est rien au pris de ce que mon cœur pense,
 Qu'amour m'en faiçt ſouuenir nuit & iour:
 Auſi ie n'ay au monde autre ſeiour,
 Que ce penſer contre ma longue guerre,
 Tant que le dueil m'auroit ia mis ſoubz terre,
 De ce que ſuis d'elle eſloigné ſi fort:
 Mais par cecy i'ay trefues de la mort.

Sonnet. CLII.

Touſiours cherché i'ay uie ſolitaire,
 Comme les eaus, & les champs ſcauent bien,
 Pour mieux fuir le dangereux lien,
 Qui faiçt noz pas du uray chemin distraire.
 Si i'euffe peu ma uolonté parfaire,
 I'aurois quidé ce Thoſcan pays mien
 Pour habiter Sorgue, & Dieu ſcait combien
 On m'eufft peu uoir des rithmes & chantz faire.
 Mais la fortune ennemie à tous droictz
 Touſiours me pouſſe en part, ou ne uoudrois:
 Dont d'eſtre abſent ie ſuis en en grand eſmoy.
 Ores eſt elle en mon eſprit benigne
 Pour ceſte fois, qui trop n'en eſt indigne,
 Comme ſcait bien amour, & elle & moy.

A R G V M E N T.

Deliberé retourner en Auignon eſcript ce Sonnet au Seigneur Eſtienne Colonne.

K 2 Sonnet.

.152.

*Cercatoko
 Sempre ſoli
 taria ita,*

Sonnet. CLIII.

*Signor mio
Caro ogni
sentimento*

Tout mon penser deuotement me tire
A uous reuoir, cher Seigneur, qui present
M'estes tousiours, mais la fortune absent
Me tient de uous. Or que peut faire pire?

Puis que le doux desir, qu'amour m'inspire,
Me meinc à mort, qu'autre mon cœur ne sent,
Et ueu que suis de ma deesse exempt,

Ou que ie sois nuit & iour ie sousspire,
Amour de Dame & charité de Prince
Sont l'aiguillon, qui mon cœur brusle & pince,
Tous deux gentilz sur tous humains estans.

Vne Colonne & un Laurier portez
I'ay dans mon sein, cestuy dix & huit ans,
Quinze celui, qu'onc n'en seront ostez.

Sonnet. CLIIII.

*.154:
Laura gentil;
che raso rena
i poign*

Le gentil uent, qui ces champs rassereine,
En esueillant fleurettes par les bois,
Faict que ma Laure & l'air ie recognois,
Dont me conuient suyuir trauail & peine.

Ie suis mon nid pour retrouver l'haleine,
De qui mon cœur en brief nourrir ie dois.
O qu'il fera beau temps, si tost ie uois
Mon cher Soleil & sa face sercine!

En qui ie sens tant de douceur nouvelle,
Qu'amour tousiours me reconduit uers elle,
Puis m'esblouit tant, qu'oster ne m'en puis.

Car pour ce faire il me faudroit des asles.
Mais ueux mourir plustost pour graces telles,

Dont

Dont de pres i'ardz, & de loing transi suis.

ARGUMENT.

Soubdain qu'il fut arriué en Auignon visita
sa Dame.

Madrigal. VI.

De iour en iour me semble estre moins duré
L'angelique figure,
Et l'air du doux soubris:
Dont les beaux yeux, par lesquelz ie fus pris,
Font que mon mal si angoisseux ne dure:
Lequel uenoit par douleur d'un mespris
Iadis tenant ma uie en desespoir:
Mais ores mon espoir
En m'approchant de mon bien se soubtient,
Et pour mon cœur soulager semble au uoir,
Qu'amour m'y ayde, & ma raison maintient.
Ce non obstant bon tient
Toujours ma guerre, & encore imparfaict
Est mon desir: car tout dict & tout faict.
Plus nous sentons aiguiser l'esperance,
Plus croist le feu tendant à iouissance.

Sonnet. CLV.

Souuent amour ce doux penser m'enuoyé,
Qui de nous deux est le uieil secretaire,
Qui me conforte, & dict, qu'à mon affaire
Il prouoira, & que preste est ma ioye.
Mais par ma foy ne scay si ie le croye,
Que bien souuent il ment pour me complaire:
Dont suis suspens, & ne scay plus que faire,

K 3 Si dois

~~154~~
Di tempo in
tempo mi si fa
men dura

.155.f.

amor mi manda
quel dolce pensa
ero

Si dois laisser ou poursuyure la uoye.

Au fort ie passe, & quand bien ie me mire
Dans mon miroir, ie uois bien que ie tire
Vers la saison contraire à luy & moy.

Mais suis ie uieil? aille comme il uoudra,
Que ia pourtant mon cœur ne defaudra,
Bien est il uray que c'est un grand esmoy.

A R G V M E N T.

Ayant souuenance d'auoir veue sa Dame, est ra-
uy en son esprit.

.155.

Sonnet. CLVI.

*Pien d'un vago
fensier; che
mi disui a* Plein d'un penser, qui de tous me desuoye,
Et fait que seul à par moy ie demeure,
Ie me desrobbe à mes sens d'heure en heure
Celle cherchant, que fuir ie deuroye.

Et ie la uoy passer en si grand ioye,
Que l'ame tremble, & pour uoler s'asseur,
Tant elle sent son esperance meure,
Tant des sousspirs à mon Soleil i'enuoye.

Si ie ne faux, ie uoy bien d'amitié
Quelques rayons dans ses yeux: mais pitié?
Qu'ilz uont croissant de mon cœur le torment.

Lors ie m'auise, & mon ame retire
Pour luy parler: mais r'ay tant à luy dire,
Qu'accommoder ie ne scey bonnement.

.157.

Sonnet. CLVII.

*Qui volte già
dal vol Sembra
te* Desia souuent par un semblant humain
Force d'amour m'ha donné hardiesse,

D'homme

D'honnestement assaillir ma maistresse,
 Avec propos, tant que puis, humble & sain.
 Mais quand suis là ie m'en essaye en uain,
 Considerant que gist en sa noblesse
 Ma vie & mort, tout mon bien & liesse,
 Et qu'ha mon ame, & mon cœur dans sa main;
 Lors la parolle est à moy defendue,
 Que soit au moins des autres entendue,
 Encor amour faict que m'entens bien peu.
 Dont ie cognois qu'une amitié trop grande
 Lie la langue, & es espritz commande:
 Et qui bien parle est en bien petit feu.

A R G V M E N T.

Petrarque estant sur la roche de Dons à con-
 templer ma Dame Laure, se plainct de la nuit
 qui approchoit.

Sonnet. CLVIII.

Voy, o Phebus, ta premiere estincelle,
 Et mienne apres, demeurer en seiour,
 Qui sans pareille est & sera toutiour,
 Depuis qu'Adam fit la vie mortelle.
 Arreste un peu, Phebus, pour uoir la belle,
 Je t'en supply: mais icy tout au tour
 Laisse l'ombrage, & emportes le iour,
 Et en fuyant tu priues mes yeux d'elle.
 L'ombre, qui chet de celuy bas coustant,
 Là ou tresluit le feu ore assez haut,
 D'un grand Laurier, qui fut petite uerge,
 Croist ce pendant, & oste de mes yeux

K 4 Le douze

158.
 alma sol quella
 fronde, ch'io
 sola amo

Le doux regard du beau lieu gracieux,
Ou mon las cœur avec sa dame heberge.

A R G V M E N T.

La cause pourquoy Petrarque aime le iour,
& ha la nuict en haine

Sonnet. CLIX.

*.159.
La sera desias,
o diav laurova* Vn amoureux bien aise & iouissant
Aime le soir & ha l'Aurore en haine:
Mais au rebours le soir double ma peine,
Et le matin pour moy est plus duisant.
Lors deux soleils ouurent le ciel luisant,
Et l'un tous deux par souuenir m'ameine:
Car sont esgaulx en clarté souveraine,
Lors terre & ciel uont d'amours deuisant.
Dont ce rameau plein de uertu diuine
Dedans mon cœur ha prins telle racine,
Que pour luy i'ayme autruy plus que moymesme.
Ainsi le temps cause en moy double effect:
Car i'ay raison d'aimer qui bien me fait,
Et ce fuir, dont i'ay martyre extreme.

Sonnet. CLX.

*.150.
Il cantav
musos e l
piangox* Le nouveau chant & plaindre des oiseaux
Faiçt au matin retentir la uallée,
Avec le bruit de la clere eau gelée
Coulante au long des cristalins ruisseaux.
Celle qui ha d'or fin ses cheueulx beaulx,
Son teinct de neige, & de qui n'est meslée
L'ame de mal, tond la teste haslée

De son

De son uieillard aux poils gris & rousseaux.
 Lors ie me prens à saluer l'Aurore,
 Et un soleil, & l'autre, qui encore
 M'esueille au fon de ses balz amoureux.
 Ie les ay ueus souuent leuer tous deux
 En mesme poinct: dont celuy faict fuir
 L'aube, & cestuy faict luy euanouir.

ARGUMENT.

Ma dame Laure absentée de Petrarque par Ialousie d'un sien oncle.

Sonnet. CLXI.

Le uent serene esmeu des cleres ondes,
 Qui murmurant refreschit le uisage,
 Ressouvenir me faict de celle image,
 Qui par amour me fit playes profondes.
 Et m'est aduis ueoir ses graces facondes,
 Qu'on m'ha caché, ne scay par quel outrage,
 Et le doux air du diuin personnage,
 Qui treses faict plus que d'or fourbi blondes:
 Que quelque fois les lioit doucement,
 Et rallioit si tresliollement,
 Qu'en y pensant sens mon ame trembler.
 Et puis le temps leur donna force telle,
 Qu'amour lia mon cœur à sa cordelle,
 Dont seule mort m'en peut desassembler.

151.
 L'aura Serena
 che fra verdi
 fronde

ARGUMENT.

Rencōtrāt Petrarq; quelques damoyelles à l'esbat
 sans madame Laure, les interrogea ou elle estoit,

veu qu' autres fois tousiours souloit estre avecques elles.

.162.

*Quiete e pense
e accompagnate* Dames d'honneur, seules, accompagnées,
Qui devisez en allant par icy,

Ou est ma vie, ou est ma mort aussi,
Sans qui vous uois aises & estonnées?

Aises pour uray sommes d'en estre ornées,
Tristes d'autant qu'on la nous oste ainsi
Par ialousie ou enuieux soucy,
Dont nous semblons sans elle infortunées.

Mais qui pourroit mettre frein, ou loy dire
Aux amoureux: nully, quant est à l'ame,
Ce qu' au corps faict souuent rudesse ou ire.

Mais croy, amy, qu' au front se lit la flamme,
Quand au cœur touche: or ton bien gracieux
Auons laissé presque arrouzant ses yeulx.

.163.

*Quando' l' sol
bagna in mar
laurato caro*

Sonnet. CLXIII.

Quand le soleil cache son char doré,
Et tainct le ciel, & mon esprit de brunc,
Arres ie prens de l'air & de la lune,
D'estre ce soir tout triste & deploré.

Puis racompter mon mal de mesure
Ie cuide à tel, qui n'en ha cure aucune,
Et à la belle, à amour, à fortune
Desia cent fois ie me suis rencuré.

Que pour moy n'est qu'estion de seiour,
Tout n'est que pleurs iusque à l'aube du iour,
Qui dessus moy monstre sa force & gloire.

Car uient l'aurore, & blanchit la nuit noire,

Puis

Puis le soleil transperse & ard mon cœur,
Et seul il peut adoucir ma langueur.

A R G V M E N T.

Ceste chanson ha esté faiçte au cler de la lune, et
enuoyée de Vaucluse en Auignon.

Chant. XVI.

La mer n'ha point dedans ses haultes ondes
Tant d'animaulx, ne par dessus la lune
Voit tant passer d'astres aucune nuit,
Ny tant d'oyseaulx hebergent par les bois,
Ny tant de fleurs eut onques pré ne plage,
Que mon cœur ha d'ennuis un chacun soir.

De iour en iour i'attens le dernier soir,
Qui de mes yeulx ferme les tristes ondes,
En me laissant dormir en quelque plage:
Car onc mortel n'endura soubz la lune
Autant que moy, tesmeins en sont les bois,
Dans qui tout seul ie uague iour & nuit:

Je n'eus iamais une tranquille nuit:
Mais soupiray de puis matin & soir,
Quamour me fit un citoien des bois.
Quand i'auray paix, la mer sera sans ondes,
Et au soleil donra clarté la lune,
Et fleurs d'Auril mourront par toute plage.

Je me consume allant de plage en plage.
De iour pensif, plorant toute la nuit,
Suis sans repos comme est la belle lune:
Et tout soudain que vois venir le soir,
Souspirs du cœur, des yeux fais si grands ondes,

Qu'arrozent

.16.

Non ha
tant animal
il mar fra
londe

Qu'arrozent champs, & font crosler les bois.

Je hais la uille, & aime mieux les bois:
Car quand ie suis en ceste doulce plage,
Vais deschargeant avec le bruit des ondes
Mes griefz trauaulx dessoubz la coye nuict,
Et quand est iour ie n'attens que le soir,
Que le soleil donne place à la lune.

Las fusse ie ore au uague de la lune
Bien endormy dedans quelques uerts bois:
Et celle là, qui faiçt uenir le soir
Trop tost pour moy, uint seule en celle plage
Aueques moy demeurer une nuict,
Et le iour fust tout temps delà les ondes.

Sur ondes faicte, aux rayons de la lune,
Et de nuict née, o Chanson, dans les bois,
Verras demain tres riche plage au soir.

ARGUMENT.

Nous enseigne comment pour laisser ces fantaisies amoureuses, vouldroit mieulx s'absenter de sa dame que tant la prier.

Chant. XVII.

Au beau prim temps de l'heureuse ieunesse,
Lequel ueit naistre, & presque en herbe encores,
Le fier uouloir qui puis croistre ne cesse:
Puis qu'en chantant s'adoucit la detresse,
Je chanteray comment libre iusque ores
L'estois auant qu'amour m'eust en son temple.
Puis i'ensuiuray comme il eut de moy cure,
Oultre mon gré: & mainte aultre aduventure,

Dont

-17.
Nel dolce
te mpo de la
prima estate

Dont puis donner à plusieurs gens exemple.
 Combien qu'ailleurs mainte image on contemple
 De mal semblable, & desia plumes maintes
 Lasses en sont: mais par toute uallée
 Echo respond au son de mes complaints,
 Qui aquier foy de mes dures attaintes.
 Et s'icy n'est la memoire comblée
 Si bien qu'ailleurs, le torment qui renforce,
 M'excusera, avec la froide glace,
 Qui tout souci aultre de moy dechasse,
 Et m'oublier faict moymesme par force:
 Car mon dedans il tient, & moy l'escorse.
 Or des le iour que l'allarme premicre
 Amour me fit, beaucoup de mes années
 Laissoient desia mon ieune aage en arriere.
 Et dans mon cœur une uolunté fiere
 M'auoit causé cures si obstinées,
 Que ne laissoient lascher le dur courage.
 Le larmoyer ne m'alloit tressonnant,
 Et ce qu'en moy n'auois, me sembloit rage,
 Ou bien miracle en autrui personnage.
 Las qu'ay ie esté, que suis ie maintenant?
 Le soir le iour, la fin loue la uie.
 Amour cruel uoyant que iusque à l'heure
 Ne m'auoit peu perfer de sa blesseure
 Oultre la robbe, ayant, ce croi ie, enuie
 Print une dame à son aide: laquelle
 Si fit le coup, le peult aussi guerir:
 Mais peu me uault pardon lui requerir,
 Ces deux ici m'ont mis en forme telle,
 Que ie suis faict d'un homme un Laurier uert,

Qui

Qui pour temps froid onc sa feuille ne pert.

Quel uins ie alors, quand premier m'arperceus
De ma personne ainsi transfigurée?

Mon poil deuint de feuille: dont conceus

Desir d'auoir la couronne honorée.

Les piedz donnez à nous pour cheminer

(Ainsi que l'ame au corps scait dominer)

Furent changez en racine sur l'onde

Non de Penée, ains d'aoltre plus profonde:

Et mes deux bras uertes branches deuindrent,

Et plus de maulx encores me surprindrent:

Car ie uins lors à plumes blanches prendre,

Comme Cin roy, uoyant que mon espoir

Fut fouldroyé pour trop hault entreprendre:

Et ne scachant apres ou le reprendre,

Seul & pensif bien faisois mon debuoir

A me douloir, le cherchant au confin,

Dans l'eau, dehors, au iour, à la rosee.

Depuis ma langue onques ne s'est taisée

Ne iour ne nuict pour sa faulte maligne,

Dont lors ie prins uoix & couleur d'un Cigne.

Ainsi i'allay long des eaus honorées,

La ou uolant parler tousiours chantoie,

Et haulte uoix mercy, mercy crioie.

Mais onc ne fis en rithmes mesurées

Si bien sonner les cordes mal tirées,

Que le cœur fier print pitié pour amie.

O quel sentir, que le penser me tue!

Mais il uault mieulx qu'à dire m'esuertue

Le pensement de ma douce ennemie,

Lors qu'aux mains prins les iectz d'amoureux compte

Com

Combien qu'est tel, que tout parler surmonte.
 Or elle un iour ma poictrine fendit,
 Ou print mon cuer avec sa blanche main,
 Et d'en parler bien fort me deffendit.
 Puis la reuis, O trompeur sens humain!
 Si tres changée en facon & semblant,
 Que luy redis mon mal tout en tremblant.
 Mais tant alors troubla son œil serein,
 Que ne pouuant de plus pres l'approcher,
 D'homme mortel ie deuis un rocher.

Elle parloit si troublée en defenses,
 Qu'onques n'y sceus autre esperance aquerre,
 Oyant ce mot point ne suis qui tu penses.
 Lors ie disois: si en ce mot ie n'erre,
 Tresues i'auray quelque iour de ma guerre,
 Mais, O amour, reuenons au mal pire:
 De là m'en uais, ne scay de quelle sorte,
 Qu'autre que moy coupable n'en puis dire,
 Si tout ce iour i'eus facon trop plus morte,
 Que d'homme uif. Or puis qu'on le supporte,
 Au bon uouloir toute peine est legere.
 Mais maintz cas dire il faut qu'on se desporte,
 Mettant aucuns seulement en lumiere,
 Qui peur seroient à la personne forte:
 L'auois aussi pres du cœur la mort fiere,
 Et n'adiendra que sans aide il s'accoutre.
 Mais ie ne peus onc assez force auoir,
 Ny de parler auois aucun pouuoir.
 Dont par escript criant, luy dis tout oultre.
 Mien ne suis, non: si meurs, le dam soit uostre.
 Bien me cuidois à son œil amiable

D'indigne

D'indigne rendre ainsi de mercy digne:
 Et tel cuider me donnoit cœur louable,
 Mais quelque fois un cœur despitoyable
 Enflamme un humble, & quelque fois l'indigne:
 Comme ie scay pensant es nuicts entieres,
 Que i'ay perdu en escripts & prieres.
 Et n'en trouuant nulle brisée ou signe,
 Je fis comme un, qui faict quelque uoyage,
 Et puis s'endort au chemin soubz l'ombrage.
 Dont me iettay fasché de mes allarmes
 Vn iour sur l'herbe, esbahy qu'on me fuye,
 Et là le frein laschay aux chaudes larmes,
 Qui de mes yeux sourdoient comme grand pluye,
 Ou comme neige au soleil ua coulant:
 Ainsi i'estois peu à peu defaillant.
 Et tant pleuray, qu'au pied d'un arbrisseau
 Moymesme fus changé en un ruisseau.
 Qui ouit onc qu'homme deuint fontaine?
 Au fort ie dis chose clere & certaine.
 L'ame, que dieu faicte ha toute gentile,
 Que ia d'autruy n'en peult uenir la grace,
 De son faicteur retient le propre style,
 Pourtant n'est point à pardon difficile,
 Mais qu'humblement sa priere on luy face,
 Lors plus du mal ne se ueut souuenir.
 Et si semblant faict de rigueur tenir,
 Du tout se mire à la diuine face,
 Et cela faict a fin qu'un cueur n'empire,
 Mais fuye mal: car bien ne se retire
 D'un mal celuy, qui à l'autre s'apreste.
 Or depuis donc que daigna l'excellence

Mere

Me regarder, & cogneut bien qu'à ceste
 Faute auois faicte esgalle recompense,
 Me reduisit a ma premiere essence:
 Dont ie cuidois auoir ioye immortelle.
 Mais bien est fol qui en femme se fie,
 Qu'encore apres beaux semblans me deffie:
 Et lors ie suis non homme, mais noix telle,
 Que fut Echo, criant mort, & la belle.
 Esprit doulent & errant à grand presse
 Par bois obscurs, tant par mont que par plaine,
 Plaignis long temps ma faute & hardiesse:
 Encore apres trouuay de ce mal cesse,
 Dont retournay recouurer forme humaine,
 Pour y sentir (croy ie) plus d'amertume.
 Le mien desir ie poursuyuis de sorte,
 Qu'un iour chassant, comme auois de coustume,
 Ie ueis baigner celle, qui mon cœur porte
 Dedans sa main, soubz la chaleur plus forte
 Dans la clere onde: & lors moy, qui n'ay cure
 D'autre cas uoir, m'arreste a sa semblance.
 Dont elle ayant honte de l'adventure,
 Pour se cacher, ou en faire uengeance,
 Contre mes yeux ietter de l'eau s'auance.
 Ie diray uray, & semblera qu'est fainte,
 Que lors sentis ma forme se distraire
 De moy en Cerf leger & solitaire.
 Ainsi changé, & uague en silue mainte,
 Fuis de mes chiens le iap, & en ay crainte.
 Ie ne fus onc, Chanson, celle nuée,
 Qui descendit en pluye precieuse,
 Dont Iuppiter sa flamme ha desnée,

L Car ie

Car ie sens trop la mienne rigoureuse.
 Mais ie fus l'Aigle à haut uol courageuse,
 Celle exhaulsant, qu'en mes dictz tant ie prise,
 Qu'autre beauté ma premiere entreprise
 Ne peut changer: car son ombre amoureuse
 Faict que plaisir tout autre ie desprise.

A R G V M E N T.

Descript l'aage de luy & sa Dame, lors qu'ilz
 commencerent à s'aymer.

Chant. XVIII.

Trois iours deuant une ame eut pour sa part,
 De s'appliquer aux grands choses nouvelles,
 Et m'espriser ce dont maintz font grand pris:
 Mais ne scachant son destin ne son cours,
 Seule & pensue & petite & folüe
 Sur le prim temps entra dans en uert bois.

Vne fleur tendre estoit née en ce bois
 Le iour deuant, & la racine en part,
 D'ou approcher ne peut ame folüe:
 Car elle auoit estaches si nouvelles,
 Tant le plaisir precipitoit le cours,
 Que liberté y perdre estoit en pris.

Cher doux & haut & difficile pris,
 Qui me poulsas soubdain dans ce uert bois,
 Dont desuoyé ie suis à demi cours,
 Et dont ie cherche une chacune part,
 Si chants, ou pierre, ou suc d'herbes nouvelles
 Me pourroient rendre un iour l'ame folüe.

Mais ie uoy bien que ceste chair folüe

Sera

- 18.
~~18.~~
 Ainsi he di
 Creata ora
 alma in parte

Sera du nœud, dont l'homme ha plus de pris,
 Avant qu'on trouue artz uieilles ou nouvelles
 Remedians au coup prins dans ce bois,
 Tant espineux, que i'en ay telle part,
 Qu'en fors boiteux, & y uins à grand cours,
 L'ay à parfaire un dur & fascheux cours
 Parmi buissons, qu'une plante solüe
 Y deviendroit scabreuse en toute part.
 Mais toy, Seigneur, qui de grace as le pris,
 Estendz ta main sur moy dans ce fier bois,
 Et esclaircis mes tenebres nouvelles.

Voy mon estat, uoy mes fautes nouvelles,
 Qui empeschans de ma uie le cours,
 Habitateur m'ont fait d'ombrageux bois,
 Si possible est, rens deliure, & solüe
 Mon ame errante, & tien sera le pris,
 Puis qu'ainsi est, qu'encores suit ta part.

Voyci en part mes questions nouvelles,
 S'il y ha pris, ou quil ait fait son cours,
 D'ame solüe, ou retenue au bois.

ARGUMENT.

Visite sa chambre, ou auoit accoustumé decrire
 ses passions.

Sonnet. CLXIIII.

O cabinet, qui iadis fus un port
 De mes griefz maux & tempestes iournelles,
 Or es tu source aux larmes nocturnelles,
 Qu'au iour ie cele, ayant doubte bien fort.
 O petit lect, uieil repos & confort

L 2

De mes

159.
 I cameretta,
 che gia fosti
 un porto

De mes travaux, ores vois tu dans quelles
Ondes de pleurs, Amour, & ces mains belles
Te font baigner, certes à bien grand tort.

Point ie ne fuis mon repos ne secret:
Mais ie fuis bien moymesme & mon regret,
Et un penser, qui vains discours faiçt faire.

Ores ie cherche avec tous compagnie
Pour mon refuge, & tant l'auois bannie:
Mais i'aurois peur de mourir solitaire.

. 165.

Sonnet. CLXV.

far potess'io
Vende ita di
colui
Fust il possible à moy de me uenger
De la beauté, qui mon las cœur destruit,
Qui uoir se laisse, & puis se cache & fuit,
Ce que fera mes ans fort abbreger.

Car peu à peu mes pensers faiçt renger
Tant à neant, qu'ilz consomment leur fruit,
Et sur mon cœur comme un fier Lyon bruit
Quand uient la nuit qu'on se doit saulager.

L'ame, qu'on diçt que seule mort dechasse,
S'en ua pourtant de moy à ma maistresse,
Qui quelque fois la reprend & menasse.

Mais m'esbahis quand mon ame la presse,
Et que luy parle, & se plaint, & l'embrasse,
Comme elle aumoins lors de dormir ne cesse.

. 166.

Sonnet. CLXVI.

A suo corp d
se luaggio
L'aspre & fier cœur qu'en elle l'on uoit ioindre
Avec douce, humble, angelique figure,
Si sa rigueur emprise long temps dure,
De ma desspouille aura gloire assez moindre:

Veu

Veu qu'il me faict tant languir & complaindre,
 Autant le iour, comme la nuit obscure.
 Or ay ie donc fort de mon aduventure,
 Et de ma Dame, & d'amour à me plaindre.

I'ay quelque espoir au fort, quand me souuient,
 Qu'un peu de l'eau, qui souuent tomber uient
 Sus le dur marbre, a peu a peu l'entame.

Dont il n'est cœur, tant soit il endurci,
 Qui pour aimer, pleurer, crier merci,
 Doux ne deuienne, aumoins s'il ne s'enflamme.

Sonnet. CLXVII.

~~D'un beau, poli, luisant, & uiuant glas~~
~~S'esmeut le feu, qui me brusle & destruit,~~
 Et tant mon cœur doucement & sans bruit
 Succé & soubtient, qu'est ia sec, non pas las.
 Pour me frapper la mort hausse le bras,
 Et tant ma vie avec horreur poursuit,
 Comme quand tonne, & quand un Lyon bruit,
 Le meurs de dueil sans espoir de soulas.

Il est certain qu'amour pourroit uenir
 Avec pitié un peu me subuenir,
 Ou me guerir de ceste playe dure.

Mais ie uoy bien qu'il faut racler ce point,
 Et accuser la belle n'en dois point,
 Ains seulement ma grand defadventure.

Sonnet. CLXVIII.

Entre ses bras beaux, mais fiers, ie demeure,
 Là ou ie brusle, & quand ie me ueux plaindre,
 Ma peine double, & plus me sens contraindre.

L 3 Pourtant

167.
 D'un bel chiaro
 Polito e uiuo

168.
 Quanto me
 m'ha amor fra
 bello e crude

Pourtant uault mieux qu'en me taisant ie meure.

Car ces beaux yeux pourroient le Rosne a l'heure
 Qu'il est glacé, ardre, & les monts desioindre,
 Et scait l'orgueil tant a sa beauté ioindre,
 Que de nous plaire il semble que le pleure.

Du Dyamant, qu'elle ha dedans son cœur,
 Aucunement ne puis estre uainqueur,
 Et sus un marbre on uoit choir mes desirs.

Ce non obstant onc elle n'ostera,
 Ne par dedains, ne quoy qu'elle fera,
 De moy l'esperoir, ne les ardens souffirs.

ARGUMENT.

Excuse de Petrarque sus certains propos à elle
 rapportez.

Sonnet. CLXIX.

O faulse enuie ennemie à uertu,
 Qui nous destruis toute bonne entreprise,
 Par quel sentier dans ce sein t'es tu mise?
 Et par quel art son uouloir changes tu?
 Helas un temps souloient auoir uertu
 Mes dictz uers elle, & plus n'y sont de mise.
 Bien as tu faict, ores quand ie m'auise,
 A beau principe une fin d'un festu.

Au sort quoy qu'elle avec sa facherie
 Faict mon cœur plaindre, ou quoy qu'elle s'en rie,
 Changer n'y peut une seule estincelle.

Quoy que cent fois le iour faut que ie meure,
 Ie tiendray bon: car plus m'espouante elle
 Par sa rigueur, tant plus amour m'asseure.

Chant

109

*O inuidia
 nemica di-
 virtute*

Si ie l'ay dit, i'amaiz ne m'aime celle,
 Qui de s'amour me nourrit, & mes ans,
 Si ie l'ay dit, me soient peu & pesans,
 Et l'ame apres de uil Seigneur ancelle.
 Si ie l'ay dit, toute estoile cruelle
 Contre moy s'arme, & peur, & ialousie
 Soient seulement pour moy, & frenaisie:
 Et que m'amour soit sans hypocrisie
 Toustours plus fiere enuers moy & plus belle.
 Si ie l'ay dit, frappe amour la pucelle
 Des dardz de plomb, moy de ceux d'or luyans:
 Si ie l'ay dit, que me soient tous nuisans
 L'air, l'eau, la terre, & la court supernelle.
 Si ie l'ay dit, que l'ardente estincelle,
 De qui ie prens la mort pour facecie.
 Toustours me soit, comme estoit, endurecie,
 Et que i'amaiz ne deuienne adoucie
 En faicts ne dicts, ains toustours plus rebelle.
 Si ie l'ay dit, que me soient desplaisans
 Tous lieux, & pleins de uenin & tossie:
 Si ie l'ay dit, l'air qui me ressaie,
 Et le glas d'elle enuers moy soient croissans.
 Si ie l'ay dit, onc ne soient iouissans
 Mes yeux de uoir du Soleil la rouelle,
 Ne de sa soeur, ne Dame ou Damoiselle:
 Mais telle pluye & terrible procelle,
 Qu'cut Pharaon sur les laqs rouissans.
 Si ie l'ay dit, pour moy soient perissans
 Tous mes souspirs, pitie & courtoisie:

Sil dissi mai,
 ch'i vengain
 odio a quella

Si ie l'ay dict, sa langue dessaisie
 S'ort endroict moy des doux mots rauissans.
 Si ie l'ay dict, que mes yeulx soient puisans
 Larmes du cœur, pour la haine de telle,
 Que des le iour que laissay la mammelle
 Iusque à la mort tiendray pour immortelle,
 Et qu'adorer uouldrois en lieux duissans.

Si ne l'ay dict, celle qui ha saisie
 Ma liberté sur la saison nouvelle,
 Vueille regir encores ma nasselle,
 Tant qu'à bon droict sa pitié remercie,
 Qu'humanité en elle encor s'assie,
 Comme faisoit quand ie me perdis, sans
 Me retrouver: que biens plus suffisans
 Ne pouuois perdre. Or telz fruiets sont issans
 De foy d'amans selon leur prophetie.

Ie ne l'ay dict, ny pour tout l'or d'Asie
 Ne le dirois, qu'est ce donc qu'on querelle?
 Or que le uray tienne bon sur la selle,
 Et que la bourde on deschasse en Dacie.
 Mais si ma dame, o amour, se soucie
 D'en enquerir, dy luy mes maulx cuisans:
 Car quant à moy, dis avec pleurs glissans,
 Que ceulx, qui ont à uiure languissans,
 Sont bien beureux que tost on les occie.

Fy de Lia, car Rachel i'ay choisie:
 C'est ceste icy, que ie sers, & appelle.
 Le seul appuy de ma uie mortelle,
 Et apres mort d'aller i'ay fantasie
 Dessus le char d'Helie avecques elle.

A R G V M E N T.

Se plaint de ce que sa dame luy faisoit encores
mauuaise chere pour le susdict faulx rapport.

Chant. XX.

-20.

Je cuidois bien sans autre aucun soucy
Passer mon temps comme ay iusques icy
Parmi le doulx & l'aigre: mais depuis
Que de ma dame impetrer ie ne puis
Sa premiere aide, amour tu uois à quoy
Tu m'as conduict, & quel art i'ay de toy.
Dont ie ne scay si en cris me doibs mettre,
Qu'en aage tel larron tu me fais estre
Du doulx regard, que si onc n'eusse ueu,
De tant d'ennuis ie ne serois prouueu:
Et pleust à Dieu qu'en ma ieune simplese
I'eusse tel style, & non si tard preueu,
Que moins de honte est faillir en ieunesse.

Les diuins yeulx, dont souloye auoir uie,
Quand par eulx fut ma franchise rauie,
De leurs beutez me furent si courtois,
Que du mien propre un temps uiuant n'estois,
Ains du secours prouenant d'aultruy bien,
Et le prenant nul n'offensoye en rien.
Mais maintenant le sort n'est pas tout un,
Car ie deuiens, dont m'en fache, importun.
Que quelque fois un pouret affamé
Faiet bien de cas, qu'en autruy eust blasme.
Estant heureux: dont si enuien ou ruse
Les belles mains de pitie m'ont fermé,

L 5

La fain

*Ben mi cre dea
passat mis temy*

La faim d'amour & ne pouuoir m'excuse.
 Que i'ay cherché ia mille fois la uoye,
 Si cas aucun me scauroit donner ioye,
 Ou me nourrir un iour sans ces yeulx uoir.
 Mais mon esprit, qui paix ne peut auoir
 En autre lieu, tousiours uers eulx reuient,
 Et comme cire au feu mon cœur deuient.
 Lors tout au tour ie guette & ie regarde,
 S'il y ha lieu, qu'elle ne preigne garde
 A ce bien là, ou gist ma ioye toute.
 Et comme en l'arbre, ou moins l'oysellet doute,
 Il est surpris: ainsi ses doux regards
 Sont desrobez par moy à la dessoubte,
 Et seul d'iceulx ie me nourris & ards.

Ie uis en flamme, & pain mortel ie mange.
 O le dur pain, & Salamandre estrangé!
 Mais ce n'est pas grand miracle, & si l'est,
 Qu'un temps ie fus bien heureux agnellet
 Viuant d'espoir es amoureux pastis.
 Ores fortune & amour conuertis
 Sont contre moy: ainsi les rozes pures
 Ha le Prim temps, l'hiuer neige & froidures.
 Si ie prens donc d'un & d'autre costé
 Mes alimens, me doit ce estre compté
 Pour larrecin: n'est elle pas contente
 Ma riche dame, & pleine de bonté,
 S'on uit du sien sans que rien elle en sente?

Or qui ne scait depuis que fus uaincu
 De quoy ie uis, & de quoy i'ai uescu?
 Qui est celuy, qui uouldroit presumer
 De tout scauoir pour auoir uen la mer?

Qu'aupres d'un fleuve excellent en grandeur
 Y ha des gens ne uiuans que d'odeur.
 Ainsi i'appaie avec moyen pudique
 Mon foible esprit, & mon cœur famelique.
 Pour uray te dire, Amour, c'est un grand vice,
 Qu'un si grand Roy soit si plein d'auarice.
 Tu as les dardz, tu as ton arc encore,
 Pais de ta main que sans bruit ie perisse,
 Qu'un beau mourir toute la vie honnore.

Vn feu couuert plus qu'autre faict brusler,
 Et si croist rien plus ne se peult celer.
 Tu scais, Amour, quel fut mon feu secret,
 Ores ie crie, & des cris i'ay regret,
 Lesquelz possible ennuyeux sont à maints:
 Mais c'est la force & rigueur de tes mains.
 O uains soucis, o fortune, auisez
 A quel estat ma vie conduisez.
 O par quel heur, & lumiere uagante
 Nasquit dans moy l'esperance tenante,
 Pressant mon cœur es mains d'une, qui meine
 Fin à mes iours par ta darde cuisante:
 La coulpe est uostre, & mienne en est la peine.

Ainsi d'aimer i'ay torment pour guerdon,
 Et du peché d'autruy ie quiers pardon:
 Mais bien du mien, qui occasions uaines
 Deuois fuir, & au chant des Syreines
 Fermer l'oreill: encor ne me repens,
 Que tel uenin soit dans mon cœur suspens.
 Au fort i'attens que qui me mist la broche
 Premiere au cœur son dernier treçt deschoche,
 S'il n'ha uouloir d'autrement me traicter.

Qu'aux

Qu'aux languissans soubdain la vie oster,
 Le croy que c'est plaisir & non rigueur:
 Et pour bien mortz doibt on ceulx reputed,
 Qui en mourant sortent hors de langueur.

Je tiendray bon, Chanson, quoy qu'on en grongne,
 Car de mourir en fuyant, c'est uergongne,
 Et me reprens d'ainsi me plaindre à tort,
 Tant suis heureux, & si doulx est mon sort.
 Seruant d'amour, qui lis un chant semblable,
 De pleurs, souffirs, langueur, misere & mort,
 Bien n'est au monde à mon mal comparable.

Chant. X X I.

21.
 La ver
 L'auora;
 che si dolce

Deuers l'Aurore, ou si doucement l'aure,
 Au nouveau temps faict esmouuoir les fleurs,
 Et oiselletz accommencent leurs uers,
 Je sens trestous les soucis de mon ame
 Se rendre à celle, ou gist toute leur force:
 Dont il conuient retourner à mes nottes.

Feisse ie tant par mes souefues nottes,
 Que les souffirs peussent adoucir l'aure,
 Tant que raison luy feist ce qui m'est force,
 Mais en hauer plus tost naistront les fleurs,
 Qu'amour fleurisse en celle gentile ame,
 Qui ne s'en chault de rithmes ne de uers.

Mon Dieu que i'ay des larmes & des uers
 Desia espars? & en combien de nottes
 Ay ie essayé d'humilier celle ame,
 Qui plus dure est qu'un grand rocher à l'aure?
 L'aure qui bien esmeut rameaux & fleurs,
 Mais esmouuoir ne peult plus grande force.

Amour

Amour souloit un temps uaincre par force
 Hommes & dieux, comme on lit par maintz uers,
 Et ie l'apprins sur les premieres fleurs.
 Mais maintenant ny amour, ne ses nottes,
 Ne pleurs, ne cris peuuent faire que l'aure
 Tire ou de uie, ou de peine mon ame.

Donc au besoing o ma miserable ame,
 Assemble tous tes engins & ta force,
 Tandis que i'ay de uie encores l'aure,
 On peult tout faire, ainsi qu'on dict, par uers,
 Soit enchanter les Aspics avec nottes,
 Soit exorner d'hyuer le glas de fleurs.

Par tous les champs rient herbes & fleurs:
 Dont ne crois point que celle angelique ame
 N'oye le son des amoureuses nottes.
 Mais si fortune inique ha plus grand force,
 Irons pleurant & en chantant ce uers:
 Qu'avec un beuf boiteux on chasse l'aure.

Ie prens aux rhetz l'aure, & au glas les fleurs,
 En uers ie tente une sourde & dure ame,
 Qui rien ne craint force d'amour ne nottes.

A R G V M E N T.

Deuenās desia tous deux aagez sa dame se fioit
 vn peu mieulx de luy.

Sonnet. CLXX.

Si i'ay pleuré, ie chante, exempt des brumes,
 Quand mon soleil à moy plus ne se cele,
 Ou clerement honneste amour reuele
 Sa douce force: & ses saintes coustumes.

170.

J. Piangi; hor
 canto: chel

Mais

Mais paravant plus fort que sus enclumes
 Frappoit sur moy, de quoy ma vie fresse
 N'eust iamais sceu eschapper rigueur telle,
 Quand elle eust bien pour uoler eu des plumes.

Ma plainte estoit de si tres large ueine,
 Et si profonde, & si loing de la riue,
 Que le penser y ioignoit à grand peine.

Ores pitié, qui m'enuoye l'Oliue,
 Non le Laurier, ne la Palme screine,
 Les yeulx m'essuye, & ueult quencor ie uiue.

ARGUMENT.

Ayant regret des maulx passez il se dispose à soy
 retirer pour l'aduenir.

171.

Sonnet. CLXXI.

*Cantai; hor
 priango; en
 men di*

Si l'ay chanté ie pleure maintenant,
 Non moins content des pleurs, que de la ioyez
 Car à l'effect, non au subiect i'enuoye
 Tout mon penser de mon cœur lieutenant.

Et par esgat autant m'est reuenant
 Le doux, que l'aigre; & quoy qu'on die & i'oye,
 Plus ne m'est grief le faiz, ne me desuoie
 Le mal du bien des desdains prouenant.

Or usent donc enuers moy de leur style
 Amour, le monde, & ma dame, & fortune,
 Qu'onc ie ne puis estre que bien heureux.

Que ie arde, ou non: uie n'est si gentile,
 Comme la mienne, au dessoubz de la lune,
 Tant ie suis aise estre ainsi languoureux.

ARGV

ARGUMENT.

Combien de temps il auoit demeuré au seruice de sa dame.

Sonnet. CLXXII.

Amour me guide, & uouloir m'esperonne,
 Plaisir m'attire, usance me transporte,
 Et bon espoir m'abuse & reconforte,
 Et sa main dextre à mon triste cœur donne.
 Le cœur la prent: mais le camp abandonne,
 Voyant apres l'ennemie si forte:
 L'appetit regne, & la raison est morte,
 Et d'un desir l'autre sort et fleuronne.
 Vertu, noblesse, honneur, grace & beauté,
 Et doux accueil, m'ont sus l'arbre ietté,
 Ou ie fus pris au gluc sans le sentir.
 Depuis d'April le sixiesme à une heure,
 Mille trois cens uingt & sept ie demeure
 Au labyrinthe, & ne scay d'ou sortir.

172.
 Uiglia mi
 sprona: amoi
 mi guida

ARGUMENT,

Tété d'amours encores delibere il têter sa dame.

Sonnet. CLXXIII.

Quel mien destin, quelle douce blesseure
 Me reconduit au camp tout desarmés
 Ou si ne suis prins & exanimé,
 Sera merueille, & si meurs en bonne heure.
 Car c'est tout un: mais qu'aumoins ie m'asseure
 Du uif soleil dans mon cœur alumé,

173.
 Qual mio
 destino: qual
 forza:

Qui

Qui m'ha destruit, esblouy, enflammé,
Et ia uingt ans y ha qu'il y demeure.

Encor ie sens maintz messagers uenir
De par amour, qui me fait souuenir
Des seuls beaux yeux: & quand l'esprit les touche,
Si doucement amour moingt & me poingt,
Que le penser homme ne scauroit point,
Ne diray pas le redire de bouche.

A R G V M E N T.

S'excuse en ce qu'il ha abusé de l'opportunité
qu'il auoit, quand fut voir sa Dame.

Sonnet. CLXXIIII.

*L'asso amor
mi transporta
ca'io non
voy lo*

Contre raison Cupido me transporte
Ou ne uoudrois, & bien ie m'en aduise:
Dont importun à la regente exquisite
De mon las cœur, suis plus que de ma sorte.

Ny onc nocher si mal les eaus supporte,
Quand ua chargé de riche marchandise,
Comme ie fuis la tempeste & la bise
De son orgueil, qui tant me desconforte.


Mais ma nasselle avec souspirs & plainte
(Qui sont mes uents & pluyes) est empeinte
Contre rochers a minuit en huiert:

Et sus ma mer tant la Tormente abonde.
Qu'elle est des uents ia uaincuc, & de l'onde,
Et desarmée, & sans mast & gouuert.

Sonnet. CLXXV.

*amor io fallo,
A e veggio
I mio fallire*

Je uois ma faute, Amour, mais ie ne cesse
Faire comme un, qui ha le feu au sein,


Lequel

Lequel est tant d'impudence plein,
Que raison est vaincue de destresse.

Frener soulois mon ardeur en ieunesse,
Pour ne troubler ce uisage serein:
Or ne puis plus, tu m'as osté le frein,
Et desespoir me cause hardiesse.

Si trop ie veux, Amour, tu le fais faire,
Qui tiens mon ame en tel feu ordinaire,
Qu'elle en mourra, si aide on ne luy donne.

Puis m'en contrainct la celeste beauté
De ma maistresse: or fais donc charité,
Et fais qu'à soy ma faute elle pardonne.

Sonnet. CLXXVI.

I'ay à Amour souuent faict oraison,
Qu'il m'excusast uers uous ma souueraine:
Si l'autre iour d'une foy faulse, & pleine
D'un zele ardent uous causay marrison.

Nier ne puis, ma Dame, que raison,
Qui en tout temps toute bonne ame freine,
Ne fust vaincue alors d'amour, qui meine
Souuent les gens hors de uoye, & saison.

Mais uous du cœur, qui en uous est uestu
De cler engin, de pitié & uertu
Autant ou plus que soit en Damoyelle,
Dire deuez: que pouuoit faire moins
Ce poure amant, si tous sommes humains,
Et si ie suis à son aduis si belle?

A R G V M E N T.

Se plaint d'auoir essayé sans vaincre, ayāt touf
iours bōne esperance de quelque iour respirer

M & estre

17/6.
i'ho pregato
amore, e nel
riprego

& estre hors de folles affections.

Chant. XXII.

22.
Laisse me ch
Non so in qual

Ah moy chetif, qui ne scay ou plier
Dois mon espoir ia si souuent trahy!
Car que faut il tant le ciel supplier,
Si par pitié d'aucun ne suis ouy?
Mais s'il aduient qu'un iour sois resiouy,
De uoir finir auant ma fin mes pleurs,
Ceste oraison pour la fin des douleurs,
A mon Seigneur ne sera desplaisante,
De dire un iour parmy herbes & fleurs,
Droict & raison est que d'amours ie chante.

Droict & raison est que d'amours ie chante,
Depuis que i'ay soupiré si long temps,
Et de pouuoir faire assez consonante
La ioye aux pleurs meshuy trop tard i'attens.
Mais si ces yeux ie pouuois rendre attens
A regarder aumoins quelque mien dict,
Qui ioye au cœur de la belle rendit:
O moy trois fois & quatre fois heureux!
Mais plus heureux dire sans contredict:
Dame me prie, aussi parler i'en ueux.

Dame me prie, aussi parler i'en ueux
Du faux garson, qui me suit pas à pas,
Et qui esliève & abaisse mes uœus,
Et le dur cœur d'elle ne touche pas:
Qui se desdaigne à regarder si bas,
Et se demettre à ouir mes propos,
Qu'ainsi le ciel le ueut & Atropos,
A qui de tant repugner suis debile:

Comme

Comme aspreur donc me bannit de repos,
Ainsi ie veux user d'un aspre style.

Ainsi ie veux user d'un aspre style.

Que dis ie helas? de qui faut que me plaigne,
S'il n'est de moy & ma cure inutile?

Planette n'est, qui à pleurs me contraigne:

Mais c'est un uoil, faut il donc que ie preingne

Temerité de me plaindre des cieux?

Ou de Saturne, ou de Mars furieux?

Avec moy gist ce qui me nuit & ard,

Et qui me rend d'elle trop soucieux,

Par ses uertus, & par son doux regard.

Par ses uertus, & par son doux regard,

Ie uois que Dieu ha tout bien faict au monde:

Mais aucuglé suis d'un furieux dard,

Faisant que seul au dehors ie me fonde:

Et si par fois là, ou tout bien abonde,

Ie iecte l'œil, n'y peut estre arresté.

Tant desnué l'ha il de fermeté

Sa propre coulpe, & non pas celle adresse

Du iour, qu'il ueit l'angelique beauté,

Au beau prim temps de l'heureuse ieunesse.

Sonnet. CLXXVII.

Si foy d'amours avec un cœur non fainct,

Vn doux languir, un courtois desirer,

Vn feu honneste, un plaisant martyrer,

Vn long erreur en labyrinthe estraint,

Si son enuuy auoir au front depainct,

Et si n'oser de crainte respirer,

Si par espoir en son mal empirer,

M 2

Et si

177.
S'una fede amoro
Sa, in cor non fiuto

Et si auoir pour aimer pasle taint,
 Si tenir cher autruy plus que soy mesme,
 Si estre en pleurs, souffirs & peur extrême,
 Si de pres froid, & de loing estre en flamme,
 Et brief, si uiure en estat pitoyable,
 Sont les guerdons des amoureux, o Dame,
 L'en ay la peine, & uous estes coupable.

178

Sonnet. CLXXVIII.

*Beato in sogno
 & di languire*

Heureux par songe, & de languir content,
 D'embrasser l'ombre, & surure l'aure estiué,
 Je noue en mer, qui n'ha ny fons ny riue,
 L'eau ie laboure, & i'escrrips sur le uent;
 Sur sablon fonde, & tant mon esprit tend
 A ce Soleil, qu'il pert uertu uisue,
 Et une bische errante & fugitiue
 Je chasse avec un bœuf boiteux & lent,
 Aueugle & las à tout, fors qu'à ma peine,
 Que nuiet & iour en tastant ie pourchasse,
 Je crie Amour, mort, & ma souueraine.
 Ainsi desia le uingtiesme an ie passe,
 En marchandant pleurs & souffirs par force
 De l'hameçon & decepuante morse.

Sonnet. CLXXIX. Par Marot.

179

*Chi vuol veder
 quantunque pro
 natura*

Qui uoudra voir tout ce que peut nature,
 Contempler uienne une, qui en tous lieux
 Est un Soleil, un Soleil à mes yeux:
 Voire aux ruraux, qui de uertu n'ont cure,
 Et uienne tost: car mort prend, tand est dure,
 Les bons premiers, laissant les uicieux,

Puis

Puis ceste cy s'en ua du reng des dieux.

Chose mortelle & belle bien peu dure.

S'il uient à temps uerra toute beauté,
Toute uertu, & meurs de royauté

Ioinctz en un corps par merueilleux secret.

Alors dira, que muette est ma rithme,
Et que clarté trop grand me supprime:

Mais si trop tarde, aura tousiours regret.

Sonnet. CLXXX.

Si dame aucune en ceste uie fresle
Veut estre au reng des uertueuses ioincté,
Faut que se mire à ses yeux, & accoincte
Mon ennemie outre les belles belle.

Comme on acquiert honneur s'apprend en elle,
Comme Dieu s'ayme, & comment est conioincté,
Honnesteté à l'estre gaye & coincté,
Et le chemin de la uie éternelle.

Onc style humain ne scauroit esgaler
Son deu silence, & meur, & sain parler,
N'assez chanter de ses moyens ioyeux:

Mais la beauté, que pouuons mettre à part,
Ne s'apprend point: car auoir si beaux yeux
Vient d'adventure, & non par aucun art.

Sonnet. CLXXXI.

Quand d'heure en heure entre autres Damoiselles
Amour se ioue es diuins yeux de ceste,
Tant plus me croist le desir & tempeste,
Que toutes sont moins, que n'est elle, belles:
Le temps benis, & les heures iournelles,

M 3 Et le

180.
Qual dona atten-
de a gloriosa
fama

181.
Quando fra
caltre donne

Et le doux lieu, qui un tel bien m'obiecte,
Et dis : Esprit, rends graces, & fais feste,
De ce qu'as eu si louables quereles.

D'elle te vient la pensée amoureuse,
Qui, si l'ensuis, es biens du ciel t'attire:
Ce peu prisant, que chacun plus desire.

D'elle te vient la uolonté heureuse,
Qui le chemin du haut ciel te faiet noir,
Dont i'en suis ia tout hautain de l'espoir.

Sonnet. CLXXXII.

-182.
arbor viton
& triumphale

Triomphant arbre, arbre uictorieux,
Des Empereurs & Poëtes honneur:
O quantes fois tu m'as esté donneur
De dueil & ioye en mon cours furieux?

Vray cœur de Dame, & de rien curieux
Que de uertu, tu as eu ce bon heur,
Qu'aucun barat, ne l'enfant suborneur
Vaincre n'ont peu ton bon sens glorieux.

Egalement, comme de charge uile,
Fais peu de compte estre en race gentile,
D'or, des rubis, ce que tant nous agrée:
Et la beauté non pareille te fasche,
S'il n'est d'autant que le haut thresor cache
De chasteté, qu'elle exorne & defrée.

Sonnet. CLXXXIII.

-183.
Stella
Ins degli occhi

Soubz telle estoile ay ueu ces deux beaux yeux,
Pleins de douceur & uraye honnesteté,
Que tant mon cœur ha trouué gracieux
Ce nid d'amour, qu'il s'y est arresté.

Ia ne conuient qu'aucune autre beauté
 S'y paragonne aux temps nouveaux ne uieux,
 Quand uendroit bien celle, dont ha esté
 Troie le sac des Grecs fallacieux,
 Ou Isiphile, Argie, & Polixeine,
 Avec la belle & pudique Romaine:
 Qui son flanc chaste ouurit par uray desdain.
 Si ie ne faux, grand gloire est à nature
 Ceste excellence, & à moy ioye pure,
 Mais quoy uient tard, & puis s'en ua soudain.

Sonnet. CLXXXIIII.

Possible aucuns croiront, qu'à louer celle,
 Que tant i'honore, errant soit le mien style,
 En la faisant sur toute autre gentile,
 Sainte, iolie, honneste, sage & belle.

Mais il me semble au rebours, & crains qu'elle
 N'ait à mespris mon engin trop débile:
 Car digne elle est de ueine plus subtile,
 Qui ne le croit, si la mienne uoir telle.

Lors il dira ceste, ou celuy aspire,
 Meritoit bien Athenes, & Arpm,
 Mantoue, Smyrne, & l'une & l'autre lyre.

Langue mortelle à son estat diuin
 Ne peut atteindre, ou la mienne amour tire,
 Non point par choisis, mais par certain destm.

A R G V M E N T.

Respond à ceux qui s'esbahissoient de ce qu'est
 tant ma Dame Laure desia aagée & luy auisi, il
 l'aimoit tou tesfois toujours plus fort.

M 4 Sonnet.

184.

Parra forse ad
 aloun, ch'on
 lodar quoda,

Sonnet. CLXXXV.

185.
 Erano i Capri
 d'oro a Laura
 sparsi

Les cheuculx d'or estoient aux uentz escars,
 En mille nœudz ralliez doucement,
 Et les beaulx yeulx trop desmesurément
 M'ardoient, & ore ilz me sont si escars.
 Avec pitié sembloient tirer les dards.
 Ne scai si fut trompé mon iugement:
 Mais moi ayant au cœur pouldre & sarment,
 Fust ce grand faict si soubdain ie fus ars?
 Je ne scai quoy autre qu'humanité
 Sentoient ses yeulx pleins de diuinité,
 Tant en seiour, qu'en son allure gaye:
 Esprit celeste estoit, & non mortel,
 Et combien qu'ore il ne semble estre tel,
 Desbander l'arc ne guarist pas la playe.

A R G V M E N T.

Voulant aller Petrarque prendre la couronne de
 Laurier à Romme, escript à Senuce cōbien luy
 sembloit belle sa dame, quand en fut pris.

Sonnet. CLXXXVI.

186.

Ne così bello
 il sol giamai

Ne le soleil onc se leua si cler,
 Quand plus le ciel ses nuées retire,
 Ne l'arc celeste autant de couleurs tire
 Apres la pluye en uariant par l'air,
 Comme en ce iour, que me uins à brusler,
 Se transforma le beau tainct, dont sousspire:
 A qui pour urai (& suis chiche en mon dire)
 Nul cas mortel se pourroit esgaler.

Je ueis amour s'esbatre en ses beaux yeulx
Si doucement, que d'autre chose ueoir
N'eus onc depuis uolunté ne pouuoir.

Je ueis, Senuce, & l'arc d'or precieux,
Et les doulx trectz, dont tant suis soucieux,
Et desireux d'encores les reuoir.

ARGUMENT.

Au cōgé qu'il print de sa dame la cogneut pres
que malace, oultre la fascherie du depart.

Sonnet. CLXXVII.

Ce pasle tainct, qui couurit le soubriz
D'une nuée amoureuse, ietta
Dedans mon cœur sa forme, & en osta
Toute couleur, tant le rendit espris.

Lors ie cogneus comment en paradis
On uoit l'un l'autre: ainsi manifesta
Sa uolunté, qui à moy seul resta
Clere, & obscure à tous aultres espritz.

Toute beaulté, toute facon piteuse,
Qui fust iamais ueue en dame amoureuse,
Eust la semble moins que rien & demy.

Elle, en baissant son doulx regard, trembloit,
Et sans parler telz mots dire sembloit:
Las qui s'en ua, c'est mon loyal amy.

ARGUMENT.

Coustoyant le Roine contre môt le retournoit
quelque fois deuers Auignon.

M 5 Sonnet.

. 187 .
Quel vago
impallidus

Sonnet. CLXXXVIII.

188.

*A uua; cho**quod e chiomi*

O air sacré, qui doucement mouuoir
 Fais ces dorez, blondz, et crespes cheueulx,
 Et qui esmeu es bien souuent par eulx,
 Quand tu as l'heur de tous espars les ueoir:
 Par toy amour ha dessus moy pouuoir
 Tel, que ie n'ay autres regretz ne uœus:
 Comme est un homme à chercher fort soigneux
 Son pers thresor, qu'il cuidoit bien auoir.
 Ainsi souuent ie cuide trouuer elle,
 Et souuent non: ie tumbe, et puis me dresse,
 Suis pres et loing de mon mal et secours.
 O air sacré, demeure avec la belle.
 Et toy, o fleuue, o que i'ay grand destresse,
 Quand ie ne puis au tien changer mon cours.

ARGUMENT.

Par les chemins luy sembloit que toutes les mō
 tagnes ou tertres estoient la roche de Dons.

Sonnet. CLXXXIX.

189.

*i dolicioli**o u' io lasciai*

Deuant mes yeulx ua le coustant trottant,
 Ou me laissay, et d'ou ne peus partir:
 Et sur mon col uiens encore à sentir
 Le ioug, qu'amour me recommanda tant.
 Et grandement ie m'esbahis, d'autant,
 Qu'en cheminant d'un lieu ne puis sortir:
 Et du lieu ne me puis garentir,
 Que plus suis loing, plus ie le uais sentant.
 Comme s'en fuit un Cerf, qui entamé
 Est par les flancs d'un fer enuenimé,

Qui

Qui plus se haste, & plus son dueil augmente,
 Ainsi ce dard, qui mon cœur ha blessé,
 Faict que ie suis, tant me plaist & tormente,
 Riche de dueil, & de mon cours lassé.

ARGUMENT.

Estant à Thurin, monta sur le Pau, & dans le ba-
 teau fit ce Sonnet.

Sonnet. CX C.

Pau, tu peus bien emporter mon escorte
 Par le pouuoir de tes rauissans ondes,
 Mais à l'esprit ia ne faut que te fondes,
 Veu qu'il ne craint n'y d'autruy n'y ta force:
 Ains sans changer en Pogge n'y en Orse,
 Retourne arriere avec esles secondes
 Vers sa maistresse, à uoir ses tresses blondes,
 Et cordes, uents, caues, rames il efforce.
 Roy des ruisseaux, de facon tres hautaine,
 Qui quand ailleurs le soleil son iour meine,
 En laisses un plus beau uers l'occident,
 Mon corps suit bien tes caux impetueuses:
 Mais mon cœur plein de plumes amoureuses
 Retourne ou est son desir resident.

. 190.
 Po ben puo
 Tu portarano
 La sonza

ARGUMENT.

Estant arriué à Bológne la grace, redoubtoit de
 ce qu'il auoit laissée la dame assez mal faine.

Sonnet. CXCI.

Quelle grand peur ay ie quand se presente
 A moy le iour, que mon cœur & la belle

. 191.
 Quel paura
 ho, quando
 Laisay

Laiſſay à part, & quand me ſouuient qu'elle
Sembloit penſiue, & un petit dolente?

Comme la roſe eſt la plus excellente
Des moindres fleurs: ainſi la laiſſay telle.
Aſiſe avec mainte aultre damoiſelle,
Comme qui doute, & ne ſcait qu'il ſe ſente.

Poſé auoit ſes gayettez ſi grandes,
Ioyeux habitz, & perles & ghirlandes,
Le chanter, rire, & parler ſi humain.

Ainſi laiſſay avec peur mon confort.
Or noirs ſoucis, & augures de mort
Me font la guerre, & dieu uueille qu'en uain.

ARGUMENT.

Icy ſongea que ſa dame luy apparut diſant,
qu'elle eſtoit morte,

Sonnet. CX CII.

..192.

*Solea contame
in ſonno
Conſo carme*

Ma dame un temps me ſouloit conſoler,
En me monſtrant par ſonge ſes beaulx yeulx
Ores me rend ſi triſte & ſoucieux,
Qu'en dueil & peur ie ne puis ſaouler.

Que bien ſouuent me ſemble ouir parler
Dueil & pitié en ſon tainct gracieux,
Diſans propos uenant du hault des cieux,
Qui fait ma ioye & eſpoir chanceler.

Te ſouuient il du dernier ſoir (diſt elle)
Que te laiſſay en angoiſſe mortelle,
Et m'en allay eſſorcée du temps?

Ie ne uoulus, ny te peus dire à l'heure,
Ce qu'à preſent te diſ pour choſe ſeure:
De me reueoir au monde plus n'attens.

Sonnet.

Sonnet. CXCIII.

O uision miserable & horrible!
Est il donc uray, qu'auant son temps s'exempte
De moi mon bien: par qui estoit contente
Ma triste uie, ennuyeuse, & penible?

O misera et
horribil uision

Helas comment pourroit ce estre possible,
Sans que le bruit autrement on n'en sentes
Dieu & nature ainsi ne le consente,
Et soit de moy l'opinion fallible.

Encore espoir un bien peu m'accourage,
Que reuerrai ce beau diuin uisage,
Qui me maintient, & nostre siccle honnore.

Mais s'il est ia au celeste seiour,
Ie te suppli, O urai Dieu que i'adore,
Que sans tarder uienne mon dernier iour.

Sonnet. CXCIIII.

Ie chante & pleure en doubte de mon estre,
L'espere & crains, & en souspirs & rithmes
Ie me descharge: amour toutes ses limes
Dessus mon cœur use à dextre & senestre.

Quand sera il que la grace ie impetre
D'aller reueoir ces lumieres sublimes,
Pour m'esclairer dans ces obscurs abismes?
Las ie ne scai ou dois mon espoir mettre.

Si est au ciel, rien plus ne doit auoir
Regret de moi, qui suis icy en terre
Sans mon soleil, qu'autre ie ne puis uoir.

En telle peur, & en si longue guerre
Ie uis priué de tout bien & scauoir,

.194.

in dubio
di meo stato
hor piango.

Comme

Comme un qui doute, & de son chemin erre.

195.

Sonnet. CXCV.

*Io pur ascolto
e non odo
nouella*

Y'escoute assez; mais nouvelle ne uient
De ma souefue ennemie angelique:
Je ne scay plus que ie die ou replique,
Tant mon cœur tremble, & espoir me soubtient.
L'estre si belle à maintes mal reuient:
Plus belle est ceste, & plus elle est pudique.
Possible dieu, ueu sa ualeur unique,
Pieça au ciel pour estoile la tient:
Ains pour soleil: & s'il est uerité
Tout mes beaux iours, & ma ioyeuseté
Sont à leur fin, o dure despartie,
Que fis des yeux pour mon mal si luy sans?
Ma brieue hystoire est bien tost assortie,
Et mon cours passe à demy de mes ans.

196.

Sonnet. CXCVI.

*Passa la nave
mia colma
d'oblio*

Comble d'oubly s'en passe mon nauire
Sur aspre mer d'huer en la minuit,
Parmi Caribde & Scille, ou tout me nuit,
Mon ennemy au gouuernal empire.
Chacune rame un dur souci retire,
Qui ne sa mort, ne la tempeste fuit:
Et puis ma uoile un uent romp & destruit,
Qui par sospirs, espoirs & desirs tire.
Pluye de pleurs, nuée de desdains
Bagne & destend mes cordes & mes uoiles,
Que l'ignorance ha tissé de ses mains
Avec erreur à'ay pers mes deux estoiles.

Art,

Art, & raison sont ia mises à mort,
Tant que meshuy ie despere du port.

A R G V M E N T.

Voyci cōment le bó esprit nous admoneste de ne
trop tacher à l'amour ny aux hōneurs mondains
mais à Dieu seulement: sans toutesfois fuir le tra
vail requis aux honnestes vacations.

Chant. XXIII.

Je uais pensant, & au penser m'assault
Certain regret de moymesme si hault,
Qu'il me conduit souuent par aultre uoye
En aultres pleurs qu'user ie ne scauoye.
Que mille fois i'ay desiré les esles,
Dont nostre esprit de ces choses mortelles
Est esleué au celeste seiour,
Voyant ma fin plus pres de iour en iour.
Mais iusque icy n'y ha priere ou pleurs,
Qui prouffiter scahent à mes malheurs:
Et c'est raison qu'ainsi d'eust aduenir:
Car qui se peult debout & bien tenir,
Se laissant choir merite estre à l'enuers,
Au fort ie uois encores tous ouuers
Les piteux bras, en qui gist ma fiance.
Il est bien uray, que grandement m'estonne
De maintz l'exemple: & peult estre s'auance
Bien tost ma fin, ou l'autruy m'esperonne.
Vn penser parle, & me faiet tel discours.
Que resues tant? d'ou attens tu secours?
Ne uois tu pas avec quelle uergongne
Ton beau temps passe, & ton meilleur s'eslongne?

Prends,

-23-

*Je uo pensandz
e nel pensier
ma salute*

Prens , prens party , miserable , & t'affine,
 Et de ton cœur arrache la racine,
 De ce plaisir , qui le fait soupirer,
 Luy defendant de pouuoir respirer,
 Si ia long temps toute douceur te fasche:
 Pource qu'elle est faulxe , glissante & lasche
 (Aumoins douceur , que peut donner ce monde)
 Pourquoi en luy ton espoir plus se fonde,
 Qui est priué de paix & fermeté?
 Tu as le frein mis à ta uolonté
 Tant que uiuras , uueilles le donc estraindre
 Tandis que peus deuers la bonne part:
 Car le tarder tu scais comme est à craindre,
 L'accommencer meshuy n'est que trop tard.

Tu scais assez combien d'aise te fit
 Celle beauté , que mieux nostre prouffit
 Et paix seroit ne l'auoir iamais ueüe.
 Car ce grand feu entra à l'improuuëe
 Dedans ton cœur , du cler qu'elle rendoit.
 Bien t'en souuient , & souuenir t'en doit.
 Que pour autruy flammeron rencontrer,
 Flamme , peut estre , onc n'y eust sceu entrer.
 Or l'alluma : & si telle ardeur prendre
 Dura maintz ans , pour un seul iour attendre,
 Qui onc n'aduint pour nostre sauement:
 Ores uois tu , que ton entendement
 Au ciel uouté elle attire & subliëe
 Par tel moyen , que si n'est chose griefue
 Ca bas a nous : ains est don gracieux
 D'obtenir d'elle un regard ou propos,
 Ou un doux chant , que sera il es cieux,

Si tant

Si tant nous plaist icy tel faux repos?

De l'autre part un penser doux & aigre,
 Plein de travail, & de ioye assez maigre,
 Estant assis sur l'ame mon cœur presse
 D'ardent desir, & d'esperoir, qui ne cesse
 De m'enflammer à fame glorieuse.
 Et ne sent point si ma vie ennuyeuse
 Ha froid ou chaud, ou si mes ans destourne.
 Si ie l'occis plus fort en moy retourne:
 Et avec moy en croissant est uenu
 Des que i'estois dans le berseau tenu.
 Encore ay peur que mesme sepulture
 Clorra nous deux, au fort cestuy ne dure
 S'il n'est autant que le mortel destin.
 Mais si apres le Grec ou le Latin
 Parlent de moy, ce n'est qu'un leger uent.
 Dont moy craignant recepuoir quelque encombre
 Pour cas qu'une heure abbat le plus souuent,
 Voudrois le uray embrasser, laissant l'ombre.

Mais ce uouloir autre, dont suis rempli,
 Tous bons soucis me faict mettre en oubli.
 Et d'autre part le temps fuit si soubdain,
 Que i'escrips d'autre, & de moy i'ay desdain,
 Car la clarté des beaux yeux, qui sans bruit
 Souefnement me consume & destruit,
 Retient mon cœur avec un frein si fort,
 Que resister n'y peut art ny effort.
 S'il est ainsi qu'est ce donc qu'il prouffite
 Tant travailler ma naselle petite,
 Puis qu'es rochers deux telz nouuds la detiennent?
 O Dieu puissant, par qui mes sens se tiennent

N Assez

Assez solus d'autres mondains liens,
 Que n'ostes tu ces deux ennemis miens?
 Desquelz l'assault par uergongne me ronge,
 Tant que desia s'ensuyuent les allarmes
 De la mort fiere: & comme homme qui songe,
 Je me uoudrois defendre, & n'ay point d'armes.

Ce que ie fais ie uois assez paroistre,
 Ne suis trompé pour le uray mal cognoistre:
 Mais c'est le train d'Amour, qui nous faict viure
 Dehors d'honneur quand trop le uoulois suyure,
 Et dans mon cœur d'heure en heure s'esclere
 Vn uray desdaim, beau, parfait & seuer,
 Qui les secretz, lesquelz il peut auoir,
 M'escrit au front, & à tous les faict uoir.
 C'est que d'aimer une chose mortelle
 Par si grand foy, qu'à Dieu seul deuous telle,
 Plus cuidons estre, & moins permis le uois,
 Et ce desdaim crie encor haute uoix
 Apres raison aux sens trop desuoyée,
 Qui se cuidant reduire, est renuoyée
 Toufiours au camp, ou coustume uainquit:
 Et me faict uoir celle beauté extrême,
 Qui seulement pour me tuer nasquit,
 Car trop à moy, & moult pleut à soy mesme.

Et ie ne soay quel fut du ciel l'espace
 Quand uins souffrir en ceste terre basse
 La guerre & mal, que ie sceus commencer
 Contre moy mesme: encor ne puis penser,
 Ne uoir ma fin par ce corporel uoil:
 Mais ie uois bien que ie change de poil,
 Et sens au cœur tous mes desirs changer.

Or puis

Or puis qu'il faut au despart se ranger,
 Comme celuy, que sa perte faict sage,
 Vais repensant ou laissay mon uoyage
 De la main dextre à bon port conduisant,
 Et d'un costé i'ay un regret cuisant,
 Qui tout honteux me faict tourner arriere,
 De l'autre part ma ioye est non entiere
 En ce desir, lequel ne m'assoult pas,
 Mais par coustume à luy tousiours ie tache:
 Car m'en hardit, tant me suit pas à pas,
 D'avec la mort moyenner quelque pache.

Voila, Chanson, ou ha prins sa uolée
 Mon cœur plus froid que la neige gelée,
 De peur qu'il ha quand il me sent perir.
 Qu'en consultant comme pourray guarir,
 I'ay acheué de ma bien courte toile
 La plus grand part, & rompue est ma uoile:
 Ne iamais fut un faix au mien pareil.
 Qu'estant desia pres, ou la mort empire,
 Et en cherchant de uiure autre conseil,
 Ie uois le mieux, & ie me prens au pire.

Chant. XXIIII.

A la douce ombre & frais des belles branches
 Courus fuyant la despite lumiere,
 Qui iusque icy me brusloit du tiers ciel,
 Quand soubz la neige on descouuroit les tertres,
 L'aure amoureuse esiouissoit le temps,
 Et par les champs fleurissoient tous rameaux.

Onc on ne uit si iolietz rameaux,
 Ny onc le uent esmeut si uertes branches,
 Que ie les uis paroistre en ce prim temps:

N 2

Tant

23.

*a la douce
 ombra de le belle
 frondi*

Tant qu'en doubtant celle tierce lumiere,
 Pour mon secours n'eus pas ombres de tertres,
 Mais de la plante amoureuse du ciel.

Lors un Laurier me defendit du ciel,
 Dont conuoiteux des uerdoyans rameaux,
 Allay depuis par forest, bois, & tertres:
 Et ne trouuay iamais arbres ny branches
 Tant honnorez de la haute lumiere,
 Que leur uertu ne se changeast par temps.

Mais plus constant tousiours de temps en temps,
 Suyuant la uoix, d'ou m'appelloit le ciel,
 Et esueillé d'une clere lumiere,

Tournay deuot à mes premiers rameaux:
 Soit quand sur terre espandre on uoit les branches,
 Ou quand Phebus faict uerdoyer les tertres.

Sylues & champs, rochers, fleues & tertres,
 Et toute chose est uaincue du temps:
 Dont ie requiers pardon à celles branches,
 Si i'entreprends apres maintz tours du ciel
 Meshuy fur les engluez rameaux,
 Puis que desia uois la uraye lumiere.

Tant de prim saut me pleut ceste lumiere,
 Qu'avec plaisir passay assez grands tertres,
 Pour m'approcher des bien aymez rameaux:
 Mais brief est l'aage, & le lieu, & le temps
 Me vont monstrant une autre uoye au ciel,
 Pour faire fruit, non seule fleur, des branches.

Bien autre Amour & branches & lumiere,
 Et autre aller au ciel par autres tertres,
 Puis qu'il est temps, cherche, & autres rameaux.

Fin du premier Liure.

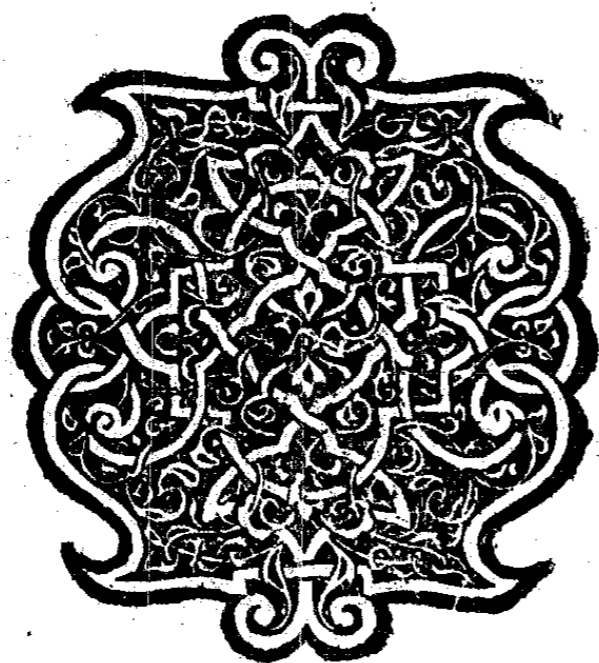
LIVRE DEUXIÈME
DE LA VRE

d'Avignon.



Où sont contenues les admirables deplorations
faictes par François Petrarque son tresloyal
amy, sur la mort & trespas d'icelle.

Des fleurs le fruit.



EN AVIGNON.
De l'Imprimerie de Barthelemy
Bonhomme.

1555.

LIVRE DEUXIEME
 A MA-D. MARGVERITE
 DE FRANCE, FLEVR DES
 Princesses, Perle d'honneur & de
 vertu, Sœur du Roy, &c.

Vasquin Philieul son treshumble seruant. S.

*Tresmal duisant ce liure semblera
 Traictant de dueil ou n'y ha que liesse:
 Mais bien duisant, O diuine Princesse,
 A ta hauteur chacun le iugera.*

*Pource qu'en toy icy lon trouuera
 Pour Laure morte une uiue Deesse:
 Et qui lira Vertu, Scauoir, Noblesse,
 Soudainement de toy il pensera.*

*Car quant au dueil, prenons qu'en ces pleurs ois
 Minerue plaindre encor ce grand FRANCOYS,
 Tien & sien pere: & qu'en toy se console.*

*Qu'icy uoit on, mais non a pleim, descrit
 Ton cœur Royal, sens, beauté, grace, esprit,
 Et cler renom, qui sur tous humains uole.*

A R G U M E N T.

Acerténé Petrarque ce pendant qu'estoit en Italie de la mort de sa Dame, il en faiët ses admirables lamentations par tout ce deuxieme Livre, comme s'ensuit.

Sonnet. I.

Las beau uisage, hélas le doux regard:
 Las le gay port, qui uainc tout humain dire:
 Las le parler, qui pouuois bien suffire
 Faire un fier humble, & un cœur uil gaillard.
 Las le soubris, duquel sortit le dard,
 D'ou ie n'attens autre bien que martires:
 O Royale ame, & tresdigne d'Empire,
 Si en ce monde on ne t'eust ueu si tard:
 Pour uous conuient que ie brusle, & qu'aussi
 Respire en uous, tant ie fus uostre: & si
 I'en suis privé, tout autre mal m'est rien.
 Fut le depart de mon uif & seul bien
 Bien plein d'espoirs & desirs non friuoles:
 Mais lors le uent emportoit les parolles.

Chant. I.

Que dois ie faire? Amour, que me conseilles?
 Or est il temps maintenant que ie meure,
 Et plus tardée est que ne uoudrois l'heure.
 Ma Dame est morte, & mon cœur, pour qui ueilles,
 Ha avec soy: & pour apres courir
 Autre moyen ie n'ay que de mourir.
 Car plus ie n'ay en ce monde esperance
 De la reuoir: & l'attendre est greuance.

N 4

la fois

.197.
 O hime i / bel
 Vi so

.24.
 Che debbio
 far? chi mi

La soit qu'en moy toute resiouissance
 Pour son despart en en plaincte & reuoltée,
 Toute douliceur de ma uie est ostée.

Tu sens, Amour, par nostre dueil extreme,
 Combien en est grand le dommage & noise,
 Et scay assés que de mon mal te poise:
 Ains de tous deux: car en un rocher mesme
 S'est tout rompu nostre nauire ici,
 Et en un poinct le Soleil obscurci.
 Mais quel engin seroit si plantureux,
 Qui eguallast mon estat douloureux?
 Ah Monde aueugle, ingrat, & malheureux
 Grand raison as d'auec moy tousiours plaindre,
 Qui auec elle as ueu ton bien estaindre,
 Ta gloire & cheute, & tu ne le uois point:
 Ne digne estois tant qu'en cestuy bas cloistre
 Elle uiuoit seulement la cognoistre,
 Ne de toucher ses saints piedz un seul poinct.
 Car chose a qui Dieu tant uoulut donner
 Deuoit le ciel de sa presence orner.
 Mais moy chetif, qui au monde sans elle
 N'aime ne moy ne ma uie mortelle,
 Tout seul la pleure, & crie apres la belle.
 C'est tout l'esper, c'est ce qui me soutient,
 C'est le seul bien, qui encor uif me tient.
 Las ce uisage, & beau corps indicible,
 Lequel souloit foy entre nous aquerre
 Des biens du ciel, or n'est il rien que terre!
 Qu'en paradis est sa forme inuisible,
 Ayant laissé ce uoil & poils luisans,
 Qui firent ombre a la fleur de ses ans:

POUR

Pour les reprendre, & au iour plein d'affaire
 S'en reuestir pour plus ne s'en deffaire,
 Quand la uerrons d'autant plus belle faire,
 Que la beauté, qui est sempiternelle
 Sans paragon uault mieulx que la mortelle.

Deuant mes yeux reuiet belle & mignonne
 Plus que iamais, comme bien aſſeurée,
 Que là trop plus qu'ailleurs sa uuee agrée:
 C'est de ma uie au moins une colonne.
 L'autre est son nom clir iusque au firmement,
 Qui dans mon cœur retentit doucement.
 Mais quand ie pense a ma playe cuisante,
 Que Mort ha pris ma liesse uiuante
 Alors que plus elle estoit fleurissante,
 Amour scait bien quel ie deuiens alheure,
 Et elle aussi qui près du uray demeure.

Dames d'honneur, qui contempliers la belle,
 Sa sainte uie, & facon angelique,
 Son port celeste en terre, & l'œil pudique,
 Ayés pitié de moy, & non pas d'elle:
 Qui est uolée a une seure paix,
 Et m'ha laissé en guerre, & soubz tel faix,
 Que si d'ici lon m'engarde long temps
 D'aller après sa uoye, ie pretens
 Coupper le noëud: si par Amour n'entens
 A me garder que mon cœur ie ne brise:
 Mais il raisonne a moy de telle guise.

Més frein, Amy, au dueil qui te transporte.
 Que par uouloir desordonné par ire
 Se pert le ciel: là ou ton cœur aspire,
 Ou celle uit, qui a maintz semble morte.

Là s'esioit de ses belles despueilles,
 Et seul te plaint, & prie que ne uueilles
 Laisser esteindre ici sa renommée,
 Qui ça & là par ta langue est semée.
 Ains que ta uoix en celle tant aimée
 Grace & beaulté, & en son nom escleres,
 Si ses uertus te furent onques cheres.

Fui le sercin, fui couleur uerdoyante,
 Ma Chançon, non: mais bien plainctiue histoire,
 Garde d'aller es lieux qu'on rie ou chante:
 Car point ne duit compagnie plaisante
 A desolée & uesue en robbe noire.

A R G V M E N T.

Estant mort le Seigneur Estienne Colonne
 grand amy de Petrarque, peu apres la mort de
 M. D. Laure, fit ce Sonnet nostre pouure dou-
 lent Poete.

Sonnet. II.

Le uert Laurier, la Colonne requise
 A mon repos sont rompus: ne puis ore
 Les retrouver d'Indique mer au More,
 Ne des Leuant iusque a la froide Bise.

Double richesse, o Mort, tu m'as ius mise,
 Qui me faisoit aller ioyeux encore,
 N'Empire ou Regne est qui me la restore,
 Ny or, ne perle orientale exquisite.

Mais puis qu'est tel l'accord de mon destin,
 Que puis ie plus fors que uiure en tristesse,
 Tenant mes yeulx bas & mouillés sans cesse
 O nostre ue, or uoi ie qu'un matin

Tede

.198.

Rotta e
 Laita colona

Te destruit tout ce qu'en maintz ans assembles
En grand trauail, & si belle tu sembles.

ARGUMENT.

Continue a plaindre sa dame.

Sonnet. III.

Or as tu faiēt ta plus puissante attaincte,
O Mort cruelle : or as tout mis en pleur
D'Amour le regne: or de beauté la fleur
As close en terre, & la lumiere esteincte.
Or nostre uie a languir as contraincte,
La deuestant d'ornement & d'honneur.
Mais son bon bruit des biens faiēts guerdonneur,
N'est en ta force, au seul corps gist ma plaincte.
Car le ciel tient le reste, & prend liesse
De voir quasi un plus luisant soleil,
Qui des bons est estimé sans pareil.
Pour Dieu pitié requise a ma destresse,
O nouuel Ange, au ciel uainque ton cœur,
Comme du mien tu fus ici uainqueur.

ARGUMENT.

Ici se ressouient du iour que la derniere fois
il prit congé de sa dame, qui luy sembloit estre
vn peu malade: dont il commença a doubter de
sa mort.

Sonnet. IIII.

Las le dernier de mes beaulx iours plaisans
Estoit uenu, que bien peu ueus en ayie,
Aussi mon cœur vint comme tiede neige,

199.

Hor haifatto
L'estremo di
tua polstra

200.

L'ultima
Lasso de
Bien mi ey giorni

Bien deuinant mes iours noirs & pesans.

Comme qui ha gardé fieure maintz ans,
 Quand sent uenir l'excès desia rengreige:
 Tel me sentoie, & ce rien ne m'alleige,
 Que fust la fin des biens insuffisans.

Ses yeulx, qui ore au ciel sont radians
 Par la lumiere, ou seul gist saulnement,
 Laisans les miens ici bas mendians,

O chers amis (leur disoient humbl. ment)
 Pour Dieu en paix demeurés, & sans pleurs,
 Qu'ici non plus, mais nous uerrons ailleurs.

. 201 .

Sonnet. V.

O giorno O iour, o heure o extreme moment!
à l'ultimo O coniuérés astres a mon martire,
hora o ultimo O loyaulx yeulx, que me uouliés uous dire
momento Quand uous laissay seul pour auoir torment?
 Or uois ie tous mes maulx, & uois comment
 Pour tous iceux cuidoye asés suffire
 L'absence uostre: & maintenant i'ay pire.
 Combien d'espoirs, o Dieu, porte le uent!
 Que ia estoit au ciel dict du contraire,
 De la beauté dont ie uiuois desfaire:
 Ce qu'estoit bien escript dans ses beaulx yeulx.
 Mais dans les miens alors un uoil i'auoye,
 Qui m'engardoit de uoir ce que ueoye,
 Pour tout soubdan m'estre plus ennuyeux.

. 202 .

Sonnet. VI.

Quel uago Lors me sembloit dire son doux regard:
Dolce caro Or prens de moy ce que pourras auoir,
honesto quando

Car

Car onques puis ne me pourras reuoir
 En ce bas monde apres ton gref despart.
 O plus leger esprit que Leopard,
 Et trop pesant a tes douleurs preuoir,
 Ne pouuois tu par ses yeulx conceuoir
 Ce que tu scais maintenant qu'est trop tard?
 Tu ueois bien ses estincellans yeulx,
 Qui te disoient. O tres cher amymien,
 A qui un temps fumes si gracieux,
 Le ciel nous ueult, & tu le scauras bien.
 Car qui li noz noeudz le mien deslie,
 Laisant le tien pour ta melancolie.

Sonnet. VII.

203.

Dedans mon cœur elle estoit Presidente,
 Comme une haute & grand' Dame en lieu bas:
 Or suis ie fait par son extreme pas
 Mort, non mortel: elle uiue Regente.

*Solea si nel
 mis cor star*

Mon ame estant de tout son bien exempte,
 Amour priué de plaisir & d'esbas,
 Deuroient rochers fendre du piteux cas:
 Mais n'ont aucun qui pour eulx se lamente.

Si pleurent ils, que nul n'oit aspirer,
 Hormis moy poure, ayant au cœur encombre
 Tel que ne puis faire que sousspirer.

Voirement donc sommes nous pouldre & ombre,
 Voirement est l'humain plaisir greuance,
 Et uoirement nous decoit esperance.

ARGUMENT.

Il reuenoit d'Italie & estant ia pres d'Avignon
 faisoit ce Sonnet.

Sonnet.

Sonnet. VIII.

204.
Santa Laura Le sens desia les uens doux & coulans,
sonia antica Et uois le lieu, ou la fleur eut naissance,
e i dolci Qui tint mes ans aises en esperance
 Tant qu'a Dieu pleut, ores les tient doulans.
 O fols soucis, o espoirs chancellans!
 L'herbe en est uesue, & l'eau trouble ha souffrance,
 Le nid est froid, ou fut sa demeurance,
 Ou uiuant mort passay mes iours uolans.
 Esperant bien a ses facons humaines,
 Et a ses yeulx, qui me tindrent rauy,
 Qu'aurois repos a la fin de mes peines.
 Mais un Seigneur trop ingrat i'ay seruy:
 Qui me brusla tant que uesquit ma Dame,
 Or uais pleurant ses cendres & ma flamme.

A R G V M E N T.

Venant le long du Rosne pour arriuer au grand Palais d'Auignon Petrarque fit ce Sonnet quand il vit la maison de sa dame, passant par le Bourg des Sases.

205.

Sonnet. IX.

E que sto' Lido Est ce le nid, ou ce, qui au uray dire
i n che la Fut un Phenix, ses plumes d'or posa?
nia Phenice Soubz qui mon cœur long temps se reposa?
 Qui encor pleurs & soupirs de moy tire?
 O fondement de mon plaisant martire.
 Ou est ce chef pour qui tant s'arrosa
 Le mien de pleurs? de toy le ciel aise ha,
 Et seul estois en ce terrestre empire.

Mais

Mais moy, suis seul triste en ceste uallée,
 Ou uais & uiens pour toy, & fais retour,
 Qui durera a iamais desolée.

Car orendroit sera la nuit toutiour
 Sur ce coustant, d'ou au ciel es uolée,
 Et ou tes yeux me souloient faire iour.

ARGUMENT.

Après auoir demeuré quelques iours en Auign
 non, cōme dict est, Petrarque s'en alla a Vaul
 eluse acheuer ses lamentations.

Sonnet. X.

Val resonnante, & de mes plainctes pleine,
 Fleuve qui crois bien souuent de mes pleurs,
 Feres, poissons, oiseaulx painctz de couleurs,
 Que l'une riue & l'autre ici refreine.

Plage qui es de mes souspirs sercine:
 O doux sentier, record de mes malheurs,
 Coustant plaisant, ores plein de douleurs,
 Ou par costume encor Amour me meine.

Bien uois ie en uous les plaisances usées:
 Mais non en moy, qui de uie si belle
 Suis faict logis de douleur immortelle.

Voici (ce croi ie) encoro ses brisées:
 Voici le Roc d'ou nue au ciel uola,
 Et sa despucille humaine lascia là.

Sonnet. XI.

Ou est le front, qui d'un petit semblant
 Mon cœur tournoit en ceste part & celle?

205.

*Valle de de
 La menthi miei*

207.

*Quod à la fronte
 Ou font che conficid*

Où sont ces yeux? où est l'estoile belle,
 Qui fit lumière à mon cours chancelant?
 Où est le sens sur tous humains volant?
 Et la parole honneste, humble, fidelle,
 Et les beautés accueillies en elle,
 Qui me rendoient ioli, frisque & galant?
 Et l'ombre où est de ce visage humain,
 Port & repos de mes faschez esprits,
 Où mes pensers très tous estoient escrits?
 Et celle où est, qui eut ma vie en main?
 O quelle perte est ce au monde! où ie suis
 Seur de n'avoir jamais les yeux essuis.

.208.

Sonnet. XII.

Quant invidia Quelle envie ay ie à toy avarre terre,
si porta avara Qui me defens de voir ce beau visage,
terra Et de sentir son air & doux langage,
 Où ie tro uois paix de toute ma guerre?
 Et quelle envie ay ie au ciel qui me serre
 (Trop conuoiteux) l'esprit du personnage,
 Que seul tenois pour de uertu l'image,
 Et pour autry rarement se desferre?
 Quelle envie ay ie aux ames, qui en sort
 Ont maintenant sa sainte compagnie,
 Que tant cerchay, & point ie ne le nie?
 Quelle a la dure & despitueuse mort,
 Qui ha ma vie estaincte avecques elle,
 Et de ce monde encores ne m'appelle?

.209.

Sonnet. XIII.

La sp vita La vie fuit sans qu'un moment s'arreste:
fugge e non La mort apres à grans iournées tire:

Mal

Mal du passé, & du present i'ay pire,
Et du futur i'ay guerre encores preste.

Le souuenir & l'attendre m'enteste,
Me tormentant çà là, qu'au uray dire,
Si ie n'auois pitié de mon martire,
Serois ia hors d'une telle feste.

Deuant mes yeux tous les biens se presentent,
Qu'eust on mon cœur, & puis de l'autre part
Vois que les uents troublez ma nef tormentent,
Et la fortune au port ses heurs despart.
Puis mon patron est tout las, & mes uoiles
Rompues sont, & mortes mes estoiles.

Sonnet. XIII.

Que penses tant, que fais, & que regardes
Au temps passé, o Ame desolée?
Pourquoy uas tu au feu, dont est bruslée,
Adioustant boix, & pourquoy ne t'engardes?
Les doux regardz, les amoureuses dardes,
Dont tu chantas par mont, plaine, & uallée,
Et ta maistresse au ciel s'en est uolée,
Icy meshuy la chercher trop tu tardes.

Ne uueilles donc refreschir ta douleur,
Et n'ensuis plus soucy, qui dueil apporte.
Ains tire en but plus certain & meilleur.

Cherchons le ciel, puis que seul nous conforte,
Que sa beauté ueimes par grand malheur,
Si oster paix nous deuoit uiue & morte.

Sonnet. XV.

Donnez moy paix, o mes sousspirs grondans.
Ne suffit il qu'amour, fortune & mort

o

Me font

210.

*Che j'ai ché
jensi? che pur*

211.

*Dato mi pate
ò luri miei pen
fieri*

Me font la guerre en tous costez à tort,
 Sans me trouver autres guerriers dedans?
 Et toy mon cœur, tu es de leurs aidans,
 Et desloyal a toy seul, quand si fort
 Vas recherchant mes maux, & es confort
 Des ennemis miens si prompts & mordans.

En toy Amour noz secretz maux faict voir:
 En toy fortune ouvre toute sa pompe,
 Et mort te faict le coup ramenteuoir,
 Lequel de moy fait que la reste rompo.
 En toy erreur par uains soucis m'abuse.
 Pourtant toy seul de tous mes maux i'accuse.

Sonnet. XVI.

. 212 .

Occhi miei
oscurato e'
nostro sole
 Orsus, mes yeux, or ha il faict eclipse
 Nostre Soleil: ains clarté au ciel rend.
 Là ou ie crois qu'en regret nous attend,
 Là le uerrons, là luy ferons seruice.

O mon ouir, son doux parler sans uice
 Est au pres d'un, qui mieux que nous l'entend,
 Vostre raison, mes pieds, là ne s'estend,
 Ou la Dame est, qui fut uostre exercice.

Donques pourquoy me donnez si grand guerre?
 Je n'en puis mais si uous auez perdu
 La uoir, l'ouir, la retrouver en terre.

Mort en blasms: ains los en soit rendu
 Au souuerain, qui tout lie & desferre,
 Et resiouit le triste homme esperdu.

XVII.

. 213 .

Poi che la
Vi sta
Angela
 Puis que la ueue angelique sercine
 Par son despart en amere douleur

M'ho

M'ha deslaissé, & en obscure horreur,
 Veux alléger par chants & uers ma peine.
 Tres iuste dueil a complaindre me meine,
 Comme elle scait, le scait l'enfant uainqueur,
 Qu'autre remede un temps n'auoit mon cœur
 Encontre ennuy, de qui ma uie est pleine.
 Cestuy osté tu m'as, Mort despitueuse,
 Et toy, o Terre, o Terre bien heureuse
 D'auoir pour toy sa face reluisante.
 Helas combien ie suis en grand esmoy,
 Quand la lumiere (un temps fut) m'esclerante,
 Et mon seul bien ie n'ay plus avec moy.

Sonnet. XVIII.

Si par bon heur Amour ne nous apporte
 Nouveau conseil, faudra bien que ie meure,
 Tant i'ay de dueil: car en moy d'heure en heure
 Le desir croist, & l'esperance est morte.
 Dont s'ebahit: mais bien se desconsorte
 De tout ma uie, & nuit & iour en pleure,
 Et sans gouuert est en mer tres mal seure,
 Et sans sa guide en uoye double & forte.
 Par fantasie une au moins la conduict:
 Puis que la uraye est en terre, ains au ciel,
 D'ou a mon cœur plus belle qu'onc reluit,
 Non pas aux yeux: car un douloureux uoil
 La leur defend, uoil plus amer que fiel,
 Et qui me faict ainsi changer de poil.

A R G V M E N T.

De Vaulcluse regardoit vers le costé d'Avignō,
 ou il deliberoit retourner.

○ 2 Sonnet.

214.
 S'amor nuovo
 consiglio non
 n'apporta,

Sonnet. XIX.

.215.

l'ho pion di
Soppi' quest
des l'utro

J'ay tout rempli l'air, & ces champs du bruit
De mes souffirs, uoyant le pays plain:
Auquel nasquit celle, qui eut en main
Ma vie ou mort. Puis sur sa fleur & fruit
S'en est allée, & a tant m'ha conduit,
Que quand ces champs i'apperçois de loingtain,
Alors mes yeux, qui la cherchent en uain,
Tout autour d'eux ne laissent lieu esuit.
Il n'est rocher par ces monts & ces plaines,
Plante, ne branche, ou rameau par ces plages,
Ne par ce ual y ha fleurs ne fueillages,
Ne goutte d'eau coule de ces fontaines,
Ne dans ce bois n'y ha bestes sauvages,
Qui la grandeur ne scachent de mes peines.

Sonnet. XX.

.216.

g li occhi;
di chi o parlai

Les yeux, desquelz parlay si chaudement,
Les bras & mains, à qui serf me rendis,
Dont fus seioint de moymesme iadis,
Et singulier des hommes en torment,
Les beaux cheueux d'or fourbi richement,
Et le soubrire angelique, & les dis,
Qui souloient faire en terre un paradis,
Ne sont plus rien que pouldre seulement.
Las & ie vis? o la vie importune!
Sus un uieil bois suis en grand' desfortune
Sans ma lumiere, helas que i'aimois tant.
De mon engin est la veine seichée,
Et ia ma Lyre est de mes pleurs laschée:

Dont

Dont ne va plus que d'ennuy seul chantant.

ARGUMENT.

Quelqu'un luy auoit rapporté que viuant la Dame s'estoit trouué present quand elle lisoit vn sien Sónet, & qu'il auoit esté tenu pour fort bon, & au tresgrand contentement d'elle.

Sonnet. XXI.

Si i'eusse scéu que pour si chers tenus
Eussent esté mes souspirs mis en rime,
I'eusse chantez en stile plus sublime
Mes gros traualx, & mes plaisirs menus.

Mais morte celle, en qui ces miens chantz nus
Prenoient uertu, & qui tenoit la cime
De mes esprits, plus n'ay si douce lime,
Qu'aumoins pour bons mes uers soient maintenus.

Qu'en ce temps là mon seul estude estoit
De descharger mon tant ennuyé cœur,
Non d'aquerir uain bruit, qui maintz deçoit.

Plaindre cherchay, non des plainctes honneur.
Or maintenant plaire ueux: mais la belle
Ame du ciel à soy tout bas m'appelle.

Sonnet. XXII.

Amour (ce croy ie) un temps fut sans langueur:
Non que ie l'aye oncques tel esprouué,
Mais ne l'est plus, comme sera trouué
De qui scaura comme moy sa rigueur.

Celle qui fut de nostre ciecle honneur,
Dont l'esprit est net au ciel arriué,

211.
Si io auesti
pensato, che
Si era

215.
In forse un
tempo dolce
canta e canta

Pres que m'auoit de tout repos priuè:
Et or du tout en tient banni mon cœur.

Sa mort fascheuse ha rauì tout mon bien:
Ne son bon heur ne me console en rien,
Qu'elle soit hors de ce monde peruers.

Ploray, chantay: plus ne scay uirer uers:
Mais nuit & iour ie uerse, ouure & esuente
De langue, & d'yeux le dueil qui me tormente.

Sonnet. XXIII.

Ce beau Soleil, qui par le chemin d'estre
Guidoit mes pas au ciel, qui l'auoit cher,
Y retournant ferma soubz un rocher
Ma clarté uiue, & sa prison terrestre.

Dont suis semblable au ieger Cerf champestre,
Quand çà & là esgaré ua chercher
Le cler ruisseau, qu'il ne peut approcher:
Ores ce monde un desert me semble estre.

Ores de dueil a nul ne puis parler.
Donques, Amour, puis que si fort m'affliges,
Viens moy monstrer par ou ie dois aller.

Trouuer ne puis que ses saintes uestiges
Tournées hault aux places Chrestiennes,
Et s'esloignans des palus Stigiennes.

Sonnet. XXIIII

Zepirus uient & le printemps rancine
Herbes & fleurs, & sa famille esueille:
Progne gringotte, & se plaint Philomeine:
Et Iuppiter tres aise s'esmerueille
De uoir sa fille ainsi belle & uermelle.

Le

219.

Que le sol
ne mi
monstrera

220.

Zepirus torna
et le sol temps

Le ciel reluit, les près uerdoyans rient,
 Tout animal d'aimer se reconseille,
 L'air, l'eau, la terre a aimer s'entreprient.

Mais, las, de moy sortent plus grefz souffirs,
 Qu'onques pour Dame eut homme dans son cœur
 Car toutes fleurs, oyseaux, iceus & plaisirs
 Me semblent estre un beau fruct sans liqueur.
 Et quand ie uoy quelques autres uisages,
 Ce ne me sont qu'es bois ferés sauvages.

Sonnet. XXV.

Ce Roignol, qui plaint si doucement
 Ses fils, possible, ou sa chere compagne,
 Et qui remplit du grand gemissement
 D'un chant piteux le ciel & la compagne,
 Toute la nuit semble qu'il m'accompagne,
 Me ramentant mon tres malheureux sort.
 Qui ne cuidois (dont en pleurs ie me baigne)
 Que peust regner sur Deesses la mort.
 O qu'est aisé de tromper qui s'assure!
 Ces deux beaux yeux plus clers que le Soleil,
 Qui eut cuidé deuenir terre pure?
 Or uois ie bien que ma fiere auenture
 Veut que i'apreigne avec ducil non pareil,
 Comment ça bas n'y ha chose qui dure.

Sonnet. XXVI.

Au ciel n'y ha estoiles, tant soient belles,
 Ne par la mer bois froissez ou glissans,
 Ne par les champs Cheualiers reluisans,
 Ne d'attendu plaisir fresches nouvelles:

© 4 Ne

221.

Quel roignol
 vol chez sa
 fiagne

222.

Ne per Sorens
 ciel w vaghe

Ne par foretz courir feres rebelles,
 N'ouir d'amours chants ornés & dufans,
 Ne iouenceaux par prais & lieux plaisans
 Long d'un ruisseau aueques damoiselles,
 Ne cas aucun est, qui triste ou ioyeux
 Face mon cœur: tant l'ha enseveli
 Celle qui fut lumiere de mes yeulx.

Tant las de uiure est mon corps affoibli,
 Que ueulx & ueulx mourir, seul pour reuoir
 Ce qu'a mes yeulx mieulx eust ualu ne uoir.

Sonnet. XXVII.

Adieu le temps que i'ay uescu en flamme,
 Dont au milieu du feu i'eus refrigerer.
 A dieu, Amour: trespassee est la Dame,
 Qui m'ha laisse seul en peine & misere.

Trespassee est la belle face cler:
 Mais en passant tant ha fische l'œil sien
 Dedans mon cœur, qu'il la suit comme Mere:
 Donques a Dieu, a Dieu Cœur iadis mien.

Qu'elle soubz terre, & au ciel t'ha bouté,
 Là ou elle est du Laurier coronnée,
 Que meritoit sa uertu & beauté.

Or pleut a Dieu que fust ma destinée
 Destre ia hors de la mortelle escorse,
 Qui en langueur me tient ici par force.

Sonnet. XXVIII.

O mon esprit deuineur de mes maulx,
 Qui au beau temps t'en allois si pensif,
 Et de la uoir estois si ententif,

Cher

223.

*Passato e
 tempo homai
 passato*

224.

*mente omnia,
 che presaga
 de tuoi danni*

Cherchant repos a tes futurs trauaulx:

Tu pouuois bien dire par monts & uaulx,
Ou tu estois du tout morne & oisif:
Veu son aspect, & son mal excessif,
C'est le dernier de noz iours inesgaulx.

Quelle douceur, o Ame miserable,
Quel feu sentions alors que fumes noir
Les yeux que puis enc n'auons peu reuoir?

Et lors qu'a eulx la part plus honorable,
Que soit en nous (comme a amis d'essai)
Biens & secrés, & mon cœur ie laissais

Sonnet. XXIX.

Desia passoit de mon aage l'esté:
Et ia sentoie uenir tiede le feu
Qui me brusla, & me sentoie deceu
Du temps coulant, qui trop bref m'ha esté.

La commensoit a prendre seureté
Mon ennemie enuers moy peu a peu,
Et bien souuent contournoit tout en ieu
Mon long trauail par douce honnesteté.

Le temps uenoit, ou sans aucun regret
De faulx rapport: peuuent les amoureux
S'asseoir en, emble, & dire maint secret.

Mort eut enuie a mon estat heureux:
Et lors rua (comme ennemy armé)
Contre mon bien son dard enuenimé.

Sonnet. XXX.

C'estoit le temps de trouuer de ma guerre
Trefues, ou paix: & en estions en uoye:

O 5

225.

Tutta la mia
fiortita e verde
aetade

226.

Tempo era
honoraj la honora
Sans

Sans ce que Mort, qui tous plaisirs desuoie,
Mon long espoir tost destourna grand erre.

Comme nuée aux uents s'ouure & desferre
Ainsi soudain peu de cas nous enuoye
Soubz le tombeau. or fault que ie prouuoye
D'ensuyure l'œil qui me guidoit en terre.

Peu s'en failloit que les ans & le poil
Eussent donné a l'amitié credit
De deuiser sans soupçon & sans uoil.

Las. avec quels soupirs luy aurois dit
Les longs trauaux, dont suis tant soucieulx,
Et qu'elle uoit & plaint ores des cieulx.

.227.

Sonnet. XXXI.

Tranquillo Paisible port monstroit l'enfant vainqueur
forte habita A ma si longue & horrible tempeste:
mostrato amore C'estoient les ans d'aage meur & honneste;
Qui chasse uice, & uertu prend uigueur.

La treluisoit a ces beaux yeux mon cœur,
Avec la foy, qui d'aimer admoneste.

Ah dure mort, comme a gaster es preste
Dans peu de temps fruit de longue liqueur.

Le temps uenoit, qu'au moins aueques pais
Deschargé i'eusse en ses chastes oreilles
De mes soucis le uieil & pesant fais.

Et elle auroit de ses bouches uermeilles
Possible dict quelque amoureux propos
En soupirant: dont i'eusse pris repos.

Madrigal I.

A mor quando Lors que l'espoir de mon las cœur transi
fioria Plus fleurissoit au guerdon de ma foy,

Celle

Celle on m'ha pris, dont i'attendois merci.
 O Mort cruelle! o uie de souci!
 L'une m'ha mis en dueil & en esmoy,
 Et tout plaisir ha forbanni de moy.
 L'autre me tient mauigré moy trop ici
 En ce bas monde: & tant desire l'heure,
 Que ie sois là, ou ma Dame demeure:
 Ce que ne puis sans que Dieu le consente.
 Mais puis qu'au cœur ie l'ay tousiours presente,
 Elle uoit bien comment sans cesse il pleure.

Chant. II. Par C. Marot.

Vn iour estant seulet en ma fenestre
 Vey tant de cas nouveaux deuant mes yeux,
 Que d'en tant uoir fasché me conuint estre.
 Si m'apparut une Biche a main dextre
 Belle pour plaire au souuerain des Dieux:
 Chassée estoit de deux Chiens enuieux,
 Vn blanc, un noir, qui par mortel effort
 La gente beste aux flans mordoient si fort,
 Qu'au dernier pas en brief temps l'ont menée
 Cheoir soubz un Roc: & là la cruaulté,
 De Mort uainquit une grande beauté:
 Dont souffrir me fit sa destinée.

Puis en Mer haulte un Nauire aduisoye
 Qui tout d'Hebene & blanc Yuoire estoit,
 A uoiles d'Or, & a cordes de Soye:
 Doux fut le uent, la Mer paisible & coye,
 Le Ciel par tout clair se manifestoit.
 La belle Nef pour sa charge portoit
 Riches thresors: mais tempeste subite,

25

*Stando mi vn
 giorno solo ala
 fenestra*

En

En troublant l'air, ceste Mer tant irrite,
 Que la nef heurte un Roc caché sous l'onde.
 O grand fortune! o creue cœur trop grief,
 De uoir perir en un moment si brief
 La grand richesse a nulle aultre seconde!
 Apres ie uey sortir diuins Rameaulx
 D'un Laurier ieune, en un nouveau bocage,
 Et me sembla uoir un des arbrisseaux
 De Paradis, tant y auoit d'Oiseaux
 Diuersement chantans a son ombrage.
 Ces grans delis rauirent mon courage:
 Et ayant l'oeil fiché sur ce Laurier,
 Le ciel en tour commence a uarier,
 Et a noircir: dont la Fouldre grand erre
 Vint arracher celuy plant bien heureux
 Qui me faict estre a iamais langoureux
 Car plus telle ombre on ne recouure en terre.

Au mesme bois sourdoit d'un uif Rocher
 Fontaine d'eau murmurant souefuement:
 De ce lieu frais tant excellent & cher
 N'osoient Pasteurs ne Bouuiers approcher:
 Mais mainte Muse, & Nymphe seulement,
 Qui de leur uoix accordoient doucement
 Au son de l'eau. Là i'assis mon desir,
 Et lors que plus i'y prenois de plaisir,
 Ie uei helas, de Terre ouurir un gouffre,
 Qui la fontaine, & le lieu deuora:
 Dont le mien cœur grand regret encor ha,
 Et y pensant, du seul penser ie souffre.

Au bois ie uei un seul Phenix portant
 Esles de Pourpre, & le chef tout doré:

Estrange

Estrange estoit, dont pensay en l'instant
 Voir quelque corps celeste, iusque a tant,
 Qu'il uint à l'arbre en pieces demeuré.
 Et au ruisseau, que terre ha deuoré,
 Que diray plus? toute chose en fin passe.
 Quand ce Phenix uit les rameaux en place,
 Le tronc rompu: l'eau seche d'aultre part,
 Comme en desdaing de son bec s'est feru,
 Et des humains sur l'heure desparus
 Dont de pitié & d'amour mon cœur ard.

En fin ie uei une dame si belle,
 Qu'en y songeant tousiours ie brusle & tremble:
 Entre herbe & fleurs pensue marchoit elle,
 Humble de soy: mais contre Amour rebelle:
 Et blanche cotte auoit, comme il me semble,
 Faicte en tel art, que Neige & Or ensemble
 Sembloient meslez: mais en sus la ceinture
 Couuerte estoit d'une grand nue obscure,
 Et au talon un Serpenteau la blesse,
 Dont languissoit comme une fleur cueillie:
 Puis assuree en liesse est saillie.

Las rien ne dure au monde, que tristesse.
 O Chanson mienne en tes conclusions
 Dy hardiment, ces six grans uisions
 Amon Seigneur donnent un grand desir
 De briefuement soubz la terre gesir

Sonnet. XXXII.

Au choir d'un arbre auant temps arraché,
 Comme celui qu'on coupe en la racine,
 Ou que le uent tant l'ebransle & le mine:

228.

A Coader d'una
 pianta

Que

Que son tige est de la terre lasché,
 L'en ueis un aultre en mon cœur attaché,
 Ainsi qu'un mur Liarre embrasse & ruine,
 Dont Erato encores m'illumine,
 Quoy qu'est de lui mon engin surmarché.
 Ce uif Laurier, ou souloient leur nid faire
 Tous mes soucis, qui ne l'ont peu mouuoir,
 Ne iamais fueille ou fruit de lui auoir,
 Ha sa racine en mon cœur, eximplaire
 De uraye foy, plantée si profond,
 Qu'encore il crie, & nul ne lui repond.

Sonnet. XXXIII.

229.
 A moi, Conla
 mande ybra

Amour ouurit le micn gauche costé
 Avec sa dextre, & planta dans mon cœur
 Vn uert Laurier, qui eust bien en couleur
 Toute Esmeraude & uert gai surmonté.
 Vn Soc de plume, & souffirs a planté,
 Et de mes yeux la rosée & humeur
 L'ont cultiué tant, qu'au ciel rend odeur
 Tel qu'onc possible en arbre n'ha esté.
 Vertu, honneur, bon bruit beau port mignon,
 Chaste beauté, gent habit non bouffant,
 Sont la racine a l'arbre triomphant.
 Tel l'ay ie au cœur, ou ie porte son nom,
 Bien heureux faix, qu'avec priere & plaincte
 Vais adorant comme une chose sainte.

A R G V M E N T.

Sur le millieu de ce beau chant Petrarque in-
 troduit la Fortune parler a luy.

Chant.

Chant. III.

.26.

*Talcor non
foss e temo,*

Quand par mes uers ueulx honorer la Dame,
 Qui est au ciel, d'ou attire mon ame,
 Je doute & crains qu'a mon uouloir contraire
 Ne soit l'effect: mais ie ne me puis taire.
 Car comment puis ie, Amour, onc egualer
 Les diuins faiçts avec humain parler,
 Si enseigner tu ne me ueulx d'ouuir
 La grand beauté, que terre ha sceu couuir?
 C'estoit l'Auril de moy, & de l'année
 Quand i'aperceus celle ame fortunée,
 La quelle auoit dans sa prison terrestre
 La demeuré quinze ou seize ans peut estre.
 Dont tout soudain ie deuins soucieux
 De cueillir fleurs en son fleuri champestre.
 Ayant espoir d'ainsi plaire a ses yeux.
 Murs d'Albâtre, & le tect d'Or y uis
 D'iuoire l'huis, fenestres de Saphirs.
 D'ou dans mon cœur les doux souffirs premiers
 Eurent entrée, & auront les derniers.
 De là les tretz sortirent, si me semble,
 Tant uiuement, qu'en y pensant ie tremble.
 Quoy que i'auois sur mon chef la couronne
 De l'arbre heureux, que la fouldre n'estonne.
 Leans estoit un beau siege inuisible
 D'un Diamant quarré & infrangible:
 Dessus lequel ma Dame estoit assise:
 Et au deuant une colonne exquise
 De blanc Cristal, qui si fort treluisoit,
 Que quand mon ame a elle fut submise

Souuent

Souuent ioyeux & triste me faisoit.

Me uoyant ioinct à l'enseigne des dards,
 Contre lesquelz Poliphemus & Mars,
 Et Apollon, Vulcan & Iuppiter,
 Seroient contraintz le camp & ieu quiter,
 Là ou tousiours se refresche torment,
 Et ne pouuant m'aider aucunement:
 Je me laissay en triomphe submettre,
 Dont d'eschapper puis ordre ne sceus mettre.
 Mais comme l'homme en desirant sousspire
 Pour la beauté, qui yeux & cœurs attire,
 Sur un Balcon un iour à mon plaisir
 Vis le miroer, que ie uolus choisir,
 Qui de son temps fut la perfection,
 Que contemplay avec si grand desir,
 Que i'oublay moy & ma passion.

Mon cœur au ciel, mon corps estoit en terre,
 Ne pensant plus a ma cruelle guerre:
 Car ma pensée estoit toute arrestée
 A l'admirer comme image plantée.
 Quand une Dame assurée & uolage,
 Vieille de temps, & ieune de uisage,
 Me uoyant là fiché par grand merueille,
 A moy (fit elle) a moy te reconseille:
 Qui ay pouuoir (ce que tu ne crois point)
 De rendre l'homme aie & triste en un point.
 Tous cas mondains ie remuerse souuent,
 D'autant que suis plus legere que uent.
 Or entens donc au doux regard de ceste,
 Comme fait l'Aigle au beau Soleil leuant:
 Mais ton oreille a mes parolles preste.

Le propre iour que naquit ta Deesse,
 Toute benigne estoile estoit maistresse,
 L'une uers l'autre en amour conuerties
 Tenoient les cieus les meilleures parties.
 Venus au droict de son Pere luisoit,
 Qui en espect tres doux seigneurisoit.
 Et ce iour là tous astres de malheur
 Estoiēt au ciel espars, & sans ualeur.
 Iamais la mer on ne ueit si paisible,
 La terre & l'air monstroient ioye indicible.
 Onc le Soleil si clere n'eut sa face.
 Mais me despleut une nuée basse
 Et assez loing, qui me sembla estrange.
 Car i'ay grand peur que plaindre ne nous face,
 Si autrement pitié le ciel ne change.

Quand ceste fut au deuxieme ou confine,
 De qui pour uray ce ciecle estoit indigne,
 C'estoit un cas tout nouueau de la uoir
 Si grand douceur en si ieune aage auoir,
 Et ia sembloit la perle des humains.
 Puis commensant d'aller sur pieds & mains,
 Resiouissoit les bois, les eaus, & l'herbe
 A son marcher rendoit fresche & superbe.
 De ses beaux yeux faisoit les champs fleurir,
 Et auant temps les fructages meurir:
 Et appaisoit les uents & la tempeste
 Avec les dicts de sa langue non preste,
 Qui a grand peine estoit hors de mammelle:
 Monstrant desia par sa façon honneste
 Quelle clarté du ciel luisoit en elle.

Puis on uertus & en grandeur croissant

P Paruint

Paruint au tiers uert age fleurissant.
 Et ie crois bien que iamais le Soleil
 Ne ueit beauté ne uisage pareil.
 Beaux yeux ardens de ioye & netteté,
 Et doux propos remplis d'honesteté:
 Qu'a raconter ce que tu seul en scais,
 Tous les espritz seroient foibles au faix.
 Si clers rayons, & si diuins auoit,
 Que rasseurer uostre œil ne s'y pouuoit.
 Or pour ce sien noble logis terrein
 Tu as ton cœur de feu si heureux plein,
 Qu'a nul uiuant n'en doibs porter enuie.
 Mais i'ay grand peur que son depart soudain
 Tost ne te soit cause d'amere uie.

Quand elle eut dict en sa roue mobile
 Se contourna, ou nostre filet file:
 Bien deuinant, o ma Chanson, mes pleurs,
 Car peu apres, Mort pleine de douleurs
 Vint a raurir celle que dict m'auoit.
 Dont quiers mourir pour finer mes malheurs:
 Que plus beau corps mort prendre ne pouuoit.

Chant. IIII.

27.
A moy se vuo che torni al giotto antico
 Si ueux, Amour, comme semblant tu fais,
 Qu'une autre fois ie soye soubz ton faix:
 Il te conuient auant que me r'auoir
 Vn grand essay de toy nous faire uoir.
 Mon cher thresor fais reuenir au monde,
 Qui m'ha laissé en douleur tant profonde.
 Fais nous reuoir l'humble œil, sage & pudique,
 Qui de ma uie estoit l'appuy unique.

Et s'il

Et s'il est uray que si grand ton credit
 Soit es abis & aux cieux comme on dict,
 (Car s'il est grand, ou non, dans ses esprits
 le crois qu'icy tout noble homme de pris
 Esprouue & sent quels sont tes entremetz)
 Reprens a Mort ce que Mort nous a pris:
 Et au beau front tes enseignes remetx.

Remetx, Amour, aux beaux yeux la lumiere,
 Qui me brusloit de clarté singuliere:
 Laquelle estaiméte encor me va suyuant,
 Or que deuoit donques faire en uiuant?
 Onc lon ne ueit Cerf ou Bische saisir
 Es bois fontaine avec si grand desir,
 Comme ie fais les diuines coustumes,
 Dont ie n'eus onc ny auray qu'amertumes,
 A ce que puis comprendre a ma fortune,
 Qui de regretz trop amers m'importune:
 Me faisant suyure ou le chemin ne dure.
 Et faiçt tirer mon cœur a l'aduenture
 Encontre un but qu'on ne pourroit attaindre.
 Donques, Amour, de toy plus ie n'ay cure:
 Car ne te fault hors de ton regne craindre.

Fais moy sentir par dehors la douceur
 Des doux espritz, que ie sens dans mon cœur:
 Desquelz le chant tant fut melodieux,
 Qu'eust appaisé l'ire d'hommes & Dieux:
 Etescléré tout esprit tempesté
 De brume obscure, ou uile uolupté,
 Et qui rendoit mon style trop plus hault,
 Qu'il n'eust esté: dont ores il deffault.
 A mon desir eguale l'esperance,

Et puis que l'ame ha trop plus grand puissance,
 Rend leur obiet a mes yeux & oreilles,
 Qui sont oisifz, & tu feras merueilles.
 Car sans cela ma uie n'est que mort.

Mais seurement en uain pour moy tu ueilles,
 Durant qu'en terre est mon premier remord.

Fais moy reuoir ce regard non pareil,
 Qui de son temps faisoit honte au Soleil.
 Fais qu'au chemin ie te trouue, ou au tour,
 Ou ie passay sans estre de retour.
 Ton arc recouure, & tes beaux trectz dorez,
 Fais moy ouir les propos decorez,
 Par qui i'appris quel cas c'estoit d'aimer:
 Ou peu de doux & beau coup i'eus d'amer:
 La langue esueille, ou ie fus pris par force
 De l'hameçon & deceuante Amorce.
 Et les cheueux crespes, blondz, & gentils,
 Parmi lesquelz cachois tes dardz subtils
 (Qu'ailleurs mon cœur se rendre ne pretent)
 Avec tes mains aux uents espars soient ils:
 Là fort me lie, & i'en seray content.

Du las doré nul me desliera,
 Auquel ta main appris de lier ha,
 Ne de l'ardeur d'eau & d'aigredoux pleine,
 Ne de la ueüe humainement hautaine,
 Qui nuit & iour mon uouloir amoureux
 Tient en uerdeur plus qu'un Laurier heureux
 Et quand se uest, & puis quand se despueille
 La terre d'herbe, & les arbres de fueille.
 Mais puis que mort ha peu rompre ou couper,
 Le nœud, duquel ie fuyois eschapper:

Ne scais trouver par tout l'univers rond
 Dequoy lon peust en ordir un second,
 Que penses tu, Amour, meshui refaire?
 Il n'est plus temps, tes harnois perdus sont,
 Dont i'auois peur. or que me peus tu faire?
 Car tes harnois c'estoient ses yeux paisibles,
 Desquelz sortoient les forts dardz inuisibles,
 Qui a raison bien peu uouloient entendre:
 Qu'aussi ne fault contre le ciel contendre.
 Le doux soubrire, & le taire ou i'estois
 L'habit honeste, & le salut courtois,
 Et le parler, qui la personne uile
 En l'escoutant auroit faicte gentille:
 Et la façon de rire, ou de iouer,
 Que d'un chacun i'oyois par tout louer:
 Et la beauté, qui maintz fit estonner,
 Et maintz debatre, a qui lon deust donner
 Plus dignement le pris d'or tant aimé,
 Ces armes cy te faisoient dominer:
 Or suis ie seur, car tu es desarmé.

Ceux que le ciel encline a te seruir
 En maintz bons lieux tu les peux bien rauir.
 Mais moy ne peux lier qu'a un seul noeud:
 Car de plusieurs le ciel point ne le ueut.
 Celuy rompu, en pleurs ie m'exterminé,
 Et plains, & crie. o noble pelerine,
 Quel iugement de Dieu t'ha desliée
 Auant que moy, qui apres fus liée?
 Dieu, qui si tost ha ton temple abbatu,
 En toy nous ha monstré sa grand uertu,
 Pour esleuer haut nostre entendement.

Or donc mesuy ne crains ie aucunement
 Tes dardz, Amour : en vain ton arc ueulx tendre.
 Ores descoche a ton commandement,
 Ta uertu cheut quand mort la uint surprendre.

De ton pouuoir, Amour, suis garenty,
 Depuis que mort ha ma Dame rauie:
 Qui est allée es cieux prendre party,
 Delaisant triste & libere ma uie.

A R G V M E N T.

Petrarque de rechef s'estoit rendu bien affectionné seruiteur d'une autre Damoyelle, cousine de ma Dame Laure, qui l'auoit voulu quelques fois conforter à son grand dueil que dessus. Mais en ce mesme an ceste poure mourut aussi. Voila comment en ce monde sans aymer on ne peut viure. Et ainsi qui ha bonne enuie de rire, n'ha ia besoing d'estre fort chatouillé.

Sonnet. XXXIIII.

Mort deslia le nœud, ou d'heure en heure
 Deux fois dix ans & un ie fus sans paix.
 Je n'esprouuay onques si pesant faix,
 Et ne crois point que par douleur on meure.
 Amour marri fut de ma deslicüre,
 Et d'autres laqz pour me prendre auoit faicts,
 Et autre Amorce enflammée de fraiz:
 Dont ma franchise a grand peine fut seure.
 Et n'eust esté la griesue experience
 Des premiers maux, serois ars d'autant mieux,

Que

230.
 Ruydente
 nodo qu'is
 fui d'hora

Que mieux bruster uoyons les bois plus uieulx.
 Mais deliurém ha la mort sans clemence
 Vne autre fois, & ha estainct le feu,
 Contre lequel resistance uault peu.

Sonnet. XXXV.

Estant en fleur de sa beauté rauie,
 Quand Amour prend dessus nous plus de force,
 Laisant çà bas sa reluisante escorse
 Ma Laure ha pris de me laisser enuie,
 Pour s'en aller au ciel, d'ou me conuie
 A l'ensuiuir, & presque m'en efforce.
 Helas pourquoy ne m'oste ceste Amorce
 Le dernier iour, qui est premier de uie?
 Que tout ainsi que i'en ay bon uouloir,
 Aussi ce corps, qui rien ne peut ualoir,
 Suine ma Dame, & sera hors de peine.
 La fiere Mort grandement offensa
 Quand m'oublia en ceste uie humaine.
 O beau mourir qu'il eust faict trois ans ha!

231.

Ne l'eta qua
 Pin bella e piu
 fiorita

Sonnet. XXXVI.

Si plaindre i'oy ou chanter les oyseaux
 Sur arbrisseaux tremblans d'haleine estieue,
 Ou par rochers murmurer clers ruisseaux
 A la frescheur d'une fleurie riue,
 Ou que ie soye, ou que d'amours i'escriue,
 Il m'est aduis que le lieu me semond
 D'ouir & uoir ma Dame encores uiue,
 Qui de bien loing a mes souspirs respond.

232.

Se lamentar
 uelli: p verdi
 fronde

Pourquoy amy (dict elle avec pitié)
 Vas consumant ton cœur plain d'amitié?
 Cesse mesbuy: & plus ton temps n'employe
 Ame pleurer, car mon heure dernière
 Fut uraye uie: & a uraye lumiere
 L'ouuris mes yeux quand fermer les sembloye.

233.

Sonnet. XXXVII.

Mai non
 fu in parte,
 oue si chiar

Je ne ueis onc si uiuement la belle
 Comme la uois despuis que ne la uy,
 Ne fus iamais de meilleur cœur rauy,
 Ne sousspirai onques de si bon zele.
 Ne iamais ueis uallée naturelle,
 Qui fust plus propre ou Amour soit seruy.
 Ne crois qu'en Cypre il fust onc asscruy,
 N'en aultre lieu en commodité telle.
 Les oiseletz tous depainctz de couleurs,
 Les eaux, les uents, poissons, herbes & fleurs
 Parlent d'amours & de ma feu maistresse:
 Prians trestous que d'aimer ie ne cesse.
 Mais toy m'amour de prier es contente,
 Que des abus du monde ie m'exempte.

Sonnet. XXXVIII.

234.

Quante fiato
 al mio dolce
 ricetto

Combien de fois uais ie seul par ces champs,
 Fuyant les gens, & moy, s'il se peut faire:
 Faisant en pleurs ma poitrine desfaire,
 Et rompant l'air de mes souspirs trenchans?
 Combien de fois, en danger des meschans,
 Par ce desert obscur & solitaire
 Mon cœur chercha ce que luy souloit plaire,

Que

Que mort ha pris, dont ie fais tristes chants?
 Souuent l'ay ueue en forme de Deesse
 Sortir dehors la Sorgue, ou en Princesse,
 Et là s'asseoir sur uerdoyante riue:
 Et puis marcher sur l'herbe fleurissante,
 Puis uient uers moy comme si estoit uiue,
 Et de mon mal se monstre desplaisante.

Sonnet. XXXIX.

Esprit heureux, qui bien souuent reuiens,
 Pour consoler mes plainctes douloureuses
 Auec tes yeulx & graces amoureuses,
 Que mort n'ha mors, mais au ciel tu les tiens,
 Quel grand plaisir ay ie quand te souuiens,
 De uisiter mes playes langoureuses!
 Car lors ie uois tes beaultés bien heureuses
 Toutes au uif: dont ma uie soubtiens.
 Ici chantai de toy par monts & uaulx,
 Et maintenant ici de toy ie plains.
 De toy ie plains? ne fais: mais de mes maulx.
 Ce seul confort ont mes yeulx d'humeurs pleins,
 Que quand tu uiens ainsi me consoler,
 Ie suis rauy en t'escoutant parler.

Sonnet. XL.

Des coulouré as, Mort, le plus beau uis,
 Que fut iamais, & pochés plus beaux yeulx,
 Et l'esperit plus noble & precieux
 Que fut au monde as de son corps diuis.
 En un moment tous mes biens m'as ravis:
 Mettant silence aux dictz plus gracieux,

P 5

Qu'one

235.

*A l'ima felice
 che souente
 torni*

236.

*Descolorato
 hai morte il piu
 bel uolto*

Qu'onc on ouit: & m'as fait soucieux
Tant, que tout m'est nuisant a mon aduis.

A bon droict uient consoler mon malheur
Ma douce Dame en esprit de pitié:
Car sans cela ie mourrois de douleur.

Et si pouuois redire la moitié
De ses propos, i'enflammerois d'amours
(Ne dis pas d'homme) un cœur de Tigre ou d'Ours.

Sonnet. XLI.

237

*Si breue est
tempo. et
pensier.*

Si tost passée est l'heure quand ie uois
Au près de moy ma Dame ainsi non morte,
Que mon long mal bien si bref peu confortes
Mais ce pendant il cesse toutes fois.

Amour cruel, qui me tient en la croix,
Tremble luy mesme au plus pres de la porte,
En la uoyant plus belle, & trop plus forte,
Que ne fut onc, & en oyant sa uoix.

Elle s'en uient avec ses façons mistes,
Pour deschasser par son regard serein
De mon las cœur toutes pensées tristes.

Mon ame alors du plaisir souuerain
Sousspire, & dict. O l'heure bien heureuse
Quand de tels yeulx ie fus faicte amoureuse!

Sonnet. XLII.

238

*Ne mai pietas
sai madre al
Cara figlis*

Si sain conseil en chose qui trop couste
Onc ne donna mere a son beau fils doux,
Ne femme aucune a son loyal espoux,
En sousspirant & faisant mainte doubte:

Comme

Comme faict ceste a mon cœur, qui l'escoute,
 Et quand me voit d'aspre dueil trop secoux
 De pitié double estant ornée toute
 Me prend la main, & me taste le pouls.

Puis ard, puis craint, comme amoureuse, ou mere:
 Et ce que doibs suivre ou fuir me monstre
 En ceste ual remplie de misere.

Puis en chantant quelle est la vie nostre,
 Me prie & dict, qu'a Dieu ie me retire:
 Et ie n'ay paix s'il n'est quand ie l'oy dire.

Sonnet. XLIII.

Si ie pouuois exprimer proprement
 Le souef uent des souspirs, que ie iecte
 Pour celle là, qui estant au ciel nette
 Encores uit selon mon iugement,

O quel plaisir, o quel ioyeux torment
 Je causerois! que quand ie la regrette
 S'en uient uers moy, craignant que ie ne mette
 En trop d'abus mon poure entendement.

Et lors m'enseigne a bien uiure: & quand i'oy
 Ses chastes dictz & ses iustes prieres,
 Et son conseil plein d'honneur & de foy:

Ie prens en gré iadis ses ruses fieres,
 Pour la pitié du parler, qui sans faindre
 Auroit pouuoir de faire un rocher plaindre.

Sonnet. XLIIII.

Ma sainte flamme en tout sur toutes belle,
 Qui eut trop plus qu'heureuse destinée,
 A son pais trop uisic est retournée

.239.

Se quell'aura
 Soave de sospin

.240.

Raima mia
 fiamma oltra
 le bode bella

Pour

Pour estre au pres de son estoile telle.

Or ie m'esueille: & reconnois bien qu'elle
 Tout pour le mieulx repoulloit mon plaisir,
 En attremant d'un œil doux & rebelle
 Mon ieune, fol, & aueuglé desir.

Graces a elle & a son hault conseil,
 Qui par desdaings & moyen non pareil
 A mon salut me fit cault & poinctu.

O le noble art! & son effect tres digne
 Qu'au ciel un siege a l'auteur on assigne.
 J'ay gloire en elle, & elle en moy uertu.

Sonnet. XLV.

Voila comment uont humains faicts.

Ores ie hais ce qui me plut:
 J'eus torment pour auoir salut,
 Brefue guerre pour longue paix.

O des amans uœutz contrefaicts!
 O desirs, combien mieulx ualut
 Que contenter ne uous uolut
 Celle qui fuyoit si grand faix;

Mais Amour l'aueugle a grand tort
 Mon poure esprit tant travailloit,
 Que me faisoit chercher ma mort.

Heureuse est celle qui ueilloit
 Contre tel desir esfrené,
 Et qui pour mon bien l'ha frené.

Sonnet. XLVI.

Quand du hault ciel uois descendre l'Aurore
 Aux beaulx crins d'Or & roses de ualeur,
 Amour m'assort, dont ie change couleur:

241.

*Com'è val
 mondo hor
 mi d'illota*

242.

*Quando
 veggio dal
 ciel scender*

Et

Et souspirant ie dis . Là est Laure ore.

Heureux Titon, qui de trouver encore
Ton cher thresor as le moyen & l'heur,
Que doibs ie faire a un si grand malheur?
Qu'il faut mourir pour voir ce que i'honneur.

Si dur n'est point de uous deux le despart:
Qu'aumoins de nuict t'amie est de retour,
Ne mesprisant ton uieil chanu regard.

La nuict m'est triste, & obscur m'est le iour,
Car emporté ma Dame ha tout tout mon bien,
Ne me laissant que le seul nom du sien.

Sonnet. XLVII.

Tous mes soucis souloient seul regarder,
Et deuiser de leur obiect ensemble.

Pitié, s'approche, & plus ne peut tarder:
Ains quelque fois me parle, s'il me semble.

Puis que le iour (diçt elle) dont ie tremble,
Nous ha priués de voir iamais la belle,
Ouir du ciel nostre douleur ressemble:
Et aultre bien ou espoir n'auons d'elle.

O beau miracle! o ame bien heureuse
Sans paragon! o beauté glorieuse,
Qui tost uolée es a la maison tienne:

Ayant au chef celle coronne aimée,
Doit en ce monde es tant bien estimée
Par tes uertus, & par la fureur mienne.

Sonnet. XLVIII.

Ie m'accusois, & ores ie m'excuse:
Ains ie me prise, & repete bien cher

243.

Soleano i miei
pensieri

244.

Imi soglio am-
bare.

Que

Que ce trect noble ait peu mon cœur toucher,
De qui long temps la playe fut recluse.

Tu couppas bien, o Parque, par grand ruse.
Tost son fuseau: qui plus tost destacher
Deuois le mien, ou tout court le trencher.

Est ce ainsi donc que ta main en abuse?

Onques uiuant on ne uit si heureux,
Ne bien auoir, du quel en paix iouit,
Qu'il n'eust changé pour mon estre amoureux.

Et que plus tost son bon sens ne choisist
A sousspirer pour son œil rauissant,
Qu'estre a souhaiet d'une aultre iouissant.

245.

Sonnet. XLIX.

Due gran
de mite ingi
ome

En elle estoient deux ennemies ioinctes
Ensemble en paix (qui fut grande merueille)
Honesteté & beaulté non pareille,
Sans y estre onc par rebellion poinctes.

Mais par toy, Mort, sont bien ores desioinctes,
Qu'une au ciel uit, l'autre en terre sommeille:
Et l'endormie est cause que ie ueille.

Et que sentis tant d'amoureuses poinctes.

Le doux marcher, le parler humble & sage,
Le hault engin, & le diuin regard,
Qui auoient mis mon cœur a leur usage,

Sont pouldre & ombre: & si i'attens plus tard
De les suiuir, leur beau nom, qui m'allume,
Consacreray avec ma lasse plume.

246.

Sonnet. L.

Le nommi i l'mia
pensier in parte

Par fantasie esleué fus uers celle,

Que

Que tant ie cherche, & ne la trouue en terre:
Et parmy ceulx que le tiers cercle enferre
Ie la reuois moins haultaine & plus belle.

Me print la main: puis, un iour (ce dict elle)
Icy seras avec moy, si ie n'erre:
Celle ie suis qui te fis si grand guerre,
Puis tost uolay a la uie eternelle.

Mes biens ne peut comprendre engin humain.
J'attens toy seul. cela que tant aimas,
Ce mien beau corps, est demeuré en bas.

O dur taiser! pourquoy lascha ma main?
Qu'au son des motz dictz de si bonne grace,
Peu s'en fallut qu'au ciel ne demeurasse.

Sonnet. LI.

Amour qui avec moy au beau temps demourois
Parmy ces champs plaisans amis des dardes tiennes,
Et qui pour disputer noz raisons anciennes
Avec ce fleuve & moy murmurant t'en courrois:

Ombres, fleurs, & rochers, rameaux que i'honorrois,
Vaulcluse & haultz coustaux: plaisances terriennes,
O amoureux refuge, & port des peines miennes,
Ou tousiours ma fortune en uain ie desirois.

O Faunes habitans de ces bois uerdoyans,
O Nymphes uous aussi, qui dedens ces ruisseaulx
Cristallins uous baignés: soyés trestous uoyans

L'obscurté de mes iours de ce qu'estoient si beaulx.
Les quels Mort fiere ha tainctz de sa mesme taincture:
Et ainsi naist chacun avec son aduventure.

Sonnet.

.247.

amorce
me moco al
buon tempo li
stau

248.

Sonnet. LII.

*Ne plus chel
or dagli
a no rofi*

Tandis que fut mon las cœur consumé
De fièvre ardente & uermine amoureuse,
Cherchay les pas de ceste fere heureuse
Par tout lieu herme & non accoustumé.

Plaindre m'osay du Dieu mal allumé,
Et d'elle aussi qui tant fut rigoureuse:
Mais lors ma rime estoit iniurieuse
En si ieune aage au subiect presumé.

Or est il mort, & d'un marbre couuert:
Qui si uescu eust iusques à uieillesse,
Eust tellement mon rude engin ouuert,

Que par mon chant chanu, qui ores cesse,
I'aurois peu faire avec stile plus seur
Les pierres rompre & pleurer de douceur.

249.

Sonnet. LIII.

*Quand'io mi
v'age volgo
in dietro*

Quand ie me tourne a uoir les ans passez,
Qui en fuyant mes soucis ont espars,
Tuant le feu, dont de froid ie fus ars,
Et finissant mon repos plein d'excès,

Rompant la foy des fainctz semblans cassez,
Et de mes biens faisans deux seules pars,
Au ciel, en terre, ou sont d'amours les dards,
Perdant le gaing dommageux du procès:

Lors ie m'esueille, estant si bas & blesme,
Que i'ay enuie a toute extrême sort:
Tel creuecœur & peur i'ay de moymesme.

O mon estoile, o ma fortune, o mort,
O iours a moy amis & ennemis,

Comment

Comment m'avez en si poure estat mis?

Sonnet. LIIII.

O ame belle, & de ce noeud laschée,
Qu'onques plus beau ne sceut ordir Nature,
Dresse tes yeux droict a ma uie obscure,
Qui de si aise est ores si faschée.

L'opinion faulse, dont fus touchée,
Qui te rendoit contre moy fiere & dure,
Ores t'est clere. Or uoy donc si i'endure,
Et ne me soit ta face plus cachée.

Voy ce grand roc soubz qui la Sorgue naist:
Et uerras un, lequel fans esperance
De ta memoire & de dueil se repaist.

Mais laisse a part le lieu de ta naissance,
Ou nostre Amour eut son commencement.
Pour ne uoir cas qui te donnoit torment.

Sonnet. LV.

L'air, & l'odeur, le refrigerer & l'ombre
Du doux Laurier: & sa face excellente,
Port & repos de ma uie dolente,
Celle ha osté qui tout nous desencombre.

Comme Phebus quand sa seur luy faict ombre
Perdu nous semble, ainsi me font Amours
Pour ma clarté perdue telle encombre,
Que contre mort ie quiers a Mort secours.

O belle Dame, un assez bres sommeil
Tu as dormy. or es en ton resueil
Au pres de Dieu avec ioye eternelle.

Et si mes uers ont icy quelque pris,

Q Cansacrer

.250.

Anima bella
da quel nodo

.251.

L'aura, & l'odo-
re & l'refrigerio

Consacrer ueux entre tous bons esprits
De ton bon bruit la memoire immortelle.

252.

Sonnet. LVI.

*Je pensau
assez de thro
effer*

Je cuidois bien assez suffisamment
Pouuoir chanter les beautez de ma Dame,
Non par mon art: mais d'Amour qui m'enflamme
Par l'œil, duquel mort fit separement,
Mais i'en estois plié plus aisement
Qu'un bien petit rameau n'est d'un grand faix.
Par trop saulter lon chet: Voila comment
Contre le ciel ne ualent humains faicts.

Onc ne pourroit plume d'engin uoler
(Ne diray pas langue humaine) ou Nature
Formant ce corps fit sa science aller.

Amour aussi ymit si tres grand' cure,
Qu'indigne fus seulement d'en parler,
Ou de la uoir: mais fut mon aduventure.

253.

Sonnet. LVII.

*Quella per
cui con Sorga*

Celle, pour qui la Sorgue ie prefere
Au fleuve Arnus, poureté a richesse,
En amertume ha chargé ma liesse,
Et mon bon heur en extreme misere.

Souuent depuis i'ay voulu rendre clere
Par mes escries sa beauté & noblesse
Aux suruiuans, qui liront ma destresse:
Mais les pouuoir egualer ie despere.

Ses gloires sont comme au ciel les estoiles,
En elle seule, & non en autre aucune,
Qu'ombrager i'ose a deux ou une a une.

Mais

Mais puis quand viens a estendre mes voiles,
 Voulant voguer sur la diuine part,
 Là fault l'engin, la hardiesse & l'art.

Sonnet. LVIII.

Le hault miracle & nouveau, qui au monde
 Est apparu, sans y guere arrester,
 Et que le ciel ha voulu tost oster,
 Pour en orner sa belle sphere ronde:

Amour qui fit ma grand playe profonde,
 Et qui dans moy ueult tousiours habiter,
 Me dict souuent que le ueuille exalter:
 Mais c'est en uain, car trop hault il se fonde.

Au fort du tout n'est finée ma rime,
 Comme on peut uoir: & fault bien qu'il estime
 Quiconque en parle, ou bien d'amours escriue,

Que tout parler, tant fust hault & courant,
 N'y attaindroit. Mais die en soupirant,
 O bien heureux qui la ueit toute uire!

Sonnet. LIX.

Le ueis un iour sur l'herbette une Bische
 Pres d'un Laurier entre deux grands ruisseaux,
 Ses cornes d'or, ses yeux estoient plus beaux
 Que le Soleil mesmes n'est au mois riche.

Lors son regard si fort dans mon cœur fische,
 Que ie laissay toute autre pour l'ensuiure,
 Paissant mon mal ainsi qu'un homme chiche
 Prend douce peine a chercher or ou cuiure.

Au tour du col elle auoit ce beau dict
 Escrit en or. A tous soit interdict

254.

L'atto è nuovo
 miracol, cha
 di nostri

255.

Una candida
 Cerva sopra

De par Cesar de me nuire ou toucher.

Mes yeux estoient fichez a tel edict.
Et quand midy ne faisoit qu'approcher
Tombay dans l'eau, car elle se perdit.

A R G U M E N T.

Au precedant Sonnet, quād parle d'entre deux
grands ruisseaux, & que là la Dame nasquit, ap-
pert comment ma Dame Laure estoit d'Aui-
gnon du Bourg des Sazes, qui est entre Rosne
& Durence. Maintenant se plaint encores de la
mort d'elle.

Chant. V.

Non mon uouloir, mais le temps qui regnoit
Par terre & mer bien souuent m'esloignoit
De la fontaine & uie de ma uie.

Amour aumoins me donnoit contre enuie
Quelque confort : car quand i'estoye absent,
Auec espoir mon cœur estoit present.

Mais maintenant or haulse ie la main,
Quittant le camp a mon sort inhumain,
Qui m'ha priué de si douce esperance.

Las ie n'en ay plus que la souuenance,
Qui dans mon cœur pour seul appuy demeure,
Et retient l'ame a fin que ie ne meure.

Comme aux Coureurs fault arrester leur cours
Si par chemin ne trouuent plus secours
D'aucun logis, ne d'aucun aliment:

Ainsi n'ayant plus ce nourrissage,
Duquel priué m'ha la mort, ne me reste

Qu'aigre

28.
Solo da
la fontana
di mia vita

Qu'aigre pour doux, tout plaisir me moleste,
 Tout bien deffaut a ma uie lassée.
 Car i'ay espoir que sera tost passée
 Ma brefue uie au milieu du uoyage.
 Dont ie me haste en ce pelerinage,
 Comme nuée au Soleil de matin.
 Or soit ainsi, si tel est mon destin.

Onc ne me pleut ceste uie mortelle,
 Fors seulement pour amour de la belle.
 Amour le scait, a qui le dis souuent.
 Or puis qu'elle ha par trop outrageux uent
 Son corps en terre, & son esprit es cieux,
 Fust il permis la suyre, pleust aux Dieux.
 Mais grand raison ay ie bien de me plaindre
 De mon estat, qui plus que rien est moindre:
 Auquel Amour lors monstroit bon conseil,
 Quand ces beaux yeux furent pres du sommeil
 Que maintenant tel mourra douloureux,
 Lequel pieça pouuoit mourir heureux.

Amour auoit avec sa propre main
 En lettre d'or escript le pas soubdain
 Es yeux, dans qui mon cœur souloit loger,
 Iusques a tant que l'en fit desloger
 La fiere mort, & fortune enuieuse.
 Bien cognoissois ma ioye dangereuse.
 Quel beau mourir las m'eust esté alors
 Quand ne mouroit celle ame de mon corps?
 Ains eust uescu de moy la part meilleure.
 Mais mort osté m'ha l'espoir a ceste heure.
 Et mon seul bien peu de terre me presse,
 Las & ie uis ! n'est ce pas grand detresse?

Si au besoing ce mien petit esprit
 Eust avec moy bien contemplé l'esprit
 Sans diuaguer ailleurs, lors ma poure ame
 Pouuoit ces motz lire au front de ma Dame.
 Cy est, amy, fin de tout ton plaisir,
 Icy commence en toy tout desplaisir,
 Et en oyant alors un propos tel
 En sa presence aurois mon uoil mortel
 Peu mettre ius, & ma vie cruelle,
 Pour m'en aller du monde deuant elle
 Voir preparer au ciel sa sainte place,
 Or uais ie apres avec cheneue face.
 O ma Chançon, si en prosperité
 Trouues aucun, dy luy que lors il meure.
 Car mort est vie, & non aduersité:
 Et qui peut bien mourir ne fuye l'heure.

Chant. VI.

29.
 mia de magna
 fortuna et
 uiuer lieto;

Mon heur benign, & mon uiure ioyeux
 Mes iours luisans, & mes tranquilles nuicts,
 Mes doux souffirs, & le souef mien stile,
 Qui resonnoit en beaulx uers & en rimes,
 Changez soudain en amertume & plaincte,
 Me font hayr la vie, & aimer mort.
 Aigre, cruelle, inexorable mort,
 Pour toy iamais ie ne seray ioyeux:
 Mais meneray toute ma vie en plaincte.
 Les iours obscurs, tristes me sont les nuicts:
 Mes grefz souffirs surpassent toutes rimes,
 Et a mon dueil n'est egal aucun stile.

Qu'est

Qu'est deuenu, las! mon amoureux stile?
 A parler d'ire, & a braire de mort.
 Ou sont allez tous mes uers & mes rimes,
 Qu'un gentil cœur oyoit gay & ioyeux?
 Ou sont les chantz d'Amours de maintes nuits?
 Las ie ne parle, & ne pense qu'a plaincte.
 Si doux m'estoit l'aise meslé de plaincte,
 Qui embaumoit de douceur l'aigre stile,
 Que me faisoit ueiller toutes les nuits.
 Or m'est le plaindre amer plus que la mort:
 N'esperant plus uoir ce regard ioyeux,
 Qui hault subiect fut de mes basses rimes.
 Vn noble but mist amour a mes rimes
 Dans ces beaux yeux. Ores me met en plaincte
 Pour le regret & dueil du temps ioyeux.
 Dont uais changeant mes soucis & mon stile,
 En te priant, criant, o pasle Mort,
 De m'oster tost de si fascheuses nuits.
 Sans leur sommeil me sont les noires nuits,
 Et sans leur son mes enrouées rimes,
 Qui rien traicter ne scauent que de mort.
 Ainsi mon chant est conuertý en plaincte.
 Dont ie uois bien qu'amour en tout son stile
 Est toujours plus ennuyeux que ioyeux.
 Onc plus que moy homme ne fut ioyeux,
 Et maintenant nul n'ha plus griefues nuits.
 Mon double dueil radouble aussi le stile,
 Tirant du cœur fort larmoyantes rimes.
 Vesquis d'espoir, ores ie uis de plaincte,
 Et contre mort n'attens autre que mort.
 La mort m'hamors, & me peut faire mort

Revoir un iour ce visage ioyeux,
 Qui me faisoit aimer souffirs & plaincte,
 Pluyes & uents de pleurs toutes les nuicts,
 Au temps auquel Amour tissoit en rimes
 Tous mes soucis, & exhaulsoit mon stile.

Eusse ie donc si pitoyable stile,
 Qu'il eust pouuoir d'oster ma Laure a Mort,
 Comme Euridice Orpheus fit par rimes,
 Qu'encor uiurois plus que iamais ioyeux.
 Si ce ne peut,quelcune de ces nuicts,
 Ferme meshuy mes deux ruisseaux de plaincte.

Maintz & maintz ans, Amour ie t'ay faict plaincte
 De mon grief mal mis en douloureux stile,
 Et onc de toy n'espere meilleurs nuicts.
 Dont ma priere ay conuertie a mort,
 Qui me mettra, en me faisant ioyeux,
 Au pres de celle, ou s'adressent mes rimes.

Si tant en hault peuuent monter mes rimes
 Que celle là, qui estant hors de plaincte
 Rend maintenant de soy le ciel ioyeux,
 Les puisse ouir, bien congnoistra mon stile,
 Qui luy plaisoit iadis, auant que Mort
 Cler iour a elle, a moy fist noires nuicts.

O uous Amans, qui auez meilleurs nuicts,
 Et qui oyez les amoureuses rimes,
 Pries que plus sourde ne me soit mort,
 Qui de misere est port, & fin de plaincte:
 Et qu'une fois uueille changer son stile,
 Qui tous contriste, & me ferait ioyeux.

Faire me peut ioyeux en peu de nuicts,
 Dont ie l'en prie en aspre stile & rimes,

Que

Que ma grand plaincte ait bien tost fin par mort.

Sonnet. LX.

Parmy bien mille une dame uis telle,
Que tost Amour assaillit mon courage,
En contemplant son non fardé uisage,
Qui egualloit beauté celestielle.

Rien terrien m'apparoissoit en elle,
Et ne prisoit que quelque saint ouurage:
Ainsi mon ame ardente en froide rage
Pour la suiuir ouurit l'une & l'autre esle.

Mais elle alloit trop hault pour mon pouuoir,
Et onques puis ie ne la peux reuoir,
Et quand i'y pense ay tous mes sens discors.

O belle & haulte & luyfante fenestre,
D'ou celle là, qui maintz tristes faict estre,
Trouua le pas d'entrer en si beau corps!

Sonnet. LXI.

Se represente: ains dedans moy est celle,
Qui par Lethés n'en peut estre bannie,
Telle qu'estoit en son uiuant, garnie
Des uifz rayons de son estoile belle.

Du beau premier rencontre ie l'appelle
Deesse: & dis, qu'encores est munie
D'esprit uiuant, & ne fault qu'on le nie:
Et puis luy quiers quelque sainte nouvelle.

Par fois respond, quelque fois non: a l'heure
(Comme un qui refue, & puis se recognoit)
Ie dis a moy, tu faulx poure benoist.

Car tu scais bien qu'au sixieme a une heure

Q 5 d'Auril

256.

Vidi fra mite
bonne unia
falle

257.

Torna mi a
mente, anzi
u'è de uro

D'Auril l'an mil trois cens quarante & huit
Ce noble esprit es haultz cieulx s'en fuit.

.258.

Sonnet. LXII.

*Questo non
Tro caduco e
Fragil bene*

Ce nostre bien, qui en non rien veient,
Qu'en pouldre & ombre, & est nommé beaulté,
Il n'ha iamais qu'en ce seul aage esté
Tout en un corps, pour qui tout mon mal uient.
Ccombien qu'a toy, Nature ne conuient
Pour douer un tous mettre en poureté:
Si le fis tu pardonne a uerité
Quiconque est belle, ou pour telle se tient.
Telle beaulté n'ont uen, ne pourront uoir
Peres ne fils: mais fut telle qu'a peine
Le monde errant s'en peut apparcevoir:
Car tost passa. dont ceste mal seraine
Veu, que i'ay, de changer fais prieres,
Seul pour reueoir ses deux saintes limieres.

.259.

Sonnet. LXIII.

*Idi miei piu
leggeri che
Re non ce uo*

Mes iours legers comme ombre s'en fuirent,
Et onques puis ne sentirent nul bien,
Qu'un battre d'yeux, & durant un non rien
Quelques propos, qui mon ame rauirent.
O monde instable, ou tous noz maulx empirent,
Bien est fol qui se fie en rien au tien!
Tien fut mon cœur: mais ores l'ha pour sien
Celle qui fait que maintz ça bas sousspirent.
Dont sa pure ame au ciel uiue, excellente,
Qui doibt reprendre un iour son noble uoil,
De plus en plus par amour me tormente.

Souuent

Souvent ie pense en uariant de poil,
 Ou est elle ore? en quel quartier demeure?
 Que faict? ainsi iusque au reuoir la pleure.

Sonnet. LXIIII.

O temps, o ciel inconstant, qui surprens
 Le monde errant par ta fuite trop prest!
 O iours legers plus que uent ne sagette,
 Or par effect uoz fraudes ie comprens.

Mais uous excuse, & moy mesme reprens:
 Car uous nature a uoler admoneste,
 Et yeux me donne, a fin que ne m'arreste
 Plus en abus pour qui honte ie prens.

Dont seroit heure, & meshuy est passee,
 De les dresser en trop plus seure part,
 Et mettre fin a ma peine insensee.

De toy mon ame, Amour, ne se despart:
 Mais de son mal, dont trop est offensee.
 Qu'en sort ne gist uertu, ains en belle art.

Sonnet. LXV.

Allez mes uers, allez, n'y faillez pas,
 Droit au rocher, qui mon thresor abscond.
 Celle y cries, qui du ciel uous respond,
 Quoy que son corps soit en lieu noir & bas.

Et dictez luy, que de uiure suis las,
 Et de flotter soubz tant horrible pont:
 Mais qu'en cueillant les fueilles du beau front
 Luy uais apres tant que puis pas a pas,

Parlant toujours de la triste mort d'elle,
 Qui uit plus tost: ains est faicte immortelle,

A fin

.260.

*O tempo o del
 volubil, che
 fuggendo*

.261.

*Ste rime dote
 ti al duro saso*

A fin que soit de tous tousiours prisée,
 Et qu'à mon pas dernier soit aduisée
 De s'y trouver au rencontre ainsi belle,
 Qu'elle est au ciel, d'ou m'attire & appelle.

.262.

Sonnet. LXVI.

*S'honeste
 amor pro
 meritar*

S'honeste amour peut meriter mercy,
 Et si pitié ha aucune puissance,
 J'auray mercy: car clere congnoissance
 Ha de ma foy le monde, & elle ausy,
 Qui me doubtoit iadis. or mon soucy
 Ne croid: mais scait mes fins, mon esperance,
 Ores & lors pleins d'honneur, de constance:
 Si m'oyoit plaindre, or voit mon cœur transy.
 Dont i'ay espoir qu'à la fin elle aura
 Dueil de mes pleurs: & que deuallera
 (A ce que monstre ores sa pieté)
 A mon trespas en compagnie grande,
 Et conduisant droict a moy nostre bande
 De Christ amie & uraye honnesteté.

Sonnet. LXVII.

.263.

*Douce mie
 charo è prei
 o so pegno*

O gage cher, precieux & insigne,
 Que mort m'osta, & le hault ciel me garde,
 Dy moy pourquoy ta pitié tant retarde
 De me reuoir, ou douce ame benigne?
 Helas par fois mon sommeil faisois digne
 De ta presence, & or fault que i'en arde
 Sans refrigere, helas & qui t'en garde?
 Je croy pourtant qu'au ciel lon ne s'indigne,
 Comme ça bas par fois un noble cœur,

Se

Se peut repaistre a uoir l'autre en torment,
 A fin qu'il soit du faulx Amour uainqueur.
 Mais toy m'amour, qui uois & scais comment
 Je suis en pleurs, dont tu me peux faire aise,
 Au moins mes yeulx avec ton ombre appaise.

Sonnet. LXVIII.

Quel Ange fut, quelle pitié si preste:
 Qui rapporta si tost mes plaincts aux cieulx?
 Qu'encores sens son esprit precieux
 Venir uers moy en son beau pas honneste,
 Pour appaiser mon dueil & ma tempeste,
 Plein d'un regard si humble & gracieux,
 Que pour alors ne suis plus soucieux,
 Ne mort en pleurs: mais uis en grosse feste.
 O bien heureux qui nous peut faire heureux
 Avec sa ueue, ou avec ses propos
 Tant seulement entendus de nous deux.
 Je plains, amy, ton dueil: mais prens repos,
 Car pour ton bien t'ay uoulu mal traicter:
 Dist elle, & motz pour Phebus arrester.

Sonnet. LXIX.

Mon cœur nourris de pain duquel abonde
 Mon faulx seigneur, de torment & de pleur.
 Et souuent tremble & prens pasle couleur
 Lors que ie pense en sa playe profonde.
 Mais celle là, qui n'eut iamais seconde,
 Ne sa pareille en mon liêt de malheur
 S'enuiet asseoir, que de honte & douleur
 Ne l'ose uoir, dont fault qu'en pleurs ie fonde.

Lors

.264.

*Deh qual
 pietà, qual
 angel fusis*

.265.

*Dol'abs, onde
 & signor mis*

Lors de sa main iadis tant desirée
 Les yeux m'essuye, & lors desmesurée
 Ioye ie sens puis dit en ceste sorte.

Que uault science a qui ne s'en conforte?
 Ne pleures plus: ne m'as asez pleurée?
 Fusses tu uif comme ne suis pas morte.

266.

Sonnet. LXX.

*Ripensando
 à quel, chagrin
 il aie*

Pensant au front qui le hault ciel honnore,
 Et au cligner de la dorée teste,

Aux yeux & uoix, dont ie fis si grand feste,
 Pour la douceur qui amere m'est ore,

le m'esbahis comment ie uis encore:

Ni uiurois ia si celle face honneste

Pour me sauluer n'estoit tousiours plus preste

A s'en uenir uers moy là sur l'Aurore.

O doux plaisir de ses façons humaines?

Or comment elle escoute attentement

La longue histoire & recit de mes peines?

Quand le iour uient, elle tout bellement

Retourne au ciel, d'ou scait toutes les uoyes.

O noble esprit, & pour moy tu larmoyes?

267.

Sonnet. LXXI.

*Laura mia
 Laura al mio
 franco riposo*

Ma sainte Laure a mon repos heurieux

Vient si souuent, que ie prens hardiesse

De Luy compter mes maux, qu'en ma ieunesse

Je n'eusse esté luy dire aduentureux.

Et i'accommence au regard amoureux,

Qui fut la source a ma longue destresse:

Et puis l'ensuis comment Amour sans cesse

Rongeoit

Rongeoit mon cœur content & langoureux.

Elle se taist, & de pitié depaincte

Tient l'œil sur moy, & respand larme mainte:

Puis soupirant un peu ses yeux contourne.

Mon ame alors uaincue de douleur,

Et esueillée avec ennuy & pleur

De son sommeil a soy mesme retourne.

ARGUMENT.

En ce chant cy, comme en plusieurs Sónetz precedens, nostre poure desconforté Poëte fainct comme si sa Dame, qui estoit morte, le venoit trouver au liët pour le conforter: & des propos qu'ils y tenoyent ensemble.

Chant. VII.

Quand mon souef & loyal reconfort
Se vient asseoir a mon liët sur le bort,
Pour me donner au cœur quelque repos:
Par ses benings & aduisez propos:
Le luy demande avec face paoureuse.
D'ou viens tu ore o ame bien heureuse?
Lors de son sein de Palme un bouquet tire
Et un tout vert de Laurier, puis sousspire,
Et dict. ça bas i'ay voulu deualler
De mon seiour, & du celeste empire,
Et ie ne viens que pour te consoler.

En m'enclinant ie luy rends humblement
Deu grand mercy: puis luy dis. or comment
Scais tu mon estre? or (dict) les tristes ondes
Des pleurs amers, dont tousiours tu abondes,

30.

*Quando
soave mis
fido conforto*

Et

Et des souffirs le uent, dont te repaix,
 Percent les cieux, & me troublent ma paix.
 Quoy? sembleroit que tu fusses fasché
 Quand de misere a bien i'ay transmarché:
 Mais tres ioyeux estre tu en deurois,
 Si tu estois de mon amour touché
 Tant qu'en tes dictz & semblans tu monstrois.

Ab (dis ie lors) ie ne plains que moy mesme,
 Qui demouré suis en martire extreme,
 Estant bien seur de ton allée es cieux,
 Comme de cas qu'on uerroit pres des yeux.
 Car comme auroient doué Dieu & nature
 De tant de biens si ieune creature,
 Si aux biens faitz de Dame tant bien née
 La paix sans fin n'eust esté destinée?
 O Ame rare en tout mespris mondain,
 Qui hautement ça bas t'es gouvernée,
 Et puis uolée es au ciel tout soudain!

Mais moy chetif que dois ie, ou puis ie faire?
 Que sans toy n'est chose qui me sceust plaire.
 Fusse ie estainct au lait & au berseau,
 Pour ne gouster de lamoureux morseau.
 Pourquoi tes maux (dit elle) renouvelles?
 Combien meilleur seroit haulser tes asles,
 Et de peser la faulcée plaisance
 Du trompeur monde avec iuste balance?
 Et d'ensuuir les diuinement beaux
 Et dorez fruiets d'abstinence & constance,
 Cueillant mesbuy quelqu'un de ces rameaux?

Ie uouldrois bien (luy fais ie alors) entendre
 Quel cas se peut soubz telz rameaux comprendre?

Tu te

Tu te respons (dit elle) en les chantant.
 C'est un lequel ta plume honnore tant.
 Palme est victoire : & moy en ma ieunesse
 Vainquis moymesme & mondaine liesse.
 Ce uert Laurier mon triomphe designe,
 Dont le Seigneur me donna d'estre digne.
 Or toy, amy, quiers a luy seul secours
 Quand tu auras tentation maligne,
 Pour estre ensemble a la fin de ton cours.
 Puis ie luy dis. Ces yeux & ces cheueux
 Sont ils ceux mesme avec qui tu m'esmeus?
 Or (respond elle) en ce fault que tu notes,
 Pour n'errer point avec les idiots,
 Qu'un esprit suis, au ciel i'ay mes esbas.
 Ce que tu quiers ia long temps est en bas.
 Mais pour t'oster de tristesse mortelle,
 Il m'est permis de te ressemble telle,
 Et me uerras un iour mieulx au gré tien,
 Plus belle en tout, que ne te fus rebelle
 Lors que sauuay ton salut & le mien.
 Ie pleure & elle avec sa blanche main
 Les yeulx m'essuye : & d'un courroux humain
 Me dict propos, qui un roc endurcy
 Fendre feroient, ou un Tygre inhumain :
 Et puis s'en ua, & mon sommeil aussi.

A R G U M E N T.

Plaidoyer, ou apres la mort de ma Dame Laure
 Petrarque fit adouner Amour par deuant
 Raison : & là chacun debat son affaire. De-
 mandeur Petrarque, Defendeur Amour, le
 R. Iuge

Iuge Raison, qui delaye le procès.

Chant. VIII.

31.

*Quo Lento
Mio Dolce
Empio fignoro*

Après auoir deuant la Royne pure,
 Qui le diuin tient de nostre nature,
 Et au sommet s'asied, faict adiourner
 Ce mien seigneur auare a bien donner.
 Là, comme l'or quand au feu on l'affine,
 Je comparus chargé de peur indigne,
 Comme celuy, qui en doubte de mort
 Raison demande, & ne peut souffrir tort.
 Et i'accommece. Estant bien ieune, o Dame,
 Mis le pied gauche au regne, ains en la flamme
 De ce cruel: & son bon traictement
 Fut que ie n'eus onc de luy que torment.
 Dont i'y souffris si diuerse & grand peine,
 Qu'a la fin fut uaincue entierement
 Ma patience, & i'eus ma vie en haine.

Ainsi mon temps iusque icy i'ay passé
 En flamme, en peine, & n'ay rien auance.
 Dieu scait combien i'ay mesprisé de festes,
 Et de moyens, & de partis honestes,
 Pour ce trompeur & aueugle seruir.
 Et quel engin pourroit onc asseruir,
 Ou suffiroit a dire mes mortelles,
 Telles, & tant, & si iustes querelles
 Contre ce lasche? o le petit de miel
 Qu'il m'ha donné dans l'Aloës & fiel!
 Sa douceur faulse ha mon esprit usé,
 Lequel estoit (ou ie suis abusé)
 Bien suffisant a se leuer de terre

Iusques

Jusques au ciel. Or me suis ie amusé
 A un, lequel m'ha mis de paix en guerre.
 Cestuy m'ha fait beaucoup moins Dieu aimer,
 Et mon honneur & moy moins estimer.
 Pour une Dame egualement ie mis
 En nonchaloir tous soucis & amis.
 Et ce fut luy qui m'en donna conseil:
 En aguissant mon desir non pareil
 Dessus la pierre, ou espoir est molu.
 Ah malheureux qu'est ce que m'ha ualu
 Le hault engin & les dons precieux,
 Desquelz si bien ie fus doué des cieux?
 Que ia mon poil au change est incliné,
 Ne puis changer mon uouloir obstiné.
 Tant bien ha sceu ma liberté embler
 Ce mien cruel defendeur assigné,
 Qui uiure amer doux me fait ressembler.
 Chercher m'ha fait desertz pais sauuages,
 Feres, Larrons, & dangereux bocages,
 Et rudes gens, qui sans bonnes meurs uiuent,
 Et lieux ausquelz pelerins mal arriuent,
 Comme maritz, monts, uaulx, fleues & mers
 Encor par tout tendoit ses laqz amers.
 Chercher m'ha fait en huer le printemps,
 Et mes esprits d'ennuy rendoit contents.
 Ne luy, ny elle avec tous leurs appas,
 Que ie fuyois, ne me lussioient un pas.
 Dont si ne suis encore en sepulture,
 C'est que le ciel ha eu pitié & cure
 De mon salut: & non pas ce tirant,
 Qui se repaist de ma peine si dure.

R 2

Qu'en

Qu'en tout i'en suis plus mort que soupirant.

ie n'eus iamais des qu'a luy fus uny
Vne bonne heure, & de mes nuits banny
Fut leur sommeil: & ne scauroit ouurer
Herbe, ou enchant pour le moy recouurer.

Par tromperie & par force ie fus
Submis a luy avec esprit confus.

Et onc depuis ne sonna son d'Esquille,
Que ie n'ouisse en uillage ou en uille.

Il le scait bien que ie dis uerité.

Qu'onques uieil bois si rongé n'ha esté
D'argne, ou Liset, que mon cœur de cestuy,
Qui le menasse a le tuer d'ennuy.

Voilà d'ou uient ma complaincte & esmoy,
Dout tant parler fasche moy & autruy.

Or iuge en toy, qui congnois luy & moy.

Mon aduersaire en aigre & ressortie
Va dire. O Dame, entens l'autre partie.

Car cest ingrat le uray, d'ou se destord,
Confessera sans faulte avec son tort.

Or estoit il donné a l'art des songes,

Par qui lon uend parolles: ains mensonges:

Ou consumoit la fleur de sa ieuuesse.

Et maintenant ce fol de moy ne cesse

Se plaindre a tous: qui de si uile uoye

Et fascheux art l'ay remis en ma ioye.

Je l'ay gardé de maint faulx impropere,

Le tenant uif, ce qu'il nomme misere.

Puis son engin si hault i'ay esleué,

Qu'il est yssu en renommée clere,

Là ou de soy ne se fust onc leué.

il scait

Il scait comment laissay de singulieres
Personnes choir aux liens des chambrières.
Dont Attridés, Achillés, Annibal
Tesmoigneront s'ils y ont eu du mal,
Et un encor plus fort & plus mutin,
Comme a chacun ordonna son destin.
Mais a cestuy sur toutes l'esleus une,
Que n'en sera iamais deffoubz la Lune
Vne semblable: & hardiment reuienne
Lucreffe a Romme, & son honneur maintienne.
Tant excellent estoit ce personnage,
Si doux auoit son chant & son langage,
Que chose uile, ou folle fascherie
Ne pouuoient estre au pres de son image.
Voila qu'il nomme enuers luy tromperie.

Voila le fiel, uoila l'ire moleste,
Plus douce asés, que d'une autre le reste.
Pour bien semer mauuais fruiet ie moissonne,
Et tel merite ha qui a ingrat donne.
A tant passay ses escries par mes flammes,
Qu'ils agreoyent a Cheualiers & Dames:
Et paruenir le fis a si hault pris,
Qu'il est bouillant entre tous bons espris.
Tant que ses chants plaisans & langoureux
Et maints bon lieux rendent maints amoureux.
Qu'ores seroit pour le uous faire court,
Un uulgaire homme, & un criard de court.
Dont ie l'exhaulse en science profonde,
Qui des leçons de mon escole court,
De celle aussi, qui fut seule en ce monde.

Et pour bref dire en quoy l'ay empiré,

Bien mille fois ou plus l'ay retiré,
 Quand il uouloit cas deshoneste faire:
 Et chose uile a luy ne pouuoit plaire.
 Jeune, mignon, plaisant, craintif, honneste
 Deuint depuis qu'il fut es mains de ceste:
 Laquelle mist tout ce qui est louable
 Dans son esprit, pour faire son semblable.
 Dont ie fus cause: & ores tant me blasme.
 Je uous prometz qu'onc nocturnel phantasme
 Tant comme luy d'erreur ne fut remply.
 Car nous l'auions tellement ennobly,
 Qu'en grace il est depuis qu'il nous frequente
 D'hommes & Dieux, & ce mis en oubly
 Ce glorieux s'en repent & tormente.

Encores plus: ie luy donnay des ailes
 Tendans au ciel par les choses mortelles,
 Qui sont eschelle au facteur, qui l'entend.
 Car s'il estoit a contempler attent
 Les grands beautez de sa chere esperance,
 Il pouuoit bien d'une en autre semblance
 Leuer le cœur au naturant sublime:
 Comme luy mesme ha dict en quelque rime.
 Or m'ha il mis en oubly, avec celle
 Que luy donnay pour guide a sa nacelle.
 Sur ce propos un hault cry ie poull'ay
 Fort larmoyeux, & tels mots i'auançay.
 Bien la donna: mais tost la me tollut.
 Moy?(ce dict il) onques ie n'y pensay:
 Mais ce fut Dieu, qui pour soy la uolut.

En fin tournez tous deux au siege prest
 A nous iuger, moy tremblant, luy criant,

Chacun

Chacun pour soy conclud en la priant.
 Nous attendons, o Dame, ton arrest.
 Et elle alors ua dire en soubzriant.
 Je suis bien aise auoir ouy le cas:
 Mais plus long temps conuient pour telz debas.

Sonnet. LXXII.

Mon doux Laurier, qui d'odeur & clarté
 Vainquoit le cler & parfumé Leuant,
 Et biens, par qui l'Occident plus auant
 De toute rare excellence est uanté,
 En qui souloit loger toute beauté,
 Grace & uertu, ucoit seoir au deuant
 De sa belle ombre un archer deceuant,
 Et ma deesse, ou gisoit royaulté.

Moymesme aussi mis mes soucis esleus
 Dessoubz celle ombre : & uoirement ie l'eus
 La fresche flamme en ioye & peine mienne.
 C'estoit du monde une perfection,
 Quand un grand Roy pour orner son Sion
 La nous osta : aussi elle estoit sienne.

Sonnet. LXXIII. Par C. Marot.

Mort, sans Soleil tu as laissé le monde
 Froid & obscur, sans arc l'aveugle archer,
 Graces, beautez prestes a trebuscher,
 Moy desolé en angoisse profonde.

Bas & bannis sont honneur & facondes
 Seul fasché suis, seul n'ay a me fascher.
 Car de uertu uins la plante arracher:
 C'est la premiere, ou prendrons la seconde?
 Plaindre deuroient l'air, la mer, & la terre,

R 4 L

268.

268.

Quel de
 d'odore & di
 color d'incea

269.

Rasciato hai
 morte senza sole
 il mondo

Le genre humain, qui comme anneau sans pierre
Est demeuré, ou comme un pré sans fleurs.

Le monde l'eut sans la congnoistre a l'heure:
Ie la congneus, qui maintenant la pleure:
Si fait le ciel, qui se rid de mes pleurs.

270.

Sonnet. LXXIIII.

*Commo fi**quanto l'ciel**gliochi fi*

Tant que le ciel & le soing m'ont permis,
Et tant qu'amour ha peu hauiser mes esles,
I'ay bien congneu grandz choses, mais mortelles,
Qu'en un subiect tout astre auoit transmis.

Quant au surplus que dieu y auoit mis,
Graces d'esprit diuines, immortelles,
Pour uray ma ueue estoit pour chose telles,
Et mon engin trop foible & trop demis.

Et ce qu'en dire ay osé presumer
(Ce qu'enuers Dieu ores elle me rend)
N'est qu'un seau d'eau au respect de la mer.

Ainsi se fault qui trop hault entreprend:
Et qui sa ueue au soleil ueult fermer,
Plus il reluist, tant moins elle y comprend.

A R G V M E N T.

Estant Petrarque retiré a Vaucluse, apres vendages, sur le soir veit vn petit Rigauld voletter là par son iardin: dont il fit ce Sonnet.

271.

Sonnet. LXXV.

Vago velleto
che Guitaudo
vai

Vague oisellet, qui uoles en chantant,
Ou en pleurant le temps deia coulé,
Voyant finer le riche mois haslé,
Venir la nuit, & l'hiver toust gastant:

Si tu

Si tu scauois tous mes ennuys autant,
 Que fais les tiens, tu serois ia uolé
 Icy dessus mon giron desolé,
 Pour mespartir entre nous des maulx tant.

Je ne scay si aurions equal party.
 Car ton desir possible qu'est en uie,
 De quoy le ciel & mort m'ont mesparty.

Mais la saison, la iournée assouuie,
 Et le regret, dont ie suis assorty,
 A te parler par pitié me couie.

ARGUMENT.

Vn iour se regardant a son miroer veit qu'il de
 uenoit vieil: dont fit ce Sonnet.

Sonnet. LXXVI.

Mon franc miroer me dict par ma figure,
 Et mon las cœur, & ma changée escorse,
 Et ma seance amoindrie, & ma force,
 Tu es ia uieille, o poure creature.

Plus ne le cache, obchis à nature,
 C'est le meilleur, le temps nous en esforce.
 Lors tout soubdain, comme ext: aict de l'Amorse,
 Suis esueillé d'un sommeil qui trop dure.

Et ie uoy bien que nostre uie uole,
 Et nul ne peut deux fois estre en ualue.
 L'oy dans mon cœur ne scay quelle parolle

D'elle, qui est de son beau nœud solue.
 Mais quand uiuoit, si mon sens n'est friuole,
 A toutes eust la pomme d'Or tollue.

R 5 Sonnet.

272.
 Dicomi speglio
 il mio fiato
 speglio

273.
 Spinge
 amore
 dolore

Amour & dueil contraignirent par mort
 Ma poure langue a pleurs abandonnée
 De dire cas de l'ame fortunée,

Qui estant uray luy pourteroit grand tort.

Car ma douleur elle appaise bien fort

Quand ie la voy estre au ciel coronnée,

Et familiere a la vierge bien née,

Qui en ce monde estoit son seul confort.

Certes i'aurois le cœur plus dur que fer

Si la uoulois recevoir en cest enfer,

Et i'aime mieulx uiure & mourir sans elle:

Veux qu'a ceste heure avec l'œil de l'esprit

Plus que iamais ie la voy estre belle

Parmy les Saints aux piedz de Iesuschrist.

Sonnet. LXXVIII. Par C. Marot.

274.
 Li ange
 eletti & Car
 me beate

Le premier iour que trespassa la belle

Les purs esprits, les Anges precieux,

Sainctes & Sainctz citoyens des haultz cieulx

Tous esbahis uindrent a l'entour d'elle.

Quelle clarté, quelle beaulté nouvelle

(Ce disoient ilz) se presente a noz yeulx

Nous n'auons ueu du monde uicieux

Iamais ça hault monter une ame telle.

Elle contente auoir changé demeure,

Se paragonne au plus beau d'heure en heure,

Puis coup sur coup derriere soy regarde

Si ie la suy, & semble qu'elle attend:

Dont mon desir ailleurs qu'au ciel ne tend,

Car ie l'oy bien crier que trop ie tarde.

Sonnet.

Sonnet. LXXIX.

Dame qui es au pres de Dieu ioyeuse,
Comme ta vie & tes faicts l'ont requis,
Et qui t'assiez en siege plus exquis,
Que d'escarlate, ou de soye pompeuse:

Tu uois de Dieu la face glorieuse,
Qui tout congnoit, & en elle as aquis
Vertu de uoir l'ardeur, ou ie uesquis
Pour tant aimer ta face gracieuse.

O noble esprit, maintenant uois tu bien
Comment mon cœur, quand tu uiuois en terre,
Ne requeroit que le seul regard tien.

Pour amender donques ma longue guerre,
Fais enuers Dieu que i'aille a uous en bref:
Puis que sans toy le uiure m'est si gref.

Sonnet. LXXX. Par C. Marot.

Des plus beaulx yeux, & du plus cler uisage,
Qui onques fut, & des beaulx cheueulx longs,
Qui faisoient l'or & le soleil moins blonds,
Du plus doux ris, & du plus doux langage:

Des bras & mains, qui eussent en seruage,
Sans se bouger menés les plus felons,
De celle, qui du chef iusque aux talons
Sembloit diuin plus qu'humain personnage,

Je prenois uie. or d'elle se consolent
Le Roy celeste, & ses courriers qui uolent
Me laissant nu & triste en ce bas estre,

Vn seul confort attendant a mon dueil:
C'est que là hault elle, qui scait mon ueil,
Moyennera qu'avec elle puisse estre.

Sonnet.

275.
Dorma che
lieta col principio
nostro

276.

Da piu belli
occhi, e dal
piu chiaro
viso

277

Sonnet. LXXXI.

*Emi par l'hor
in horavdir
il messo*

Et plusieurs fois me semble que i'entens
Le messenger, par qui lon me commande
D'y tost aller. o mutation grande,
Que si demis suis en si peu de temps!
Me reconnoistre a peine ie pretens,
Toute coustume ay deia mise a bande,
Et de scauoir l'heure ferois demande,
Sans ce qu'en bref sa uenue i'attens.

O bien heureux le iour que ma prison
Lairray en terre, & que (sans mesprison
De son facteur) ce meschant corps cherra!
Et qu'en estant au ciel, qui seul m'aggrée,
Mon poure esprit son uray facteur uerra,
Et la beaulté, que i'ay tant desirée!

278

Sonnet. LXXXII.

*Ogni giorno
mi par piu*

Plus de mille ans me semble un chacun iour
Quand ie n'ensuy ma capitenneresse,
Qui me guidoit au monde, encor ne cesse
De m'enseigner la uoye de seiour.

Puis que les ans ne peuuent pas toutiour
Nous retenir ça bas, l'esprit me presse
De calculer ma perdue ieunesse,
Et de me rendre au Roy des Rois maiour.

Craindre ne doibs les menasses de mort,
Qu'il souffrit bien avec plus griefue peine,
Seul pour me rendre a l'ensuiure plus fort:

Et puis pieça ravit ma souueraine,
Qui du hault ciel m'estoit donnée en sort,
Sans rien troubler sa face tant seraine.

Sonnet.

Sonnet. LXXIII.

Mort ne peut faire un doux uisage amer,
 Mais son doux œil douce la mort peut faire.
 Qu'en conuient il chercher aultre exemplaire
 Que du soleil, qui me sceut enflammer?

Et du seigneur, qui a force d'aimer.
 Donna son sang, pour les portes deffaire
 Des bas enfers? ceulx cy mort me font plaie.
 Vien donques mort, que tant doibs estimer.

Vien sans tarder, car mesuy est bien temps:
 Et si ne l'est, il estoit donc a l'heure,
 Que ma maistresse en changeand de demeure
 Rendit tous morts mes esprits mal contents.
 Dont avec elle en uoye fus conduict,
 Et avec elle a ma fin suis reduict.

Sonnet. LXXIII.

Heureux esprit, qui en uie excellente
 Mouuois ces yeulx plus clers que le soleil:
 Et qui formois ce parler non pareil,
 Dont encor sens dans mon cœur sa uois gente,
 Iadis te uis d'honneste flamme ardente,
 Non comme dame, ains comme Ange uermeil
 La faire aller, deschassant tout sommeil
 De moy, qui l'ay plus que iamais presente.

Laquelle apres tournant au facteur tien
 Laisas en terre avec ce beau uoil sien,
 Qui par destin t'estoit uenu en sort.

Lors courtoisie & amour s'en alla,
 Lors le soleil du hault ciel deuala,
 Lors commensa d'estre douce la mort.

Sonnet.

279.

Non puo far
 morte il dolo
 viso amaro

280.

Spirito felice
 che si dolente
 te

Sonnet. LXXXV.

281.
 Vololon
 Ceci de son
 fieri

Je uole au ciel des asles de pens e
 Si tres souuent, qu'on diroit qu'espand e
 Y est mon bien, ou mon thresor perdu,
 Laisant à bas ma personne lass e.

Lors mon c oeur tremble avec chaleur glac e,
 Quand i'oy la Sainte, a qui me suis rendu,
 Me dire. Ami, ie t'aime:   entend e
 Es despuis qu'est ta folie pass e.

Puis au grand Roy me meine: ou ie m'encline,
 Le suppliant par sa grace benigne
 Qu'auques eulx me retenir consente.

Et il respond, qu'en bref ainsi sera.
 Mais de tarder encor uingt ans ou trente,
 Qui sont bien peu, beaucoup me semblera.

282.

Sonnet. LXXXVI.

Doloi
 duree e
 placide

Douces durt es,   refus amiables
 Pleins d'amour chaste   uraye pieté,
 Plaisans desdaings, qui si bien reiect e
 Au es mon uueil par arts esmerueillables.

Gentils propos, sans auoir uoz semblables,
 Ou reluisoit bien   honnesteté,
 Fleur de uertu fontaine de beauté,
 Qui estaignis mes flammes increables.

Humain regard pour faire l'homme heureux,
 Fier pour frener le trop aduenteux,
 Quant en cela, qu'on desdict iustement:

Regard par fois confortant ma ruine
 Ton uarier fut la noble racine
 De mon salut, qui mouroit autrement.

Sonnet.

Sonnet. LXXXVII.

Preste la main, Amour, & ore 'enseigne
 Mon foible engin & stile, a louer celle,
 Qui maintenant est rendue immortelle,
 Et citoyenne au seur celeste regne.

Fais que mon dict puisse atteindre a l'enseigne
 De son merite, ou de soy seroit fresle:
 Si en ce monde y eut onc une telle,
 Qui par dessus sa ualcur entrepreigne?

Tant qu'auions peu (dict il) moy & les cieulx,
 En ceste auions tous noz biens amassés,
 Dont maintenant mort trouble noz espritz.

Despuis le iour qu'Adam ouurit les yeux
 Ne fut beaulté semblable. or soit assés:
 Pleurant i'en parle, & pleurant tu l'escri.

Sonnet. LXXXVIII.

Ce beau soleil, qui tant m'esblouissoit,
 Est obscurcy, & a mes yeux deffault:
 L'œil est poché, pour qui i'eus froid & chault,
 Fault qu'un Laurier Orme ou Chesne me soit.

Je uoy mon bien, mon cœur ioye en recoit,
 Il n'est plus rien qui me feist aller hault,
 Ou bas au monde: aussi plus ne m'en chault,
 Et plus l'enfant archer ne me decoit:

Lequel me tint en plaisante misere,
 Mais maintenant suis hors de ses fallaces,
 Et liberté m'est tant douce qu'amere.

Dont le seigneur des souveraines places,
 Lequel i'adore, ay pris pour mon recours,
 Estant lassé & saoulé de mon cours.

Sonnet.

.283.

Deh porqi
 mano a la fa
 no

.284.

morito ha
 spento qud
 sol

Sonnet. LXXIX.

285.
*Je n'ouïs
 Amour & ami
 ven hano*
 Vingt & un an Amour me tint es reings
 De son armée: & puis des lors que celle,
 Qui eut mon cœur, fut rendue immortelle
 Dix ans plouray, comme bien ie comprens.
 Or suis ie las, & ma uie reprens
 De tel erreur, qui pres que l'estimelle
 De uertu tue: & pour une fin belle
 A toy mon Dieu deuotement me rends.
 Pes ans perdus suis triste & repentant,
 Que ie deuois mettre a meilleur usage,
 A faire bien, & fuir des maulx tant.
 Seigneur, qui m'as mis au pelerinage,
 Tire m'en sauf: car par la grace infuse
 Ie uois ma faulte, & point ie ne l'excuse.

286.

Sonnet. XC.

*Je uoys piau
 fiendo i
 mie i papa
 ti*
 Ie uais pleurant le temps que ie contemple
 Auoir perdu aimant choses mortelles,
 Sans m'esleuer: quoy que i'eusse des asles
 Bonnes assez pour donner bon exemple.
 Roy eternal, de qui nous sommes temple,
 Secours a l'ame, & a mes forces fresles.
 Tu uois mon cœur, or mes playes cruelles
 Veuilles guarir par ta grace très ample.
 Si i'ay uescu en guerre & en tempeste,
 Qu'en paix ie meure: & si ma demeure
 Fut uaine, au moins soit le despart honnest.
 Au peu de uie, & a la decadance
 Que i'ay a faire, o Dieu, soit ta main preste:
 Tu scais qu'en toy gist ma seule esperance.

Argument.

A R G U M E N T.

Pour vne belle fin de son deuxieme Liure nostre deuotieux & bon Chrestien Petrarque fait ceste Oraison, ou Chant, a la glorieuse vierge Marie: ou peut on lire presque toutes les louanges, que les Theologiens inspirez du Sainct Esprit ont attribuées a elle.

Chant. IX.

Vierge belle & ornée,
Qui d'astres coronnée,
Vestue du Soleil,
Tant plus a Christ en somme,
Que se uoulant faire homme
Se mist dans ton cercueil:

T'amour m'in:ite a dire,
Et ta louange escrire:
Mais commencer ne scay
Sans ton aide, avec celle
De luy, qui ta mammelle
Sur autre aima pour uray.

Helas luy ie reclame,
Qui tost respond a l'ame
Quand l'appelle avec foy.
Et toy Roine de grace,
Donne a mon prier place,
Ayant mercy de moy.

Si ennuy de ce monde,
Duquel mon ame abonde,
T'esmeut onc a pitié,
Secours a ma grand guerre,

S

Combien

-32-

Vergine
bella che
di sol vestita

Combien que ie sois terre,
 Toy Royne d'amitié.

Vierge luisante & pure
 Sur toute creature,
 Dans qui Dieu son filz mist,
 Au ciel toute premiere
 Par la grande lumiere,
 Qu'en toy seul il transmist.

O d'eternelle peine,
 Et de l'amour mondaine
 Escu ferme & entier,
 Soubz lequel on surmonte
 Monde & chair, faisant honte
 A l'ennemy si fier.

O de Dieu uraye mere,
 O certain refrigerere
 A l'aucuglé desir,
 Qui ça bas maintz assomme:
 Dont puis apres a l'homme
 Cause grand deplaisir:

Vers moy tes beaux yeux dresse,
 Qui uirent la destresse
 De ton doux & cher filz;
 L'esprit, qui se desuoie,
 Veuilles remettre en uoye,
 Comme autres fois tu fis.

Vierge parfaicte & clere,
 De ton filz fille & mere,
 Beau parment des cieulx,
 Bien estoit nostre uie
 De l'ennemy rauie

Sans ton fruit pretieux.

O fenestre excellente
Du ciel, qui nous exempte
De l'eternelle mort:
En ce monde uenue,
Et de Dieu retenue
Pour nostre seul confort.

Vierge de preferance,
Qui en resiouissance
Reduis d'Eue le plainct,
Par bonté sigulicre
Exhaulse la priere
D'un serf qui se complainct.

Fais que de Dieu la grace
Ne perde par fallace
Du monde deceptif.
O Royne coronnée
Du ciel, & tant ornée,
Entens a ce cheptif.

Vierge sainte & humaine,
De toute grace pleine,
Qui par humilité
Es hauls cieux es montée,
Et là toute exaltée
En la diuinité.

De pieté la source
Prend de tes flancs sa course,
Et ce luisant soleil,
Qui esclere le monde
D'icy bas, qui abonde
En vice non pareil.

Trois noms en un prospere,
 Espouse, Fille, & Mere
 En toy as ralliez:
 Vierge tres glorieuse
 Tu as, tant es heureuse,
 Noz liens desliez,

Et mis hors de service:
 Nous soit ton fils propice,
 Par les playes duquel
 Nostre malheur s'appaise.
 Garde donc de mal aise
 L'ame & ce corps mortel.

Vierge sans exemplaire,
 Qui de ta beauté clere
 Fis les cieux amoureux,
 Tu n'eus iamais au monde
 Premiere ne seconde,
 Et nous fais tous heureux.

Les uertus en toy nées
 De pitie chaste ornées
 En ta uirginité
 A Dieu furent un temple
 Viuant, & saint exemple
 De grand fecondité.

Par toy esire ioyeuse
 Peut ma uie ennuyeuse,
 Vierge, obtiens moy mercy:
 S'ainsi est qu'ou fallace
 Abonde, là la grace
 Est abondante aussi.

Mon cœur ses genoulx ploye,

A fin

A fin que ton fils m'oye,
 Et ne uueille laisser
 De ma priere estroicte,
 Et ma uoye mal droicte
 Au bon chemin dresser.

O uierge incomparable,
 Guide tres charitable
 Des mariniens errans,
 De nostre mer estoile,
 Ou rompue est ma uoile
 Par les uents forts & grands,

Regarde en quel horrible
 Orage, & indicible
 Seul ie suis sans gouuert,
 Or le dernier passage
 Au celeste heritage
 Me soit seur & ouuert.

Car en toy prend liesse
 Mon ame pecheresse,
 Qui s'ose en toy fier.
 Donc, Vierge, ie te prie,
 Que de mon mal ne rie
 L'ennemy noir & fier.

Bien ay ie souuenance,
 Que pour ma deliurance
 Le mot homme deuint,
 Quand pour l'offense nostre
 Dans ton uirginal cloistre
 Dieu chair humaine print.

Vierge combien de larmes
 Ay ie faict pour allarmes

Pleines d'abusion!
 Quelles prieres uaines
 Ay faict croissant mes peines
 En ma confusion?

Des que nasquis sur l'onde
 D'Arnus, & uins au monde
 En errant d'un costé
 Et d'autre, helas ma uie
 Tousiours d'ennuy seruié
 La pourete ha esté.

Beauté & grace humaine
 En tempeste & en peine
 Du tout mon ame ont mis:
 Vierge, tarder ne uueilles,
 Que mon esprit accueilles
 Quand te sera transmis.

Mes iours, que tant regrette,
 Plus uiste que sagette
 S'en sont allez en tant
 De pechez & miserés,
 Qu'avec larmes ameres
 Vais tousiours sanglottant.

Vierge, celle est en terre,
 Qui par fascheuse guerre
 Me mist en grands trauaulx,
 Et qui me tint debile:
 Mais uiuante un de mille
 Ne scauoit de mes mau'x.

Et pour certaine en estre
 Il eust fallu permettre
 Cas uain, mais attendu:

Qu'autre

Qu'autre uolonté sienne
Eust esté la mort mienne
Et son bon bruit perdu.

O toy du ciel maistresse,
O toy nostre Déesse,
Si dire ainsi conuient,
Vierge de grand constance,
Du tout as congnoissance,
Et uois ce qu'appartient.

Et ce qu'autruy parfaire
Ne scauroit, s'il peut plaire
A ta grace, n'est rien,
Metz fin a ma detresse,
Qu'a toy soit gloire expresse,
A moy salut & bien.

Vierge en qui i'ay fiance
Du tout, qu'a ta puissance
Le uouloir soit conioinct,
Metz fin a ma detresse,
Et uers moy tes yeulx dresse
Ore a l'extreme poinct.

N'entens a mon ieune age:
Mais a la seule image
Du benoist createur:
L'homme, la creature,
N'est digne qu'en ais cure,
S'il n'est pour son facteur.

Mon erreur & Meduse
M'ont fait roche confuse,
Vain humeur distillant:
Vierge, fais que plus saintes

Larmes, & meilleurs plainctes
De moy aillent coulant.

Qu'au moins ceste aultre guerre
Soit sans limon de terre
Avec deuotion,
Ainsi que la premiere
Fut mondaine, & entiere
Perte & abusion.

Vierge de paix amie,
Et d'orgueil ennemie,
Fais que me soient ouuers
Tes beaulx bras de concorde,
Causans misericorde
Aux cœurs humbles couuers.

Que si chose mortelle
De terre, avec foy telle
I'ay aimée, & si fort:
Or que deuray ie faire
Pour a ta beaulté plaire,
Nostre refuge & port?

Certes si de mon estre
Miserable puis estre
Par toy sus releué,
Vierge, ~~de~~^{l'esprit} debile
Ie consacre, & mon stile
A ton saint nom loué.

Mes chansons mesurées
Te seront consacrées,
Langue, cœur & souffirs,
Le gué donques m'enseigne,
Et uoir ne te desdaigne

*Ces miens changez desirs.
Le dernier iour farouche
Ia de bien pres me touche,
Ainsi uole les temps:
O Vierge mere unique,
Doubte de mort me pique,
Si a moy tu n'entens.*

*Recommander te plaise
Ma uie, ains mon mal aise
A ton fils precieux,
Qui mon esprit accueille
A la fin, & le uueille
En paix loger es ciculx.*

Fin du second liure.

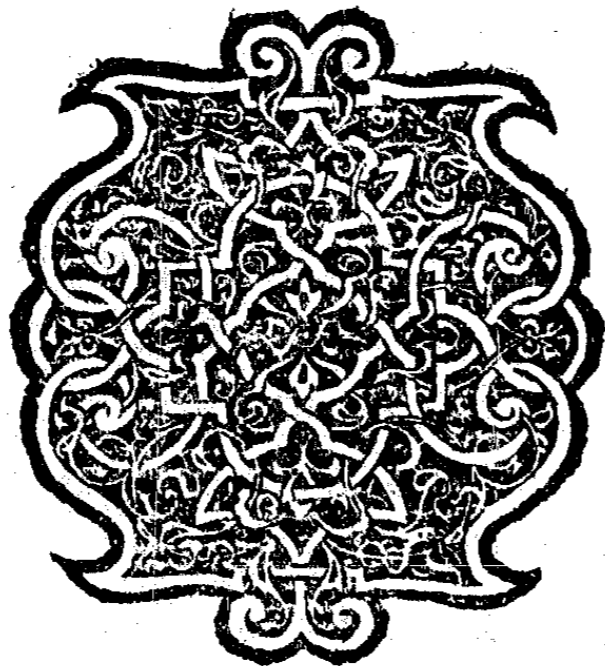


LIVRE TROI-
SIEME DE LAVRE
d'Auignon.



Ou la plus part sont contenues choses au-
tres que d'amours, escriptes par Petrarque a
diuers siens Seigneurs & Amis, avec tousiours
quelque petite commemoration de sa dame

Des fleurs le fruit.



EN AVIGNON.

1555.

A V T R E S H O N N O R A -

ble Seigneur Ian Ange Papius, pre-
mier Docteur Regent
en Auignon.

Vasquin Philieul. S.

Les meilleurs ans tous les premiers se passent,
Vieillesse uient, maladies menassent
Noz corps de mort par trauail qui abonde:
Ie ne ueulx donc plus uiure mort au monde.
Or prens en gré, Papius nostre Oracle,
Ce mien labeur, & i'auray faict miracle.
Car quoy qu'enclume as pour furger maint liure,
Qui dix mille ans te pourroit faire uiure:
Tes sages yeux liront ces uers pourtant,
Que pour ma Laure un iour i'allois chantant.

Tremblante main dessus les blanches cartes,
Ma plume aussi, qui du papier t'escartes,
Et toy mon cœur tant de souffirs nourry,
Las poure esprit de ton gouuert marry,
A ce coup cy reprenés hardiesse,
Pour saluer uostre dame & maistresse.
Au long trauail prenez ce bref confort,
Que celle, en qui gist uostre uie ou mort,
Lise & entende au moins soubz autruy nom
Mon ferme amour, & son luisant renom.
O Laure, Laure, assez tu fus heureuse

Quand

Quand tu reuegas à la bande amoureuse
 Ce grand Thuschan, qui de ta renommée
 Asie, Europe, & Afrique ha semée.
 Mais tu peux bien louer Dieu de cela,
 Que ne uiuoit ma dame en ce temps là,
 Car ton seruant eust quitté ton party,
 Et deuers ceste il se fust conuertý.
 Non que ne fust ta personne tres digne
 De hault honneur, & de louange insigne.
 Non que ne mist un feu d'affection
 A tous uoyans ta grand perfection.
 Mais (ce dict on) le temps tousiours amende,
 Et au nouueau fault que le uieil se rende.
 Dieu ha créés tous cas moins beaux premiers,
 Et les plus beaulx il crea les derniers.
 Et qu'il soit uray, on uoit la femme en somme,
 Faicte derniere, en beaulté passer l'homme.
 Dont toy, Petrarque, o Dieu que tu as faict
 Plusieurs laisser leur principal effect,
 Pour escouter tes souspirs & chansons,
 Et mesurer les leurs avec tes sons,
 Quand l'aage, & l'heur, & l'esprit y dispense.
 Dont de nous deux souuent ainsi ie pense:
 Que si ta dame estoit de noble ligne,
 Pour tout certain la mienne est sa cousine.
 Ta dame auoit un port graue & mignon,
 Aussi pour uray elle estoit d' Auignon,
 Des uilles uille, & cité des cités,
 Ou tes doulx chants estoient ueus & uantés.
 Or ma maistresse est d' Auignon aussi:
 Mais mes lourdz chants n'y sont pas leus ainsi.

La tienne auoit toutes uertus infuses:
La mienne en tout uaincroit Graces & Muses.
Estre sans pair la tienne tu conclus:
Mais la mienne est autant parfaicte ou plus.
La tienne auoit corps & cœur noble & hault
La mienne en ha autant que lui en fault.
Non toutesfois que plaindre ic m'en uueille,
Quoy quoy ay pers attente, fruiet & fucille.
Mais crois que quand tu louois ta maistresse,
Prophetisois les biens de ma deesse.
Laquelle est tant de nature excellente,
Que sa seule ombre, & la uoir me contente.
 Seruant d'Amour, quiconque lis ma lettre,
Prens ta fortune: & garde de t'y mettre
Si tres auant, que toy de toy desnue.
L'esper est mort: mais l'amour continue
Si fort en moy, que du trop ardent zeile
Le n'ay osé icy parler a elle.

LIVRE TROISIEME

de Laure D'auignon.

ARGUMENT.

Ce Chant fut fait l'an 1328. du temps que en Italie couroient ces grādes partialités des Guelles & Gebelins: là ou les Princes & Seigneurs d'Italie employent les vns contre les aultres nō seulement leurs forces: mais celles de leurs voisins, & de toutes nations qu'ils pouuoient. dont nostre Poëte leur escript ce beau Chant, les exhortant a la paix, adressant son parler à Italie.

Chant. I.

33.

Combien que uain, douce mienne Italie,
 Soit le parler a ces playes mortelles,
 Que ie uois estre en ta face iolie:
 Suis aise au moins que mes plainctes soient telles
 Qu'Arnus, le Timbre, & l'enflé Pau desire,
 De qui ie coupe ores les ondes belles.
 Ie te supply, Recteur du hault empire,
 Que la pitié qui te fit naistre en terre,
 Vers ton pais a ceste fois t'attire.
 Voy, Seigneur Dieu, quelle cruelle guerre
 Quelle petite occasion esbranle:
 Et les fiers cœurs, que Mars superbe serre,
 Et endurest d'un trop orgueilleux bransle,

*Italia mia,
 ben cho' l'parla*

D. suoue,

Desnoüe, o Pere, attendris & amende.
 Fais que ton uray enuers eux se desserre,
 Quel que ie sois, par ma langue & s'entende.

Et uous, a qui en uoz mains la fortune
 Ha mis le frein de contrées si rares,
 Dont ne semblez auoir pitié aucune,
 Que font icy tant d'espées barbares?
 Ou pourquoy doibt la terre uerdoyante
 De sang humain deuenir rougissante?
 Gens abusez d'erreur uain & fallible
 Peu uous uoyez, & beaucoup uoir uous semble,
 Qu'amour ou foy cherchez en cœur uendible.
 Qui est seigneur de plus de terre, ensemble
 Plus d'ennemis iceluy environnent.

O quel deluge icy se uient a mettre
 De gens deserts! qui seulement s'ordonnent
 Pour submerger nostre plaisant champestre.
 Si telz malheurs noz propres mains nous donnent,
 Or qui sera qui hors nous en face estre?

A nostre estat fort bien prouuent nature
 Quand entre nous & la rage Suisse
 Mist un rempart de mainte roche dure:
 Mais l'aveuglé desir prenant malice
 Contre son bien ha esté si austere,
 Qu'a procuré au corps sain rongne amere.
 Or font leur nid dans une cage pure
 Vn doux troupeau avec un plein de uice:
 Là ou tousiours fault que le bon gemisse.
 Et (croy ie) c'est pour la desadventure
 Des uieulx parens de ce peuple infidelle:
 A qui (ainsi comme dict l'escripture)

Marius

Marius fit desconfiture telle,
 Que la memoire assés ample on en treuve.
 Quand luy lasé, & ayant soif mortelle,
 Ne beut pas plus d'eau que de sang au fleuve.
 Je laisse a part Cesar qui fit uermeilles
 De leur sang chauld les herbes colorées,
 D'un bras Rommain faisant plus que merueilles.
 Or ie ne scay par quelles malheurées
 Estoiles uois que le ciel nous pourmeine.
 Prens en pitié, o puissance haultaine.
 Que les uouloirs partialx sans clemence
 Gastent du monde un le plus beau domaine.
 Quel iugement ? quel destin ? quelle offense ?
 De tant fascher son uoisin humble & poure,
 Et poursuiuir son bien propre & cheuance ?
 Et tout a part cherir & mettre en ouure
 Vn peuple estrange ? & celuy prendre en grace,
 Qui sang respande, & uende l'ame humaine.
 C'est pour le uray qu'a parler i'ay audace,
 Non pour mespris des autres, ne pour haine.
 Ne pouuez uous de Bauieres l'oultrance,
 Et fins attours uoir de ce personnage,
 Qui hault le doigt prend uoz morts pour plaisances ?
 Plus est l'ennuy (croy ie) que le dommage.
 Mais uostre sang pleut tant en abondance,
 Qu'autruy fureur noz iugemens renuerse.
 Des le matin iusque a l'heure de tierce
 Pensez en uous : & lors pourrez uoir comme
 Tient autruy cher qui tient sa uie uile.
 Peuple Latin, nation tres gentile,
 De toy descharge un si horrible somme.

T Ne fais

Ne fais Idole un nom de mortel homme,
 Vain, sans proffit. Que si par fureur haulte
 Du ciel, ainsi un farouche peuple ose
 Nous surmonter de bras, c'est nostre faulte,
 Et noz pechez, non naturelle chose.

Mais n'est ce pas le lieu de ma naissance?
 N'est il aussi le lieu de ma demeure,
 Ou fus nourry en doulceur & plaisance?
 Et n'est ce pas ma patrie, ou i'asseure
 Tout mon espoir, mere doulce, accomplie,
 Courant des miens la chair ensepuelie?
 Pour Dieu cecy uostre fierté tempere:
 Et desormais avecques pitié tarde
 Du doulent peuple aux larmes prenez garde,
 Qui apres Dieu de uous seul paix espere.
 Car si monstrez au moins quelque semblance
 De cœur piteux, uertu luisante & clere
 Contre fureur prendra l'escu & lance:
 Et tost uaincra d'autant qu'elle est plus forte.
 Car pour certain l'ancienne uallance
 Des cœurs Latins encores n'est pas morte.

Princes, uoyez comment le temps s'en uole,
 Et de quelz maux la uie est assortie:
 Tant que la mort tout soubdain nous accole.
 Qui est icy pense a la departie.
 Car l'ame apres ce sien pelerinage
 Conuient qu'arriue en dangereux passage.
 Donc en passant ceste forte uallée,
 Vous plaise abbatre au moins desdaing & ire,
 Contraires uents a l'eternelle allée.
 Et ce temps là qu'on despend au martire

Sien

Sien & d'autruy, en quelque faict utile,
 Ou manuel, ou d'esprit, ou de stile
 Soit conuerty, & là du tout s'employe.
 Ainsi d'embas gagne on la haulte uille:
 Ainsi se trouue ouuerte au ciel la uoye.

Je t'admoneste, o Chanson courageuse,
 Que ta raison courtoisement tu die.
 Car t'en aller fault uers gent desdaigneuse,
 Puis les uouloirs sont remplis d'estourdie
 Coustume es cœurs, ou est abastardie
 Contre raison, & rebelle & trop dure.
 Or esprouuer pourras ton aduventure
 Parmy bien peu a qui le uray agrée.
 Dy hardyment, qu'est ce donc que m'asseure?
 Je uis criant, Paix, Paix, Paix desirée.

ARGUMENT.

Esript ce Sonnet a vn Euesque de son temps
 sien grand amy, nommé le Seigneur Iaques Co-
 lonne, se plaignant d'estre de luy absent.

Sonnet. I.

Colonne heureuse, en laquelle s'appuye
 Le nom Latin avec nostre esperance,
 Qu'encores n'ha desuoyé de constance
 De Iuppiter l'ire avec sa grand pluye.
 Nul beau theatre, ou Palais desennuye
 Icy mon cœur: mais i'ay a suffisance,
 Pour tout cela, un coustant de plaisance,
 Vn uert bocage, ou parmy l'herbe bruye
 Le cler ruisseau, ou dicter chansonnettes

T 2 Je puisse

287

*Gloriosa
 Colonna in
 cui s'appogia*

Je puisse avec le Rossignol a l'ombre:
 Qui tant souef gemist ses amourettes,
 Qu'a mon esprit en donne un doulx encombre.
 Mais imparfaicte est a moy toute ioye "
 Sans toy, Seigneur, en quel lieu que ie soye."

A R G V M E N T.

Reuenu que fut ledict Seigneur Colunnois Pe-
 trarque luy enuoya vne paire de Perdrix mor-
 tes, avec ce Sonnet attaché en leur col, ou il
 fainct que les Perdrix parlent, comme s'ensuit.

. 2 8 8 .

*A gie de
 Codi ouela
 bella vista*

Sonnet. I I.

Pres d'un coustault, ou sa robe premiere
 La Dame prit, qui bien souuent esueille
 Celuy, lequel sans cesse a elle ueille,
 Et qui a toy nous mande en sa maniere,
 Libres en paix passions par la lumiere
 Du cler Phebus sans querre autre merueille,
 Et sans doubter de trouuer rien qui ueille
 Molester nostre allée coustumiere.

Mais de l'estat miserable, ou nous sommes
 Mises a mort, & hors de tout bon heur,
 Vn seul confort auons contre les hommes.

C'est de uengeance enuers nostre donneur:
 Lequel soumis a sa Dame en grand peine
 Lié demeure avec plus forte chaine.

A R G V M E N T.

Fit ce Sonnet pour vn petit Laurier, qu'auoit
 planté en son iardin de Vaulcluse au nom de sa
 Dame

Dame Laure. Et pource qu'autres fois Apollon fut amoureux de Daphné, qui puis fut changée en Laurier, & qu'Apollon, qui veult dire le Soleil, donne vertu de croistre aux plantes, Peetrarque adresse son propos a luy.

Sonnet. III.

289.

Si le desir, Apollon, uit encores,
 Qui t'enflamma sur l'onde Thessalique,
 Et si le temps tout gastant & lubrique,
 Faire n'ha peu que le Laurier n'honnores,
 Du glas gluant & malignes Aurores,
 Regnans tandis qu'ailleurs ton cler s'applique,
 Dessens la branche honorable & pudique,
 Ou as esté, & ou ie suis pris ores.
 Et par uertu de la douce esperance,
 Qui te soubtint entredeux & en tremble,
 Du froid obscur l'air descharger t'auance.
 Tant que uoyons un iour estans ensemble
 Nostre maistresse icy dessus l'herbage
 De ses beaux bras faire a soy mesme ombrage.

Apollo, s'an-
 for vive il
 be d'oro

ARGUMENT.

Il escriuit ce Sonnet a Ian Bocace son grand amy, l'exhortant a estudier, & pour le dire de folles gens ne laisser l'estude de Philosophie & de Poésie.

Sonnet. IIII.

290.

Le gras dormir, la gueule, & plume uaine
 Ont la uertu hors du monde enuoyée:

T 3

Dont

La gola, et
 sonno e l'ociosa
 piume

Dont de son cours nature est desuoyée,
Vaincue ainsi par coustume mondaine.

Et si estaincte est la grace haultaine,
Par qui la vie a meurs est conuoyée,
Que pour diuine est la teste aduouée,
Qui faict sortir d'Helicone fontaine.

Mais quel proffit du Laurier & du Murte?
Pourcette & nue aux champs Philosophie.
Dicit le peu plard, qui au seul uil gaing hurte.

De là auras peu de ta compagnie:
Gentil esprit, tant plus te prie & prise
De ne laisser ta si noble entreprise.

A R G V M E N T.

Respond a vn Stramas de Perouse (qui pour se faire rescrire luy auoit escriu) qu'il ne scauroit escrire d'autre chose que de la Dame, laquelle le tient tant oppressé que luy nie la commune couronne de Laurier, qu'ont les autres Poetes, qui est de pouuoir proprement chanter de toutes choses.

Sonnet. V.

- 291 -
*Se Chronata
fronde; che
pre scrive*

Si l'honoré rameau, qui defend l'ire
Du ciel quand l'air de tonnairres resoi ne,
Ne m'eust desdict celle heurcuse couronne,
Qu'on donne a qui Poëte se peut dire,
Amy serois des Muses & leur lyre,
Que tant a tort le vil monde abandonne:
Mais tel refus me defend & m'estonne
De Pallas suure, & de maintz cas escrire.

Car

Car non plus fort brusle en Ethiopie
L'ardent Soleil, que cuict a ma pensée
Perdre la chose, ou est toute assoupie.

Pourtant cherchez fontaine plus tranquille:
Car de liqueur la mienne est délaissée,
Celle excepté, qu'avec pleurs ie distille.

A R G V M E N T.

Escriit a certains amys siens, qu'il ne les peut al
ler visiter, comme il leur auoit enuoyé dire.

Sonnet. VI.

.292.

Plus enuers uous mes œsles desireuses
L'esbranle, Amis, d'autant plus la fortune,
A mon uouloir contraire & importune,
Me faict errer par regions fascheuses.

*Quantopiu
desiose l'ali*

Quant est du cœur ie le uous recommande:
Car avec uous demeure en la uallée,
Ou maintz contours faict nostre mer salée,
Ou en regret ie uous laissay a bande.

Moy sur main gauche, & luy sur dextre habitez
Forcé m'attire, & luy Amour dispense:
Hierusalem le tient, & moy Egipte.

Mais le confort d'ennuy c'est patience.
Que long usage ha prescrit, s'il me semble,
Que rarement & peu joyons ensemble.

A R G V M E N T.

Il se mist au seruice de Pape Iean xxii. mais
ne s'y trouuant pas fort bien, s'en retourna a
Vaulcluse: disant que s'il s'y fust toujours

tenu se cōsolant avec ses liures, eusse mieulx fait.

Sonnet. VII.

293.
Sic feroi stato
fermo à la
spe lansa

Si i'eusse esté ferme uers la spelonque,
Ou Apollon deuint si grand prophete,
Florence auroit, possible, son Poete,
Comme Mantoue, & Veronne, & Aronque.

Mais puis que plus n'est m'ha terre arroufée
De celle humeur, fault que pour moy i'ordonne
Autre chemin, & qu'en mes champs moissonne
Ioncs & Chardons avec faulx mal aisée.

L'Oliue est seiche, & l'eaue ailleurs deriue,
Qui fut iadis de Parnassus glissante,
Dont la montagne estoit tres fleurissante:

Ainsy malheur de tout bon fruct me priue,
Si Iuppiter en bref temps & espace
Sur moy ne pleut un peu de l'eau de grace.

A R G V M E N T.

Aucuns disent qu'il fit ces trois ou quatre Sonnetz suiuians, s'en estant fuy de Rōme pour sauuer sa vie, de la quelle estoit en danger, pour ce qu'il s'estoit apperceu qu'un de ceulx, qui ont souueraine puillance, accoinctoit vn iour sa Sœur: de quoy criant, & ne le pouuant supporter, fut menassé: dont s'en fuit & puis s'en vengea ainsy avec la plume.

Sonnet. VIII.

294.
D & le mpra
Babilonia

De ce Babel meschant, d'ou est fuye
Toute uergongne, ou tout meffact prospere,
Logis de duel, & de toute erreur mere,

Je suis fuy pour prolonger ma vie.

Seul suis icy, ou amour me conuie
D'escrire uers au bruit de ceste eau clere,
Pensant tousiours au beau temps que i'espere,
Et ce pendant espoir me desennuye.

Ne m'en chault plus du monde, ou de fortune,
Ne moult de moy & moins de chose uile:
Et plus ne sens en moy chaleur aucune.

Tant seulement quiers ma dame gentile,
Que me soit plus douce, au moins par semblance,
Et mon Seigneur retourne en assurance.

Sonnet. IX.

Flamme du ciel pleuue sur toy mauuaise,
Qui d'estat humble & uie mendiante,
De l'autruy perte es riche & iouissante,
Puis que tu es de mal faire si aise.

Nid de malheur, de trahison, de noise,
Dans qui tout mal se couue en eau bouillante,
Vins, liets, boquons, & uiandes gardante
Pires en tout que uerole francoise.

Dans toy ueillardz & garsettes popines
Vont follastrand, & Belzebuc dispense
D'auoir miroers & feu soubz leurs courtines.

A ta richesse, & a ta source pense,
Quand allois nue & deschaulse entre espines:
Et uis si bien qu'a Dieu ne soit offense.

Sonnet. X.

De dueil fontaine, & de fureur empire,
D'erreur escholle, & temple d'heresie,

T 5

295.
fiamma dal
ciel fu le tuo
trece

296.
Fontana di
doloro, alber-
Romme go Lira

Romme iadis, ores babel faisie
 De tout malheur, pour qui tant lon sousspire,
 Forge d'abus, prison obscure & dire,
 Ou croist tout mal, de tout bien dessaisie,
 Des uifz enfer: bien seras tu choisie
 S'a la fin Dieu ne te prend en son ire.
 Fondée en chaste, & en humble souffrance,
 Tes fondateurs tu hurtes de ta corne,
 Pute effrontée ou as mise esperance?
 En tes paillardz, & thresors, & ordures?
 Or Constantin pour toy plus ne retourne:
 Mais prens le, o Monde, esblouy qui l'endures.

A R G V M E N T.

C'est vn du Coc a l'Asne, ou il entremesle propos d'amours & de sa Dame, avec le courroulx qu'il auoit du susdict embrouchement de sa Sœur: ou semble qu'il ne vueille estre entendu. c'est donc folie de le vouloir trop profondement entendre.

Chant. II.

34.
 mai non
 Voffin vo
 Pi de Cantare
 Com'io Soleua

Je ne uais plus chantant comme chantoye,
 Car entendu, dont i'eus honte, n'estoye:
 Qu'en beau sciour se fascher n'est merueille
 Mais le tousiours sousspirer rien n'allege,
 Que sur les montz desia tombela neige,
 Et desia pres que est iour, dont ie m'esucille.
 Humble façon est presque tout ce croy ie,
 Encor m'aggrée une dame amoureuse

Grave

Graue au marcher, & un peu desdaigneuse:
 Non point superbe, ou retifue, ou farouche,
 Qu'amour regist sans espée son regne.
 Le forsuooyé a reculer se prengne.
 Qui n'ha logis dessus l'herbe se couche.
 Qui n'ha point d'or, & ueult boire, a luy touche
 Que sa grand soif en un beau uoarre estaigne.
 Le mis Sainct Pierre en garde: or ne m'attende.
 Le m'entens bien, qui pourra si m'entende:
 Qu'a maintenir mauuais fief c'est grand charge,
 Et tant que puis de ma part m'en descharge.
 I'oy Phaëton choir au Pau, ou trespasse:
 Et ia le merle oultre le ruisseau passe.
 Venés le uoir: or ne fault qu'on s'en rie.
 Vn Roc soubz l'eau ce n'est pas mocquerie,
 N'en buisson gluc, & asés il me fasche,
 Quand un orgueil avec façon marrie
 Maintes uertus en belle dame cache.
 Or tel respond quand point on ne l'appelle:
 Tel se morfond: puis fuit quand on le prie:
 L'un se destruiet soubz gelee estincelle,
 L'autre sa mort iour & nuict cherche & crie.
 Aime qui t'aime est un commun langage.
 Or laisse aller, & qui pourra soit sage,
 Qu'a noz despens trestous conuient apprendre.
 La dame peut son amy triste rendre.
 Mal choisist on la figue: au fort en france
 C'est grand scauoir de ne trop entreprendre.
 Et par tous lieux est bonne demeureance,
 Dont plusieurs tue esperance infime:

Et

Et quelque fois ie fus bien de la danse.
 Dont ce petit que Dieu ne me desnie
 L'abbregeray, s'a moy ie ne me nie.
 Mais ie me fie au createur du monde,
 Qui faiçt les siens tous saulvages paroistre,
 Qu'avec sa uerge & sa pitié profonde
 Me conduira dans son tropeau repaistre.

Tel lit l'escript, qui n'entend pas la uoye,
 Tel tend les Rethz, qui ne prend pas la proye,
 Et celuy romp, qui trop fort subtilise,
 La loy soit iuste, ou tout le monde aduise,
 Car pour bien estre aphis moult lon auance,
 Souuent on suit ce qu'apres on mesprise.
 Qu'une beaulté secrette est grande aissance!
 O clef heureuse a mon las cœur liée,
 Dont mon ame est secouße & desliée
 De griesue chaine. o la grande abondance
 D'ardens souspirs qu'ay de moy dessaisie!
 Du dueil passé tel faiçt complaincte dure,
 Qui d'elle rend ma douleur addoulcie.
 Je loue Amour, qu'ores plus ie n'endure,
 Et si n'ay point moindre ma fantaisie.

Vn propos sage avec deue silence,
 Qui me soustraiçt tout ennuy par clemence,
 Et la prison obscure en la lumiere,
 Et par les champs de nuict les uiolettes,
 Et dans noz murs une fere trop fiere,
 Et la peur douce, & façons mignonettes,
 Avec un fleuve issant de deux fontaines,
 Et ou que soient deux voisines prochaines
 Mon cœur ont pris amour & ialousie,

Et des

Et des beaulx yeulx les semblans ont saisie
 Ma liberté. Dont mes esprits les suivent
 Par esperance au chemin, qui point n'erre.
 O biens rassis! & puis ceulx, qui s'ensuivent,
 Ores la paix, ores trefue, ores guerre,
 Dans ces drapeaux sans cesser me poursuiuent.

Des maulx passez me conuient plaindre & rire,
 Mais ie me fie en cela que i'oy dire:
 Du present use ayant de mieulx attente.
 Les ans ie compte, & me tais, & puis crie,
 Et fais mon nid sur l'arbre, a qui ie prie
 Cas, que desdict assés mieulx me contente.
 Elle ha uaincu l'affection latente.

Dont en sera ma poure ame depaincte
 Monstrée au doigt, & sa raison estaincte.

Ainsi marqué au milieu de la face
 Dire faudra qu'onques ie n'eus l'audace.
 Or qui feru m'ha le flanc le racoultre,
 Qui dans mon cœur plus qu'es papiers ha place,
 Qui me faict mort & uif, & puis tout oultre
 Qui en un point me reschaulfe & m'englace.

Sonnet. XI.

Or ha son sac comble d'ire diuine
 Babel l'auare: & ha forgés ses dieux,
 Non Iuppiter, ne Pallas la benigne:
 Mais, Dis, Venus, & Bacchus chassieux.

En regardant raison moult ie m'indigne:
 Au fort ie uois un Soldan glorieux,
 Lequel fera en Baldac lieu insigne
 Vn siege seul de tous ces diuers lieux.

297.
 Lauara Baci-
 lonia ha colmo
 il sacco

En bas uerrons ses Idoles descendre,
 Ses haultes tours du hault ciel ennemies,
 Et ses creneaux seront tous mis en cendre.

Lors de uertu les ames plus amies
 Tiendront le monde: & puis uerrons un aage
 Tout remply d'or & d'ancien ouurage.

A R G V M E N T.

Escrip ce Sonnet au dict Seigneur Colunnois
 a ce qu'il suiue sa victoire qu'il auoit contre les
 Orsins, qui se trouuarent plus foibles apres la
 mort de Pape Ian xxii. qui long temps auoit
 nourries les partialitez, & tenu le siege Apo-
 lique. xix. ans en Auignon.

Sonnet. XII.

298.
 Vingt Hain
 bal, e non
 Sepe vsar

Tant Annibal uainquit, qu'il n'eut science
 De bien user puis de son aduerture.
 Pourtant, Seigneur, ayes maintenant cure
 Qu'ainsi de uous aucun ne die ou pense.
 L'Ourse enragée encor pour la pasture,
 Qu'au mois de May ses laidz Orsons sentirent,
 Ongles & dents s'aguise, & mal endure,
 Pour puis uenger au point ce qu'ils souffrirent.
 Donques tandis que mal recent l'estonne,
 N'oubliés pas uostre honorée lame:
 Ains poursuiués uostre fortune bonne,
 Si que d'iceulx n'eschappe une seule ame.
 Car apres mort ce uous peut donner gloire
 Mille & mille ans au monde transitoire.

A R G V M E N T.

Au Seigneur Pádolphe Maleteste Capitaine de
 l'etreprise & guerre dudiect Seigneur Colunnois
 contre

contre les Orfins.

Sonnet. XIII.

L'attendue uertu lors en uous fleurissante,
 Quand amour commença uous donner la bataille,
 Ores produict son fruiet: & pour tout uray le baille
 Egal a celle fleur, qui a tous fut plaisante.

Pourtant le cœur me diët, qu'en blanc papier ie chante
 Chose dont uostre nom en haulte estime saille,
 Qu'en nul lieu ne s'escript, ne plus ferme entretaille
 Dessus marbre plus fort la personne uiuante.

Cuides uous que Cesar, dont l'honneur nous allume,
 Ou Paul, ou l'Africain, ou Marcel iamais telles
 Louanges eussent eu par forge ou par enclume?
 Pandolphe cher amy, ces œuures là sont fresles
 Pour uiure longuement: mais c'est l'estude nostre,
 Qui rend l'homme immortel par la prouesse uostre.

A R G V M E N T.

Responſe de Petrarque, touchant les Dames, a
 Gery de Ian Fillas, sien amy, Florentin,

Sonnet. XIII.

Quand quelques fois tient contre moy son ire
 Celle, qui ha ma franchise rauie,
 Un seul confort me saulue lors la uie,
 Par grand uertu du quel l'ame respire.

Qu'ou que sa ueue indignée elle uire,
 Monſtrant qu'elle ha de me tuer enuie,
 Tant humblement rendz la mienne allanguie,
 Que son desdaing par force elle retire.

Si ce n'estoit, non aultrement sa face
 Regarderois, qu'on regardoit Meduse,
 Qui deuenir faisoit les gens en glace.

.299.

L'aspettata
 uirtu ch'on
 voi fiorina

.300.

Geri; quando
 talhor meco
 s'adira

Fais

Fais donc ainsi, Gery: car est excluse
Autre aide a nous: & le fuir n'ha place
Deuant le uol que nostre Seigneur use.

A R G V M E N T.

Il veit quelqu'un de ses amis tout pasle d'a-
mours: sur quoy fantasia ce Sonnet, & l'autre
apres, faignant qu'Amour luy parle; comme
s'ensuit.

Sonnet. X V.

301.

*Piu volte
amor m'aued
gia detto*

Desia souuent Amour m'auoit dict. Or escriis,
Escris en lettre d'or ce qu'as ueu bien estrange:
Comment a mes suppos la couleur i'oste & change,
Et comme en un moment ie les fais morts & uifs.
Vn temps fut qu'en toy mesme assez tu le sentis,
Et fus a tous amans un tres riche exemplaire:
Puis t'osta de mes mains ne scay quel autre affaire:
Au fort tout en fuyant tu fus attainct & pris.
Et si ce doux regard ou ie faisois demeure,
Et par qui si courtois a toy ie me monstray,
Quand dans ton cœur ie fis la premiere ouuerture,
Me rend l'arc & les tertz, possible ie ne scay
Si ta face en sera arrousée a toute heure,
Car de pleurs me repais, comme scais par essay.

Sonnet. X V I.

302.

*Quando
giunge per
giocchi al cor*

Lors qu'au fons de mon cœur arriue par mes yeux
Le non pareil pourtraict, tout autre s'en despart:
Et alors les uertus, que l'ame nous despart,
Laissent les membres tous comme un faix ennuyeux.
Et du premier miracle est par fois enuieux

Le

Le deuxieme: ains en est. car le chassé regard
En soy mesmes fuyant arriue en autre part,
Là ou uengeance prend de son exil ioyeux.

Ainsi uient la couleur en deux visages forte,
D'autant que la uigueur, qui estoit uiue & morte,
N'est plus au mesme lieu, ou par auant estoit.

Dont en tel souuenir ce iour là me mettoit,
Que ie uis deux amans transformer & desfaire,
Ainsi que i'ay souuent accoustumé de faire.

A R G U M E N T.

Console vn sien compagnon en Amours, dict
Orson, qui se faschoit trop quand ne s'estoit
peu trouuer en vn festin, ou sa Dame estoit.

Sonnet. XVII.

A ton cheual, Orson, un frein on peut bien faire,
Qui de son leger cours le retienne ou reuire:
Mais le cœur & uouloir nul n'est qui le retire,
D'autant qu'il aime honneur, & tant hait son cōtraire.

Ne sousspire plus donc, qu'on ne scauroit deffaire
Son pris ne sa ualeur: & ce te doibt suffire,
Puis que n'y peux aller. car me suis laissé dire,
Que tant bien il y est, que nul l'en peut distraire.

Suffit qu'au camp se trouue, & onc ne l'abandonne
Quand fault tirer au but avec l'ardeur & l'ame,
Qu'amour, le temps, uertu, & noblesse luy donne.

Criant par grand desir. le tressaulx tout en flamme
Auecques mon Seigneur, qui meurt quand ne me suit,
Et de n'estre en ce lieu se languist & destruiet.

V Argument.

313.

Orso al
vostro desir
per si puo ben

Le Seigneur Iaques Colonne, son grãd amy, luy auoit escrit vn Sonnet, & puis auant la responce mourut. dont pour responce Petrarque fit cestuy cy, ayant vn iour retrouué l'autre en son estude, qui luy causa grand regret.

Sonnet. XVIII.

Las ces uers ne uerront mes lumieres essuites
 Iamais en mon uiuant ny en paix ma poure ame:
 Car d'amour estincelle en ces lettres la flamme,
 Et de ses propres mains pitié les ha construictes.
 O esprit inuaincu du monde & ses desdictes,
 Qui maintenant du ciel si grand douceur distilles:
 Et fais renouueller mes rimes inutiles,
 Que mort, quant est a toy, m'auoit ia toutes frites,
 De mes tendres rameaulx monstrier ie te cuidoye
 Vn bien autre labeur. mais quel fley planete est ce,
 Qui nous ha eu enuie, o mon thresor & ioye?
 Et qui trop uistement m'ha caché ta noblesse,
 Qu'avec le cœur ie uoy, & ma langue deplore,
 Et mon ame s'appaise en ce doulx sousspir ore.

ARGUMENT.

Ce Chant fut escrit a vn Seigneur Nicolas de Rence: lequel durant que les Papes demeuroiēt en Auignon tenoit presque la Seigneurie de Romme, ou tenoit fort au Capitoile: mais peu dura. or l'enhorte Pet. qu'il luy plaise, comme puissant Seigneur, appaiser les seditions ou mutations

307.
 maison
 ve drago
 le mie lui
 agi uhi

tinations des Guelfes & Gebelins, qui lors trou-
bloient toute Italie.

Chant. III.

35.

Gentil esprit, qui conduis ce uert aage
Ou un Seigneur & pelcrin heberge,
Noble, gaillard, heureux, & uailansage:
Puis que tu tiens celle honorée uerge,
Qui regist Romme & les errans chastie,
Si prens mes dictz a la bonne partie,
Je parle a toy ueu que de uertu telle
Ne uoy ie en autre une seule estincelle:
Ne trouue aucun, qui de mal faire ait honte.
Je ne seay pas qu'attent, ou bien quel compte
Fait Italie. or que ses maux me sente
La uieille, oisue, & lente.

Et ne sera iamais elle esucillée?

Ma main eusse ie a son poil croquillée.

Je n'ay espoir qu'onc sa teste descharge
Du hault sommeil pour crier qu'on luy face,
Tant est pressée, & si griesue est sa charge.

Mais a tes bras non sans diuine grace

Commise Romme, & les Rommains se treuent,

Qui l'esueiller & soulager la peuuent.

Mets donc les mains a ce chef honorable,

Qui, ueu qu'il est partial, n'est durable:

Que du borbier au moins la niaise sorte.

Car quant a moy, qui grand dueil d'elle porte,

Mon seul espoir est, & mon bien immeuble,

Que si de Mars le peuple

Doibt onc haulser a honneur l'œil & bouche,

*Spiro gentil
che que de
me abra regis*

Les nobles murs, qu'encores aime, & tremble,
 Et crainct chacun quand reduict en memoire
 Le temps passé, & les hauls faicts ensemble,
 Et les tombeaux, & mainte belle histoire
 De gens, lesquelz uiuent encore, & uoire
 Tant que uura le monde & sa machine,
 Et maint cas autre aboly par ruine,
 Reprendront force, & leur forme immortelle.
 O Scipions, o Brutz, gent de uray zele,
 O que uous plaist si ia le bruit insigne
 S'estend au ciel du bien commis office!
 Comment crois que Fabrice
 D'aïse doit rire escoutant la nouvelle!
 Et dict. Ma Romme encores sera belle.

Et si des faicts humains le ciel ha cure:
 Ames qui sont des hauls cieulx citoyennes,
 Qui ont leurs corps laissez en sepulture,
 Te prient fort, que la fin tu moyennes
 Du mal ciuil, qui trop les fasche, & dure:
 Quand leur maison, & l'Eglise on leur serre,
 Qui fut iadis deuote, & ore en guerre
 Est de larrons une spelonque impure.
 Car l'huis on ferme a tous bons personnages:
 Puis au dernier des autels & images
 Tout lasche effort & meffaiet se contracte.
 N'est ce point diuers acte,
 Qu'a son de cloche, au seul honneur fondue
 Du Dieu puissant, fremist la gent perdue?
 Petis enfans, & femmes pitoyables,
 Et bons uieillardz recreux, qui ont en haine
 Pour tant de maux leurs uies miserables,

Religieux

Religieux noirs, & blancs, sont en peine.
 Et ta gent plus morte que travaillée,
 Te crient tous. A l'aide Seigneur nostre.
 Puis la cité poure & tant desolée
 A beaux milliers ses grands playes te monstre,
 Qui Annibal pourroient rendre amiable.
 Voy donc brusler de Dieu ce saint retable:
 Et uoy qu'en peu gist de l'en exempter,
 Et folles gens dompter.
 Car tost seroient leurs fiertez reprimées,
 Et iusque au ciel tes œuvres estimées.

Ours, Loups, Lyons, Serpens, Aigles, outrage
 Font trop souuent au gentil nom & fame
 D'une Colonne, & c'est a leur domnage.
 D'iceulx se plainct ceste tant noble Dame,
 A celle fin que par toy d'elle sortent
 Les mauuais plantz, qui ne fleur ne fruiet portent.
 Passées sont ia plus de mille années,
 Qu'elle ha perdu ces ames fortunées,
 Qui de la mettre en grandesse eurent cure.
 O gent nouvelle & fiere outre mesure,
 Irreuerente a une telle mere.

Mais toy Mary & Pere,
 Es de secours sa totale esperance:
 Car le Saint Pere ailleurs faiet demeurance.

Peu il aduient qu'aux grands essais fortune
 Ses meschans tours iniurieux n'oppose,
 Tant aux humains est faulse & importune.
 Mais ors uoyant qu'enuers toy se repose,
 le luy pardonne ores toute autre offense,
 Qu'au moins icy ton merite dispense.

Car tant qu'on peut se souuenir des choses,
 Onques uiuant n'eut les uoyes moins closes,
 Que toy, a faire eternal son nom estre,
 Qu'ore y peulx tu monarchie remettre.
 O quel honneur d'auoir telle uictoire,
 Que lon dist en ta gloire.

Maints autres ont Romme aidée en ieunesse,
 Cestuy de mort l'ha gardée en uieillesse!

Vn Cheualier dessus le mont Tarpée
 Verras, Chanson, qui Italie honnore:
 Ou sa pensée est du tout occupée.
 Or luy dis qu'un, qui ne l'ha ueu encore,
 S'il n'est ainsi que par bruit on uoit l'homme,
 Dict qu'a toute heure Romme
 Ayant ses yeux pleins d'humeurs la marrie
 De tous ses sept constaux mercy te crie.

A R G V M E N T.

Escrit au Seigneur Estienne Colonne, le felicitant de ce qu'il s'estoit descoeffé de certaine dame de Romme, qui long temps l'auoit tenu en burulucuniquenoqueté, & puis s'estoit de rechef rendu a elle.

305.

Sonnet. XIX.

*Amor pian
 geua e is on
 lui tal volta*
 Amour pleuroit, & souuent compagnie
 Je luy tenois (car tousiours il m'en presse)
 Voyant par griefz effectz & dure oppresse
 Vostre ame s'estre un temps de luy bannie.
 Or maintenant qu'elle y est reünie,
 Les mains au ciel avec le cœur ie dresse:
 Et de deuoir a luy moult ie confesse,

Quand

Quand mon prier pour uous il ne me nie.
 Et si tournant a la classe amoureuse,
 Trouuates uoye un peu de mal'aisance,
 Qui au desir cuida faire nuisance,
 Fut pour monstrer combien est espineuse
 L'entrée & porte, & l'issue fascheuse,
 Dont s'exhaulser fault a uraye uailance.

ARGUMENT.

Au mesme Seigneur, outre ce que dessus, le felicitât de la paix, que par moyē du Seigneur Nicolas de Rence il auoit faicte avec les Orfins. Car durant leur debat ne pouuoit iouir de sa Dame.

Sonnet. XX.

Plus que moy aise estant ia pres de terre,
 N'est nef des eaux uaincue & agitée,
 Quand merciant Dieu, qui l'en ha ostée,
 Sa poure gent court a riue grand erre.

Ne plus ioyeux de prijon se deserre
 Vn qui au col ha la corde portée,
 Que moy uoyant celle espée domptée,
 Laquelle fit a mon Seigneur grand guerre.

Vous donc, Amans, iouyssans sans moleste,
 Rendez honneur au conuers de sa Dame,
 Qui enrouré estoit, or si bien chante.

Que plus de feste au hault regne celeste
 On faiët de uoir une couuertie ame,
 Qu'y uoir monter d'autres neuf & nonante.

ARGUMENT.

Escrit a certains siens amis Florentins de l'entre-
 prise que faisoïēt les Princes Chresties d'aller cōtre

.306.

*Diu di me
 lieta nougi
 vede a terra*

Babiloine, c'est a dire, contre les Turcz: a quoy
faire Pape Clement vi. deliberoit d'Auignon
reduire son siege a Romme.

Sonnet. XXI.

.307.

*Il succede
Joie di
Carlo*

Le successeur de Charles que, lon nomme
Philippe Roy, qui la couronne exorne,
Les armes prend pour abaisser la corne
A Babiloine, & qui sien se renomme.

Le Lieutenant de Christ avec la somme
Des clefz & gens a son nid s'en retourne:
Dont il uerra, si nul ne l'en destourne,
Boulongne gente & puis la noble Romme.

Vostre brebis de Florence la belle
Abbat les Loups trop fiers: & ainsi aille
Qui a son lieu porte charité telle.

Consolez la donques, qu'encores baaille:
Quand Romme attend sa court loing occupée:
Et pour Iesus meshuy prenés l'espee.

A R G V M E N T.

Loue encores l'entreprise de Pape Clement vi.
& du Roy Philippe d'aller cōtre les infidelles:
adresāt en ce cōmēcemēt son propos au Pape.

Chant. IIII.

.308.

*O aspettata
in ciel beata
e bella*

O attendue au ciel heureuse & belle
Ame uestue avec robe mortelle:
Mais non ainsi que les aultres chargées
Afin qu'encor mieulx tu sois deschargée,
De dieu aimée, obehissante ancelle,
Suiuant laquelle au regne heureux lon monte:

Voy

Voy de nouveau a ta nasselle prompte,
 Qui au uil monde ha tourné les espaules,
 Et ha pris port es diuines parolles,
 D'un souef uent occidental aisance:
 Lequel parmy ceste ual de souffrance,
 Ou pleurons nostre & des aultres la faulte,
 La conduira, des uieulx laqz desliée,
 Par droict chemin a la gloire tres haulte,
 Du uray leuant, ou elle est allée.

Tant faire ont peu les deuotes prieres,
 Et les saints pleurs des personnes entieres,
 Qu'esmeue s'est la pitie supernelle.
 Possible aussi qu'onques n'en firent telle,
 Que par son zele ait en rien sceu destordre
 Le cours du ciel, ne de iustice l'ordre.
 Mais le bening Roy d'en hault par sa grace
 Au lieu sacré, ou cœurs pleins de fallace
 L'ont mis en croix, ha dressée sa ueue:
 Et la pensée au treschrestien pourueue
 Ha de uengeance. o le tarder nuisible!
 Car iusque a lors Europe n'est paisible.
 Or secourir il uient son espousée,
 Tel que l'ouir seulement rend uincible,
 Et fait trembler L'abel la trop osée.

Ceulx d'al'entour du mont & de Garone,
 Et de la mer d'entre le Rhin & Rosne
 Au treschrestien guidon font compagnie:
 Et ceulx qui ont a Dieu leur ame unie,
 Des Pirenée a l'Orison extreme,
 Leur Aragon lairont & leur Espagne,
 Et Angleterre, & celles isles mesme,

Ou l'Ocean char & Colones bagne.
 Et la prouince ore ayant peine mainte,
 Ou resonnoit Helicone la sainte:
 Tous ces pais diuers de langue & d'armes
 Par charité feront fortes allarmes.

Quelle amitié donc, tant grande fut elle,
 Ou quels enfans, ou feminines larmes
 Furent onc cause a si iuste querelle?

Vne partie est du monde si basse,
 Que lon y uit tousiours presque en la glace,
 Et du soleil tant est hors & loingtaine,
 Qu'y est tousiours courte toute iournée.

La une gent naist moult forte & haultaine,
 Qui pour la mort ne se rend estonnée,
 Si ceste donc, & trestous les Suisses
 Prennent l'espee, o qu'ils seront propices
 A bien garder qu'onc de ca la mer rouge
 Turc, Arabien, ou Chaldée ne bouge.

Ne ceulx, les quels en uains dieux ont fiance!
 Dont peu priser nous conuient leur puissance.
 Gens nudz, uilains, lentz, qui pour rien s'arrestent,
 Qui mannié n'ont onc bien fer ne lance:
 Mais tous leurs coups de trectz aux uents commettent.

Or est il donc temps de son col distraire
 Des uieulx liens, & la nue deffaire,
 Qu'entour noz yeux auons eu longue espace:
 Et que ton sens, qui par diuine grace
 Tient d'Apollon l'art tres noble & science,
 Monstre en cecy sa uertu & prudence
 Par dictz, & faitz, & par docte escripture.
 Car si des chantz d'Orpheus la lecture,
 Ou a' Amphion ne te semble merueille:

Plus

Plus est aisé qu'Italie s'esueille
 Par la uertu de ta langue & uailance.
 Tant que pour Christ elle pregne la lance.
 Que si au uray elle ueult estre attente,
 En nul effort qu'elle ait eu d'importance,
 Occasion n'eut onques si decente.

Toy qui as leu uieulx escriptz & modernes,
 Dont enrichy de uertu tout gouuernes,
 Dont au ciel seul ton cœur & ame tire:
 Scais des le fils de Mars, qui eut l'empire,
 Iusque a Auguste, a qui triple coronne
 De uert Laurier pour triomphe lon donne,
 Combien courtoise ha esté tousiours Romme
 De son sang propre enuers maint forain homme.
 Or pourquoy donc ne sera non plaisante,
 Et non courtoise: ains bien reconnoissante
 A se uenger de mainte fascherie,
 Avec le fils glorieux de Marie?
 Car que fault il qu'espere l'aduersaire,
 Ou qu'en defense humaine tant se fie,
 Si cestuy est pour la bande contraire?

Souuiegne toy des temeraires guerres,
 Que Xerxes fit pour marcher sur noz terres,
 De nouucaulx ponts outrageant la marine.
 Et tu uerras les caulx de Salamine
 Rouges de sang: dont puis femme chacune
 Porte le noir pour sa grande infortune
 Du mort mary, ou fils. Ne seule ceste
 Du lourdault peuple oriental tempeste
 Contre ces gens te promet la uictoire:
 Mais Marathone, & l'estroict lieu, que gloire

Fut au Lyon avec peu gens defendre:
 Et d'autres tant qu'as leu & sceu comprendre.
 Pourtant conuient a Dieu, qui tout regarde,
 Cœurs & genoulx enclinant graces rendre,
 Qui a tel bien ton aage & tes ans garde.

En bref uerras Italie honorée,
 O ma Chanson, ores mieulx assurée:
 D'ou me tient loing non montagne ou riuiere,
 Mais Amour seul, qui plus de sa lumiere
 M'eschaulfe, ains ard, tant plus il me conforte.
 Et coustume est contre nature forte.
 Les autres uont: or ua de compagnie.
 Que point ne gist soubz uoil que femme porte
 Toute l'amour qui es cœurs est unie.

A R G V M E N T.

Escrit a son amy Senuce, Secretaire du Seigneur
 Estienne Colonne, le consolant de la perte d'u-
 ne sienne maistresse, qui estoit morte.

Sonnet. XXII.

308.
 Labelle
 Donna,
 Che Colauto
 amari

Labelle dame, a qui tu estois serf,
 Soudainement de nous s'est despartie,
 Et comme pense en Ange est conuertie,
 Tant fut son cours parfaict, doux & souef.
 Or est il temps, en recourant la clef
 De ton las cœur, tenir aultre partie:
 Et si ta uie est de dueil assortie,
 Aller apres donques ne te soit gref.
 Puis que tu es dehors d'une grand charge,
 Plus franchement soit l'aultre ius ruée,
 Qu'un pelerin ua mieulx s'on le descharge.

OR

Or peus tu uoir toute chose crée
 Courir a mort: & scais combien legiere
 Conuient que soit l'ame a l'heure derniere.

A R G V M E N T.

Fit ce Sonnet sur le trespas d'un sien amy nom-
 mé Cinus, qui fut de Pistoie, & tresexcellent
 Docteur es Droiets, comme ses escriis môstrēt,
 & grand Poëre, & seruiteur des Dames.

Sonnet. XXIII.

Pleurez, dames, pleurez, & Amour aussi pleure,
 Pleurés tous amoureux par tous lieux a ceste heure:
 Despuis qu'est mort celuy, qui uif eut ce bon heur
 D'entendre tout le bien dont uous faisoit honneur.

Quant a moy ie requiers mes forces offendues
 Que d'elles ne me soient les larmes defendues:
 Ains me soient si courtois les souspir & les pleur,
 Qu'ils me puissent fuffire a descharger mon cœur.

Or pleurés donc tousiours rimes & chantz diuers,
 D'autant que tout de fraiz party est ce matin
 De nous uostre amoureux ce grand meßire Cin.

Et uous, gens de Pistoie, allés de noir couuers,
 Pleurans d'auoir perdu un si humain uoisin:
 Mais le ciel s'esiouisse, ou ore il faiet des uers.

A R G V M E N T.

Escrit a vn: qui luy faisoit difficulté de luy pre-
 ster les œuures de Sainct Augustin: a l'imita-
 tion du quel il composoit vn liure, qui est im-
 primé, & intitulé De Remediis vtriusque for-
 tunæ.

Sonnet

. 309 .

Piangete
 donne, e con
 voi pianga
 amore

Sonnet. XXIII.

318.

*S'amore o
morte non
da qualora*

S'amour ou mort ne deffaiçt, ne me trouble

La belle toile ordie que i'auance,

Et si du gluc, ou suis, i'ay deliurance,

Tandis qu'un uray avec l'aultre i'accouple:

Feray (peut estre) un mien labour si double,

En ancienne & nouvelle elegance

(Ce que disant m'enhardis en doubtance)

Que iusque a Romme on en uerra le comble.

Mais pour autant qu'a ceste ceuvre parfaire

Me faudroit moult de la liqueur des Muses,

Qu'auoit assez ce saint & aimé Pere:

Pourquoy tiens tu uers moy tes mains recluses

Contre coustume? or m'ouure donc icelles,

Et tu uerras mettre auant choses belles.

A R G V M E N T.

En ceste presente tres morale Chançon fainçt le Poëte vn deuis entre Renômée & Luy, môstrât de combien plus la vertu doibt estre prisée qu'i celle Renômée, signifiant l'une & l'autre soubz nom de deux Dames. & diffinit la Renommée n'estre aultre chose qu'ôbre de vertu. Mais couuertement il monstre que nous ne deuons chercher d'estre seauans pour estre renommés & estimés du môde, car ce seroit vanité: ne pour amasser richesses, car ce seroit auarice: ne pour estre seulement seauans, car ce seroit curiosité: mais seulement pour bien viure selon Dieu. a quoy pourtât nous aide a paruenir ce desir d'estre estimé, que lô ha en ieunesse: veu qu'il nous fait

faict estudier, & a la fin congnoistre, & ensui-
ure vertu.

Chant. V.

Vne Dame plus belle asés que le soleil,
Encores plus luyfante, & d'age tout pareil,
Remplie de beaulté renommée: & tres grande,
Tira mon ieune esprit mal meur deuers sa bande.
Ceste en tous mes propos, affaires & pensées,
Voyant qu'elle est au monde une des plus prisées,
Et par tous mes sentiers, & par mont, & par plaine
Tousiours deuant les yeux me fut douce & haultaine.
Dont tout ie me changeay pour elle seule, apres
Que i'eus soufferts ses yeux, & contemphez de pres.
Pour amour d'elle ainsi deliberay de suiure
Si treshaulte entreprise & affaire si fort,
Que si puis arriuer a mon desiré port,
Par elle i'ay espoir un long temps apres uiure,
Quád les gens me plaindröt, & me tiendröt pour mort.

Maintz ans me pourmena ceste gentile dame,
Plein de uague ieunesse, & en ardente flamme:
Et comme ie comprens, & comme uray ie treuue,
Ce fit seul pour auoir de moy plus seure espreuue,
Me monstrant seulement son uoil, ou robbe, ou ombre,
Et cachant sa beaulté deffoubz luisant encombre.
Dont moy croyant d'en uoir assez, comme mal sage,
Passay plus que content tout mon fleurissant aage.
Mais son regard present mes maulx passés racoultre,
Car la uoyant apres quelque petit plus oultre,
Ie dis qu'au parauant ne s'estoit iusque a ores
Descouuerte a mes yeux avec si graue pas,
Ne si haultain marcher. Dont me nasquit un glas

37.

*Una donna
piu bella assai
che'l sole,*

AU

Au cœur, ou il sera, comme il y est encores,
Toujours, iusques a tant que soye entre ses bras.

Mais point ne le m'osta la peur, ne la blesseure,
Tant mist de hardiesse en mon cœur, que des l'heure
A ses pieds me iectay en treshumble maniere,
Pour plus grande douceur tirer de sa lumiere.
Alors elle m'osta l'obscur uoil de mes yeux,
En me disant, regarde, o amy gratieux,
Comment belle ie suis. mais faut que te souuienne
De tant n'en requerir, qu'a tes yeux ne conuienne.
Il y ha ia long temps (ce fis ie alors) o Roynie,
Qu'en uous mis mon amour. dont i'ay si douce peine
Qu'autre soucy ie n'ay: & par mon estre tel
Vouloir ou non uouloir n'est plus en ma puissance.
Lors elle respondit en si douce semblance,
Et avec tel uisage, & parler non mortel,
Que me tiendra toujours en crainte & esperance.

Disant. Peu il aduient qu'homme uiuant au monde,
En oyant deuiser de ma ualeur profonde,
Dans le cœur ne se sente une uiue estincelle,
Au moins pour quelque temps d'auoir ma grace en elle.
Mais ma contraire faict contre le bien main forte,
Et l'estincelle esteint, rendant sa chaleur morte.
Puis un autre Seigneur y regne, & faict promesse
De donner belle uie, & mondaine liesse.
Mais l'amour, qui premier ta face m'ha ouuerte,
La fin, ou tu pretens, aussi m'ha descouuerte.
Dont pour tout seur ie uoy, que ton ardent desir
Digne homme te fera d'une fin honorable.
Et d'autant que te tiens cher, rare & agreable,
Ie te ueux monstrier ore une Dame a plaisir,

Trop

Trop plus belle que moy, plus riche & admirable.

Respondre ie uoulois. est impossible chose.

Quand elle dict. Or uoy, & tes yeux y repose.

Ains en hault les eslieue, & uoy la graue entrée

D'une Dame, qui peu aux humains est monstrée.

Lors soubdain i'enclinay mon front rougy de honte,

Sentant un nouveau feu, qui le premier surmonte.

Ce que prenant en ieu, elle dict. Ie t'asseure

Qu'ores i'appercoy bien ou ton gent-cœur demeure.

Car comme le Soleil a son leuer deschasse,

Et couure, & obscurcist des estoiles la face:

Tout ainsi maintenant moins belle ie te semble.

Car ceste grand clarté du tout la mienne oppresse.

Au fort ie te retiens des miens: car ma maistresse,

Et moy faisons un fruit d'une semence ensemble:

Mais elle ua deuant, & ie la suy sans cesse.

Entant donc se rompit mo' uoil de hôte & de crainte,

Qui parauant ma langue auoit tenue estraincte,

Par tel bien improuueu, quand ie uis que ma faulte

Elle auoit apperceu, que luy dis en uoix haulte.

S'il est uray ce que i'oy, soit bien heureux le pere,

Et bien heureux le iour, & l'heure tres prospere,

Que ce monde exorna de uoz presences belles:

Et bien heureux le temps quand uous ay peu uoir telles.

Las combien me repans plus fort que ie ne monstre,

Si onc me desuoyay du droict beau chemin uostre.

Mais si digne i'estois d'en ouir d'auantage,

De uostre noble estat, i'en aurois grande enuie.

Lors elle respondit estant presque rauie,

Et tenant son regard si seur a mon uisage,

Que son parler aura tousiours dans mon cœur uie.

Tel fut le bon plaisir de nostre eternal pere,
 De telles toutes deux immortelles nous faire.
 Mais que uault ce aux humains malheureux, miserables?
 Ce seroit moindre mal si nous estions coupables.
 Vn temps auons esté bien ueuës, ieunes, belles:
 Mais ores nous trouuons en perplexitez telles,
 Que ceste ia s'istranle, & ses esles demain e
 Pour retourner au ciel, ou est son uray domaine.
 Car quant a moy suis ombre: & ie t'ay faict entendre
 De nous, ce que par toy bref se pouuoit comprendre.
 Puis quād pour s'en aller ses saints pieds esmens furēt,
 (En disant Ne crains point que trop ie t'abandonne)
 De uert Laurier cueillit la ghirlande & coronne,
 Que de ses propres mains mes deux tempes receurent:
 Et or depuis mon chef de Laurier i'environne.
 Qui diroit ta raison ma Chançon, estre obscure,
 Respon, qu'il ne t'en chault: car tu as esperance,
 Qu'un messenger uiendra en blanche couuerture,
 Qui clerement fera du uray la demonstrance:
 Et seul pour esuciller les gens or ie m'auance,
 Si qui m'ha enchargé de cecy dire & faire
 Ne me trompa ayant le dict au faict contraire.

A R G V M E N T.

Au Seigneur Estienne Colonne, l'exhortāt de mes-
 huy deliurer son cœur des passions amoureuses.

Sonnet. XXV.

Depuis que uous & moy souuent auons faict prouue
 Comment nostre esperance est faulse & variable,
 Esleuons nostre cœur en ceure plus louable
 Apres le souuerain, en qui tout bien se trouue.

Ceste

311.
 Poi che vo
 e io piu
 velle habbian
 prouato

Ceste terrestre vie est un pré agreable,
 Ou sous les fleurs & l'herbe un serpent est caché:
 Et si chose il y ha a noz yeux delectable,
 C'est pour tenir le cœur mieux pris & surmarché.

Vous donc Seigneur, estant de uertu exemplaire,
 Si cherchez d'auoir paix en uo stre esprit rasié,
 Suiués le peu de gens, & non le populaire.

Vous pourriez dire a moy, frere, mais ie m'aduiſe,
 Qu'aux autres uas monstrant la uoye, d'ou dehors
 Tu as esté souuent, & es encor destors.

ARGUMENT.

Lediét Seigneur Estienne Colonne estoit mala-
 de, a qui il enuoye ce Sonnet, doubtant que ce
 ne fust pour amours.

Sonnet. XXVI.

Sur une main ta ioue, qui oultrée
 Fut de maintz pleurs, mon cher Seigneur, repose:
 Et sois meshuy de toy plus chiche en chose
 D'amour cruel, qui le pasle tainct crée.

De l'autre main la porte, d'ou entrée
 Eurent ses faulx entremets, tiens bien close.
 Fais qu'un d'Aoust & Ianuier dire on t'ose.
 Le temps est brief pour si longue contrée.

Pour tiers un suc d'herbes te conuient boire,
 Qui de fascheux soucy ton cœur engarde,
 Aigre au principe, a la fin doux. Mais uoire

D'un humble amy dans ton souuenir garde,
 Que le Nocher de Stix ne l'en desboute,
 Et ce mien diét, s'il en est digne, escoute.

X 2

Argu

~~312~~ 312

La quauia,
 che fu gia
 piangendo
 Stanca

A R G V M E N T.

S'en estant party Petrarque d'Aüignon pour aller a Romme veid au Rosne vne Lingiere qui lauoit quelque linge de sa Dame,

Pose. I.

*Non al suo
amante più
Diana*

Quand Acteon Diana apperceut
Se baigner nue en la fontaine clere,
Tant comme moy de ioye il ne conceut
Vn iour que uis une ieune bergere
Lauer le uoil de ma fleur souueraine,
Qui d'un Laurier deuoit le chef couvrir.
Dont mon cœur fit l'adventure soubdaine
De froid restraindre, & de chaleur ouurir.

A R G V M E N T.

Faiët sur vn propos qu'il auoit tenu avecques vne vieille Damoyfelle, qu'est ce qui plus est a craindre, mort, ou deshonneur.

Sonnet. XXVII.

3 13.

*Car la vita
è dopo lei
mi pare*

Sur toute chose en ce monde prisée
Après la uie honnesteté est chere.
Mais tournez l'ordre. Il n'est chose si clere,
Que sans honneur ne soit tres mesprisée.
Si quelque Dame en est mal aduisée:
Dame n'est plus, ne uiue, s'il appert.
Car sa uie est plus que par mort brisée
Du bruit issu de l'honneur qu'elle pert.
Dont esbaly ne fus onc de Lucreffe,
S'il n'est d'autant que fer y uint user.

Vcl

Veu qu'a mourir suffisoit sa detresse.
 Tout Philosophe en uienne deuiser,
 Que toute vie autre sera baissée,
 Et ceste seule on uerra exhaulsée.

A R G V M E N T.

Ló auoit faiët bruit que Petrarque estoit mort
 d'une maladie, qu'il auoit euë: sur quoy vn mai-
 stre Antoine Bessere Ferrarois auoit ia com-
 posée vne deploration: dont Petrarque l'en
 remercie.

Sonnet. XXVIII.

Ces piteux uers, en qui i'ay apperceüe
 Vostre eloquence, & courtois bon uouloir,
 De uous escrire a tant m'ont faiët chaloir,
 Que i'ay en main la plume tost receüe:

Pour uous monstrier que la fame est deceüe:
 Que ie sois mors par celle, qui pouuoir
 Ha dessus tous. Au fort sans moins ualoir
 De ce pais ie fus iusque a l'issüe.

Puis reculay. Car ie uis la escrit
 Sur le portail, que le mien temps prescrit
 Au cours mondain uenu n'estoit encore.

Ie n'y sceus lire au fort l'heure ne iour.
 Soit meshuy donc uostre cœur en seiour,
 Cherchant aucun plus digne qu'il honnore.

A R G V M E N T.

C'est vn Sonnet moral pour monstrier de quel
 malheureux effect est l'ire.

X 3 Sonnet.

314.

*Quelle pietose
 Time, in chis
 m'accorsi*

.315.

Vinātor
Alessandro
L'ira
vingt

Ire vainquit le vainqueur Alexandre,
Et le fit moindre en cela que Philippe.
Que luy vault donc Apelles ou Lisippe,
Qui seuls osoient a le pourtraire entendre?
Ire Tidée enragé vint a rendre,
Tant que rongeoit l'ennemy uicieux.
Ire Silla fit plus que chassieux:
Car l'aveugla, & puis mort luy fit prendre.
Valentinian en eut semblable peine:
Ajax aussi, qui uallant defendeur
Fut contre autruy, mais contre soy mal seur.
Ire est fureur tresue, & qui ne la freine,
Longue deuient, tant que son possesseur
Souuent a honte, & souuent a mort meine.

A R G V M E N T.

Respond a lean Dondi de Pistoie, qui luy auoit escrit.

.316.

Il mal mi
preme, e mi
spauenta il
feggio

Sonnet. XXX.

Le mal me presse, & le pis m'espoüante,
Au quel ie uoy la uoye si passable,
Que i'ay au coeur frenaisie semblable
Presque a la tienne, & plus extrauagante.
Ne scay si guerre, ou paix m'est plus duisante.
Le mal est grand, la honte abominable.
Mais que profite auoir ducil si durable?
Fault que de Dieu le uouloir nous contente.
Combien que deu a moy l'honneur ne soit,
Que tu me fais: dont Amour t'en deçoit,

Qui

Qui l'œil bien sain souvent rend luscbe & gref:
 Au fort d'aduis ie serois qu'au uainqueur,
 Et Roy du ciel eleuons nostre cœur:
 Car le chemin est long, & le temps bref.

A R G V M E N T.

Fut ce Sonnet faict sur le trepas de son amy
 Senuce.

Sonnet. XXXI.

Puis que doulent & seul tu m'as laissé,
 Amy Senuce, au moins i'ay un confort:
 C'est que du monde, au quel tu estois mort,
 Es uolé uif au ciel, & exhaulsé.

Ores par toy est le Pol compasé,
 Ores uois tu de tous astres le port:
 Et uois comment est nostre uoir peu fort,
 Dont de ta ioye est mon dueil rabbaissé.

Si te supply qu'en celle tierce sphere,
 Ou est Guiton, Cin, Franchesquin, & Dantes,
 Humble salut de par moy uueilles faire.

Tu peux aussi mes larmes ondoyantes
 Dire a ma Dame: & comment suis sauuage
 Quand me souuicns de son diuin uisage,

Fin du troisieme Liure.

317

*Sannucio mio
 benchè dogli
 ogo egolo*

100-100000-100000-100000

100-100000-100000-100000
100-100000-100000-100000
100-100000-100000-100000

100-100000-100000-100000

100-100000-100000-100000
100-100000-100000-100000
100-100000-100000-100000

100-100000-100000-100000
100-100000-100000-100000
100-100000-100000-100000

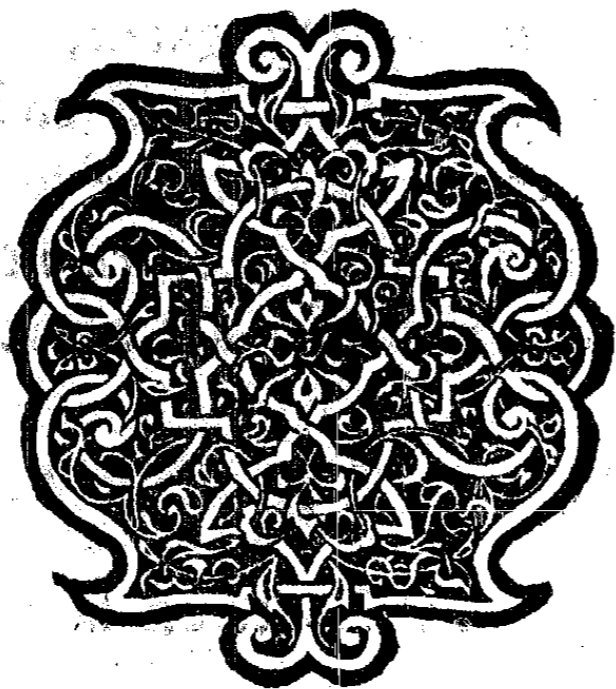
100-100000-100000-100000

LIVRE QVATRIEME DE LA V.
re d'Auignon.



Contenant les six Triomphes que Petrarque fit pour elle. C'est a scauoir d'Amour, de Chasteté, ou Raison, de Mort, de Renômée, du Temps, & d'Eternité, ou Diuinité.

Des fleurs le fruit.



EN AVIGNON.

1555.

A V T R E I S

CHRÉSTIEN ROY

Henry deuxième

Vasquin Philieul. S.

Triomphe en bref par aisée victoire,
 Roy Treschrestien, Petrarque te deuine:
 Puis ce beau nom, qui suit la part diuine,
 Et tes haultz faictz te doibuent plus grand gloire.
 Le ciel uoit France en faueur tres notoire
 L'autre Croissant meshuy fault que decline:
 Qu'asés uoit on comment le malheur mine.
 Les mescreans, & ceulx qu'on ne doibt croire.
 Donques pour toy triomphe on chantera,
 Et dessus tous ton Sceptre regnera,
 Veu que si bien le nom de Christ maintiens:
 Le quel seruir a bon droict ne te poise,
 Qu'ainsi en paix te pourras, ou en noise
 Seruir de tous, & conseiller des tiens.

A R G V M E N T.

Nostre tres moral Poëte en sa presente diuine
 œuure ha voulu monstrier diuers estas de l'ame
 raisonnable, soubz nô de ses six Triomphe icy
 des̄cris. Dont considerant que l'homme sur son
 Printēps est naturellement presque seigneurisé
 de l'appetit sensitif, introduict, soubz le nô d'A
 mour,

mour, que l'appetit surdiēt triomphe de luy. Au
 second estat fainēt, en perſonne de M. D. Laure,
 & ſoubz nō de Chafteſtē, que la Raiſon, venant
 l'hōme plus meur en aage, triomphe, ou doibt
 triōpher, & eſtre maiſtreſſe d'Amour: c'eſt a di-
 re de l'appetit. Au troiſieme estat, pource que
 pour bien, ou mal viuās que nous ſoyōs, a tous
 fault mourir, fainēt que la Mort triomphe de
 l'homme, & par conſequent de l'Appetit, & de
 la Raiſon. Au quatrieme, fainēt que Renōmēe
 triomphe, & eſt maiſtreſſe de la Mort: car la per-
 ſonne qui vertueuſement ha veſcu, vit encores
 apres ſa mort par gloire, & bonne renommēe.
 Au cinquieme estat, pource que le Temps a la
 parfin vient a eſtindre toute memoire & renō-
 mēe de nous, fainēt que le tempſ triomphe de
 Renommēe. Au ſixieme & dernier lieu, con-
 gnoiſſant encores comment le temps eſt finy, &
 qu'il n'y ha choſe mortelle, ou lon puiſſe auoir
 ferme eſperance, introduit l'Eternitē, ou Divi-
 nitē triompher du Temps, & de toute aultre
 choſe: pour nous donner a entendre que ſeule-
 ment en Dieu eternal & infinny deuons toute no-
 ſtre foy & eſperance mettre. Donques quant
 au premier Triomphe, ou Amour regne, fainēt
 que pour mieulx aller cōpoſer & philoſopher
 durant le Printemps, comme tous les ans auoit
 accouſtumē, il s'eſtoit retirē a Vaulclufe: ou il
 veit, cōme par ſonge, ſur vn beau Char Amour
 & les aultres icy deſcriſ priſōniers liēs, en lafaçō
 des anciens Rōmains Empereurs des cāps, quad
 s'en

s'en retournoient a Rome ayant eu victoire sur leurs ennemis. & comme ceulx là en grande procesion estoient conduicts es temples des Dieux: ainsi ceulx cy introduict estre conduicts au temple de Venus. C'est a dire que, quelque ombre d'honesteté qu'il y ait, tous amoureux y voudroient fort venir.

Du Triomphe d'Amour Chap. I.

*ne l temps
che riuona
i miei
sospiri*

AV temps, le quel mes souffirs renouuelle
Par souuenir de la douce iournée,
Qui fut la source a ma playe mortelle,
Desia Phebus auoit chaleur donnée
Au chef cornu du Toreau, & l'amie
Fresche a Titon couroit de fleurs ornée.
Le temps, & dueil pour ma bonne ennemie
M'auoient reduict au clos lieu de plaisance,
Qui de mon cœur rend l'angoisse endormie.
Là parmy l'herbe un iour las de greuance,
Tout sommeillant ueis une splendeur pleine
D'asses long dueil, & bresue ioyssance.
Le ueis un grand & vainqueur Capitaine,
Comme un de ceulx, qu'au Capitoile a Rome
Char triomphant en grande gloire meine.
Moy esbahy de uoir tel cas, comme homme
Qui en ce siecle & fascheux temps se treuve,
Vuide de bien, plein d'orgueil & de somme,
L'habit haultain, & telle façon neufue
Haulsant les yeux ie contemplay: car n'ayie
Aultre plaisir que d'apprendre, ne preue.

Quatre cheuaulx trop plus blancs que la neige.

Sur

Sur un grand char de feu un garçon traistre
L'arc en sa main, & aux flancz mainte fleche,

Contre qui rien ne uault heaulme ou main mettre.

Tout nu estoit, excepté deux grandz esles,
Qui bigarré son dos faisoient paroistre.

Des gens auoit infinies sequelles,
Dont les uns prend, les aultres du tout tue,
Les aultres poingt de sagettes mortelles.

Lors pour scauoir nouvelles m'esuertue
Tant que ie fus pour estre ~~un~~ de la bande
De ceulx, qu'Amour auant temps a mort rue.

Et approché parmy la presse grande,
Cherchois congnoistre aucun soubz la banniere,
De qui le Roy rien que pleurs ne demande.

Nul n'y congneus, & si quelque maniere
Quelque amy mien y alloit en seruage,
Estoit changé par mort, ou prison fiere.

Contre moy uint une ombre en son uisage
Vn peu moins triste, & par mon nom m'appelle:
Disant. Amy, uoicy d'Amour le gage.

Lors esbahy or comment (sis ie a elle)
Me congnois tu sens que te recongnoisse?
Cela (dict elle) aduient pour la cruelle
Charge des laqs ie porte: & la presse
Rend esblouis tes yeux. mais de naissance
Sommes amis de Thuscane noblesse.

Son doux parler me donna congnoissance
De ce qu'a l'oeil ie ne pouuois comprendre,
Et tout a part nous mistes pour aisance.

Il commensa. Or pensois te uoir rendre
Long temps y ha de nostre confrairie,

Tant ta nature y sembloit condescendre.

C'est mon (luy dis ie) au fort la fascherie
M'espouanta de suivre l'entreprise,
Mais ma poitrine a peine en est guarie.

Quand celle ombre eut ma response comprise,
O mon cher filz, en soubriant ua dire,
Quelle grand flamme icy pour toy s'attise!

Point n'entendis lors son dict: mais c'est pire,
Qu'ores le sens si fisché dans ma teste,
Qu'on ne scauroit plus leur sur marbre escrire.

Et pour mon ieune aage, qui prompt & prest:
Rend nostre langue, alors ie luy demande.

Ombre dy moy quelle grand troupe est ceste?

En bref de temps tu seras de la bande,
Et le scauras (respondit) par toy mesme:
Car sans ton sceu Amour ia le commande.

Et parviendras plus tost en l'aage extreme,
Qu'exempt du noeud soit, & de frenaisie
Ton cœur, qui est encor rebelle & blesme.

Mais pour saouler ta ieune fantasie
Diray de nous: ou premier fault congnoistre
Ce Roy, qui ni ha la liberte saisie.

C'est un qu'on nomme Amour, lequel paroistre
Tu vois amer, & mieulx uerras a l'heure,
Quand il sera, comme est le mien, ton maistre.

Bening enfant, & fier uieillard demeure
Dans qui l'esprouue: & chose tres certainc
Auant mille ans te sera ie t'asseure.

Il est né d'aise & d'oisuete uaine
Nourry au cœur de souefues pensees,
Fait Seigneur Dieu par folle gent mondaine.

Les uns il tue, aux aultres ha causées
Mille douleurs, & uie aspre & acerbe
Soubz mille clefz & peines insensées.

Celuy qui uient en regard si superbe
Tout le premier, c'est Cesar, qu'en Egipte
Cleopatra lia au col sur l'herbe.

Elle en triomphe. Et c'est droict & licite
Si Cesar eut onques honneur & gloire,
Que son uainqueur ait du uaincu merite.

L'autre est son filz, qui eut plus meritoire
Amour que luy, & c'est Cesar Auguste,
Qui print Liue encincte pour sa doire.

Le tiers qui uient, c'est Neron le mal iuste:
Voy comme il ua plein de desdaing & d'ire,
Femme le lie, & semble si robuste.

Voy le bon Marc avec tout son beau dire,
Avec sa langue, & sens pleins de science,
Faustine au fort le tient soubz cest empire.

Ces deux, qui uont trop doubtant quelque offense,
L'un est Denis, & l'autre est Alexandre,
Qui de sa doute eut digne recompense.

L'autre est celuy, qui pleura soubz Antandre
De Creusa la mort: puis print l'amie
D'un, qui auoit tué le filz d'Euandre.

N'as tu point leu d'un, qui ne uoulut mie
Onc consentir a la fureur indigne
De samarastre: ains la laissa blesmie?

Du quel au fort l'intention benigne
Le fit meurdrir. Ainsi en maluveillance
Changea son cœur Phedre amante maligne.

Puis se tua soy mesme: & fit uengeance

D'hyppo

D'Hyppolitus, Thesée, & d'Adrienne,
Que uois pleurer dans l'isle en grand souffrance.

Tel blasme autruy, qui soy mesme condanne:
Et qui se plaist de faire aux gens fridaine,
Le mesme doibt boire doux comme manne.

Voy le fameux, qui laisse l'une, & meine
L'autre des seurs: & comme en sa mort l'une
De luy iouit, & pour l'autre est en peine.

Celuy du pres, qu'Amour tant importune,
C'est le puissant Hercules. puis de suite
Vient Achilles, gens de grande infortune.

Et Demophon, pour qui Phillis despote,
Et puis Iason, que Medée regrette
L'auoir suiuy tant & tant sans merite.

Et tant plus croist le dueil de la pourette
Quand uoit qu'elle ha meurdry sa parentelle
Pour un amy, qui ores la reiecte.

S'ensuit apres Hisiphile: la quelle
Se plainct qu'autruy son Iason peut destordre.
Puis celle uient, qui ha tiltre de belle:

Ayant aupres le berger, qui trop mordre
Laiissa son cœur, dont uint si grand moleste,
Que tout le monde en fut mis en desordre.

Escoute puis Oenone en toute reste
Crier Paris: & le bon Menelaë
Se plainct d'Heleine, & Hermion d'Oreste.

Laodomie apres Protefilaë:
Pollinçé, & Argie fidelle
Plus, que l'auare espouse d'Amphiraë.

Oy les souffirs & pleurs: oy la cruelle
Crise des gens, qui ont du tout reiglée

Leur

Leur uolonté soubz une uie telle.

Onc tous les noms de la bande aueuglée
Ne t'aurois dict: car est presque remplie
Mesme des Dieux l'ombrageuse uallée.

Voylà Venus, qi son amy Mars lie.
Et pieds, & mains, & col de chaine ronde:
Pluton avec Proserpine iolie,

Iuno ialouse, & de perruque blonde
Apollon, qui iasoit d'Amour la trouffe,
Dont en Thessale en eut playe profonde.

Qui diray plus? le monde au poing ie trouffe.
Les Dieux de Varre icy sont tous en chaine,
Et des liens innumerables poulse
Iuppiter, qui premier le bransle meine.

Du Triomphe d'Amour. Chap. II.

Ias de tant uoir, mais non saoulé encores,
Par toutes pars mes yeux ie contournoye,
Des le uieil temps iusques ou sommes ores:

Et avec l'œil mon esprit pourmenoye,
Quand ie me prins seulement a entendre
Vers deux, qu'aller deuisans i'escoutoye.

Leur gay habit propos me leur fit prendre,
Et leur parler obscur, que de sa bouche
Mon truchement bien tost me fit entendre.

Et quand i'eus sceu qui c'estoient, ie les touche:
Dont l'un estoit amy doux & propice
A noz Rommains, l'autre dur & farouche.

Et au premier ie dis. O Massinisse,
Par Scipion, & par ceste te plaise
Ne t'ennuyer de mon propos sans uice.

Luy me contemple: & dict. le serois aise

Y Scauoir

St. 2.
Stanco già
di mi rav, na
Jatio anchwa

Scauoir premier qui tu es: puis qu'entiere
Cognoissance as de ce qui plus me poise.

Ma qualité (fis ie) est de trop arriere
Pour meriter d'auoir ta cognoissance,
Qu'un petit feu ne faict pas grand lumiere.

Mais ton Royal renom si loing s'auance,
Que tel, qui toy ne ueid, ne uerra onques,
T'aime & cherit pour ta grande uaillance.

Or cestuy Duc uostre (luy fis ie adonques
Le luy monstrant) dy moy s'en paix uous meine?
Es tu du reng: ou si tu le detronques?

Ta langue (dict) de mon nom si certaine
Faict foy qu'assez tu uois mon estincelle:
Mais t'en diray pour allegger ma peine.

A ce grand homme ayant amitié telle,
Qu'a Lelius mesme en ce ie ne cede,
Suiuis tousiours son accointance belle.

Bien luy donna fortune en tout remede:
Mais son franc cœur encores plus merite,
D'autant que tous en ualeur il excede.

Quand des Rommains le camp soubz sa conduicte
Vint en Ponent, d'Amour i'eus la secouffe
Par ceste cy, que i'ay au cœur escrete.

Iamais amans n'eurent flamme si douce,
Nynonc auront: mais, helas! noz nuiets telles,
Et tel bon heur eut bien tost la repouffe.

En uain cherchions de nopces les cautelles:
Car telle excuse estre ne peut de mise,
Qu'on ne rompist noz alliances belles.

Car cestuy grand plein de uertu exquisite
Nous separa par son prudent langage,

Sans

Sans se chaloir de nostre peine aqoise.

Et quoy qu'en fus doulent en mon courage:
Au fort en luy ueis une reluisance,
Qu'estre on l'eust dict de uertu uraye image.

Aux amoureux Iustice est grand nuisance:
Voilà pourquoy son conseil i'estimoye
Comme ennemy contre ma iouissance.

Pere d'honneur, filz d'amour le tenoye,
Frere des ans. Dont il me conuint faire
A son plaisir, quoy que triste en estoie.

Ceste disoit la mort trop mieux luy plaire,
Que de se uoir soubz leur force rendue,
Tant a cœur noble est le seruir contraire.

Or si fis mal la peine m'est bien deüe,
Qui tant prisay du priant les prieres,
Que i'ay m'amour pour la siene perdue.

Le uenin beut: i'en fis larmes ameres,
Comme elle scait, & i'en ay le dommage:
Pensez, Amans, si c'estoient grands miseres.

De telle espouse ay dueil pour heritage:
Qu'en elle aimay plus tost mon esperance
Perdre & mon bien, qu'a ma foy faire oultrage.

Mais cherche, amy, si uois en ceste danse
Cas de ualeur: car le temps leger passe,
Et du labour plus que du iour auance,

I'eus grand' pitié de uoir la brefue espace
Du bien au mal que causa ceste flamme:
Dont mon cœur uint comme au Soleil la glace.

Quand en passant i'ouy dire a la Dame.
Cestuy de foy ne me desplait: mais ferme
Suis & constante onques n'en aimer ame.

Ah Sophonisbe, un peu ton cœur referme
 (Luy dis ie alors) Cartage des mains nostres
 Trois fois est cheute, & a la parfin erme.

Ce point ne fault (dict elle) que me monstres,
 S' Aphrique en plaingt point n'en rid Italie.
 Demandes en mesmes aux histoires uostres.

Lors nostre amy, tourné uers sa iolie
 Dame, en riand rentra dans la grand presse,
 Et me laissa presque en melancolie.

Comme un passant, qui terre estrange presse,
 Qui coup sur coup s'arreste, & puis regarde,
 Et en pensant d'aller outre un peu cesse.

Ainsi rendoient ma demarche plus tarde
 Ces amoureux: tant qu'encores m'aggrée
 Scauoir comment un chacun d'iceux arde.

Vey sur main gauche un dehors la contrée,
 Comme un qui cherche, & se trouuant la chose
 Est tout honteux, & au fort s'en recrée.

Faire a autruy plein don de son espouse:
 O courtoisie admirable & cherie!
 Tant qu'elle mesme aise en monstrier n'en ose.

Au fort du change elle n'est pas marrie:
 Mais uont parlant de leur amitié grande,
 En sousspirant le regne de Sorie.

Vers ces trois cy me retiray a bande,
 Qui ia uouloient suiuir une autre uoye,
 Et ie priay le premier, qu'il m'attende.

Qui en oyant que latin ie parloye,
 Tout esbaly se retint quelque espace:
 Puis deuinant presque que ie uouloye,
 Me dict, Ie suis Seleucus. C'est ma race

Antiochus,

Antiochus, qui uous fit grand tempeste:
Mais contre force onques raison n'eut place.

Premier ma femme, & puis sienne fut ceste,
Que luy donnay pour luy sauuer la uie,
Et entre nous le present fut honneste.

Stratonique ha nom: & sans enuie
Est nostre sort: lequel assez t'enseigne,
Comment d'amour la personne est rauie.

Ceste uolul m'abandonner son regne,
Moy mon plaisir, cestuy sa uie en gage,
Tant par Amour l'un l'autre honorer daigne.

Et n'eust esté la bonne aide du sage
Phisicien, qui le mal sceut congnoistre,
Cestuy mouroit sur la fleur de son aage.

Taisant, aimant, ie le ueois descroistre:
L'aimer fut force, & uertu le sien taire,
Et le secours fit ma pitié paroistre.

Quand il eut dict, tout soubdain ueis distraire
Ses pas de moy, comme qui uoloit change:

Qu'a peine peus ie un court a Dieu luy faire.

Estant laissé de cestuy Bonhomm'ange.
Ie demeuray plein de cures non uaines:

Quoy que son dire un peu me fut estrange.

Quand me fut dict. en un seul cas pourmeines
Trop ta pensée, attendu la grand presse,
Toy, qui du temps scais le courses soubdaines.

Tant ne menoit de gens Xerxes en Grece,
Qu'ilz estoient là d'amans mis au pillage:
Dont l'œil ne scait ou plus tost il s'adresse.

Diuers de lieux, & diuers de langage,
Tant que nommer n'en scaurois un de mile,

Et ceux qu'ay dict font ia long mon ouvrage.

Là Perseus estoit pris & seruire
D'Adromeda, qui la Couchiquy danse,
Pucelle brune aux beaux yeux & gentile.

Puis uient ce uain amant, que la plaisance
De sa beauté propre le fit destruire,
Seul indigent pour trop grande abondance.

Dont fut chang e en fleur sans fruiet produire.
S'amie apres, qui de Nymphe desdicte
Deuint rocher, qu'encor nous oyons bruire.

Iphis aussi par desespoir despite,
Tant qu'aime autruy, & ha soy mesme en haine:
Et autres maintz iugez a tel merite,

Gens qui ont pris pour aimer mort soubdaine.
Mesmes i'y usis maints hommes de nostre aage,
Lesquelz nommer seroit perdue peine.

Ces deux, qu'Amour conduict a mariage,
Sont Aleione & Ceis: qui mer seure
Monstrent quand font leur nid sur le riuage.

Pres de ceux cy pensif Esac demeure:
Puis cherche Hespere assis sur roche belle:
Puis entre en l'eau, puis uole en l'air & ploure.

De Nysus ueis celle fille cruelle,
Qui fuit par l'air. Puis ueis courir Athlante
Des pommes d'or uaincue par cautelle.

Hyppomenes y eut ruse duisante:
Dont dessus tous les coureurs miserables
Seul de uictoire il s'esioit & uante.

Parmy ces uains Amans des uieilles fables
Sur son giron Attus tient Galatee,
Dont le Geant faict cris espouantables.

Glaucus

Glaucus ondoye: & dict, que mal traictée
 On ha sa Dame, & iamais ne l'oublie,
 Nommant une autre amante redoubtée.

Canente & Pic, qui fut Roy d'Italie,
 Or est oiseau: & qui changea sa forme,
 Laisa son nom & sa robe iolie.

Là Egerie en larmes se transforme:
 Scilla deuient dure pierre & alpestre,
 Qui rend la mer en Sicile difforme.

Puis l'autre tient sa plume en la main dextre,
 Et a l'amy fault que son dueil escriue,
 Tenant le fer tout nu en la fenestre.

Pigmalion ha là sa Dame uiue.
 Et mile, ou plus: qu'en Castaille on renomme
 Par diuers chants sur l'une & l'autre riuie:
 Et Cidippé moquée d'une pomme.

Du Triomphe d'Amour. Chap. III.

Mon cœur estoit si remply de merueille,
 Que demourois là beant sans rien dire:
 Comme un ignare attend qu'on le conseille.

Quand mon amy: qu'est ce que tant remire
 Ton œil (dict il) ne scais tu qu'au uoyage
 Me fault marcher, & suiure cest empire?

Frere (ce fis ie) & tu scais mon courage
 Ardent d'apprendre: ou tant ie m'esuertue,
 Que du desir est retardé l'ouurage.

L'auois (dict il) ta pensée entendue.
 Or te diray qui sont ceux cy encore,
 Si la parolle a moy n'est defendue.

Voy ce grand là, que tout le monde honnore:

III. 3.
 Era si pieno
 il cor di
 meraviglie

C'est Pompeius, du quel la bonne amie
Cornelia Ptolomée deplora.

Voy là de loing un Grec, qui ne uoit mie
Egiste avec la faulse Clitemnestre,
Tant faict Amour a noz sens d'infamie.

Voy d'aulture foy & Amour Hypermestres,
Voy Pyramus & Thysbée soubz l'ombre,
Leandre en mer & Here en la fenestre.

Ce pensif là, c'est Vlixes, douce ombre,
Que chaste femme attend fort & supplie:
Mais trop Cyrcé le detient & encombre.

L'aulture est le filz d'Amilcar, que ne plie
En si long temps toute Romme, en malheure
Vile femelle en Apouille le lie,

Celle, qui suit en courte cheueleure
Son cher amy, de Pontus estoit Reine:
Or uoy comment est esclaué a ceste heure.

Voy Portia, qui fer & feu demaine
Et Iulia, qui ha tres iuste enuie,
Quand son mary une aulture femme meine.

Ca tourne toy aux gens de uraye uie.
Et tu uerras Iacob, qui n'ha greuance
D'auoir Rachel sept & sept ans seruie.

O uif Amour, qui aux maulx prens croissances!
Voy là son pere, & Ayeul en grand cure
Avec Sarra hors de sa demeurance.

Voy comme amour de peruerse nature
Vainquit David, & luy fit faire l'œuure,
Dont puis se bat sa coulpe en chambre obscure.

Telle nuée il me semble que couure
Du sage filz le cler renom & fame,

Et enuers Dieu le rend ingrat & poure.

L'autre en un poinct aime & puis hait sa dame
Thamar, qui puis a Absolon son frere
De desdain pleine & de dueil se reclame.

Voy de Sanson l'infortune & misere,
Qui fut plus fort que sage: & son chef plie
Sur le giron de l'ennemie austere.

Voy là parmi combien d'espées lie
Amour, sommeil, & une uesue gente
Par son beau dire & sa ioue polie

Olofernés. Dont retournant contente
Avec sa garse & la teste cruelle,
Seule a minuiet graces a Dieu presente.

Voy là Sichen, au sang de qui se melle
La mort, & a sa bande circuncise
Pere & enfans & toute leur sequelle:

A qui Amour telle fortune ha quise.
Voy Assuere, & comment il desire
Guarir d'amours pour auoir paix rassise.

D'un noeud il s'oste, & a l'autre il aspire,
Car tel remede ha ceste grand malice,
Comme d'un ais clou avec clou lon tire.

Veulx tu bien uoir dans un cœur plein de uice
Haine et Amour, doux et amer ensemble?
Voy Herodés, ou ces deux ont office.

Voy comme il ard de prin sault, et puis semble
S'en repentir, criant tantes et tantes
Fois Mariane, et sourde elle ressemble.

Contemple trois belles dames amantes,
Deidania, Pocris, Artemisie:
Et aultres tant de faulses et meschantes,

Semiramis, Myrthe, & Biblis faisie
De secheresse, ainsi que sont esponges.
Voy quelle honte ensuit leur frenaisie.

Voy ceulx, qui font aux papiers pleins de songes
De Lancelot & Tristan fables maintes,
Dont puis la tourbe est beante aux mensonges.

Geneure, Isotte: & tant d'autres attainctes:
Et d'Arimine aucuns qui tous ensemble
Vont en faisant grand ducil, souffirs & painctes.

Ce dict ma guide. Et moy comme un qui tremble,
Du mal futur quand il oit la trompette,
Et plus tost mort que condanné ressemble,

Sembloye un corps que hors de tombe en iecte:
Quand a costé i'eus une iouuencelle
Plus pure assés que blanche Colombette.

Ceste me prit, qui tant estois rebelle,
Qu'aurois iuré d'homme armé me defendre,
Par beaulx semblans & beaulx dictz fus a elle.

Et (comme au uray m'est aduis de comprendre)
Lors mon amy s'approche, ouurant sa bouche,
Et soubzriant pour plus triste me rendre,

Me dict. Amy, a toy l'affaire touche:
Meshuy peux tu parler a qui te plaise:
Car sommes tous piqués de mesme mouche.

Or l'aultroy bien semble que me desplaise:
Car de mon mal tant plus ie me soucie,
Que uois ma dame en paix, libre, a son aise.

Et comme tard congneus ma frenaisie,
De ses beaultés repaissoit ma misere
Au feu d'Amour, d'enuie, & ialousie.

Tousiours mes yeux cherchoient sa face clere:

Comme

Comme un malade appetant tousiours chose
Doulce au gouster, a la sante amere.

En aultre bien mon cœur ne se repose,
Et ie la suy par si doubteux passage,
Que sans grand peur m'en souuenir ie n'ose.

Despuis ce temps i'eus si morne uisage,
Triste & pensif, dont i'habite aux fontaines,
Montz, bois, rochers, tout lieu seul & sauluage.

Des lors en ça tant des cartes fais pleines
De mes pleurs, d'encre, & de maint soucy nostre,
Tant i'en deschire & rejais a mes peines.

Des lors ie scay qu'on fait dedans le cloistre
D'Amour, & qu'on y donne, crainct, espere,
A qui scait lire en mon front ie le monstre.

Et uoy ma dame aller franche & legere,
Sans se chaloir de moy, ne ma souffrance,
De sa uertu, & du trophée austere.

Et qui pis est (si i'ay bien congnoissance)
Ce petit Dieu, qui tout le monde esforce,
La doubte & crainct, dont iuis hors d'esperance.

Et plus ie n'ay hardiesse ne force.
Car luy en qui i'esperois elle abuse,
Qui moy & maintz cruellement escorse.

De ceste uaincre il n'ha moyen ne ruse,
Tant sur sa garde elle ua la cruelle,
Qu'a tous les poincts d'amour treuue une excuse.

Aussi pour uray un cler soleil est elle
Tant singulier, & de telle parcure,
Qu'elle est plus tost deesse que mortelle.

Ses beaux yeux clers, sa blonde cheuelcure
Aux uentz follastre, & son beau port insigne

Font que content de mon mal ie demeure.

Mais pourroit on celle façon diuine
Onc egualer? la ou mon foible stile
Est comme en Mer bien petite Robine.

C'est cas non ueu en d'ans mille ne mille,
Cas, que iamais lon ne uerra peut estre,
Cas, ou seroit toute langue inhabile.

Or elle est franche, et ie suis au cheuestre,
Et iour et nuict ie prie (o sort inique)
Mais ma priere elle ne ueult admettre.

O dure Loy d'Amour! mais quoy qu'oblique,
Si la fault il garder: car ha puissance
Du ciel en terre uniuerselle antique.

Or scay comment font leur desalliance
Le cœur du corps, comment font paix et guerre,
Courant leur duel quand plus ont de greuance.

Et scay comment en un moment se serre,
Et se respand le sang par le uisage,
Si peur, ou honte aduient que l'homme atterre.

Scay qu'un serpent est caché soubz l'ombrage,
Comme entre deux se dort et ueille une ame,
Et sans ennuymeurt en estroicte cage.

Ie scay chercher les trasses de ma dame,
Et ne uouldrois la trouuer: scay la poincte
Dont un amant se transforme en sa flamme.

n souspirs longz brejue ioye conioincte.
Et scay changer couleur, propos & uie,
Et uiure ayant du cœur l'ame desioincte,

Scay mille fois le iour l'ame rauie
Et moy tromper, & la suiure ou qu'elle aille,
De pres glacer, de loing ardre d'enuie.

Scay

Scay comme Amour un poure esprit trauaille,
 Et que de luy tout iugement deschasse,
 Et que souuent fault qu'un bon cœur defaille.

Scay en quel peu de chanure s'entrelasse
 Vne gente ame estant seulette en tremble,
 Quand nul pour elle est qui difense face.

Scay comme Amour descoche et uole ensemble:
 Et scay comment puis menasse et puis pique,
 Comment par force il prend, et comme il emble:

Et combien est mal seure sa pratique,
 L'esperoir douteux, & la douleur certaine,
 Et combien faulse est sa foy & lubrique.

Comment aux os un feu couuert amcine,
 Et une playe aux ueines tres cuisante,
 Dont mort, s'ensuit & arsure soubdaine.

Et brief ie scay comment est inconstante,
 Lasche, & hardie, & molle en dure enclume
 Des amoureux la uie mal plaisante.

Et scay leur chantz, souspirs, & leur coustume,
 Et leurs propos rompus, leur soubdain taire,
 Leur rire brief, longs pleurs, et amertume:
 Comme est l'encens meslé au miel contraire.

Du triomphe d'Amour Chap. IIII.

La soit qu'icy ma liberté et force
 Par mon destin deuoit estre au pillage,
 Là ou plusieurs laissent ame et escorse.

I'estois un temps trop plus que Cerfs auilage:
 Mais tost apres fus rendu domestique
 Appriuoisé avec tous en seruage.

Et uey leurs pleurs, et leur espoir lubrique

4.
 Postica che
 mia fortuna in
 forza altrui

Et

Et par quel art & indirecte uoye
Suiuent tres tous l'amoureuse trafique.

Tandis que l'œil ça & là contournoye,
Si i'y uerrois quelcun de haulte fame,
Vieux & nouveaulx escriis ie contemploye.

I'en ueis un suivre Euridice sa dame
Iusque aux enfers, a la fin mort pour elle
D'un chant piteux, sombre & bas la reclame.

Ie ueis Alcée a tout sa lyre belle,
Et Pyndarus, Anacreon, qui tremble
Seul pour Amour, & d'Amour seul se mesle.

Icy Virgile auoit comme il me semble,
Maint compagnon: quoy que son uers recule
L'honneur de maintz aultres, chanteurs ensemble.

Puis uient Ouide, & quant & quant Tibulle,
Properce apres, qui rendent tres feruente
La court d'Amour, & l'aultre estoit Catulle.

La ieune Greque icy alloit attente,
Tant qu'en chantant avec ces grans Poëtes
Rendit sa phrase eguale, ornée & gente.

Laiissant passer ces anciennes testes,
Veis une uerte & fleurissante plage
De gens parlans d'amoureuses sornettes.

Ie ueis Dantés, & Biaitrix & Sauluage,
Et Cyn Pistois, Guiton d'Arez, qui rime,
Et a rimer n'estre premier enrage.

Voy les deux Guidz iadis de grande estime:
Le Boulongnois, & ceulx là de Sicile,
Iadis premiers ores au reng infime.

Et Franchesquin, & de facon gentile
Senuce beau. Puis uenoit une bande

D'estran

D'estrangers maintz rimeurs tous a la file.

Arnauld Daniel, qui est (tant bien commande)
D'Amour grand maistre: & son pais & terre
Par son beau dire honore & recommande.

Là estoient ceulx qu'Amour uolage enferre,
Vn Pierre ou deux, & Arnauld d'honneur moindre,
Et ces conquis avecques plus grand guerre:

Je dis les deux Rambauldz, qui peu contraindre
Ont Montferrat, qu'a leur Biaitrix il ueille.
Girauld & Pierre Aluernois uieil pour plaindre.

Et Faulquet qui son nom donne a Marseille,
L'ostant a Gene: & a la fin il tasche
A meilleur but, et cité non pareille.

Geofroy Rudel, qui usa uoile et gache
Seul pour chercher sa mort. Puis un Guilhaulme
Qui aubadant la fleur de ses ans fasche.

Puis Americ, Bernard, Hugue, et Anseaulme,
Et mille, ou plus: dont la langue sans cesse
Scruit de lance, espée, targe, et heaulme.

Mais il me fault separer ma destresse:
Aux nostres tourne, et ueis Thomas en ioye
Estre a Poulongne: et or Messine engresse.

O uie briefue! o des engins montioye!
Las qui rompit sit tost nostre alliance?
Qu'un pas sans toy faire ie ne scauoye.

Las ou es tu iadis ma iouissance?
Bien est la uie (et a nous tant aggrée)
Fumée, ou Songe, et sans nulle assurance.

Or assés loing de commune contrée,
Veis Iclius, et Socrate a la cyme,
Et là long temps estre avec eulx maggrée.

O quel

O quel beau camp d'amis ? le quel n'en rime,
 Lon ne scauroit non plus orner n'en prose,
 Que de uertu pure & seule on estime.

Auec ceux cy mainte uallée close,
 Mains monts cherchay, & soubz un ioug ensemble
 Allans nous trois mes maulx leur dire i'ose.

Ne temps, ne lieu onc d'eulx me desassemble,
 Tant est mon ame enuers eux animée,
 Que l'en oster Mort ne peut, s'il me semble.

Auec ceux cy ie cueillis la ramée,
 Dont auant temps, peut estre, ornay ma teste
 Aunom & los de Laure tant aimée.

Mais d'elle au fort, qui tant mon cœur tempeste,
 Je ne peux onc cueillir rameau ne feuille,
 Tant sa racine estoit dure & honneste.

Et quelques fois, quoy que plaindre m'en uueille,
 Comme offensé: toutesfois tant m'aggrée
 Ce que ie ueis, que ne fault que m'en dueille.

C'est bien matiere a Brodequins parée,
 Non a Sabotz: uoir en grand uitupere
 Amour vaincu d'une Dame honorée.

Maistout premier scachons la grand misere,
 Ou il nous mist: puis en quelle le uimes:
 Euure non mien, mais d'Orphée ou d'Homere.

Le bruit & son de ses æsles suiuiues,
 Et ses Coursiers uolans, tant qu'au champestre,
 Et regne doux de sa mere uous uimmes.

Mais rien pourtant là de noz laqs hors mettre
 Ne nous uoulut: ains fit de mal en pire.
 Tant que de nous nul ne scauoit son estre.

Là pres des lieux, ou Egeus souffire,

Vne isle y ha plus qu'autre delicate,
Que la mer baigne, & ou le Soleil uire.

Et au milieu y ha un coustant apte
Verd, ombrageux, qui d'odeurs tant recrée,
Que tout penser uirile du cœur gaste.

C'est la maison, qui a Venus agréée,
Et quand le uray (un temps fut mal allaigre)
Estoit caché a elle fut sacrée.

Et encore est de vrais biens si tres maigre,
Et tant retient de sa nature uile,
Qu'aux meschans douce, & aux bons est tres aigre.

Là triompha de nous, & d'autres mille
Ce faulx garson, qu'il prend, tue & pourchasse,
D'Indienne mer iusque a celle de Thile.

Soucis il couue, & uanitez embrasse,
Plaisirs fuyans & maux rassis enuoye,
Roses d'hauer, & en esté la glace.

Doubteux espoir deuant & briefue ioye,
Douleur derriere & repentence enflée,
Telle qu'au regne ou de Romme ou de Troye.

Or resonnoit toute celle uallée
D'eaux & d'oiseaux sur coulourées riués,
De uert, uermeil, bleu, blanc, iaulne en meslée.

Ruisseaux coulans avec fontaines uiues,
Et au chaud temps par dessus l'herbe fresche
L'ombrage espez, & petis uents estiues.

Et puis d'hauer quand la bise est trop seiche
Tiedes Soleils, iœus, & festins, & ioye
Qui des hum ains follastres cœurs alleche.

C'estoit au temps que l'Equinoce enuoye
Le iour uainqueur, alors que Progné chante

Z

Avec

Avec sa seur, qui au matin tournoye.

O foy de noz fortunes inconstante!

Au mesme temps & lieu, & heure telle,

Qui au tribut de mes yeux est duisante,

Amour aussi fit sa triomphe belle.

Et vis a quel service, & mort penible,

A quel malheur ua qui d'amours se mesle.

Songes, erreurs, & mainte image horrible

Estoient autour de son char magnifique,

Et sur l'entrée opinion fallible.

Et aux degrez espoir uain & lubrique,

Domage utile, & prouffit domageable,

Carriere, ou moins auance qui plus pique.

Repos fascheux, & travail delectable,

Dashonneur clere, & gloire obscure & brun,

Loyauté fainte, & faintise feable.

Lente raison, & fureur importane,

Prison ou lon ua par ouuerte uoye,

D'ou par estroicte on sort a grand fortune.

Mer au sortir mal seure, a l'entrer coye,

Confusion dedans trouble, ou se garde

Vn dueil certain, & incertaine ioye.

Onc ne boullit Vulcan, Lipare, Ischarde,

Etna, Strongile avecques telle rage,

Bien s'aime peu qui au ieu se hazarde.

En si estroicte & tenebreuse cage

Fumes enclos, ou mes plumes usées

Changeay par temps, & mon premier uisage,

Et regrettant franchise & ses brisées,

Je consolay mon ame prompte & dure

A contempler les choses ia passées.

Au chauld Soleil i'estois de neige pure,
 Voyant si haultz esprits en prison fiere,
 Comme en brief temps une longue paincture,
 Que le pied ua, & l'œil retourne arriere.

Fin du Triomphe d'Amour.

Triomphe de Chasteté.

ARGUMENT.

Au precedent Triomphe nous auons veu l'appetit sensitif soubz nom d'Amour aller par le monde, & triompher des hommes. Maintenant nous verrons, comment la Raison soubz nom de Chasteté, & icelle soubz nom de M. D. Laure, triomphe de l'appetit, ou d'Amour. Lequel tout ainsi qu'il voulut consacrer les despuilles de ses Prisonniers au Temple de Venus en l'isle de Citherée: aussi orrons nous qu'elle consacra les despuilles de Cupido, que sur luy auoit gagnées, au Temple de Pudicice, ou Chasteté, qui estoit au temps des Gentilz a Rome.

Du Triomphe de Chasteté. Chap. unique.

Quand la uertu des Dieux haulte & profonde
 Veis là au ioug toute en un temps domptée,
 Et celle aussi d'hommes diuins au monde,
 Prenant exemple a leur mal & portée
 Fis mon prouffit d'eulx & de leur souffrance,

Z 2

A con

Bi

*Quando ad
 un giogo e
 in un tempo
 qui ui*

A consoler ma uie tormentée.

Que si ie uois d'un dard, ou d'une lance
Phebus blezé, & le ieune d'Abide,
L'un Dieu, & l'autre homme, ou mort ha puissance,

Et en un laqz ie uoy Iunon & Dide,
Que uray Amour de son espoux fit morte,
Non d'Eneas, comme le bruit desuuide,

Ie ne me doibs plaindre qu'en ceste sorte
Fus pris seulet, desarmé, sot & ieune,
Et si ma Dame est trop plus qu'Amour forte.

Encor raison n'ay de iuste rancune:
Veu qu'Amour mesme en estat pitoyable
Reueis uaincu & n'ayant plume aucune.

Des forts Lyons tant n'est espouantable
L'aspre combat, ne la fouldre ou tempeste,
Qui se font faire a tout place admirable,

Comme esmouuoir ueis Amour contre ceste,
Auec ses dardz & forces inuincibles,
Et elle assez plus que flamme, ou uent preste.

Et si grands bruits ne font, ne si horribles
Etna quant est d'Enceladus secouffe,
Scylle, & Carybde en leurs ires terribles,

Que de prim sault trop plus fort ne nous poulse
Ce grief assault, qu'au fort gaigna la belle,
Tant qu'a redire y pers l'esprit & poulse.

Les assistans tous montoiet pesle & mesle
Hault pour mieulx uoir: & la forte entreprise
Auoit noz cœurs du tout ravis a elle.

Amour uainqueur uenoit en ceste guise:
L'arc en main gauche, & le trect en main dextre,
La uers l'oreille ayant la corde mise.

Onc on ne ueid Leopard si tost estre
 Contre un Cerf ueu: n' onc fut suiuy si uiste
 Lieure par chien eschappé de son maistre,

Qu'il n'eust esté lent a ceste poursuite:
 Tant Amour uint hastif pour la conquerre
 A tout son feu, dont ie brusle & despite.

En moy pitié & desir faisoient guerre.
 Car m'eust bien pleu d'elle auoir pour compagne:
 Mais non la uoir perir & cheoir a terre.

Or la uertu, qui ne desacompane
 Iamais les bons, monstra bien icy comme
 Qui l'abandonne a soy fault que se plaigne.

Qu' onc Escrimeur ne fut si habile homme
 A fuir coup: n'a sauluer sa nef preste
 De rompre es rocz Nautonnier qu' on renomme.

Comme un bouclier assure & honneste
 Soudain courrit cœur & face a la belle
 Du coup, qui rompa qui l'attent, la teste.

I'esperois bien que la uictoire telle,
 Qu' Amour tousiours gagne, seroit aisée,
 Dont i'eusse esté tout temps uny a elle.

Comme un qui ha uolonté insensée
 Qu'il porte escrite aux yeux & en la face,
 Et sans parler dict assez sa pensée.

Ie uoulois dire. O Seigneur fais moy grace,
 Si tu peux uaincre, avec elle me lie,
 Si i' en suis digne, & ne crains que m'en lasse.

Quand le ueis plein d'ire & melancolie,
 Tant qu'a redire en seroit surmontée
 Celle des uieux, non ma Muse impolie.

Qu' honnesteté froide auoit reiectée

Z 2

L'ardeur

L'ardeur des dardz dorez & tainctz en flamme,
Qui de beauté & grace est enchantée.

Onc Camilla de uraye ualeur dragme
N'eut, encor moins celles qui en bataille
Marchoient n'ayant qu'un seul tetin pour Dame.

Ne Cesar fut si ardent en Pharsaille
Contre son gendre: au respect que fut ceste
Contre Amour fort, qui perse toute maille.

De ses uertus chacune estoit plus preste
A guerroyer. O la bande accomplie!
Et deux a deux des mains se faisoient feste.

Honesteté & crainte la iolie,
Glorieux pair de ses uertus diuines,
Estoient au front: dont de gloire est remplie.

Sens, Modestie alloient apres uoifines:
Dedans son cœur estoient soing & constance.
Hors sage aduis, doux accueil, bonnes mines,

Et Gloire au tour apres Perseuerance,
Et Courtoisie: & Pureté esueille
Desir d'honneur, & de blasme doubtance.

En ieunes ans Chanu penser, qui ueille
Pour la concorde estant si rare au monde
De Chasteté, & Beauté non pareille.

Telle au combat alloit, en si seconde
Faveur du ciel, & des ames bien nées,
Que peu qu'Amour son œil seul ne confonde.

Maintz millions de despueilles gagnées
Luy ueis oster, & des mains choir luy faire
Bien mille ou plus de ses Palmes ornees.

A Annibal ne sembla si contraire
Cheute de grand uictoire a luy monstrée,

Du Rommain ieune apres se uoir desfaire

Ne si marry cheut soubz la ual outree
De Terebinte iceluy grand Golie,

Qui tant gастоit d'Israell la contrée,

Quand puis David luy monstra sa folie:

Ne Cirre en Scithe: ou la uesue orbe & prompte
Vengeance fit telle, qu'on ne s'oublie.

Comme homme sain, qu'une fiebure tost dompte:
Ou qui surpris sur un faict encor tremble,
Dont ses yeux cache avec sa main de honte.

Tel fut Amour: encor pis, s'il me semble,
Pource que peur, douleur, uergoigne & ire
Sur son uijage estoient toutes ensemble.

Tant ne fremist la mer quand elle est pire,
N'Inarines quand Typhcus tormente,
Ny Etna lors qu'Enceladus sousspire.

Ie passe icy mainte chose excellente,
Que n'ose dire: & uiens a ma maistresse,
Et au beau camp, dont elle est la Regente:

Sa blanche cotte eut ce iour par liesse,
L'escu en main qu'en grand mal uit Meduse.
Et de Diaspre en la colonne espesse,

De forte chaine & dans Lethes infuse
Et du Marrein Topace Adamantine,

Que mainte Dame uisoit, mais plus ne s'use,

Lia Amour, & le mist en ruine
Telle, que suis uengé de l'inclemence,
Qu'il use aux siens: dont de pire il est digne.

Ie ne pourrois les Dames d'excellence,
Qui là estoient, en rimes mejurees
Dire, non pas les neuf Seurs de science.

Mais ie diray seul des plus decorées
 D'Honesteté:ou Lucreſſe est entre elles
 A la main dextre, & des plus honorées.

A Gauche na Penelope:les quelles
 Auoient rompu l'arc,les tertz, & la Trouſſe
 A ce cruel, & plumées ſes aſles.

Virginia les ſuit: dont ſe courrouce
 Son pere armé d'ire & pitié requiſe,
 Tant qu'elle & Romme eurent liberté douce,
 Et par le fer recouurerent franchise.

Puis enſuiuoit mainte Thedeſque morte
 Seul pour garder l'honneur, que tant on priſe.

Iudith iuiſue & chaſte & ſage, & forte,
 La Greque auſſy, qui ſaulte en mer ſans doute,
 Pour mourir nette, & qu'on ne la transporte.

Or uey ie donc ainſi faire la route,
 Et triompher du iadis redoubtable
 Et triomphant de ceſte ſphere toute.

A quoy ſ'aidoit une uierge notable
 Vouée a Veſte, & ſ'en courut au Tymbre
 D'ou pour purger ce, dont n'eſtoit coupable,

De l'eau au temple apporta un plein crible.
 Puis ueis Herſille auques ſes Sabines,
 Bande, dont plein de leur nom eſt tout liure.

Et puis ie uis parmi ces pelerines
 Celle qu'amour de ſon eſpoux attire
 A ſoy tuer, non d'Eneas les mines.

Ceſſent menteurs, de Dido ie ueulx dire,
 A qui deſir d'honneur fit la mort prendre,
 Non uain Amour, comme le faux bruit tire.

Et a la fin ueis une ſe defendre

Là sur Arnus, qui Nonnain estre essaye:
Mais a aultruy ses parens la font rendre.

La ce Triomphe estoit au port de Baye,
Et au Prim temps: dont chacune a main dextre
Print terre ferme au pres d'une grand haye.

Puis entre Auerne & Mont Barbre au champestre
Passant le uieil mannoir de la Sybille
Allerent droict dans Linternes se mettre.

En si petite & solitaire uille
Estoit ce grand, qui d'Afrique s'appelle,
Pource qu'au fer premier la fit seruire.

D'Amour uaincu là la haulte nouvelle
Plus grande au noir fut trouuée, qu'au dire:
Et la plus chaste estoit là la plus belle.

Et soubz l'autruy triomphe se reduire
Pleut bien a luy, qui (si ma foy n'est uaine)
Seul nasquit pour triomphe & pour empire.

Puis uimmes dans la cité souueraine
Au temple grand, que desdia Sulpice
Pour refroidir des coeurs flamme mal saine.

Et puis au temple estroict de Pudicice,
Qui aux gentz coeurs enflamme honnestes uueilles;
Non du uil peuple, ains seul de gent patrice.

Là desploya ses heureuses desfeuillees
Ma noble dame, y dressant maint trophée,
Là mist son monde, & glorieuses fueilles.

Et le Thuscan ieune, qui n'ha cachée
Sa belle playe, y mist pour seure garde
Du prisonnier: dont soupson fut trenchée.

Et aultres maintz de nature gaillarde,
Qui auoient faict clere & franche desdicte

Au faulx Amour, parmy qui ie regarde
Deux bons & beaulx Ioseph & Hyppolite.

Fin du Triomphe de Chasteté.

Triomphe de Mort.

ARGUMENT.

Aux deux Triomphe precedens nous auôs veu,
comment Amour du Monde, & M. D. Laure
d'Amour ha Triomphe. Maintenât au premier
chapitre de cestuy nous verrons comment la
Mort triompha de M. D. Laure. Là ou Petrar-
que décrit comment estant sa Dame au liêt sur
l'article de la mort, plusieurs notables Damoyel-
les la vindrent voir trespasser. Au second chapi-
tre il faingt, que la nuict apres la mort d'elle, il
songea qu'elle luy vint parler au liêt: & les bons
propos qu'ilz tindrent ensemble.

Chap. I.

La dame donc glorieuse & mignonne,
Qui nud esprit est ore, & peu de terre,
Et iadis fut de ualeur grand colonne,
Avec honneur retournoit de sa guerre
Aise d'auoir uaincu la forte offense
De l'ennemy, qui tout le monde atterre.

Quoy qu'elle n'eust rien aultre pour defense,
Qu'un chaste cœur, penser net, face doulce,
Et un parler plein d'honneur & prudence.
C'estoit nouveau miracle uoir la trouffe

D'AMOUR

1.
Questa
Eggrina
e gloriosa
Donna

D'Amour rompue, & l'arc, & les sagettes,
Ce uoyans ceulx, qui en eurent secouffe.

La belle dame, & ses Seurs Angelettes
En leur retour de la noble uictoire
Soubz un blanc linge alloient toutes seulettes.

Bien peu estoient: car rare est uraye gloire,
Mais a part soy chacune au uray se daigne
De poesie excellente, ou d'histoire.

Ceste estoit leur uictorieuse enseigne,
Sur un champ uert une fort blanche Hermine,
Qu'Or & Topace au col semble que preigne.

Non point humaine, ains uoirement diuine
Estoit leur geste, & leur parolles saintes:
Bien est heureux qui raist soubz un tel Signe.

Vn cler Soleil enclos d'estoiles maintes
Luisoit, au fort n'ostant point leur lumiere:
Ains les ornant de urayes fleurs non fainctes,

Comme qui ha gagné uictoire entiere:
Ainsi uenoit celle brigade allaigre,
Lors qu'a main gauche une triste banniere,

Et aultre Dame en noir uestue, & maigr e
Vcy comparoir furieuse & cruelle
Plus qu'onc au temps des Geans en Alphaigre.

Et a ma Laure elle dict. Damoysele,
Qui de ieunesse & beaulté uas haultaine,
Et si ne scais ton heure & fin mortelle,

Celle ie suis, qu'importune, inhumaine
Vous appellés, sourde, auceugle & meschante,
Pour gens, a qui nuict auant soir i'ameine.

I'ay mise a fin la Greque gent scauante,
Et la Troienne, & les uailans de Romme

Par mon espée & poinctue & trenchante.

Et peuples maintz barbares: & quand l'homme
Ne m'attent pas i'arriue, & rendz rauie
Toute entreprise, & d'espoirs uains grand somme.

Ores que plus vous agrée la uie
Ie viens a uous, auant que la fortune
Sur uostre estat plaisant prinst quelque enuie.

En cestes cy n'as tu raison aucune,
Et en moy peu, quoy qu'au corps as puissance:
Celle luy dict, qui fut seule au monde uie.

Aultre en aura plus que moy desplaisance,
L'aïse de qui seul depent de mon uure:
C'est grace a moy qu'a mourir ie m'auance.

Lors tout ainsi qu'un qui lit dans un liure,
Et n'ha pas ueu ce, dont puis se prend garde,
Et se reprend, et de honte est tout yure:

Telle se fit la Mort: puis se retarde
Vn peu, disant. assés i'ay congnoissance
D'elles, et scay quand les piqua ma darde.

Et puis avec moins troublée semblance
A Laure dict. Toy, qui guides la bande,
Onc ne sentis pourtant ma roide lanc e.

Si croire ueulx mon conseil, qui commande,
Et peut contraindre, il te deura moult plaire
Fuir uieillesse, et la misere grande.

I'ay uolunté plus qu'aux aultres te faire
Tel honneur, c'est que du monde tu passes
Sans peur aucune, et sans dueil, ne contraire.

Comme au seigneur des souueraines places,
Qui tout regist, et comme bon te semble,
Ainsi qu'a tous a moy ueulx que tu faces.

Ce respondit. et tout a coup ensemble
 Voy a trauers de mortz pleine campone,
 Dont de l'horreur du seul penser ie tremue.

d'Inde au Catthay, de Marroque en Espagne,
 Bors & millieu a peine estoient capables
 De tous ces mors, ne tant que la mer bagne.

Là ceulx qu'on dict heureux & redoubtables
 Roys, Empereurs, Papes, Princes, Princesses,
 Estoient tous nudz, poures & miserables.

Helas ou sont maintenant les richesses?
 Et les honneurs, Rubis, Sceptre, Coronnes?
 Mitre uermelle, & toutes leurs lieffes?

O malheureux qui au monde s'adonne!
 Mais qui s'en garde? & si aprez se trouue
 Estre deceu, ne fault que s'en estonne.

O aueglés, tant de uain soing qui prouue?
 Tous retournés a la grand uieille mere,
 Et uostre nom a peine se retrouue.

Die celui, qui uerse en uoz faiçts guere,
 D'un million de peines deux utiles:
 Que tout ne soit une uanité clere.

Que uault ainsi subiuguer tant des Villes,
 Et soubz tribut peuples estrangers rendre,
 Auec les cœurs en tous maulx si uiriles?

Sans maintz dangers, & cas uains d'entreprendre?
 Et avec sang aquerir biens et terres?

Or sont le pain et l'eau plus doux a prendre,

Le uoarre et boix, que l'Or et fines pierres.

Mais pour ne suiure en cecy trop long theme,

Rentrer conuient a noz premieres erres.

Or estoit donc uenue l'heure extreme

De ce

De celle vie ainsi brefue & heureuse,
Et le dur pas, qui fait peur a moy mesme.

Pour le quel uoir mainte aultre ualeureuse
Dame estoit là, pour uoir si Mort cruelle
En quelque endroit uoudroit estre piteuse.

Venue estoit celle assemblée belle,
Pour contempler la fin, qui nous attire
Seul une fois, sans dire i'en appelle.

Lors quand chacun des parens plus souffire,
La fiere Mort de la perruque blonde
Vn cheueul d'or auques sa main tire.

Ainsi la fleur la plus belle du monde
Prit non pour haine: ains pour sa force & armes
Monstrer en faicts, dont plus d'honneur redonde.

Combien des pleurs, combien d'amerces larmes
Rendit on là pour les graces peries,
Dont ie souffris long temps si grandz allarmes?

Et parmy tant de pleurs & fascheries
Seule aise & coye au list se scoit elle,
La cuillant fruiet de ses uertus fleuries.

Va t'en en paix, o deesse mortelle,
Disoient au uray: mais cela n'eut ualue
Contre la mort en ses raisons cruelle.

Que sera il des aultres, si tollue
Ceste nous est, & en fleur trespassee?
O faulx espoir, o Mort trop dissolue!

Si fut la terre alors bien arrosée
De piteux pleurs, qui l'ha ueu si l'asseure,
Pense le toy, qui en lis ma pensée.

C'estoit d'Auril le sixieme a une heure,
Qu'amour me prit, & ores me deslie,

Comme

Comme est fortune inconstante & mal seure!

Pour seruitute onc nul tant ne se plie,
Ne plaingt pour Mort:comme moy del'oultrage,
Que uais uiuant libre en melancolie.

Deu a ce monde, & deu estoit a l'aage,
Comme plus uieil premier mon tribut rendre,
Sans qu'il encor sentit ce grand dommage.

Or le grief dueil on ne scauroit comprendre,
Qu'a peine i'ose y penser:non qu'eguale
Ma Muse soit le pouuoir faire entendre.

Morte uertu, Beaulté, facon Royale,
Au tour dulict chaste les dames belles,
Las a Dieu nous, disoient aucc tainct pasle.

Qui onc uerra en Dame uertus telles?
Qui onc orra ces dicts plaincts de prudence,
Et ce doulx chant, & graces supernelles?

Lors l'esprit prest a faire despartence
Auec sa force en soymesme il se presse
Esclerant l'air d'une lumiere immense.

Des ennemis nul n'eut la hardiesse
D'y comparoir en sa noire parcure,
Iusques que Mort eut rauy ma maistresse:
Et puis cesses les pleurs & peur, a l'heure
Qu'a ce beau front chascune estoit attente,
Et faicte ainsi par tel desespoir seure:

Non comme flamme estaincte a uiolents
Force:mais qui de soy mesme se passe,
S'en despartit en paix l'ame contente.

Comme un souef flambeau, qui clarté face,
Et puis estant consume iusque au manche,
Luisit neantmoins encores quelque espace,

Pasle

Pas le non point: mais plus que neige blanche,
 Qui sans uent floque aux sept coustaux de Romme,
 Sembloit dormir comme personne franche.

Et a la uoir c'estoit comme un doux somme,
 Estant l'esprit desia separé d'elle,
 Ce que mourir le populaire nomme,
 En son beau tainct la mort ressembloit belle.

-2-
 Du Triomphe de Mort. Chap. II.

*La notte
 che se qui
 Chocchil caso*
 La nuit apres que la clarté perie
 Fut du Soleil: ains remise en sa place
 Au ciel: dont comme aueugle icy ie crie,
 Semoit par l'air la douce estiuue glace,
 Qui avec l'Aube a Titon agreable
 Le legier uoil des songes confus chasse,
 Quand une Dame a la saison semblable,
 De perles, d'or, & coronne parée
 Transmit uers moy de court tres honorable:

Qui celle main iadis tant desirée
 En sousspirant & parlant m'ha tendue,
 Dont i'eus au cœur ioye desmesurée.
 Recongnois celle(elle dict) qui rendue
 T'ha noble uie, & mis hors du uoyage
 Du monde errant, quand tu l'eus entendue.

Ainsi pensue en contenance sage
 S'asbit, & seoir me fit en une riue,
 Ou un Laurier & Yf faisoient ombrage.

Si ie congnois ma Deesse naisue?
 (Luy dis ie lors, comme un qui parle & pleure)
 Mais seul dy moy si tu es morte ou uiue?

Viue ie suis: & tu mort ie t'asseure
 Es & seras(ce dict) iusques que uienne

Pour t'esleuer d'icy la derniere heure.

Mais noz uouloirs sont longs (qu'il t'en souuienne)
Et le temps brief: pourtant tes propos freine
Tant que le iour ia uoisin ne suruienne.

Or dy moy donc (fis ie) de la fereine
Vie d'icy, puis que le scais par prouue,
Si le mourir est si terrible peine?

Tant (respondit) que ton esprit se trouue
Suiure l'erreur de la gent rude & dure,
Onc tu n'auras d'aucun bon heur esprouue.

La mort est fin d'une prison obscure
Aux gentilz cœurs, aux autres desplaisance,
Qui au boubier ont mis toute leur cure.

Et or ma mort, dont as grand desplaisance,
Moult te feroit resiouir si seule une
Milliesme part sentoies de mon aisance.

Ainsi parloit, en tenant uers la Lune
Ses yeux fischez, & ses leures rosées,
Iusques a tans qu'ainsi ie l'importune.

Sylla, Neron, & fures insensées,
Mezence, Gay, Marius font paroistre
Mort plus qu'encens amere en ses brisées.

Nier ne puis (dict) que ne uienne a naistre
Vne douleur auant que mourir forte:
Mais plus la peur d'aller dans le bus cloistre.

Mais si nostre ame en Dieu se reconforte,
L'esprit estant fasché de sa saisine.

Qu'est ce qu'est mort, qu'un brief sousspir, & porte?

L'estois desia au dernier pas uoisine,
La chair debile, & l'ame encores prompte,
Quand i'ouy dire en uoix sombre & insigne.

O malheureux celuy, qui ses iours compte,
Et un mille ans luy semble, o uie uaine
De tel qui onc avec soy ne s'affronte,

Et terre, & mer cherche de danger pleine,
Et tousiours tient ou que soit mesme stile,
Et seul escrit, & pense a ducil & peine!

Lors uers la part, d'ou uint la uoix gentile,
Dressay mes yeux ia ternis, & uis celle,
Qui me guida, & te retint seruire.

Or reconnois la ueüe & grace d'elle,
Qui tant souuent un temps m'ha consolée,
Ors graue & sage, alors honneste & belle.

Et quand i'estois en fleur immaculée,
Et en uert aage, & a tes yeux si chere,
Que soupson faulx y fut souuent meslée,

Me fut la uie un petit moins qu'amere,
Quand au respect de celle bien heurcuse
Et douce mort, qui aux gens n'aduient guere.

Qu'en tout ce pas i'estois trop plus ioyeuse,
Qu'un uieil banny qu'on remet en sa place:
Hors mis qu'estois de ton seul mal piteuse.

Las (fis ie lors) dictes par celle grace,
Ma Dame, & foy, qui uous fut tousiours necte,
Qu'ors mieux uoyez en la diuine face:

Vous crea il Amour onc dans la teste
Desir d'auoir pitié de ma grand peine,
Ne laissant point uostre entreprise honneste?

Que uoz desdains, & uostre ire soubdaine,
Puis douces paix dans uoz beaux yeux escrites,
M'ont tant nourry d'esperance incertaine.

A peine i'eus telles paroles dictes,

Qu'estin

Qu'estinceler ie ueyce doux soubfrir,
Iadis Soleil des uertus interdites.

Puis soupirant. Iamais sans toy (ua dire)
Ne fut mon cœur, ne sera: n'en soupsonne:
Mais par semblans ie trempay ton martyre.

Qu'autre façon contre enuie felonnie
N'eus de sauuer nostre bon bruit, que ceste:
Ne pour chasty une mere est moins bonne.

Souuent disois. Amour cestuy tempeste:
Ains du tout brusle. Or fault que i'y prouuoie:
Et mal prouuoit qui craint, ou trop souhette.

Le dehors bien, mais le dedens ne uoye.
C'est ce qui tint, & piqua ta pensée,
Comme un cheual qui par le frein tournoye.

Plus de cent fois fis de la courroucée
Des yeux, qu'Amour brusloit mon cœur sans cesse:
Mais sur plaisir raison fut exhaulsée.

Puis si uaincu ie te uey de detresse,
Vers toy mes yeux doucement fus dressante,
Sauluant ta uie, & nostre honneur expresse.

Puis si ueois ta peine trop puissante,
Ie te parlay, & mes diéts te repurent:
Au fort i'estois crainctiue & desplaisante.

Telz mes engins, & mes arts en toy furent,
Ores desdains, puis benigne accueillance,
Comme tu scais: dont tes chantz en demeurent.

Que par fois uey tes yeux pleins de greuance,
Tant que ie dis. Cestuy a mort s'appreste,
(l'en uoy l'effect) s'il ne trouue allegeance.

Dont i'y prouueus d'humain secours honneste.
Mais puis quand trop ie te uis entreprendre,

Je dis. Cy fault qu'un plus dur mors ie mette.

Ainsi ioyeux ou triste t'ay faict prendre
Terre en bon port: quoy que personne lasse,
Sauuée au moins: ce qu'aïse te doibt rendre.

Helas ma Dame, assez, & trop grand grace
Ce m'eust esté si ainsi creu ie l'eusse,
Dis ie en tremblant, non avec seiche face.

Mais penses tu qu'abuser te uoulusse?
S'il n'estoit uray pour quoy donc le diroye?
(Respondit elle) & sembloit que s'esmeusse.

Or ie me tais si prou ou peu t'aimoye:
Au fort le ioug, le noeud, & la lieüre,
Qu'auois au col pour moy, me donna ioye.

Encores plus me plaisoit, ie t'asseure,
Que loing & pres i'eus par tes chantz grand' gloire:
N'en ton amour onc requis que mesure.

Ce fut ton seul erreur. Car quand a croire
Me uoulois faire a moy chose assez clere.
Ton feu rendois a un chacun notoire.

Voila mon glas, uoila ta peine amere,
Qu'entier accord auions nous quand au reste
De uray Amour qu'honesteté tempere.

Egual fut nostre flamme modeste,
Depuis que sceus la tienne au moins cognoistre:
Mais l'une au coeur, l'autre fut manifeste.

Plus ie ueois tes cris & tes pleurs croistre,
Plus me taisois: car honte, qu'il fault craindre,
Mon grand desir si peu faisoit paroistre.

Mais pour cacher n'est pourtant un feu moindre,
Ne plus grand pour en faire demonstrance,
Le uray ne croist, ne s'amoindrit pour faindre.

Ne pouuoit il rompre ton ignorance,

Quand

Quand toy present seule receus ta lettre,
Chantant, de nous l'amour plus ne s'auance?

A toy mon cœur, a moy mes yeux fis estre:
Dont tu t'en plamgs comme de foy faulcée,
T'oster le moins, & le plus te permettre.

Ne penses point, que si cent fois baiffée
Te fut ma veüe: aussi mille, ou plus, elle
Avec pitié a toy ne fust dressée.

Et pour certain fust esté tousiours belle,
Et douce a toy, n'eust esté diuertie
Par peur de ta dangereuse estincelle.

Plus te ueux dire ores a la sortie,
En concluant chose au moins, qui t'aggree
A l'escouter auant ma despartie.

En tout me tins assez pour bien heurée,
S'il n'est que fus en moymesme doullente,
Qu'en trop bas lieu fus nee & engendree.

Encores suis uoirement mal contente,
Quand ne nasquis pres ta cité fleurie:
Mais tout ua bien, puis que jus t'amour gente.

Que se pouuoit ton cœur (comme on uarie)
Ailleurs tourner, ne cognoissant qu'il loue:
Dont ma louange ores seroit tarie.

Point (dis ie lors) car la troisieme roue
Du ciel haulloit mon cœur seul a ta grace,
Ou que ie fusse, & ainsi ie l'aduoue.

Or quoy que soit (dict elle) longue espace
I'en ay honneur. Mais l'aise (a uoir ta mine)
T'oste l'aduis de l'heure, qui ia passe.

Voy Aurora, qui ia par cy chemine,
Menant le iour: & la Phebus s'auance

Hors l'Ocean iusques a la poitrine.

Elle ne uient, dont i'ay grand deffiance,
Que pour partir. Or si tu ueux rien dire
Avec le tcm ps les parolles dispense.

Voz dictz (luy sis ie) ont fait tout le martyre,
Qu'onc ie souffris, en moy tres douce flamme:
Mais sans uous uiure est de mes maux le pire.

Pourtant scauoir uouldrois de uous, ma Dame,
Si tost suiuray uostre uie seconde?
Lors ia esmeüe elle dict. Sur mon ame
Croy que long temps sans moy seras au monde.

Fin du Triomphe de Mort.

Triomphe de Renommée.

A R G V M E N T.

Ayãt veu comment l'appetit sensitif triõphoit du monde, & la Raison de l'appetit, & la Mort de la Raison: au present quatrieme Triomphe contenant trois Chapitres nous verrons, comẽt la Renommée des personnes vertueuses triomphe de la Mort, & apres elle encores dure. Dõt au premier Chapitre sont tous les vaillans personnages Rommains iadis renommez par moyen de guerre: au second Chapitre sont tous les anciens vaillans estrangers, non Rommains fameux & vaillans en fait de guerre, cõme Hercules, & semblables: Au troisieme Chapitre sont tous les anciens fameux & renommez par scauoir & grand esprit, comme Platon, Homere, Cicero.

Du Triomphe de Renommée. Chap. I.

Depuis que Mort triompha du visage,
Dont ie suivois le triomphe & banniere,
Et du soleil nous fut tollu l'usage:

S'en departit Mort despitueuse, & fiere,
Meschante, pasle, horrible, hideuse, & dure,
Ayant estainct de beauté la lumiere.

Quand contemplant au tour sur la uerdure
De l'autre part ie ueis arriuer celle,
Qui l'homme tire hors de la sepulture.

Comme l'estoile amoureuse & tres belle,
De l'Orient deuant le Soleil uole
Au iour poignant, qui s'accompagne a elle.

Telle estoit ceste. Et or de quelle escole
Viendra le maistre a plein scachant descrire
Ce, que ie uais dire en simple parolle?

Vous eussiez ueu l'air au tour si tres rire,
Qu'auco l'ardent desir qu'auois d'entendre
L'œil ne pouuoit a uoir assez suffire.

Leur ualeur paincte en leur front me peut rendre
Assez scauant de la gent d'honneur pleine,
Ou i'apperceus maintz qu'a Amour ueis prendre.

Sur sa main dextre, ou premier mes yeux meine,
Tient Scipion & Cesar ceste Dame:

Mais qui plus pres, ce congneus ie a grand peine.

L'un de uertu, non d'amoureuse flamme
Serf comme l'autre. Et puis me fut monstrée
Après si beau principe de maintz l'ame

Toute de fer & ualeur accoustrée.
Comme au uieil temps au Capitoile, uoie

Da poi
che morte
triung hō nel
volto

Par rue Large ou par rue Sacrée

Tous en tel ordre alloient, crians victoire.

Et pouuoit on aux sourcilz d'iceulx lire

Leur nom le plus au monde amy de gloire.

I'estois attent a leur babbil & dire,

Aux yeux & faictz, ou ces deux premiers peurent

L'un son nepueu l'autre son filz conduire,

Qui fut seul Roy: dont paix les humains eurent.

Puis uenoient ceulx, lesquelz clorre uouloyent

Aux ennemis le pas: mais ilz ne sceurent.

Trois filz avec deux peres cy alloient:

L'un ua deuant, puis les deux vont de suite,

Et au dernier l'honneur premier bailloyent.

Plus flamboyoit, qu'Escarboucle, en conduite

Vn qui avec conseil, main & prudence

Tost secourut Italie destruite.

De Claude dis, qui sans bruit de defense

Pres du Metaur purgea en bon uoyage

Les champs Rommais de mauuaise semence.

Yeux eut a uoir, & a uoler pennage:

Et un grand uieil le suiuoit, qui extreme

Par ruse fit a Annibal dommage.

Puis deux Catons, l'autre fabius blesme,

Deux Pauls, deulx Brutz, deux Marceaulx s'y cõgneurēt,

Regule aimant plus Romme, que soy mesme.

Cure & fabris qui indigens plus eurent,

Que Cras ne Mide a tout leur riche affaire,

Dont sans uertu ne bon bruit ilz demeurent.

Puis Cincinat, & Serran se distraire

Ne peut d'icy. Puis uient le grand Camille

De uiure las plus tost que de bien faire.

Car

Car a si hault degré le ciel l'instile,
 Que sa uertu le fit au lieu remettre,
 D'ou a tort fut un temps banni de uille.

Puis Torquatus: lequel uolulut permettre
 D'estre sans filz: tant bon uoloir l'encline
 Enuers son camp, pour desordre n'y mettre.

Deux Deces: dont l'un avec sa poitrine
 Ouurit le camp hostile. O ueu terrible,
 Qui pere & filz offrit a mort indigne!

Puis Curtius, cœur non moins inuincible,
 Qui dans le trou iecta soy & ses armes
 Voyans tres tous ravis du cas horrible.

Mumme, Leuin, Attil, avec leurs Palmes,
 Tite flamin, lequel conquist la Grece
 Plus par pitié: mais ausy par allarmes.

Puis uey celuy, qui a consentir presse
 Le Roy de Seire avec rude semblance,
 Ou le tenir dans le cercle ne cesse.

Et un, qui seul tint le mont en defense,
 D'ou fut demis: & un, qui seul recule
 Thuscans du pont, ou il fit resistance.

Et un, qui ueult tuer, puis sa main brusle
 Quand appercoit la faulte de sa dextre:
 Dont de colere il ne sent douleur nulle.

Et qui par mer premier uainqueur sceut estre
 Contre Cartage. Et qui sceut leurs nauires
 Entre Sicile & Sardeigne a fons mettre.

Aux yeux congneus Appius: le quel pires,
 Qu'il peut, tousiours les tint au menu monde,
 Puis ueis un grand doux sur tous humains dire,
 Qui si n'eust eu fortune mal seconde,

Seroit premier: qu'aux siens fut personnage,
Tel, qu'Hercules, Bacchus, Epaminonde

A leurs Thebains: mais trop uiure l'oultrage.
Et un nommé Heureux en vie humaine,
Qui fut tenu pour la fleur de son aage.

Et comme en guerre il eut main inhumaines
Ainsy celuy, qui le suit, comme un Ange
Fut doux, ne scay si meilleur Capitaine.

Puis uenoit un, qui pestilence estrange
Tost suffoqua, ennobly par prouesses
Volumnius digne de grand louange.

Cossus, Philon, Rutil, & par ces presses
Luire ie uey trois Soleilz, qui sans trefue
Trenchoient, rompoient testes & bras & fesses,

Luc le Dentu, & Marc Sergeant, & Scene,
Ces trois rochers, & trois fouldres de guerre:
Mais son meschant successeur l'un d'eulx grefue.

Et Marius, qui mist Iugurthe a terre,
Et Cimbriens, & Suisses en fritte.
Et là flaccus a punir ingratz erre.

Fulue le noble. Vn Grac, qui seul merite
Estre icy mis de toute sa grand race,
Qui a debatx tousiours le peuple incite.

Puis Catulus. Et qui semble auoir grace,
Ie ne dis pas qu'il l'eust: car point n'est clere
Vne pensée en si conuerte face.

Metellus dis ie, & ses filz. & son peres
Qui Numidie & Macedoine & Crete
Mirent a sac, & l'Espagne a misere.

Vespasian, qui son filz admoneste,
Le bon & beau, non le beau & impie.

Puis

Puis vient Traian loyal Prince & honneste.

Puis Adrian, & Ion Antonin Pie,
Succesion iusque a Marc tres notable,
Qui de desir humain eurent copie.

Et regardant plus loing, uey l'honorable
Roy fondateur, avec cinc. Car ie laisse
L'autre soubz terre avec tache incurable,
Comme il adient a qui uertu deslaisse.

Chap. II.

Plein d'infinie & de noble merueille
De Mars le peuple aduisoye, & leurs gloires,
Qu'au monde onc n'eut famille a eux pareille.

Mes yeux alloient par les vieilles hystoires,
Ou est leur pris & louange estimée,
Et uey qu'icy ie tais maintz meritoires.

Mais m'attira des estrangers l'armée.
Comme Annibal, & ce chanté en carmes
Achille ayant grandz fraiz de renommée.

Deux clers Troiens, deux Persiens gens d'armes
Philip, son filz: qui de Pele en indie
Courant vainquit tant de pais par armes.

L'autre Alexandre y uey, qui esbaudie
Tant n'ha sa course: & n'eut pas si seconde,
Que le premier, la déesse estordie.

Puis Hercules, Bacchus, Epaminonde,
Ajax, Diomedé, Ulixes, qui desire,
Laisant sa femme, un peu trop voir du monde.

Le uieil Nestor, qui tant sceut faire, & dire.
Et les deux Roys, qui furent en espouses
Tres malheureux dont Troie en eut du pire.

Leonida

2
Pien d'infin
ita e nobil
marauiglia

Leonida, qui offre aux siens sans gloses
 Vn dur disner & un soupper terrible:
 Puis en destroict faict admirables choses.

Alcibiade icy regist paisible

Les Atheniens avec front & uoix clere,
 A son plaisir. Puis uenoit l'invincible
 Milciades, qui fit Grece libere.

Et son bon filz, qui par pitié parfaicte
 Lia soy uif desliant son mort pere.

Themistoclés, Thesée, & d'une traicte
 Aristidés, qui fut un Grec Fabrice:

Qu'en leur pais defense a tous fut faicte
 De sepulture: & des aultres le uice
 Eux fort illustre, ainsi que dissemblables
 Cas on uoit mieulx dedans petite lice.

Phocion ua avec ces honorables,
 Que les siens font a mort & dehors mettre,
 Mal guerdonnan ses œures tant louables.

Me contournant uey Pyrrhus sur main dextre.
 Puis le bon Roy Masinisse, a qui semble
 Receuoir tort d'avec les Romains n'estre.

Lors contemplant de toutes pars ensemble
 Veis Hieron Siracusain de l'une,
 D'aultre Amilcar, qui fort s'en desassemble.

Le Roy Lidien, qui de flamme importune
 Sortit tout nu, en nous donnant exemple,
 Que bien peu uault escu contre fortune.

Puis uey Siphax, qui son malheur contemplant.
 Brennus Gaulois, qui maint estrangier plie,
 Puis fut plié dessoubz le fameux temple.

D'habitx diuers, de maint peuple ennoblie

Fut ceste bande. & alors ie m'adresse
Vers une court toute en soy recueillie.

Dont le premier encomense, & puis cesse
Bastir de Dieu le beau temple sublime:
Mais qui fit l'oeuvre apres marche, & le dresse:

Car destiné luy fut: Dont iusque en cyme
Des le plus bas fit le noble edifice,
Non tel masson dedens comme i'extime.

Puis uient celuy, qui eut Dieu tant propice,
Que luy parloit souuent seul face a face,
Qu'onc mortel n'eut telle faueur, n'office.

Et un le quel, comme un Cerf s'entrelasse,
Le Soleil lie avec langue puissante,
Pour suiure mieulx des ennemis la trace.

O foy gentile, aux Serfz de Dieu ouurante,
Faire subiect avec simple parolle
Tout cas creé, & que le ciel si plante!

Puis uey le Pere, a qui fut dict pour rolle
Vuider de place en aultres disposées
Au saulnement des humains, ou il uole.

Filz, & Nepueu: qui des deux espousées
Souffrit le ieu. Puis Ioseph chaste & sage,
Qui de son pere est loing a grandz brisées.

Puis uey (ma ueue estendant d'auantage)
Ezechias le iuste en ceste bande.

Sanson qui donne a maintz, & prend dommage.

Et par de ca un qui fit l'arche grande.
Et qui faisoit de la Tour l'edifice,
Qui puis erreur & peché par tout mande.

Et le bon Iude, a qui oste malice
Vie plus tost, que les loix paternelles,

Tant

Tant fut constant de mourir pour Iustice.

I'estois las presque a songer choses telles,
Quand mon desir accreut une aultre bande,
Que ie uey là de maintes dames belles.

Dont Antiope en la maison commande,
Et Orithie aux armes est requise:

Hippolita son filz pleure & demande.

Puis Menalippe, & chacune se prise
Tant que les uaincre a Hercules fut gloire,
Qui l'une seur, Theseus l'aultre ha quise.

La uesue ausy, qui sans plaincte notoire
Veit son filz mort, dont fit telle uengeance,
Que Cirrus tue, & icy sa memoire.

Ainsi uoyant sa laide decadance,
Il semble qu'ore une aultre fois il meure,
Tant ce iour là son renom desaduance.

Puis celle uey, qui ueit Troie en mal'heure,
Et par dedens une uierge Latine
En Italie aux Troiens tres mal seure.

Puis uey courir une Roynie a rapine.
Vers Babiloine, ayant moitié rengée
De ses cheueulx, moitié pend sur l'eschine.

Puis Cleopatre: & chacune oultragée
D'indigue feu: & a elles s'allie
Zenobia d'honneur plus soulagée.

Belle, en bon poinct estoit, fresche & polie.
Et tant plus est son renom d'importance,
Qu'honesteté la rend plus accomplie.

En cœur de femme elle eut si grand constance,
Qu'avec son chef armé, & beau uisage
Fit trembler ceulx, qui uiuoient sans dobtance.

Je dis de Romme, a qui fit maint dommage
Vers Orient: mais en fin de la feste
Aux triomphans Rommains fit riche hommage.

Parmy les noms, qu'icy fault que i'obmette,
Ne sera pas Iudith uesue hardie,
Qui a un fol amant couppa la teste.

Mais lairrons nous Ninus, d'ou est ordie
L'humaine hystoire? & laissa sa cheuance
A un puis faict d'orgueil beste estordie.

Belus d'ou print le pire erreur naissance,
Non par sa coulpe. Et ou est Zoroastre,
Maistre inuenteur de l'art de Nigromance?

Et qui a uoz Rommains, qui soubz mal astre
Ont Euphrates passe, fit mal horrible,
Qui fut aux maux d'Itale fier emplastre?

Ou est ce grand Mithridates terrible
Ennemy leur, qui deuant nostre pique
Fuyoit tousiours pensant estre inuincible?

Mainte grand chose en petit lieu i'applique,
Ou est Artus? & trois Cefars Augustes,
Un Espagnol, un Lorrein, un d'Afrique?

Pres du Lorrein uont ses douze robustes,
Puis Godefroy le uaillant Capitaine,
Qui fit la sainte emprise, & les pas iustes.

Cestuy (dont i'ay a crier tant de peine)
Fit au Sainct lieu de ses mains charitables
Le nid de Christ, & mal gardé domaine.

Allés enfies, o Chrestiens miserables,
En consumant l'un l'autre, & ne uous chaille
Du Sainct Tombeau, que tiennent chiens dannables,
Rare, ou nully, qui en hault renom faille,

Veis apres ceulx, si ie ne me mesconte,
Soit par moyen de paix, ou de bataille.

Au fort ainsi que gens d'eslite on compte
Mieulx uers la fin, ie uey sur main senestre
Le Sarracin, qui nous fit grande honte.

Le Lurien, & le Saladin mettre
Icy conuient, & un Duc, qui a France
Mauuais uoisin en tous temps uoulut estre.

Quand plus auant seul pour uoir ie m'auance
Si ie uerrois quelqu'un de foy plus seure,
Qui fust icy de nostre cognoissance,

*Le bon robert de l'enueuluire un, lequel n'ha pas une heure,
grand eulx nd. Qu'il acheua son beau mortel uoyage,
Et close aux siens ceste bande demeure.*

De vue ague et fut argus vrai C'est ce grand Roy FRANÇOYS, beau, bõ & sage,
mõn De Pallas pere, & qu'il mist en estime.

de l'autre part mon coloune Mais uice HENRY, plein de uertu & d'age,
de l'autre part mon coloune L'argier, constant, gentil, & magnanime.

Du Triomphe de Renommée. Chap. III.

*Do non sa
sca dotal
vista*

De tel cas noir ma ueüe estoit esprise,
Quand i'ouy dire entens uers l'autre efface,
Qui d'autre honneur plus que d'armes se prise.

Lors contournant sur main gauche ma face,
Ie uey Platon au plus pres de l'enseigne,
Ou seul attainct a qui le ciel faict grace.

Puis Aristote, en qui hault engin regne,
Pythagoras, qui premier d'humble sorte
Philosophie appeller non enseigne.

Puis Socratès, Xenophon, & qui porte
Le bruit d'auoir les Muses tant prisées,

Qu'Argo

Qu'Argo, Micene, & Troie s'en conforte.

Cestuy chanta les erreurs & brisecs
Du Laertien, & tant Achilles uante,
Painctre premier des memoires passees.

A main a main equal avec luy chante
Le Mantuan. Puis uient un personnage,
Qui en passant rend l'herbe fleurissante.

C'est ce Marc Tulle ayant grand tesmoignage
Des fleurs & fruicts, qui sont en eloquence:
Ceux sont les yeux de nostre beau langage.

Puis Demosthene, esmeu d'impudence
Quand uoit un autre au premier degre mettre,
N'est du second content, comme ie pense.

De feu un fouldre il sembloit sur hault hecstr,
Ce qu'Eschines, qui le sentit, ne nie,
Quand pres de luy enroue sembloit estre.

Dire ne puis ou dans la compagnie
Vey l'un ou l'autre, & quand fut ordonnee,
De qui premier, ou dernier fut munie.

Qu'en contemplant chose si bien ornee,
Et repensant en troupe telle & tante,
Ma ueüe estoit du penser destournee.

Ie uey Solon portant l'utile plante,
Que mal houer faict mauuais fruict produire,
Avec ses six, de qui Grece se uante.

Icynoz gens a Varron uey conduire,
Qui des Rommains est tiers grand luminaire,
Que plus ie uoy, plus il me semble luire.

Crispe Saluste, avec son aduersaire,
Et enuieux, qui fut grand personnage,
Des Padoans Tite Liue exemplaire.

Vers ceux estant fisché comme une image,
 Vey son uoisin, ce Plin de Veronne
 Moulta escrire & a mourir peu sage.

Puis uey Plotin, qui a Platon s'adonne,
 Et se cuidant sauluer pour oisif uiure
 Fut preuenü du destin, qui ordonne

De nous auant que la mere en deliure.
 Et pourtant rien n'y ualut repugnance:
 Puis Cras, Antoine, Hortense, & Galba suiure,
 Pollion, Calue, ayans l'outrecuidance
 De diffamer celuy d'Arpin sans cesse,
 Mettans sur luy faulx tiltre d'inconstance.

Tucidides, qui si bien nous adrese
 Aux temps & lieux, & a leurs beaulx mistercs,
 Et de quel sang quel champestre s'engresse.

Herodotus de Grecque hystoire pere.
 Puis uey depainct le Geometrien antique
 D'outilz quarrez, de triangle, & de Sphere.

Et un, qui print encontre nous la pique,
 Porphirius, qui d'algus Syllogismes
 Remplit la trouffe en l'art de dialectique,
 Contre le uray s'armant de faulx sophismes,
 Et le Coyen, qui fit trop meilleure ouure,
 Si entendus estoient les Aphorismes.

Et par dessus Apollo se descouure,
 Et Esculape a peine uey derriere,
 Tant le long temps les renoms mange, ou couure.

Vn de Pergame ensuit, qui rend entiere
 L'art entre nous gastée, alors gentile,
 Mais brefue, obscure, ou il donne lumiere.

Puis Anaxarque assure & uirile,

Xenocrates

Xenocrates plus qu'un grand rocher ferme,
Que rien ne peut destordre a chose uile.

Archimedés, qui bas ses yeux referme,
Et Democrite en songeant se repose,
De ueüe & d'or pour son plaisir inerme.

Je uis Hippie, & ce uieillard, qui ose
Dire, tout scay: & au fort le surmonte
Archefitas douteux de toute chose.

Herclitus uey l'obscur en son compte,
Et l'esuanté Diogenés Cinique,
Plus en ses faicts ouuert, que ne ueult honte.

Puis un, qui laisse or, argent & trafique
Ioyusement, enrichy d'autre marque,
Fuyant ainsi des gens l'enuie inique.

Là mesme estoit l'enquereur Dicearque:
Puis trois ayins leur maistrises mal paires,
Quintilian, & Senecque, & Plutarque.

Là uey ie aucuns, qui avec uents contraires,
Et uague esprit, ont la mer tormentée,
Non trop scauans mais subtilz aduersaires.

Comme Lyons, ou Dragons font hurtés,
S'entrelassans les queües: & s'est pire,
Qu'un chacun est esprins de sa portée.

Carneadés un si esueille sire,
Que quand parloit le uray, ou faulz a peine
Se discernoit, tant il fut prompt a dire.

Sa longue vie, & sa tres large ueine
Toute employa d'accorder les parties,
Que la fureur lettrée a guerre meine.

Mais fut en uain: car tant mieux assorties
Furent les arts, plus y eut de meschance

Aux cœurs enflés d'enuies mēpartics.

Contre Platon, qui l'humaine esperance
Haulsa mettant en nous l'ame immortelle,
S'arme Epicure, & son nom desauance,

Hardy de dire elle n'estre point telle.

Ainsi sa ueüe au Soleil fut debile,

Si fut des siens morfondus de ceruelle:

Comme Aristippe, & Metrod mal habile,

Puis pour long temps de fusée couuerte

Vey Crisippus tistre toile subtile.

Zenon le pere en Stoique desserte

Monstroit icy, pour declairer son dire,

Le poing fermé & puis la main ouuerte.

Et pour a son intention suffire,

Vey Cleantés tistre toile plaisante,

Qui au uray but l'opinion attire.

Icy les laisse, & plus d'eux ie ne chante.

Fin du Triomphe de Renommée.

Du Triomphe du temps

Chap. vnique.

*Del aures
albergo con
Laurora inau
zi*

Du liēt doré apres la belle Aurore
Si tost sortoit Phebus chassant ombrages,
Qu'on auroit dict, il ne faict qu'entrer ore.

Puis peu haulsé, comme font les gens sages,
Il se regarde: & lors en soy ua dire.

Que penses tu? entens a tes dommages.

Car si un homme a Renommée aspire

Tant que par mort son bon bruiēt onc ne fuye,

Que

Que deuiendra la Loy du hault empire?

Que si le bruit d'un homme tant s'appuye,
Ains croist au monde, ou tost deuoit mort estre,
Nostre excellence or uoy reduicte en pluye.

Qu'attent on plus? peut on plus me demettre?
Que plus au ciel ay ie, qu'en terre un homme?
A qui par grace egualie quiers me mettre.

Quatre cheuaux en quelle peine, & comme
Par l'Ocean ie repais, pique & freine,
Et le renom d'un mortel ie n'assomme?

L'iniure est bien d'importance, & non uaine:
A moy premier aduenir chose telle,
Voire, & fusse ie au ciel tiers capitaine.

Or me fault donc enflammer tout mon zele:
Et que du dueil monuol soit plus habile:
Point mon enuie aux humains ie ne cele.

Desquelz ie uoy aucuns, qui depuis mille
Et dix mille ans ont plus de Renommée:
Et ie n'accrois qu'en long travail seruire.

Tel suis ie comme alors quand fut semée
Premier la terre, & tousiours suy ma uoye
Ronde, infinie, immense, inestimée.

Quand eut ce dict Phebus, qui tout tournoye,
Par grand despit reprint son cours plus uiste.
Qu'un bon faulcon ne uole sur sa proye.

Plus dis ie: il n'est pensée si subite,
Qui l'ataignit, encor moins langue, ou stile:
Dont le seul voir a grande horreur m'incite.

Certes ie tins lors nostre uie uile,
Veu sa uistesse & uol si admirable,
Trop plus qu'auant ne la tenois gentile.

Et me sembla uanité miserable
Mettre son cœur en cas sans assurance,
Que plus cuidons tenir, plus est passable.

Pourtant qui ha cure de soy, s'auance
A se prouuoir, tandis qu'il peut eslire,
Et fonde en lieu ferme son esperance.

Que combien tost ua le Temps, qui nous tire,
Sa guide aussi, qui iamais ne repose,
Point ne le ueux, car ne le pourrois dire.

Le uey le glas, & tout au près la Rose,
Le froid & chauld en mesme point ou heure,
Qu'aux escoutans semble admirable chose.

Mais qui en iuge avec sentence meure,
Tel que le uey, tel le uerra il estre:
Dont contre moy tout fumeux i'en demeure,
Qu'en uains desirs tant me laissay submettre.

Or ay ie es yeulx un miroer, ou fortune
Deuant iceulx ma faulte uient a mettre.

Et de bon cœur a la fin importune
Ie m'apparcille. o departie telle,
Qu'ores suis uicil, & ce matin fus ieune?

Que plus d'un iour est la uie mortelle,
Bref, nubileus, froid, & plein de greuance,
Qui peut sembler, & au fort n'est point belle?

Cy est la ioye, icy nostre esperance:
Icy les gens s'en uont haulsans la teste,
Et nul ne scait sa uie, ou decadance.

La fuite uois de mes ans plus que preste:
Ains de tres tous, & la course improuueüe
Du soleil porte aux humains grand tempeste.

Or confortez, ieunes folz, uostre ueüe,

Et mesurez le temps, que dictes large,
 Qu'assez moins dueilt une playe preueüe.
 Possible en uain de telz motz ie uous charge:
 Mais nous annonce, & dis qu'offendus estes
 De grand erreur, & mortelle Letharge.

Les ans legers, les iours ouuriers & festes
 Volent, ensemble en bres temps & espace
 Nous fault chercher autres citez, que cestes.

Contre le uray n'endurcissez l'audace,
 Comme lon faiçt: Cherchez uertu bannie,
 Tandis qu'on ha de s'amander la grace.

N'attendez pas que Mort fiere & ternie
 Ait decoché, comme maintz: qu'au uray dire
 Des folles gens la bande est infinie.

Or quand i'eus ueu (comme encores i'admire)
 Le cours haçtif, & uol du grand planette,
 Dont i'ay souffert assez peine & martyre:

Vey une gent aller tout beau seulette.
 Sans auoir peur du Temps, ne de sa rage,
 Qu'historien les gardoit, ou Poète

De ceulx le Temps, plus que d'autres, enrage:
 Car contre luy ua leur fame maillée,
 Et sont dehors de la commune cage.

Contre ceux cy auoit appareillée
 Le seul luisant toute sa plus grand force,
 Et reprenoit plus haçtiue uolée.

A ses Coursiers radoublée auoit l'orse:
 Dont la grand Royne un peu cy deuant dicte
 La d'aucuns siens uouloit faire diuorce:

Quand i'ouy dire (& i'ay la chose escripte)
 De ces humains, proprement dictz Ligustres,

Le Temps fera a la fin desconficte,

Les contournant par ans, siecles & lustres,
Comme uainqueur de tout mondain celebre,
Et les uains faictz uerrons de ces illustres.

Combien sont ilz entre Penée & Hebre,
Dont la Fame est, ou sera tost uaincue?

Combien sur Xante, & sur la Val de Tebre?

Le beau printemps ha la pluye en sa queue:
Le bruit mondain n'est rien qu'une nuelle:

Le grand Temps est au grandz noms grand Següe.

Passent grandeurs, passe leur pompe belle,
Passent aussi Mittres de pierre fine:

Temps interromp toute chose mortelle,

Et oste au chiche, & ne donne au plus digne,

Et le dehors seul ne uient a dissouldre:

Mais noz scauoirs & engins exterminie.

Ainsi fuyant le monde semble mouldre,

Ny onc repose, ou s'arreste, ou retourne,

Iusques a tant que tout ha mis en pouldre.

Or puis que gloire humaine l'en destourne,

Merueilles n'est qu'a la rendre entamée

Oultre coustume un peu le Temps seiourne.

Mais quoy que soit des humains estimée,

Si nous n'auions si briefue uie, croyie,

Que la uerrions tost reduire en fumée.

Cecy ouy contre ie ne rengrege,

D'autant qu'au uray fault donner foy parfaicte:

Mais nostre gloire au Soleil uey de neige.

Et uey le temps faire telle desfaicte

De noz renoms, qu'a les priser ie cesse:

Quoy qu'a plusieurs semble chose mal faicte.

Folle est la gent, qui en attend liesse,
Et prend plaisir de songes se repaistre,
Louant mourir plus tost uieil, qu'en ieunesse.

Combien sont mortz d'heureux enfans sans croistre?
Combien aussi de uieulx mortz miserables?
Heureux (dict un) est qui ne uient a naistre.

Mais pour complaire, o humains, a noz fables:
Soit qu'apres mort le renom luise encore,
Sont ce pourtant choses tant estimables?

L'auare Temps tout surmonte & deuore:
On dict Renom, c'est une mort seconde:
Qui l'autre ensuit. Ainsi quoy qu'on honnore,
Le temps triomphe & des noms & du Monde.

Fin du Triomphe du Temps.

TRIOMPHE D'ETERNITE,

ou de Diuinité. Chap. vnique.

Puis que ne uey soubz le ciel chose seure,
Dis, esbahi non sans melancolie,
Ou fault il donc que nostre espoir s'asseuré
Et respondis. A celluy qui faillie
N'ha onc promesse a qui s'y fie, & craindre
Veult sa haulteur: mais bien uois ma folie.

Et sens qui fus, & qu'encores suis moindre:
Et uoy le Temps uoler plus que sagette,
Ne scay de qui, & ie me uouldrois plaindre.

Car i'en suis cause: & estoit plus honeste
Plus tost ce uoir, n'attendant la fin fine:
Qu'a dire uray meshuy trop ie m'arreste.

Mais ne uint onc trop tard grace diuine,

BB 5

Qui

*Dapoi che
So Ho L'ciel
Cosa non e' di*

Qui me fera (comme i'ay esperance)
 Encore heureux de quelque ouvrage insigne.

Ce respondu, & dict si assurance
 N'ha aucun cas, qui soubz le ciel chancelle,
 Or quelle fin apres longue muance?

Lors qu'en cecy plus auant ie me mesle,
 Me sembla uoir un monde fait pour plaire,
 Tout neuf, & d'age estable & eternelle.

Et le Soleil & le ciel tout desfaire,
 Tout Astre ausy, Terre & Mer, uille & granges,
 Et plus beau monde & plus ioyeux refaire.

Helas mon dieu, que ie trouuay estrange
 Voir arrester ccluy, qui tant s'exploicte,
 Et en courant tout par coustume change!

Et ses trois pars seul a une parfaicte
 Vey retrair, & plus n'estre mobile,
 Ains la fiché, apres telle desfaicte!

Et tout ainsi comme en terre infertile,
 Fut, ny sera, plus ne seront en estre,
 Qui font la uie inconstante & debile.

Comme Phebus un cler uoarre penetre:
 Ainsi, ou plus ma pensée oultre passe,
 Que rien n'engarde. O si tel bien ie impetre,
 Que là ie uoye un iour de Dieu la face,
 Ou gist tout bien! mais du Temps continue
 Nostre misere, & avec luy s'amasse.

Plus le Soleil n'ira par la cornue
 Voye au Toreau, n'en Aries: dont peine
 En nous naist, meurt, puis croist, puis diminue.

Heureux esprit, qui en court souueraine
 Se trouuera, ou qui ia s'y retrouue,

Ou soit en gloire eternelle & certaine.

O bien heureux celuy, qui le gué trouue
De ce torrent, qui a mainiz tant aggré,
Qu'on nomme vie, ou tout malheur s'essrouue.

Miserable est la tourbe aueugle, oultrée
Qui met espoir en choses variables,
Que tost le Temps porte hors de contrée.

Ou noirement sourdz, nuáz, & pitoiables,
Sans argument, & sans conseil entendre,
Du tout mal sains mortelz, & miserables!

Celuy qui faict le monde condescendre
A son plaisir, qu'en croix ses membres furent,
Qu'a son scauoir ie ne m'oserois prendre:

Mais la contens les saintz Anges demeurent
Des mille partz en uoir seulement l'une,
Et qu'a luy plaire aultre cas ne procurent.

O uague esprit, uoy la fin importune:
Penses tu point, qu'une heure dejencombre
Ce qu'en maintz ans se faict en grand fortune?

Ce que la vie ainsi presse & encombre,
Ores, l'aultre hier, demain, iour & serée,
Tous en un point passeront comme une ombre.

Fut, ne sera là n'auront plus durée,
Mais est, icy, au present, a ceste heure,
Eternité sera seule asseuree.

Tout equalé sera l'ertre & haulteure:
Ny aurons plus bejoing de l'Ellebore,
Ou nostre espoir, ou souuenir s'asseure:

Ce que souuent par uains iougs nous deuore,
our es humains changent de cœur & face,
Pensans qui fus ie, & qui seray ie encore?

Ne peu

Ne peu a peu sera desioinct l'espace:
 Mais tout en un: ne plus hyuer ne uere:
 Mais mort le Temps & changée la place.

Et des renoms il ne sera plus pere:
 Ains qui aura bruit & gloire ordonnée
 Seul une fois, a iamais l'aura clere.

O des esprits heureuse destinée,
 Qui sont en uoye: ou seront au lieu digne,
 Du quel ie parle: & o bien fortunée

Parmy tres tous la noble pelerine,
 Que Mort ravit avec sa loy inique
 Sans qu'encor deust estre a tel pas uoisine!

Lors paroistra celle grace angelique,
 Ce beau maintien, sa pensée domptée,
 Et raison uieille en cœur ieune & pudique.

Toute beaulté par temps & mort gae
 En son entier reuiendra. Et ta dure
 Attaincte, Amour, sera manifestée.

Dont y sera monstrée au doingt ma cure,
 Voila celuy. qui en plaincte cuisante
 Fut plus heureux qu'un aultre en ioye pure.

Et celle là, qu'encor pleurant ie chante,
 S'esbahira d'y estre ainsi monstrée,
 Et se uoir dire entre tous triomphante.

Quand ce doibt estre elle en est esseuree:
 Mais non pas moy. Car telle eau ne nous bagne:
 Mais dans quel sens tel secret ha entree?

Croy qu'est bien pres. Et des choses qu'on gagne,
 Droit monstrera si sont faulses ou bonnes,
 Que lors seront un ouurage d'aragne.

Là se uerront les biens faictz & aulmosnes,

Et

Et comme en uain tant on trauaille & sue,
Et comment sont trompées les personnes.

Tous les secretz des cœurs auront issue,
La conscience, ou soit bonne, ou faulsee,
Par deuant tous là sera apparceue,

Et par compas toute chose adiancée:
Puis un chacun prendra son droict uoyage,
Comme au boix rentre une fere chassée.

Là uerra lon en tel petit parage,
Or & argent causans enfle rancune
Auoir esté charge, & non aduantage.

Et a part ceulx de moyenne fortune,
Qui en leurs biens un frein se sceurent mettre
D'en sagement user sans pompe aucune.

Nous auons ueus les cinq Triomphes estre
Ca bas en terre: a la fin ce sixieme
Verrons au ciel, que Dieu uueille permettre.

Le Temps tout perdre, & tost: & a l'extreme
La mesme Mort tant auare & austere,
Celluy & ceste on uerra froid & blesme.

Et ceulx iadis de renommée clere,
Que le Temps prit, & tous iolis uisages,
Qui sont estes ternis de Mort amere.

Et les regardz ideux, noirs & sauuages
Reuiendront beaux, sans plus auoir doubtaunce
De Mort, ne d'ans l'arronneux & uolages.

En fleuri aage, & de plus grand plaisance
Auront renom, & beaulté immortelle.

Mais deuant tous ceulx de la renaissance

Celle on uerra, qu'en pleurs le monde appelle
Auec ma langue et ma plume ia grefue,

Le

Le ciel l'aura alors entiere & belle.

Au pres d'un fleuve avant source a Geneue

Amour me fit par elle si grand guerre,

Que la memoire encor le cœur me creue.

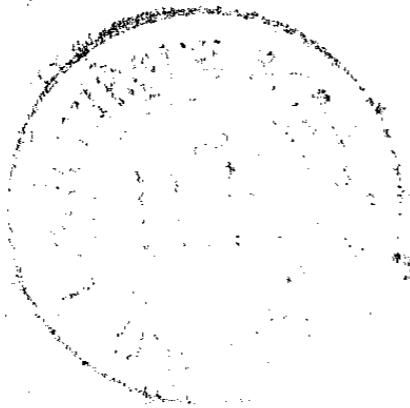
Heureux rocher, qui sa personne enferrel

Que quand aura son beau uoil tourné mettre,

Si fut heureux qui la peut uoir en terre,

Or que sera la reuoir au ciel estre?

Fin de toures les œuures vulgai-
res da Petrarque.



Des fleurs le fruit.

I A N C H A R R I E R

aux lecteurs.

Sonnet.

Gens, qui marchez soubz l'ardent estandard,
 Arrestez uous à uoir ces epigrammes:
 Qui louent tant deux amoureuses ames,
 Et ce doux feu, qui le ciel & monde ard.
 François Petrarque ayant sentile dard,
 Ha celebré sur toutes aultres dames
 S'amie Laure, en descriuant ses flammes,
 Qui luy donront sur tous louange à part.
 Vasquin aussi en la region mesme
 Beut mesme humeur: mais puis print meilleur theme,
 Quand translata pour la Roine ce liure.
 Lecteur gentil oinct de l'amoureux chresme,
 Admire Amour: qui par puissance extreme
 Rend immortelz ceux qui scauent suyure.